# LIBER PONTIFICALIS

MIROIR DU MOYEN ÂGE

MIROIR DU MOYEN ÂGE

# LE LIVRE DES PAPES

*LIBER PONTIFICALIS*

traduit et présenté

par

Michel AUBRUN

BREPOLS

Du même auteur:

– *Vie de saint Étienne d'Obazine*, Institut d'Études du Massif Central, Clermont-Ferrand, 1970.

– *L'Ancien diocèse de Limoges des origines au milieu du XI^e siècle*, Institut d'Études du Massif Central, Clermont-Ferrand, 1981.

– *La paroisse en France des origines au XV^e siècle*, Picard, Paris, 1986.

– *Moines, paroisses et paysans*, Presse Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2000.

– *Le collège de Lourdoueix*, Guénégaud, Paris , 2004.

© 2007, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2007/0095/117
ISBN 978-2-503-52654-6

Printed in the E.U. on acid-free paper

# INTRODUCTION

Le lecteur ne trouvera pas dans cette publication traduite du *Liber pontificalis* une présentation savante pour la raison simple qu'elle existe déjà. Voici un siècle, en effet, Louis Duchesne offrait l'édition du texte latin que nous utilisons ici, accompagnée de longs et nombreux commentaires toujours indispensables qui restent à la base de toute étude en ce domaine. Plus récemment, Raymond Davis a repris, mis à jour et traduit en anglais, notes, commentaires et textes.

Cet ouvrage n'a pas l'ambition d'être une histoire de la papauté, voire de la chrétienté dans son ensemble du VI^e^ au IX^e^ siècle ! On n'y lira pas non plus l'histoire et la description des nombreuses églises romaines construites et souvent restaurées alors par les pontifes. Les gens d'étude pourront toutefois à loisir, à l'aide de la bibliographie ci-jointe, s'informer sur tel ou tel problème soulevé par leur juste curiosité.

Les biographies de ces cinquante-neuf papes qui couvrent quatre siècles ont été traduites avec un souci réel et constant de respecter leurs différents auteurs, tous anonymes. On peut, certes, dauber sur l'œuvre du traducteur et l'effet en est facile car il ne peut se dérober aux difficultés du texte alors qu'un "historien" peut, sans façon, passer outre un document à la compréhension difficile. Toute traduction est une interprétation et la formule *traductor, traditor* est trop célèbre. Ajoutons à cela que chaque langue a son esprit propre et que le traducteur doit s'efforcer de ne pas trop le trahir. Aux dires de beaucoup, c'est une gageure et voici ce que l'on écrivait déjà deux siècles avant notre ère : "Il n'y a pas d'équivalence entre les choses exprimées originairement en hébreu et leur traduction en une autre langue." (*Ecclésiastique*, Prol. 20). Autant d'excuses pour renoncer si nous n'avions pas présent à l'esprit que cette démarche de traduire est aussi le plus

bref des commentaires, même si parfois "Il est impossible de servir deux maîtres, l'auteur et le lecteur" (P. Ricœur, *Sur la traduction*, 2005, p. 16).

La tâche n'est pas facile, d'autant moins que le *Liber pontificalis,* titre que lui donnera Duchesne et qui fera fortune, n'est pas, en apparence du moins, l'œuvre d'une suite toujours heureuse d'auteurs avertis. On leur a reproché leur vue courte et leur langue élémentaire à tel point que l'un des meilleurs connaisseurs de l'ecclésiologie médiévale, Y, M, Congar, a négligé ce document. Vers l'an mil déjà, l'abbé de Fleury, Abbon, rebuté des longueurs du texte, en donnera un résumé intelligent, mais qui élimine ce qui procure le climat, révèle l'ambiance romaine ainsi que l'esprit des auteurs successifs unanimement considérés par les historiens comme des personnages de second ordre de l'administration pontificale.

Si des différences entre eux ont pu être relevées, il faut aussi souligner chez eux la même tournure d'esprit qui les portait à la louange le plus souvent sans réserve des pontifes et à la défense sans faille de l'institution apostolique. S'ils sont toujours prodigues de détails sur les ornements et objets du culte – ainsi que sur leur poids ! –c'est qu'ils sont, de toute évidence, proches des comptes enregistrés avec soin dans les archives du *vestiaire* pontifical au delà duquel leur vue ne porte jamais bien loin. Quelques exemples suffiront pour justifier notre propos. La concision de la biographie du pape Gélase est décevante, mais l'auteur, en dépit des apparences, sait fort bien souligner l'esprit du pontificat et mentionner les trois hérésies de l'époque contre lesquelles le pape luttera par la plume. Au beau milieu de la guerre entre Pépin le Bref et les Lombards, l'auteur n'hésite pas à rompre le fil de son récit pour nous parler de la restauration d'un office liturgique nocturne. Un conflit surgit-il entre Serge II et l'archevêque Drogon ? Aucun détail ne nous échappe... si ce n'est l'objet du litige. Lors des visites officielles des empereurs carolingiens ou de leurs *missi,* embrassades et pillages en règle se succèdent sans commentaires à tel point que l'on est en droit de se demander si l'auteur n'a pas recours à une sorte d'humour assez cruel qui serait bien porté à l'intérieur des murs du Latran. Lors d'un conflit survenu à Constantinople et dont Photius fut à la fois le bénéficiaire et la victime, pas un mot d'indulgence à son endroit alors

qu'il aurait dû bénéficier de "circonstances atténuantes" aux dires du meilleur connaisseur de la crise (Dvornik, *Le schisme de Photius,* p. 23). En revanche, son adversaire Ignace est couvert d'éloges, assez quelconques au demeurant, mais bien suffisants pour un personnage aussi insignifiant que son adversaire était dangereusement brillant. Les agissements de Jean, archevêque de Ravenne et d'Haganon, évêque de Bergame, sont à ce point noirs que l'allusion de l'auteur en dit plus qu'une longue dissertation. Le différend théologique qui opposera en sa phase aiguë le pape Vigile et l'Église d'Orient n'est présenté qu'à travers un récit d'événements d'importance mineure au milieu desquels notre auteur se perd un peu et dont les causes lui échappent.

Ces réserves établies, il n'empêche que le *Liber pontificalis,* écrit au plus haut lieu de la chrétienté, près de sa plus prestigieuse institution et, le plus souvent, par des contemporains, du moins à partir de Gélase et pendant quatre siècles (492-891) est un témoignage de premier ordre[1]. Louis Duchesne qui connaît le document mieux que quiconque a porté un jugement positif et sans appel à ce sujet : "Les biographes pontificaux ont une manière de cacher les choses qui leur paraissent désagréables, c'est de s'en taire. Un mensonge positif, l'assertion d'un fait faux, c'est ce que les biographes ne se sont, à ma connaissance, jamais permis" (L.P.I, p. ccxliii).

La plus belle illustration de ces silences éloquents est sans conteste l'impasse totale du L. P. sur la controverse du *filioque.* Alors que le clergé carolingien tenait à tout prix à envenimer la querelle avec l'Orient, l'attitude de Léon III, exemplaire de tolérance, le mit en difficulté avec ses protecteurs : notre auteur s'est donc tu.

Un effort indispensable devra toutefois être exigé du lecteur afin de ne point demander à nos auteurs aussi bien qu'aux per-

[1] Une question d'importance s'est posée : à partir de quand le L. P. peut-il être considéré comme un document historique fiable ? Les spécialistes de la question s'accordent à éliminer, selon ce critère, les biographies des papes antérieurs au VI^e^ siècle. Duchesne écrit : "L'exactitude devient complète à partir d'Anastase II (L. P. I, p, XXXVI). Nous avons toutefois décidé d'inclure celle de Gélase, en raison de l'importance du personnage.
Sur cette question, voir l'excellente mise au point de F. Monfrin, dans le *Dictionnaire de la papauté,* dir. Ph. Levillain ; 1994.

sonnages présentés dans le récit, des connaissances, des attitudes et des traits de sensibilité qu'ils ne sont pas en mesure d'assumer à l'égal des nôtres. Ainsi, n'imiteront-ils pas Blaise Pascal qui se gausse sans retenue en sa 18e *Provinciale,* de notre pape Zacharie († 752) qui niait l'existence d'antipodes habités et condamnait l'Irlandais Virgile, devenu archevêque de Salzbourg qui s'en portait garant (*Epist. ad Bonif 10, P. L. 89, col. 946, D).*

La grande affaire de l'histoire des papes à l'époque qui nous intéresse ici – mais en fut-il autrement par la suite ? – est l'élection du successeur après que le pape eut quitté cette lumière, selon la formule maintes fois employée. Le texte apporte un choix varié de ces impitoyables joutes électorales avec ce qu'elles engendraient de conflits. Inoubliable récit que celui de cette singulière 'terreur blanche" qui suivit l'élection mouvementée d'Étienne III, perturbée qu'elle fut par l'installation d'un intrus qui se maintint plus d'un an, suivie de règlements de comptes dirigés contre ceux-là mêmes qui avaient contribué à faire triompher le bon droit. Certes, le scénario le plus courant est l'affrontement de plus en plus affirmé de deux clans, l'un ecclésiastique, l'autre nobiliaire en attendant qu'il devînt plus nettement féodal. Une telle lutte d'influence se retrouve d'ailleurs à l'époque dans la plupart des diocèses de la chrétienté.

Par voie de conséquence, il faut signaler aussi la constante ingérence du *bras séculier* dans les affaires romaines, oriental d'abord, carolingien ensuite : toute élection devant être dûment notifiée et acceptée par le pouvoir de tutelle. Cette institution, en effet, pour religieuse par essence, universelle et incontrôlée qu'elle souhaitera toujours être, ne se dégagera qu'assez rarement d'une subordination à un pouvoir laïque qui ne fut pas toujours si néfaste qu'on le dira par la suite.

Ce contrôle fut d'abord exercé par Byzance et il allait comme de soi puisque l'Italie restée en dehors des Ostrogoths puis des Lombards – Rome en particulier– continua jusqu'au milieu du VIIIe siècle d'être une province de la République impériale dont la capitale était Constantinople. Les relations entre les deux pouvoirs, l'un politique incarné en un empereur qui se veut et se croit un peu prêtre, l'autre religieux en la personne du pape qui se croit et se veut déjà un peu prince italien, furent souvent difficiles. Les prétextes de crises, voire de rupture, revêtiront tou-

jours-du moins pour que les raisons en fussent avouables-des motifs théologiques. Ce furent d'abord des questions relevant de la personne du Christ. Le premier "hérétique" que l'on rencontre est Nestorius, patriarche de Constantinople qui affirme que la nature humaine en la personne de Jésus l'emportait sur sa divinité. Si cette déviation doctrinale fut condamnée en 431 au 3e concile œcuménique d'Éphèse qui affirma par voie de conséquence que Marie était mère de Dieu (Theotokos), elle continuera à compliquer les relations longtemps encore puisque le pape Vigile se verra en 553 contraint d'accepter la condamnation des "Trois Chapitres" que l'on supposait inspirés par les nestoriens, ce qui provoqua en Occident le "Schisme d'Aquilée". L'attitude de Vigile, en cette affaire et en bien d'autres encore, fut sanctionnée par le clergé romain : il ne fut pas inhumé à Saint-Pierre, mais dans la modeste église Saint-Marcel : bel exemple de la réserve du biographe à laquelle le lecteur devra s'habituer : aucun blâme n'a été prononcé.

Une autre "friponnerie d'école", pour parler le langage imagé de l'impitoyable duc de Saint-Simon, s'était mise à cheminer à partir des années 450. L'archimandrite Eutychès affirmait pour sa part que la nature divine en Jésus était telle qu'elle annulait en quelque sorte son humaine personne à ce point que l'on parla de "monophysisme". Malgré le coup de force du "brigandage d'Éphèse" en 440, l'hérésie ne l'emporta pas et la position romaine des deux natures en une personne fut affirmée avec vigueur au 4e concile œcuménique de Chalcédoine en 451. Ce rappel était nécessaire : le monophysisme auquel tenait la cour byzantine fut habilement transformé en "monothélisme" selon lequel le Christ a une seule volonté. Malgré la complaisance hésitante du pape Honorius envers cette nouvelle erreur, on pourra mesurer la gravité des persécutions dont furent victimes à ce propos les papes Séverin et Martin de la part des Grecs. Il fallut attendre le 6e concile œcuménique de Constantinople (679-681) pour que la position romaine l'emportât grâce aux envoyés du pape Agathon.

Les choses en seraient restées là sans l'animosité que les Grecs vouaient à Rome et réciproquement. Une dizaine d'années plus tard, en effet, en 692, Justinien II réunit un concile dit *in Trullo* ou encore "quinisexte" dont le but avoué était de codifier certains usages. Profondément antiromaine dans son esprit, cette réunion

déclencha de violents affrontements en Italie dont le biographe de Serge I[er] nous a conté les péripéties parfois pittoresques.

C'est dans ce contexte d'une présence grecque, au demeurant fort affaiblie dans la péninsule, qu'éclata une nouvelle crise religieuse. Elle fut provoquée par l'empereur Léon III qui, en 726, interdit toutes les "images" ainsi que le culte qui leur était jusqu'alors rendu. Le concile d'Hieria (753) ordonnait la destruction de toute représentation figurée des personnages de l'Écriture ainsi que des saints. L'iconoclasme allait durer près d'un siècle à l'exception d'une interruption d'une vingtaine d'années, due à l'impératrice Irène et au 7[e] concile œcuménique (Nicée II, 787). Les papes avaient eu à réagir vivement, Grégoire II et Grégoire III en particulier.

Le dernier conflit évoqué ici avec l'Église grecque porta – puisque la crise provoquée par la "procession du Saint-Esprit" fut éludée comme on l'a dit – sur une question de personnes, le patriarcat grec ayant été envahi, selon Rome, par un laïc, "l'adultère" Photius. On réunit donc un concile à Constantinople (8[e] œcuménique, 869-870) sans pour autant résoudre le problème. Le biographe d'Hadrien II nous en a donné un compte-rendu résumé d'une remarquable qualité. Une fois "l'affaire Photius" en principe réglée, s'ouvrit au concile, entre les représentants d'Hadrien et ceux des patriarches orientaux, un débat concernant la toute nouvelle chrétienté de Bulgarie afin de savoir à laquelle des deux Églises le clergé bulgare devrait être soumis. La longue argumentation des légats romains, extraordinaire d'adresse et de fermeté, mériterait d'être étudiée dans les écoles où l'on forme les diplomates.

Depuis un siècle toutefois, le basileus n'était plus le maître de l'Italie et le patriarcat d'Occident échappait désormais à son contrôle : l'évêque de Rome avait changé de protecteur. Les événements n'allèrent cependant pas très vite car, de part et d'autre, les esprits restaient attachés à l'ordre ancien. Malgré la politique iconoclaste de Léon III, le pape Grégoire III restait fidèle à l'institution impériale et comptait sur une conversion de l'empereur. Du côté des princes francs, on connaît le peu d'empressement de Charles Martel, lié qu'il était au peuple lombard et à son roi. Il fallut les incessantes tracasseries et invasions lombardes pour que les Romains changent d'avis car ils ne voulaient à aucun prix devenir les sujets d'un roi lombard, ses attaches avec

l'arianisme étaient encore récentes et ses mœurs réputées barbares. Par la force des choses, l'intervention de Pépin le Bref devint inévitable et sa conquête de l'exarchat de Ravenne allait poser les fondements de ce qui allait devenir les États de l'Église. Cette conquête et sa dévolution à la papauté reposent sur un tel malentendu qu'elle n'a cessé de solliciter les historiens. Il ne pouvait en effet s'agir de "rendre" au pape un territoire qui ne lui avait jamais appartenu. Le biographe d'Étienne II coupe alors court à toute ambiguïté devant les protestations byzantines : c'était une conquête que Pépin offrait à saint Pierre.

Les campagnes de Pépin et de son fils Charles ainsi que les voyages des papes en Gaule nous sont rapportés avec soin. Quant aux visites de Charlemagne à Rome, elles sont décrites bien davantage comme celles d'un pèlerin plutôt que d'un souverain et encore moins d'un tuteur abusif. Il est vrai que se dressait alors en face de lui l'étonnante stature d'Hadrien I^er^ auquel il dut demander son accord pour pénétrer dans la ville et donner des garanties sous serment devant la confession de saint Pierre. Ce n'est qu'ensuite qu'il put se livrer à ses dévotions dans les églises, à Sainte-Marie-de-la-Crêche, dite La-Majeure, en particulier. Le couronnement de l'an 800 doit être considéré comme l'aboutissement d'un rêve des milieux ecclésiastiques. Ni le pape Léon III, ni à plus forte raison Charlemagne ne mirent dans l'événement l'importance qui lui a été prêtée par la suite. Au XIII^e^ siècle encore, des penseurs qui ont voulu établir une "théologie historique" – Joachim de Flore, saint Bonaventure – citeront le temps de Charlemagne comme celui d'un âge d'or (*J. RATZINGER, La théologie de l'histoire de saint Bonaventure, 1966*, trad. 1988, pp. 24-28). Point n'est besoin de rappeler la construction artificielle de cet empire chrétien et la destinée chaotique et éphémère qu'il méritait tant il était contraire aux réalités. La mainmise complète sur l'état pontifical et sur les élections se firent cependant attendre, tant à cause de la "débonnaireté" de Louis le Pieux qu'en raison du caractère moins faible qu'on l'a supposé de Léon III et de ses successeurs. Ce fut en 824 seulement que Lothaire imposa "un régime de protectorat avec un résidant et un protecteur", pourra écrire joliment Duchesne en 1911, influencé par ce qu'il voyait s'installer partout en Afrique et ailleurs (*Les origines de l'État pontifical, p. 411).*

Ni la biographie de Pascal I^er^, ni celle d'Eugène II ne parlent clairement de cette tutelle qui durera deux siècles et bien davantage. Nous n'en sommes tenus avertis au fil des récits que par les constantes allusions à la présence des *missi* impériaux. Cette présence tutélaire disparut en principe à la fin du IX^e^ siècle et ce fut désormais "un monde étrange de barons" qui disposa de la nomination des papes, un monde à mi-chemin entre une aristocratie mafieuse et une sorte de "jet-set". Allait alors s'ouvrir l'époque des scandales qui – et c'est tant mieux– n'entre pas dans le cadre chronologique du *Liber pontificalis*. Il faudra attendre le retour d'une tutelle politique en la personne des souverains germaniques pour que prit fin cette pénible période : furent alors installés des créatures de la cour othonienne, le plus connu étant Silvestre II, notre Gerbert, tellement aquitain et si peu "français".

Si maintenant l'on en revient, guidé par le texte, à la personnalité de chacun de ces pontifes, on ne sera pas étonné de trouver sous la plume de ces clercs-biographes, une série d'éloges – souvent les mêmes d'un pape à l'autre – qui peuvent prêter à sourire tant dithyrambiques sont les louanges, accompagnées du souci constant d'affirmer la primauté du siège de Pierre et de ses successeurs : point n'est besoin d'attendre pour cela, comme on l'a trop souvent dit, la réforme "grégorienne" et l'installation de la monarchie pontificale que l'on connaîtra par la suite.

Est-il possible d'établir un portrait-type correspondant aux pontifes des VI^e^-IX^e^ siècles, de poser entre autres, la question de leur formation intellectuelle ? Duchesne, qui n'est guère indulgent, a parfois suggéré une relative "médiocrité" : est-ce si sûr ? P. RICHE a montré (*Éducation et culture dans l'Occident barbare)* que Rome demeurait un centre scolaire de haut niveau et que de nombreux pontifes en étaient l'illustration. La seconde moitié du VII^e^ siècle fut, pour la papauté, une période de forte influence orientale : de l'avènement de Théodore (642), jusqu'à celui du romain Grégoire II (715-731), soit pour une période de soixante-quinze ans, dix papes sont d'origine grecque, sicilienne ou syrienne. Viendront ensuite Grégoire III et Zacharie, l'un syrien, l'autre grec et le dernier de culture grecque, pour une vingtaine d'années encore.

A côté de préoccupations intellectuelles non négligeables, une autre activité des papes a été le souci de maintenir les lieux de culte dans un état architectural sans cesse amélioré et dotés de

richesses toujours accrues (IOGNA-PRAT, *La maison-Dieu,* 2006*),* A l'exemple de Marie-Madeleine, répandant le parfum sur les pieds de Jésus, les pontifes entassent métaux et pierres précieuses autour des autels et des tombeaux des saints. L'inventaire en listes interminables de ces trésors accumulés prouve que les biographes connaissent parfaitement les dépenses pontificales ainsi que les donations venant de l'extérieur. Leurs transcriptions intégrales auraient pu lasser le lecteur – tout comme elles ont lassé Abbon de Fleury– aussi avons-nous abrégé certaines d'entre elles, mais tenu à en traduire cependant beaucoup d'autres afin de donner une idée de cette activité regardée alors par les pontifes comme primordiale, car c'était à leurs yeux la meilleure façon d'honorer les reliques. Si, à première vue, le parfum dispensé par la pécheresse est considéré comme perdu, les richesses amassées dans ces conditions servent, quand il le faut, et sans hésitation, au rachat des captifs ou à l'achat d'une paix,

Ces reliques des *loca sanctorum* et plus particulièrement celles que l'on vient vénérer au "seuil des apôtres" – *ad limina apostolorum*– sont l'objet de pèlerinages incessants dont les papes sont comme les grands prêtres aidés par le nombreux clergé romain. Ces dévotions sont accomplies à l'endroit même où le martyr a "confessé" sa foi, dans la "confession", précisément, de la basilique qui lui est dédiée. Ce culte est la composante majeure de la religion enseignée et pratiquée alors. Le clergé s'y emploie en donnant chaque année le maximum de solennité à la vigile de la fête du saint à tel point que s'installera la coutume de fêter dès la veille son *dies natalis,* jour de sa mort et de sa naissance au ciel. C'était laisser s'établir une sorte de "polythéisme" apparent comme on a pu l'écrire un peu rapidement en constatant la multiplication de ces cultes des lieux alors qu'ils auraient dû rester des lieux d'un culte rendu au seul Dieu manifesté en Jésus. Quoi qu'il en soit, les papes s'appliquèrent à ne jamais heurter les pratiques de ce temps et à les encourager.

Si le soulagement des pauvres et l'embellissement des églises passaient par l'augmentation des revenus de saint Pierre, que de précautions prises pour l'achat d'un domaine dont les récoltes seront distribuées sur le parvis de Saint-Pierre et dans les nombreuses diaconies de la ville. Le prix est-il le juste prix ? Peut-on même parler d'un achat ? N'est-ce pas plutôt un échange dûment consenti ? Si l'un des domaines de saint Pierre s'est agrandi, on

précise que c'est avec l'accord des voisins : pas d'"enclosures", même au profit des pauvres de l'Église romaine !

La ville de Rome est partout présente et à tout propos. Elle est divisée administrativement en "régions", numérotées à partir de l'Aventin (cf ; carte p. 302) en comptant à l'inverse des arrondissements parisiens ( !) pour aboutir aux régions V et VI, rive gauche du Tibre et terminer, rive droite, par la VII$^{e}$ , vers le Janicule. Les monastères, dont plusieurs sont de langue et de rite grecs se sont vus depuis toujours confier chacun une diaconie – elles seront dix-huit, centres caritatifs destinés à distribuer la provende à une population – *plebs*– répartie en paroisses, les *tituli*. Ces distinctions servent encore aujourd'hui à répartir les différents cardinalats : cardinaux-prêtres pour les titulaires de paroisses, cardinaux-diacres pour ceux des diaconies, auxquels on peut ajouter les cardinaux-évêques, peu nombreux, rattachés aux diocèses suburbicaires.

Il est facile d'imaginer, malgré les reconstructions de la Renaissance et les irréparables destructions qui les ont précédées, ces nombreuses églises paroissiales et monacales établies parmi les ruines éparses de l'Antiquité. Les activités pontificales s'organisent en fonction des deux centres qu'étaient la basilique Saint-Pierre, hors des murs de la ville *et* le palais du Latran. Ce sont des quartiers qui forment des ensembles bien distincts et chaque jour les papes traversent la ville pour se rendre près du tombeau de saint Pierre afin d'y prier et d'y accueillir les pèlerins de marque.. D'autres églises sont aussi à signaler par l'importance qu'elles ont dans la vie religieuse, en tout premier lieu Sainte-Marie-de-la-Crêche – *ad praesepe*– dite plus tard la Majeure. Mentionnons aussi Sainte-Marie – *Cosmedin,* dans un quartier occupé par les Grecs et qui rappelle par son nom un quartier de Constantinople. Ajoutons Sainte-Marie *antiqua* qui conserve des décors intérieurs du temps de l'iconoclasme grec, ce qui était comme une réponse des artistes à la campagne menée en Orient contre les images. A cette brève liste, on peut ajouter Saint-Pierre-ès-liens et Sainte-Croix-de-Jérusalem. Hors les murs, on peut citer Saint-Paul, Saint-Sébastien et, bien entendu, Saint-Laurent. Toutes ces basiliques voisinent avec des cimetières cités bien souvent dans le *Liber pontificalis*, conservatoires des saintes reliques qui resteront en place et intactes jusque vers 650, protégées qu'elles étaient par l'ancien droit romain qui veillait à "l'intangibilité des corps".

Ensuite, au gré de notre lecture, nous les verrons prendre avec solennité le chemin de la ville où elles seront mieux protégées et honorées plus facilement par un clergé jusqu'alors un peu négligent.

Le peuple n'est pas absent du *Liber pontificalis,* pas plus qu'il l'était de la préoccupation des papes : que de fondations charitables, que de visites nocturnes personnellement accomplies vers les malheureux de la vie qui n'ont plus la force de se rendre sur les lieux où les secours sont dispensés. A l'occasion de chaque élection, ce peuple – *plebs*– qu'il ne faut pas confondre avec le *populus,* peuple clérical consacré – se manifeste comme un groupe de pression qui a son mot à dire, même s'il lui a été soufflé par quelque meneur. Est-ce un peuple bien laborieux ? De nombreux siècles plus tard, il est vrai, Michel de Montaigne, visitant Rome "voyait que chacun prenait sa part de l'oisiveté ecclésiastique". Une antique coutume ?

Certes, la plus vieille institution de l'Europe était alors bien souvent entre les mains des puissants, il n'empêche que ses représentants demeuraient proches du menu peuple qu'ils côtoyaient tous les jours. Les anecdotes et les sermons rapportés dans la vie d'Étienne V en sont la simple et manifeste illustration. Chaque pontife ne prouvait-il pas ainsi qu'il se comportait, selon le mot de l'évangéliste, "à la façon d'un serviteur" (Luc, 22, 27).

# BIBLIOGRAPHIE[1]


Allemagne, H. R. *d', Histoire du luminaire,* Paris, Picard, 1891.

Andrieu, M., *Les ordres mineurs dans l'ancien rite romain, "*Revue des sciences religieuses", 1923, pp. 235-274.

Andrieu, M., *Les "ordines romani" du haut moyen âge*, 5 vol. ;. Louvain, 1931-61.

Arquilliere, H., *L'augustinisme politique*, Paris, 1934.

Auzepi, M. F., *Les enjeux de la crise iconoclaste,* Spolète, 2003 (04), pp. 127-169.

Baix, F., *Benoît III,* D.H.G.E., 1935.

Barni, G., *La conquête de l'Italie par les Lombards,* Paris, 1975.

Battifol, P., *Justinien et le siège apostolique,* Paris, l938.

Baumont, M., *Le pontificat de Paul I^er^, 757-767.* M. E. F. R., 47, 1930, pp. 7-24.

Bavant, B., *Le duché byzantin de Rome ; origine, durée, expansion.* M. R. E. F., 91, 1979, pp ; 41-88.

Bayet, C., *L'élection de Léon III et la révolte de 799."* Annales de la Faculté des Lettres de Lyon", I, 1883.

Benveniste, E., *Le terme "obryza" et la métallurgie de l'or, "*Revue belge... d'histoire, 27, 1953, pp. 122-125.


[1] Abréviations :
B. E. F. R. : Bibliothèque de l'école française de Rome.
B. L. E. : Bulletin de littérature ecclésiastique.
D. A. C. L. : Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie.
D. H. G. E. : Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique.
D. : Louis Duchesne.
F. M. : Histoire de l'Eglise, sous la dir. de Fliche et Martin.
H. C. : Histoire du christianisme.
MANSI : Mansi, Sacrorum concilia...
M. E. F. R. : Mélanges de l'école française de Rome.
M. G. H. : Monumenta Germaniae historica.
P. L. : Patrologie latine.
R. H. E. : Revue d'histoire ecclésiastique, Louvain.
Spolète : Semaine de Spolète.

Bernard, Ph., *Du chant romain au chant grégorien (IV^e^-XIII^e^ siècle),* Paris, 1996 ;
Bertolini, O., Il *"liber pontificalis"*, Spolète, 1970.
Bertolini, O., *Roma e i Longobardi,* Rome, 1972.
Bougard, F., *La justice dans le royaume d'Italie ; fin VIII^e^ début XI^e^ siècle*, B. E. F. R., 291, 1995.
Bougard, F., *Le christianisme en Occident ; VII^e^-IX^e^ siècle.* Paris, 1997.
Bougard, F., *La cour et le gouvernement de Louis II (840-875)* dans "La royauté et les élites de l'état carolingien" ; Centre d'histoire de l'Europe du N. O. 17, 1998, pp. 249-267.
Bougard, F., *En marge du divorce de Lothaire II ; Boson de Vienne, le cocu qui fut fait roi, "*Francia", 27, 2000.
Bozoky, E. et Helvetius, A.-M., *Les reliques ; objets, culte et symboles*, Brepols, Turnhout, 1999.
Bradshaw, P., *La liturgie de la ville de Rome*, Paris, 1995.
Brehier, L., *L'art chrétien,* Paris, 1928.
Brown, P., *Le culte des saints ; son essor et sa fonction dans la chrétienté latine,* Paris, 1984.
Brown, P., *L'autorité et le sacré ; aspects de la christianisation dans le monde romain,* 1998.
Caillet, J. P. et Bazin, P., *Les trésors des sanctuaires de l'antiquité à l'époque romane,* Paris X-Nanterre, 1996.
Chavasse, R., *Les grands cadres de la célébration à Rome "in urbe et extra muro," "*Revue bénédictine", 96, 1986, pp. 7-26.
Chelini, J., *Vie religieuse des laïcs dans l'Europe carolingienne ; l'aube du moyen âge,* Paris, 1991.
Congar, Y., *L'ecclésiologie du haut moyen âge*, Paris, 1968.
Congar, Y., *Saint Nicolas I^er^ ; ses positions ecclésiologiques, "*Rivista de storia della chiesa in Italia, 21, 1967, pp. 393-410.
Conte, P., *Nota su una appendice sulla queztione di Onorio, "*Riv. di storia della chiesa in Italia ", 37, 1983, pp. 172-182.
Courtois, Ch., *Les Vandales et l'Afrique*, 1955.
Cumont, F., *Lux perpetua*, Paris, 1949.
Davis, R., *The Book of Pontiffs*, Liverpool, 2000 ;
Davis, R., *The Lives of the Eighth-Century Popes (715-817),* Liverpool, 1992.
Davis, R., *The Lives of the Ninth-Century Popes (817-891),* Liverpool, 1995.

DEMIANS d'ARCHIMBAUD, *Histoire artistique de l'Occident médiéval*, 1983.
DENIS-BOULET, *Diaconies*, art. "Catholicisme".
DEVISSE, J., *Hincmar, archevêque de Reims,* Genève, 1975-76.
DUCHESNE, L., *La succession de Félix IV,* M. E. F. R. , 3, 1883, pp. 239-266.
DUCHESNE, L., *Vigile et Pélage*, R. Q. H. , 36, 1884, pp ; 369-440.
DUCHESNE, L., *Le* liber pontificalis *; texte, introduction et commentaires*, 2 vol.. , 1886-92. Rééd. C. VOGEL, 3 vol., 1955-1957.
DUCHESNE, L., *Histoire ancienne de l'Église*, t. 2 et 3 , Paris, 1907-1910.
DUCHESNE, L., *Origine du culte chrétien ; étude sur la liturgie avant Charlemagne,* 1925.
DUCHESNE, L., *L'Église au VI^e siècle*, Paris, 1925.
DUHR, J., *Humble vestige d'un grand espoir ; épisodes de le vie de Formose*, "Revue des sciences religieuses, 42, 1954, pp. 361-387.
DURLIAT, J., *Les pouvoirs de l'Église protomédiévale, "*Le moyen âge", 96, 1990 , pp. 115-123.
DURLIAT, J., *Les finances publiques de Dioclétien aux carolingiens (284-889) ,* Paris, 1990.
DVORNIK, F., *Le schisme de Photius, Paris*, 1950.
DVORNIK, F., *Byzance et la primauté romaine*, 1964.
*Enciclopedia dei Papi, "*Iinstituto della enciclopedia italiana", 2000.
FABRE, P., *Le patrimoine de l'Église romaine dans les Alpes cottiennes,* M. E. F. R., 4, 1884.
FABRE, P., *Étude sur le "liber censuum" de l'Église romaine,* 1892.
FLICHE, A. et MARTIN, V., dir. *Histoire de l'Église :* t. IV, par LABRIOLLE, P. DE, BARDY, G., BREHIER, L. et PLINVAL, G. DE : *De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire I^er*, 1945. t. V, par BREHIER, L. et AIGRAIN, R. : *Grégoire le Grand, les états barbares et la conquête arabe,* 1938 ; t. VI, par AMANN, E., *L'époque carolingienne*, 1941.
FOLZ, R., *Le couronnement de Charlemagne*, 1964.
GANTIER, L. M., *L'abrégé du "liber pontificalis"* d'Abbon de Fleury *(950-1004), "*Bibl. de la R. H. E." , fasc. 86, Louvain, 2002.
GAUDEMET, *Les institutions de l'antiquité*, Paris, 1992.

GAY, J., *L'Italie méridionale et l'empire byzantin (867-1071)*, Paris, 1904.

GAY, J., *Notes sur la crise du monde chrétien après les conquêtes arabes,* M. E. F. R. , 45, 1928.

GIACOPELLI, J. C., *La mort d'Étienne IV dans les annales royales*, "Mélanges O. GUILLOT", 2005.

GOUBERT, P., *Autour du voyage du pape Jean I^er à Byzance, "*Orientalia christiana periodica", 1958, pp339-352.

GRABAR, A., *L'iconoclasme byzantin, dossier archéologique*, Paris, 1957.

GRIERSON, *Carolingian Europe and the Arabs ; the Myth of the Mancus*, "Revue belge... d'histoire, 32, 1954, pp ; 1059-1074.

GRIFFE, E., *Le "Liber* pontificalis" *au temps du pape Grégoire I^er*, B. E. L. , 1956, pp. 65-70.

GRIFFE, E., *Aux origines de l'état pontifical*, "B. L. E. , 1954, pp. 65-89.

GUERREAU-JALABERT, A., *La renaissance carolingienne ; modèles culturels, usages linguistiques et structures sociales,* B. de l'école de Chartes., 139, 1981.

GUILLOU, A., *Régionalisme et indépendance dans l'empire byzantin au VII^e siècle* ; *l'exarchat de Ravenne et la Pentapole d'Italie*, "Institut d'histoire italienne pour le moyen âge, fasc. 75-76, Rome ; 1969.

GUIRAUD, *Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne ; les reliques romaines au IX^e S siècle,* 1906.

HALPHEN, L., *Les origines du pouvoir temporel de la papauté, "*Revue de France, 1922.

HALPHEN, L., *La papauté et le combat des Lombards de 771,* com. à l'Académie des inscriptions, 1937.

HANNICK, Ch., *Les enjeux de Rome et de Constantinople dans la conversion des Slaves*, Spolète, 2003, pp. 171-204.

HASLER, A. B*., Come il papa divenne infallible,* "Retroscento del concilia Vaticano I,", 1982.

HERBERS, K., *Le "liber pontificalis" comme source de réécriture hagiographique aux IX^e et X^e siècles*, dans "GOULET et HEINZELMANN, *"La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval",* Paris, 2003.

HERRMANN-MASCARD, N., *Les reliques des saints ; formation coutumière d'un droit,* Paris, 1975.

*Histoire du christianisme, t. 3, Les Églises d'Orient et d'Occident,* sous la dir. de L. Pietri, 1998. ; t. *4, Évêques, moines et empereurs (610-1054)* sous la dir. de Riché, Dagron et Vauchez.

Hubert, E., *Habitat et société à Rome et dans le Latium au moyen âge,* B. E. F. R. , 308, 2002.

Hubert, J., "*Cryptae inferiores" et "cryptae superiores"* Mélanges Halphen", 1951, pp. 351-357.

Iogna-Prat, *La maison-Dieu ; histoire monumentale de l'église au moyen âge*, 2006.

Judic, B., *La "regula pastoralis" de Grégoire le* Grand ; éd et trad." Sources chrétiennes" n^e^ 381 et 382 , 1992.

Kantorowiez, E. H., "*Laudes regiae*", Berkeley, rééd. 1958.

Lanzoni, *Le diocesi d'Italia*, 1927.

Lapotre, A., *Étude sur la papauté au IX^e^ siècle,* Turin, 1978.

Lauer, P., *Le palais du Latran,* Paris, 1911.

Launay, M. de, *Qu'est-ce que traduire ?* Paris, 2006.

Le Bras, G.*, La renaissance gélasienne*, "Revue d'histoire du droit", 1930.

Lemerle, P., *Les répercussions de la crise de l'empire d'Orient*, Spolète, 1958.

Lesne, E., *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. 3 : *églises et trésors,* 1936.

Lestoquoy, J., *Administration de Rome et diaconies, VII^e^-IX^e^ siècles*, "Rivista di arch. crist. , 7, 1930, pp. 261-298.

Levillain, L., *Le couronnement de Charlemagne*, R. H. E. F., 18, 1932, pp. 3-19.

Levillain, Ph., *Dictionnaire de la papauté*, Paris, 1994.

Looewertz, R. J, *Un prétendu sanctuaire romain de saint Denis de Paris, "*Analecta bollandiana", 1948, pp. 118-133.

Loomis, L. R., *The Book of the Popes, (liber pontificalis*) , trad. , New-York, Columbia univ. press, 1916.

Male, E., *Rome et ses vieilles églises*, Paris, 1942.

Maraval, P., *Le christianisme, de Constantin à la conquête arabe*, Paris, 1997.

Marazzi, *La proprieta immobiliari della chiesa romana, IV^e^-VIII^e^ siècle*. "Table ronde : le sol et l'immeuble", E. F. R., Lyon-Rome, 1995.

Marrou, H. I., *L'origine orientale des diaconies romaines*, M. E. F. R., 57, 1940, pp. 99-142.

MARTIMORT, A. G., *Vingt-cinq ans de travaux et de recherches sur la mort et la sépulture de saint Pierre,* B. L. E. , 73, 1972, pp. 73-101.
MENANT, F., *Les campagnes lombardes du X^e au XIII^e siècle*, B. E. F. R., 281, 1993.
MEYENDORFF, J., *Unité de l'empire et division des chrétiens* ; *l'Église de 450 à 680*, Paris, Le Cerf, 1993
MOLLAT, G., *Astolfe*, art D. H. G. E.
MONFRIN, F., *Liber pontificalis , "dictionnaire de la papauté",* pp. 1042-1043.
MOSTERT, M., *L'abbé, l'évêque et le pape*, "Actes colloque Hugues Capet", Metz, 1987.
NAGY, P., *Le don des* larmes ; V^e-XIII^e siècle ; Paris, 1998.
NOBLE, T. F., *The Republique of St. Peter ; the Birth of the papal State, (680-825). ,* Philadelphie, 1984.
NOBLE, T. F., *A new Look at the Liber pontificalis*, "Archivium historiae pontificiae", 23, 1985, pp. 347-358.
OSTROGORSKY, G., *Histoire de l'état byzantin*, Paris, 1956.
PATLAGEAN, E. *Un moyen âge grec : Byzance, IX^e-XV^e siècle*, Paris, 2007.
PAUL DIACRE, *Histoire des Lombards*, éd ; et trad. F. Bougard, Brepols, 1994.
PELIKAN, J., *La tradition chrétienne ; l'émergence de la tradition catholique*, 1994.
PETIT, D., *Histoire sociale des Lombards, VI^e-VIII^e* Siècle, Paris, 2003.
PICARD, J. C., *Le souvenir des évêques ; sépulture, liste épiscopale et culte des évêques en Italie du Nord, des origines au X^e siècle*. Rome, 1988.
PICARD, J. C., *L'emplacement des tombes des papes,* M. E. F. R. , 81, p. 725.
PIETRI, C., *Duchesne et la topographie romaine*, "Actes "Mgr. Duchesne et son temps", coll. E. F. R. , 23, 1975.
PIETRI, C., Roma christiana *; recherches sur les églises de Rome (311-440*) , 2 vol. B. E. F. R., 284-285, 1976.
PIRENNE, H., *Mahomet et Charlemagne*, Paris, 1970.
POUPARDIN, R., *Les principautés lombardes de l'Italie du Sud ; relations avec l'empire franc*, "Le moyen âge", 1906.
POUPARDIN, R., *Étude sur les institutions politiques et administratives des Lombards de l'Italie du Sud, IX^e-X^e siècle.* Paris, 1909.

RAHNER, H., *L'Église et l'État dans le christianisme primitif.* Paris, Le Cerf, 1964.
RICHARDS, J., *The Pope and the Papacy in the Early Middle Ages, 476-752*) , Londres, 1979.
RICHÉ, P., *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI^e _VIII^e siècle*, Paris, 1962.
ROSSI, G. B. de, *Roma sotterranea christiana,* 3 vol. , Rome, 1864-1877.
ROUCHE, M., *L'Aquitaine, des wisigoths aux arabes (418-781),* Paris, 1979.
ROUCHE, M., *Clovis,* Paris, 1998.
SALTET, L., *La prétendue promesse de Quierzy (754) et de Rome (774*), B. L. E. , 41, 1940 ; 42, 1941 ; 53, 1952 ; 55, 1954.
SANSTERRE, J. M., *Les mosaïques de Rome (550-900),* 2vol.. Bruxelles, 1983.
SANSTERRE, J. M., *La vénération des images à Rome et en Italie, Spolète*, 2001, pp. 993-1050.
SAXER, V., *La formation de l'état pontifical,* "Archivium historiae pontificiae", 33, 1995.
STEIN, E., *La période byzantine de la papauté*, "Opera minora selecta", Amsterdam, 1968.
STOCLET, A., *Les établissements francs à Rome au VIII^e siècle*, "Mélanges Riché", pp. 231-247.
STOCLET, A., *Autour de Fulrad de Saint-Denis (710-784*) , Genève, Droz, 1993.
TAFT, A., *La liturgie des heures en Orient et en Occident,* Brepols, Paris, 1991.
TATE, G., *Justinien*, Paris, 2004.
TOUBERT, P., *Les structures du Latium médiéval (800-1200*) , 2 vol., Paris, 1973.
TOUBERT, P., *La théorie du mariage chez les moralistes carolingiens*, "Spolète, 1976.
TOUBERT, P., "*Scrinium et palatium" : la formation de la bureaucratie romano-pontificale, 700-800,* Spolète, 2000.
TREFFORT, C., *L'Église carolingienne et la mort ; rites et pratiques commémoratives,* 1996.
VIELLIARD, R., *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne*, Macon, 1941.
VINCENT, C., "*Fiat lux" ; lumière et luminaires dans la vie religieuse au moyen âge,* Paris, 2002.

VISSCHER, F. de, *Le droit des tombeaux romains*, Milan, 1963.
VOGEL, C., *Liber pontificalis*, réédition, 3 vol. , 1955-57.
VOGEL, C., *Le pontifical romano-germanique du X^e siècle,* "Revue des sciences religieuses", 32, 1958, pp. 113-167.
VOGEL, C., *Le "liber pontificalis" dans l'édition de Duchesne ; état de la question* ; "Actes Mgr. Duchesne et son temps", E. F. R. , 23, 1975.
WACHÉ, C., *Mgr. Duchesne, historien de l'Église,* Rome, 1992.
WALTER, C., *L'iconographie des conciles dans la tradition byzantine*, "Orient chrétien", 13, 1970 ;
ZELLER, J., *L'arianisme en Italie au temps des Ostrogoths*, M. E. F. R., 25, 1905.

# LIBER PONTIFICALIS[1]

Gélase (492-496) était Africain, son père se nommait Valerius. Il siégea 4 ans, 8 mois et 18 jours. C'était à l'époque du roi Théodoric et de l'empereur Zénon. On reconnut alors l'église du saint ange sur le Mont-Gargan[2] et l'on trouva des Manichéens à Rome. Il en ordonna l'exil et fit brûler leurs écrits devant la porte de la basilique Sainte-Marie[3]. En application des décisions d'un synode, il rappela et réinstalla dans son église l'évêque Mesenius qui avait satisfait à la décision et s'était purifié dans les larmes après s'être compromis dans la cause d'Acace et de Pierre[4]. Il fut l'ami des pauvres et augmenta le nombre des clercs, délivra Rome de la famine et promulgua une constitution pour toute l'Église[5]. C'est à cette époque que l'on apprit la nouvelle venant

[1] Cette traduction a été relue et amendée par Christian Challet. Qu'il en soit vivement remercié. Je n'oublie pas mon fils François grâce auquel ce travail, dactylographié à l'ancienne, a pu être transcrit selon les exigences actuelles de l'édition.

[2] C'est en ce lieu que l'archange saint Michel apparut en 492. Paul Diacre, *Histoire des Lombards*, IV, 46, éd. F. Bougard, p. 98 signale, vers le milieu du VIII^e^ siècle, une tentative de pillage du sanctuaire par les Grecs qui furent repoussés par les Lombards. Le culte de l'archange prit l'essor que l'on sait , ranimé au début du VIII^e^ siècle, à l'initiative de l'évêque d'Avranche par la fondation connue sous le nom du Mont-Saint-Michel.. Selon D. (Duchesne), le passage est interpolé.

[3] Le bûcher n'était pas alors en Occident destiné aux hommes ; il faudra attendre l'année 1022, allumé à Orléans, pour des Manichéens, précisément.

[4] Les patriarches de Constantinople et d'Alexandrie. L'affaire est à replacer dans le cadre du développement de l'hérésie monophysite. L'empereur Zénon avait tenté, en accord avec Acace, un compromis par "l'édit d'union" ou *Hénotique* en 482. Les positions romaines du concile de Chalcédoine étaient éludées au profit d'un texte où les expressions de "deux natures" et "une nature" n'étaient pas mentionnées. Le pape Félix III, prédécesseur de Gélase avait rejeté cette proposition et excommunié Acace : le schisme – le premier de l'histoire-allait durer plus de trente ans.

[5] Ce pape affirma avec une rare détermination la suprématie apostolique universelle, d'où l'importance qu'il prit lors de la réforme "grégorienne" dont les promoteurs virent en lui un précurseur. Dans une lettre à l'empereur Anastase, il écrivait : "Le monde est régi par deux pouvoirs, la sainte autorité des pontifes et le pouvoir royal", étant bien entendu, poursuivait-il, que le pouvoir civil est soumis aux prêtres pour les *res divinae*.

de Grèce que de nombreux méfaits et crimes avaient été commis à Constantinople par Acace et Pierre. A cette époque aussi l'évêque catholique d'Alexandrie, Jean, s'enfuit et s'en vint à Rome près du siège apostolique[1]. Saint Gélase le reçut avec honneur et lui donna le second siège. Il réunit un concile et envoya en Orient –*per transitum Orientis*– par deux fois un ordre de condamnation perpétuelle envers Acace et Pierre s'ils ne satisfaisaient pas à la pénitence en conformité avec le texte de leur condamnation.

Il fit la dédicace de la basilique de la sainte martyre Euphémie dans la ville de Tivoli et d'autres basiliques encore des saints Nicandre, Éleutère et André sur la *via Lavicana* dans la *villa Pertusia*. Il construisit une basilique à sainte Marie sur la *via Laurentina,* dans le domaine de Crispin –*fundum Crispinis*. Il écrivit cinq livres contre Nestorius et Eutychès et des hymnes à la manière de saint Ambroise. Deux livres aussi contre Arius. Il rédigea des préfaces et des prières pour les sacrements en un style étudié et de nombreuses lettres sur la foi, d'une plume soignée. Sous son épiscopat, le clergé augmenta en nombre. Il fit deux ordinations à Rome en décembre et en février : 32 prêtres, 2 diacres et 67 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 11 des calendes de décembre (21 nov.). L'épiscopat fut vacant 7 jours.

P. L. 59, col.. 13-19. Par ailleurs, le biographe le présente ici s'attaquant aux trois hérésies contemporaines, le monophysisme (Eutychès), le nestorianisme et l'arianisme.

[1] Il avait été chassé par les monophysites qui mirent à sa place Pierre Monge, cf. F. M., IV, p. 292.

Anastase III (496-498) était Romain, son père se nommait Pierre. Il était de la cinquième région en un lieu appelé "Tête-du-Taureau". Il siégea un an, 11 mois et 24 jours, c'était au temps du roi Théodoric. Il fit réaliser une confession en argent pour le saint martyr Laurent, elle pesait 80 livres. A cette époque, beaucoup de prêtres et de clercs se retirèrent de sa confession parce qu'il était entré en communion, sans l'avis des prêtres ni des évêques de l'Église catholique avec un diacre de l'Église de Thessalonique, nommé Fotinus qui était un fidèle d'Acace. Il voulait aussi rappeler en secret Acace, mais il ne le put, frappé par un signe divin[1]. Il fit une ordination en décembre : 12 prêtres et 16 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 13 des calendes de décembre (19 nov.). L'épiscopat fut vacant 4 jours.

[1] Selon D., notre auteur exagère : Anastase fut beaucoup plus conciliant que Gélase en ce qui concerne le problème posé en Orient par Acace et voulut se rapprocher de l'Eglise de Thessalonique, sans pour autant céder sur l'essentiel. Huit siècles plus tard, Dante le mettra encore en enfer : XI, 3, éd. Lamennais, 1863.

Symmaque (498-514) était Sarde, son père se nommait Fortunat. Il siégea 15 ans, 7 mois et 27 jours. C'était à l'époque du roi Théodoric er de l'empereur Anastase, du 10 des calendes de décembre (22 nov.) au 14 des calendes d'août (19 juil.). Il fut ordonné à l'issue d'une rivalité, le même jour que Laurent, lui à la basilique constantinienne, Laurent à la basilique Sainte-Marie. Pour cette raison, le sénat et le peuple se partagèrent, les uns se rangèrent avec Symmaque, les autres avec Laurent. Ceci fait, ils envoyèrent chacun des délégués à Ravenne afin de requérir l'arbitrage du roi Théodoric. Quand ils furent arrivés à Ravenne, celui-ci prononça un jugement d'équité, à savoir que celui qui avait été ordonné le premier et celui dont le nombre de partisans était supérieur à celui de l'autre, obtiendrait le siège apostolique. Une enquête en ce sens, équitable quant à la vérité, décida pour Symmaque et c'est ainsi qu'il fut déclaré pontife. Il réunit dans les mêmes jours un concile et, inspiré par le pardon, fit de Laurent l'évêque de Nocera.

Quatre ans plus tard, poussé par la jalousie, quelques-uns du clergé et aussi des sénateurs, en particulier Festus et Probinus, incriminèrent Symmaque et subornèrent de faux témoins qu'ils envoyèrent à Ravenne près du roi Théodoric. Leur accusation perpétrée, ils ramenèrent secrètement Laurent à Rome. Un schisme s'installa et le clergé fut une nouvelle fois divisé. Les uns partageant la communion de Symmaque, les autres celle de Laurent. Les sénateurs Festus et Probinus envoyèrent un rapport au roi et commencèrent à agir pour que celui-ci nommât un *visiteur*[1] pour le siège apostolique. Le roi nomma alors Pierre, évêque d'Udine, contrairement aux canons. Le bienheureux Symmaque réunit alors un concile de 115 évêques. Devant cette assemblée, il fut lavé de la fausse accusation et Pierre d'Udine ainsi que Laurent de Nocera furent condamnés pour s'être emparés du siège apostolique du vivant de l'évêque Symmaque. Ce dernier fut réinstallé sur le siège apostolique par tous les évêques, prêtres et diacres ainsi que par tout le peuple et s'y assit dans la gloire auprès de saint Pierre. Festus, chef du sénat et l'ex-consul

[1] C'est ainsi que l'on nomme un enquêteur envoyé en un lieu afin de s'informer d'une situation difficile, alors que les canons affirment dans ce cas précis : "Le premier siège n'est jugé par personne." P. L., 8, col. 839.

Probinus[1] commencèrent alors à s'affronter à l'intérieur de la ville à d'autres sénateurs et surtout à l'ex-consul Faustus.

La haine provoqua crimes et homicides parmi le clergé. Ceux qui, à juste titre, étaient restés dans la communion de Symmaque furent tués par l'épée si on les trouvait dans la ville. Les moniales, femmes et vierges, furent chassées de leurs monastères et de leurs petites maisons. On dénuda leur sexe et elles furent frappées de coups. Chaque jour les partisans de Laurent menaient des attaques en pleine ville contre l'Église. On tua à coups de bâton et d'épée beaucoup de prêtres parmi lesquels Dignissimus et Gordianus, prêtres de Saint-Pierre-ès-Liens et des Saints-Jean-et-Paul. Beaucoup aussi de chrétiens furent massacrés et nul n'était en sécurité en se déplaçant en ville, de jour comme de nuit ; L'ex-consul Faustus, seul, combattait pour l'Église[2]. Après tous ces événements Symmaque trouva des Manichéens à Rome. Il fît brûler leurs vains oripeaux –*simulacra*– et leurs livres devant la basilique constantinienne et les réduisit à l'exil. Cela se produisit du consulat de Paulin à celui de Senator. [*Suit une longue liste de restaurations et d'embellissements d'églises dus au pape*].

Il décida que tous les dimanches et les jours de fête des martyrs, l'hymne du "*gloria in excelsis"* serait dite. Il restaura le cimetière des *Jordani* en raison de la présence du corps de saint Alexandre. Chaque année, il envoyait en Afrique et en Sardaigne de l'argent et des vêtements aux évêques qui étaient exilés dans ces contrées[3]. Il racheta à prix d'argent des prisonniers en Ligurie, dans le

[1] Ces personnages sont par ailleurs présentés comme fort respectables. C'est à Festus ainsi qu'à Symmaque que saint Avit de Vienne adressa une lettre à ce sujet, P. L. 59, col. 248.. D. Laurent aurait été partisan d'une politique plus conciliante envers l'empereur Anastase, cf. P. T. Camelot, art. *Laurent*, dans "catholicisme" et C. Pietri, *Le sénat, le peuple chrétien et les partis du cirque au temps du pape Symmaque. ,* M. E. F. R., 19, 1966, pp. 122-139. On a vu dans cette crise un affrontement entre l'aristocratie (Laurent) et le peuple(Symmaque), bénéficiaire des largesses dues à la richesse croissante de l'Eglise, au détriment des propriétés nobiliaires, H. C., III, pp. 293-296.

[2] C'est pour la défense de Symmaque que vit le jour le *Constitutum Silvestri,* faux éhonté rédigé pour la bonne cause. Ce genre de textes qui ne fut ni le premier ni le dernier du genre, fait la joie des canonistes*, cf.* J. Gaudemet *Aux origines de la "libertas ecclesiae*", "Mélanges Duby", III, pp. 113-125, Aix-en-Provence, 1992.

[3] Il s'agit des évêques exilés par le roi vandale Trasamont, tenant de l'arianisme, cf. Ch. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, 1955, pp. 301-304. et *Vita Fulgentii,* Paris, 1929.

Milanais et dans d'autres régions encore. Il multipliait envers eux les dons et les laissait ensuite aller.

Il fit quatre ordinations à Rome en décembre et en février : 92 prêtres, 16 diacres et 117 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 14 des calendes d'août (19 juil.). L'épiscopat fut vacant 7 jours. Ce confesseur repose en paix.

Hormisdas (514-523) était Campanien, son père se nommait Juste, de la cité de Frosinone. Il siégea 9 ans et 17 jours. C'était au temps du roi Théodoric et de l'empereur auguste Anastase, du consulat de Senator à celui de Symmaque et Boèce. Il réorganisa le clergé et l'instruisit à l'aide des psaumes. Il construisit une basilique sur le territoire d'Albano dans la propriété de Mefont.

A cette époque, il envoya en Grèce la décision d'un concile qui montrait l'humanité du siège apostolique, car les Grecs avaient été liés par les liens de l'anathème à la cause des évêques Pierre d'Alexandrie et Acace de Constantinople. Sous l'épiscopat de Jean, évêque de Constantinople, après avoir pris l'avis du roi Théodoric, le pape envoya Ennodius, évêque de Pavie, Fortunat, évêque de Catane, Venance, prêtre de la ville de Rome, Vitalien, diacre du siège apostolique et Hilaire, notaire du siège. Ils se présentèrent à l'empereur Anastase et n'obtinrent rien. Une seconde fois, il envoya le même Ennodius et Peregrinus, évêque de Misène, porteurs de lettres de réconciliation dans la foi et aussi de dix-neuf déclarations secrètes ainsi que le texte de rétractation. De ce texte en question, l'empereur ne voulut rien entendre car il était en communion avec l'hérésie d'Eutychès[1]. Il voulut aussi corrompre les légats, mais, méprisant les cadeaux de l'empereur, ils ne voulurent nullement accepter d'argent et ne souhaitaient qu'obtenir satisfaction pour le siège apostolique L'empereur, furieux, les fit sortir par une petite porte et les embarqua sur un navire peu sûr avec des soldats et de petits chefs de la préfecture, Eliodore et Demetrius qui avaient reçu ordre de l'empereur de n'entrer dans aucune ville. Mais les légats du siège diffusèrent secrètement dans toutes les cités, grâce à la main des moines de l'orthodoxie romaine, les dix-neuf lettres sur la foi dont on a parlé. Ces lettres toutefois furent envoyées à Constantinople par des évêques timorés qui étaient les complices de l'empereur, afin de servir d'accusation. Furieux contre Hormisdas, l'empereur

[1] Archimandrite de l'Eglise d'Alexandrie, il peut être considéré comme étant à l'origine de l'hérésie monophysite qui privilégie la nature divine du Christ. C'est l'opposé de l'hérésie nestorienne privilégiant l'humaine nature, soi-disant exposée par les évêques auteurs des Trois-Chapitres, alors que Rome avait affirmé la présence des deux natures (Chalcédoine, 451, cf. *supra*, p. 25 note 4.)

écrivit dans une de ses lettres : "Nous voulons commander et non être commandé."

A cette époque, sur un signe divin, l'empereur fut frappé par la foudre de Dieu et mourut. L'orthodoxe Justin reçut ainsi le pouvoir royal –*imperium*– et envoya son acquiescement au pape Hormisdas par l'intermédiaire de l'*illustris* Gratus, espérant que la paix des Églises serait ainsi rétablie par le siège apostolique. Hormisdas, après avoir reçu l'avis du roi Théodoric, envoya Germain, évêque de Capoue, les prêtres Jean et Blandus, Félix et Dioscore, diacres du siège ainsi que le notaire Pierre qui apportaient les instructions sur l'ensemble des questions de la foi et le texte de la formulation de la pénitence. Quand ils arrivèrent à proximité de Constantinople, la grâce de la foi resplendit si vivement qu'une multitude de moines orthodoxes et une non moins grande multitude d'hommes illustres parmi lesquels se trouvaient l'empereur et le consul Vitalien, accoururent ensemble au Château-Rond, comme on l'appelle. Et tous les accompagnèrent jusqu'à la ville.

Ils y firent une glorieuse entrée, accompagnés de l'*illustris* Gratus et furent reçus avec honneur par l'empereur Justin.. Les membres de clergé, avec l'évêque Jean, comprenant que la délégation était reçue de bonne grâce alors qu'eux-mêmes avaient été solidaires d'Anastase, s'enfermèrent dans la grande église appelée Sainte-Sophie. Après avoir délibéré, ils s'adressèrent ainsi à l'empereur : "Si raison ne nous est pas donnée de la condamnation de notre évêque Acace, nous ne nous sentons en aucune façon en accord avec le siège apostolique... [*lacune regrettable dans le texte*].

Le pape se rendit à Ravenne près du roi Théodoric et, après s'être entretenu avec lui, envoya son assentiment à Justin avec l'engagement de la signature et le texte du libelle. Il réintégra dans l'unité du siège apostolique ceux qui avaient été condamnés : Pierre, Acace et les autres hérétiques[1].

Il découvrit des Manichéens qu'il réfuta après examen de leurs plaies doctrinales. Il les fit déporter et fit brûler leurs livres devant la porte de la basilique constantinienne. C'est à cette époque que

[1] Selon D., l'incohérence du texte provient d'une inversion du copiste, ce paragraphe devant se rapporter à une tentative de conciliation antérieure.

l'épiscopat fut restauré en Afrique après 74 ans d'interruption, exterminé qu'il avait été par les hérétiques[1].

C'est à cette époque aussi qu'arriva, envoyée par Clovis, roi chrétien des Francs, une couronne votive –*regnus* (sic)– ornée de pierres précieuses, destinée à être offerte à l'apôtre Pierre[2].

[*Suit une liste d'une vingtaine de dons destinés aux églises romaines provenant surtout des largesses de l'empereur Justin*].

Il fit des ordinations à Rome en décembre : 21 prêtres et 55 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 8 des ides d'août (le 6) sous le consulat de Maxime. L'épiscopat fut vacant 6 jours.

[1] Il faut plutôt lire "84", ce qui correspond à l'intervalle de temps entre l'installation de Genséric à Carthage et la mort de Trasamond, après laquelle eut lieu la restauration en question.

[2] Y. Congar, *L'ecclésiologie...* pp. 308-317, fait remarquer que la dévot*ion* des princes germaniques à saint Pierre a contribué à l'ascension de l'autorité pontificale ; dans une lettre d'Hormisdas aux évêques d'Afrique, on peut lire que l'Eglise romaine n'a jamais erré dans sa foi, P. L. 63, col. 460, A. Voir aussi Rouche, M., *Clovis, pp. 492-497.*

JEAN (I^er^) (523-526) était Toscan, son père se nommait Constance. Il siégea 2 ans, 9 mois et 17 jours, du consulat de Maxime (523) à celui d'Olibrius (526) , au temps du roi Théodoric et de l'empereur chrétien Justin.

Il fut appelé par le roi Théodoric à Ravenne. Ce roi le pria d'aller en légation à Constantinople, près de l'empereur orthodoxe Justin parce qu' à ce moment là, l'empereur, animé d'un grand amour pour la religion chrétienne, voulait se débarrasser des hérétiques. Dans sa grande ferveur, il avait conçu le dessein de consacrer en églises catholiques celles qui étaient aux Ariens. C'est en apprenant cela que le roi Théodoric s'enflamma et manifesta l'intention de détruire toute l'Italie par le glaive.

Le pape, rongé par les infirmités, entreprit donc le voyage en pleurant, accompagné des sénateurs et ex-consuls Théodore, Importun, Agapit, ainsi que d'un autre patrice nommé aussi Agapit. Il leur avait été demandé d'obtenir que les églises fussent rendues aux hérétiques dans les régions orientales et que, si ce n'était pas le cas, le roi perdrait l'Italie par le glaive.

Comme ils cheminaient avec le pape Jean, arrivèrent à leur rencontre, à quinze milles de la ville, tous les citoyens avec des cierges et des croix en l'honneur des saints Pierre et Paul. Les Grecs les plus anciens affirmaient que, comme au temps de l'empereur Constantin et du pape Silvestre, l'empereur Justin méritait de recevoir avec honneur en Grèce le vicaire de saint Pierre[1]. L'empereur Justin, rendant gloire à Dieu s'humilia et se prosterna –*adoravit*– devant le très saint pape Jean. Celui-ci, ainsi que les sénateurs, demandèrent avec beaucoup de larmes que la légation fût mise en la présence de l'empereur en vue d'un entretien. Ils obtinrent tout ce qu'ils demandèrent et l'Italie fut libérée du roi hérétique. L'empereur fut rempli de joie d'avoir eu le mérite de voir dans son royaume le vicaire de l'apôtre Pierre et il eut l'honneur d'être couronné de ses mains.

Pendant que le pape Jean était à Constantinople, accompagné des sénateurs et ex-consuls déjà nommés, le patrice Agapit étant

[1] Il faut noter que c'est le premier voyage d'un pape à Constantinople, cf. P. GOUBERT, *Autour du voyage du pape Jean Ier*, "Orientalia christiana periodica", 1958, pp. 339-352. L'allusion à Constantin et à Silvestre n'est ici que pour rappeler la bonne entente entre les deux pouvoirs.

mort à Thessalonique, le roi Théodoric s'empara de deux sénateurs et ex-consuls illustres, Symmaque et Boèce[1] et les fit périr par l'épée. Le vénérable pape et les sénateurs revinrent avec honneur, car ils avaient tout obtenu de l'empereur.

Le roi Théodoric les reçut avec une haine dissimulée et il aurait bien voulu les tuer, mais il craignait l'indignation de Justin, c'est pourquoi les fit-il tous se consumer en prison. Le saint évêque du premier siège perdit la santé et y mourut. Il mourut donc en martyr à Ravenne le 15 des calendes de juin (18 mai). Après cela, sur un signe de Dieu, 98 jours après la mort du pape en prison, le roi hérétique Théodoric mourut subitement[2].

Le pape restaura le cimetière des saints martyrs Nereus et Achilleus sur la *via Ardiatina,* le cimetière des saints Félix et Audactus ainsi que celui de Priscille. Fut déposé aussi alors un ornement sur la confession de saint Paul, garni de pierres précieuses, des prases et des hyacinthes[3]. L'empereur offrit à cette époque une patène en or avec des pierreries pesant 20 livres, un calice d'or avec des pierreries pesant 5 livres , 5 vases d'argent et 15 nappes tissées d'or. Le pape les offrit aux apôtres Pierre et Paul, à sainte Marie et à saint Laurent.

Il ordonna 15 évêques pour divers lieux. Son corps fut transféré de Ravenne à Rome et inhumé à Saint-Pierre, le 6 des calendes de juin (27mai), Olybrius étant consul. L'épiscopat fut vacant 58 jours.

[1] Le célèbre Boèce, descendant de l'illustre famille des Anicii naquit à Rome en 480. Il fut l'esprit le plus universel de son temps. C'est grâce à lui qu'une bonne partie du patrimoine grec, tant scientifique que philosophique, passa en Occident. Proche de Théodoric, il fut soupçonné d'entretenir des relations jugées dangereuses avec Constantinople et fut condamné à mort après un pénible séjour en prison pendant lequel il écrivit *La consolation de la philosophie.*

[2] Grégoire Ier mettra Théodoric dans la fournaise de Vulcain, *Dial. , IV, 30.*

[3] Sorte de rubis (Littré).

Félix IV (529-530) était originaire du Samnium et son père se nommait Castorius. Il siégea 4 ans, 2 mois et 13 jours. C'était au temps du roi Théodoric et de l'empereur Justin, du consulat de Maburtius à celui de Lampadius et d'Horestus[1]. Il fit construire la basilique des saints Côme et Damien à Rome en un lieu appelé *via Sacra,* juste à côté du temple de la ville[2]. A cette époque fut détruite par le feu la basilique du saint martyr Saturnin, sur la *via Salaria*, il la fit reconstruire en entier. Il fut ordonné dans la tranquillité et vécut jusqu'au temps d'Athalaric. Il fit deux ordinations à Rome en février et en mars : 55 prêtres, 4 diacres et 29 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 4 des ides d'octobre (le 12). L'épiscopat fut vacant 3 jours.

[1] Précisions fort approximatives selon D.

[2] Cette basilique existe encore de nos jours ; Félix IV fit en réalité transformer une vaste *aula* préexistante en église. D.

Boniface II (530-532) était romain et son père se nommait Sigibuld[1]. Il siégea 2 ans et 26 jours. C'était à l'époque du roi hérétique Athalaric et de l'empereur Justin. Il fut ordonné en opposition avec Dioscore, celui-ci dans la basilique constantinienne, Boniface dans la basilique julienne. La dissention dans le clergé et le sénat dura 28 jours. Dioscore mourut la veille des ides d'octobre (le 14). Boniface, avec empressement et fourberie, releva le clergé des liens de l'anathème après signature. Il mit ce document dans les archives de l'Église, comme pour condamner Dioscore et il réunit le clergé. Aucun cependant ne souscrivit à son accession à l'épiscopat et ils étaient en grand nombre pour Dioscore[2].

Il offrit aux prêtres, diacres et sous-diacres des plateaux –*scutellas*–qu'il avait reçus en héritage et subvint aux besoins du clergé par des dons alimentaires au cours d'une famine. Il réunit un concile dans la basilique de saint Pierre et promulgua une constitution relative à sa succession. Cette disposition en faveur du diacre Vigile, munie de la signature avec serment des prêtres fut déposée devant la confession de saint Pierre. Dans le même temps, lors d'une autre réunion, tous les prêtres, en raison du respect qu'ils portaient au saint siège, décidèrent que cela allait à l'encontre des canons et qu'il avait commis une faute en désignant son successeur. Le pape Boniface reconnut qu'il s'était rendu coupable d'un crime de lèse-majesté –*reum majestatis*– pour avoir donné un avis écrit et signé en faveur du diacre Vigile. En présence de tous les prêtres, des clercs et du sénat, il détruisit par le feu ce document devant la confession de saint Pierre.

C'est à cette époque qu'arriva aussi, provenant des évêques d'Afrique, une demande relative à leur organisation en vue d'obtenir que l'évêque de Carthage, après conseil pris auprès du siège apostolique, pût décider de toutes les questions. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 17 octobre, sous le consulat de Lampadius. L'épiscopat fut vacant 2 mois et 15 jours.

[1] C'est le premier nom germanique qui apparaît dans l'ascendance d'un pape.
[2] Sur cette difficile élection, cf. L. Duchesne, *La succession de Félix IV,* M. E. FR. , III, 1883, pp. 239-266.

JEAN II (533-535), dit aussi Mercure[1], était Romain et son père se nommait Projectus ; il était du Mont-Caelius. Il siégea 2 ans, 4 mois et 6 jours. A cette époque, l'auguste et pieux empereur, animé d'un grand amour pour la religion chrétienne, envoya son adhésion à la foi, signée de sa main, par l'intermédiaire des évêques Epatius et Demetrius. Le très chrétien empereur Justinien offrit alors à saint Pierre une coupe –*sciphum*– en or, entourée de pierres précieuses, prases et perles, deux calices en argent pesant chacun 5 livres, des vases en argent pesant 5 livres chacun et 4 *pallia* de pourpre tissés d'or.

Jean fit une ordination à Rome en décembre : 15 prêtres et 21 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 6 des calendes de juin (27mai), après le deuxième consulat de Lampadius. L'épiscopat fut vacant 6 jours.

[1] Il fut le premier pape à changer de nom, Mercure rappelant un peu trop fortement le paganisme. Selon D., il fut prêtre à l'église Saint-Clément où sont conservées des inscriptions de l'époque avec le nom de Mercurius, prêtre.

Agapit (535-536) était Romain et son père Gordianus était prêtre. Agapit était clerc aux Saints-Jean-et-Paul. Il siégea 11 mois et 18 jours. Il sortit des archives les textes d'anathème que, par jalousie haineuse, Boniface avait extorqués aux prêtres et aux évêques à l'encontre des canons et contre Dioscore et, au milieu de l'église et en présence de tous, il les détruisit par le feu, absolvant ainsi toute l'Église de la malice des perfides.

Il fut envoyé par le roi Théodat, roi des Goths, auprès du seigneur auguste Justinien car ce dernier avait été indigné contre Théodat qui avait tué la reine Amalasunte, fille du roi Théodoric. Elle était sa protégée et il avait fait roi Théodat[1].

Agapit fit le voyage, arriva à Constantinople le 10 des calendes de mai (22 avril) et fut reçu avec honneur[2]. Commencèrent alors avec le très pieux empereur des discussions concernant la religion. Le très saint Agapit lui fit la réponse de la constante foi apostolique, à savoir que, dans le Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme, il y avait deux natures dans cette même personne. Et, comme la controverse se prolongeait, la présence du seigneur empereur lui permit de découvrir que l'évêque de Constantinople, Anthème, était hérétique. La discussion continuant entre Agapit et l'empereur, celui-ci lui dit : "Ou vous vous accordez avec nous, ou je vous fais déporter en exil". Le très saint pape lui répondit joyeusement : "Moi, pécheur, j'ai désiré rencontrer l'empereur chrétien Justinien et voilà que je trouve Dioclétien, je n'ai cependant pas peur de vos menaces". Le vénérable pape ajouta : "Afin que vous sachiez bien que vous n'êtes pas en conformité avec la religion, faites donc en sorte que votre évêque confesse les deux natures dans le Christ." Sur un ordre impérial, l'évêque Anthème fut convoqué et la discussion ouverte. Ce dernier, à la question posée par Agapit, ne voulut jamais confesser la doctrine catholique, à savoir qu'il y avait deux natures dans le Seigneur Jésus. Le saint pape l'emporta toutefois sur lui : qu'il soit glorifié par tous les chrétiens.

Le très pieux empereur Justinien, rempli de joie, s'humilia devant le siège apostolique et se prosterna devant le saint pape.

[1] Théodat fut d'abord associé à la régente Amalasunte qu'il fit assassiner en 535.

[2] D'après Cassiodore, *Varia, XII, 20, P. L.* 69, col. 870-871, il lui fallut mettre en gage des vases sacrés afin de payer son voyage

Il éloigna alors de la communion Anthème et l'envoya en exil. Le très pieux empereur demanda au pape de consacrer un évêque catholique pour le remplacer, il se nommait Ménas.

Le pape avait obtenu tout ce pour quoi il avait été envoyé Après plusieurs jours de maladie, il mourut à Constantinople le 10 des calendes de mai (22avril). Son corps fut transporté dans un cercueil de plomb jusqu'à la basilique Saint-Pierre où il fut inhumé le 12 des calendes d'octobre (20 sept.). Il fit une ordination : 4 diacres à Rome et 11 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant un mois et 28 jours.

Silvère (536-537) était Campanien. Il avait pour père Hormisdas, évêque de Rome[1]. Il siégea un an, 5 mois et 11 jours. Il fut promu par le tyran Théodat, sans consultation pour en décider. Ce Théodat, corrompu par de l'argent qui lui avait été versé, menaça le clergé en déclarant qu'il serait puni par l'épée s'il ne consentait pas à cette ordination. Quelques prêtres, suivant l'antique coutume, ne souscrivirent pas à la décision et ne confirmèrent pas ce choix avant l'ordination. Mais, une fois qu'il fut ordonné par la force et dans la crainte, ils l'acceptèrent afin de préserver l'unité de l'Église et de la religion.

Deux mois après, le tyran s'éteignit sur un signe divin et le roi Witigès fut proclamé –*levatur.* Il se rendit alors à Ravenne et épousa de force la fille de la reine Amalasunte. Le seigneur auguste Justinien en fut indigné car Théodat avait déjà tué la reine, sa protégée. Il envoya le patrice Bélisaire avec une armée afin de libérer toute l'Italie de la présence des Goths. Le patrice arriva en Sicile pour quelque temps.. Apprenant que les Goths avaient fait roi Witigès contre la volonté de l'empereur, il s'en vint en Campanie près de la ville de Naples et commença à l'assiéger car les habitants ne voulaient pas lui ouvrir les portes. Le patrice y entra enfin et, poussé par la fureur, tua les Goths et tous les citoyens de la ville. Il décida du pillage sans épargner les églises, tua par l'épée les maris en présence des épouses, extermina les fils captifs, les épouses des nobles, n'épargnant personne, ni les prêtres, ni les serviteurs de Dieu, ni les vierges moniales.

La guerre atteignit alors son paroxisme. Witigès se dirigea alors contre Bélisaire et la ville de Rome où ce dernier entra le 4 des ides de décembre. Avec des gardes, des veilleurs et des maçons, il entoura la ville de fossés restaurés et la fortifia. La nuit même où il y entra, les Goths qui étaient dans la ville s'enfuirent hors des murs et, laissant toutes les portes ouvertes, partirent pour Ravenne. Ensuite, rassemblant une multitude armée, Witigès revint vers Rome le 9 des calendes de mars (21 février) , établit son camp près du pont *Milvius* et le siège de Rome commença.. Le patrice Bélisaire, tel un Romain, s'enferma dans la ville qui fut alors assiégée sans que personne n'eût la possibilité d'en sortir ni d'y entrer. Les propriétés publiques et privées aussi bien que

[1] Avant l'accession de celui-ci aux ordres majeurs.

les églises furent incendiées. Les hommes furent tués par l'épée, la famine et la maladie[1]. Des églises et des corps saints furent détruits par les Goths. A l'intérieur de la ville, grande était la famine et l'eau eût été vendue si le remède des sources –*nympharum*– n'y avait pas suppléé[2]. De très grands assauts eurent lieu. Le patrice, contre-attaquant le roi Witigès et les Goths, soutint les Romains, libéra la ville et rendit sa dignité au nom romain. La ville avait été assiégée ainsi que le port pendant une année. Le patrice vainquit ainsi les Goths qui s'enfuirent à Ravenne au bout d'un an.

A cette époque, il y eut une si grande famine dans le monde entier que Datius, évêque de Milan, raconta qu'en Ligurie, des femmes, poussées par la faim, avaient mangé leurs enfants ; il ajoutait qu'elles avaient été exclues de la communauté –*familia*– de son Église.

A cette époque aussi, le patrice Bélisaire partit pour Naples, y mit de l'ordre et revint à Rome. Il y fut reçu aimablement par le seigneur Silvère et s'installa au palais *Pincianus* le 5 des ides de mai. Le diacre Vigile était alors apocrisiaire à Constantinople. L'impératrice était attristée par la situation du patriarche Anthème, déposé par le saint pape Agapit parce qu'il avait découvert qu'il était hérétique. Le pape avait mis à sa place un serviteur de Dieu nommé Ménas[3]. L'empereur, sur le conseil du diacre Vigile, envoya une lettre à Silvère, le priant et le suppliant : "Ne tardez pas à venir vers nous et remettez Anthème sur son siège." Quand le bienheureux Silvère eut lu cette lettre, il gémit et dit : "Je sais bien pourquoi il relie cette cause à ma vie." Confiant en Dieu et en saint Pierre, il répondit à l'impératrice : "Dame auguste, je ne ferai jamais une telle chose de rappeler un hérétique condamné pour sa perversité." L'impératrice, indignée, envoya alors des ordres au patrice Bélisaire par l'entremise du diacre Vigile : "Profitez de quelque occasion que ce soit contre le pape Silvère, déposez-le et envoyez-le nous rapidement. Vous avez près de vous l'archidiacre Vigile, notre très cher apocrisiaire, qui nous a promis de rappeler le patriarche Anthème sur son siège." Le patrice

[1] Jérém.. 16, 4 ; 42, 17 ; Apoc. 6, 8.
[2] Il s'agit des fontaines qui se trouvaient à l'intérieur de la ville, les aqueducs ayant été détruits.
[3] Sur ce conflit, cf. F. M. IV, pp. 457-482.

Bélisaire reçut l'ordre et dit : "J'obéis, mais celui auquel la ruine du pape importe rendra raison de ses actions devant notre Seigneur Jésus-Christ".

De faux témoins commandités par ordre, se présentèrent et dirent : "Nous avons trouvé une lettre du pape Silvère au roi des Goths où l'on peut lire : "Portez-vous à la porte dite "Porte des Anes" située près du Latran et je vous livrerai la ville et le patrice Bélisaire." Apprenant cela, ce dernier resta incrédule, sachant en effet que ces dires étaient dus à la jalousie –*per invidiam*. Beaucoup cependant persistant dans leur accusation, il prit peur et fit alors venir le pape devant lui au palais *Pincianus*. Il fit aussi venir tout le clergé, mais placé derrière une première et une deuxième tenture. Silvère et Vigile étaient entrés seuls dans la salle où se tenait sur son lit d'apparat la patricienne Antonina[1] avec le patrice Bélisaire assis à ses pieds. Dès qu'elle eut aperçu Silvère, Antonina lui dit : "Dites, pape Silvère, qu'avons-nous fait, à vous et aux Romains pour vouloir nous livrer aux mains des Goths " ? Comme elle parlait ainsi, entra Jean, sous-diacre régionnaire de la première région. Il s'empara du pallium[2] qui était au cou de Silvère puis le mena dans une chambre, le dévêtit, lui fit passer l'habit monastique et ensuite le dissimula. Alors Sixte, sous-diacre régionnaire de la sixième région, le voyant en habit monastique, sortit et annonça au clergé qu'il était déposé et fait moine. Entendant cela tous s'enfuirent. L'archidiacre Vigile se chargea alors de lui, si l'on peut dire, et l'envoya en exil à Ponza[3], le soutenant du pain de la tribulation et de l'eau de la détresse[4]. Ainsi abandonné, il mourut et fut proclamé confesseur de la foi. Il fut enseveli en ce lieu le 12 des calendes de juillet (20juin). Sur son tombeau accoururent des déshérités en grand nombre et ils furent sauvés. Il fit une ordination de 14 prêtres au mois de décembre et ordonna 18 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant[5].

[1] L'épouse de Bélisaire.

[2] Ce signe distinctif des archevêques est conféré par le pape : c'est une bande de laine blanche orné de croix noires ; la laine en est bénite le jour de la Sainte-Agnès, le 21 janvier.

[3] Une île du golfe de Gaète.

[4] I (III) Rois, 22, 27.

[5] La durée de la vacance n'est pas mentionnée pour bien manifester le caractère illégal de l'élection pour le moins hâtive du successeur.

VIGILE (537-555) était Romain et son père était le consul Jean. Il siégea 18 ans, 6 mois et 26 jours. A cette époque, le patrice Bélisaire menait une guerre contre Witigès, roi des Goths. Ce roi qui s'était enfui pendant la nuit fut poursuivi par Jean, maître de la milice, surnommé le Sanguinaire. Il s'en empara et l'amena à Rome à Bélisaire et à Vigile. Ils lui promirent alors sous serment dans la basilique Julia qu'il serait conduit sain et sauf à l'empereur Justinien. Il fut en effet emmené à Constantinople et l'empereur s'en réjouit. Il le fit patrice et comte et l'affecta à la frontière des Perses ; c'est là qu'il termina sa vie.

L'empereur interrogea Bélisaire sur sa conduite à l'égard des Romains et sur la façon dont il avait installé Vigile à la place de Silvère. L'empereur et l'impératrice le remercièrent et, après lui avoir conféré une dignité, l'empereur l'envoya en Afrique.

Arrivé en Afrique et simulant des intentions pacifiques, il massacra Wintarit, le roi des Vandales. L'Afrique était ainsi rendue à la république. Le patrice revint à Rome et offrit à l'apôtre Pierre, entre les mains du pape Vigile, une croix d'or pesant 100 livres ornée de pierres précieuses et sur laquelle ses victoires étaient inscrites. Il offrit aussi deux grands chandeliers en argent doré qui sont aujourd'hui encore visibles devant le corps de saint Pierre. Tout cela provenait du butin prélevé sur les Vandales[1]. Il fit aussi beaucoup d'autres dons aux pauvres, fonda un hôpital sur la *via Lata* et, sur la *via Flaminea*, près de la ville d'Orte, le monastère Saint-Juvénal qu'il gratifia de nombreux biens et dons.

C'est à cette époque que l'impératrice Théodora écrivit au pape Vigile : "Venez et réalisez ce que vous avez projeté au sujet de notre père Anthème et réinstallez-le dans ses fonctions." A cela Vigile répondit : "Loin de moi cette pensée, Dame auguste. Ce que j'ai dit dans un premier temps était mauvais et dépourvu de sagesse : en aucun cas je ne vous accorderai de réhabiliter un hérétique et un anathème. Bien qu'indigne, je suis le successeur de saint Pierre et je ne reviendrai pas sur les raisons pour lesquelles mes très saints prédécesseurs Agapit et Silvère l'ont condamné."

[1] Sur la campagne de Bélisaire en Afrique, cf. Ch. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, 1955, pp. 353-355.

Les Romains émirent alors des accusations contre Vigile sur la façon dont Silvère avait été déposé. Voici aussi en quels termes ils écrivirent à l'empereur "Nous témoignons près de votre Piété que Vigile s'est mal comporté envers les Romains, vos serviteurs, ainsi qu'envers le peuple et nous l'accusons d'homicide. Il se met en effet dans de telles colères qu'il a souffleté son secrétaire, que celui-ci en est tombé à ses pieds et qu'il a expiré. Il a donné sa nièce Vigilia au consul Asterius, fils d'une femme veuve. Il l'a fait arrêter en pleine nuit et battre à tel point qu'il en a perdu la vie."

Apprenant cela, l'impératrice envoya à Rome Anthème, son recruteur –*scribo*– avec des ordres et muni d'un grand pouvoir. Elle lui dit : "Où que vous trouverez le pape Vigile, hormis dans la basilique Saint-Pierre, mais n'importe où ailleurs, au Latran, dans un autre palais ou dans quelque église que ce soit, embarquez-le aussitôt et amenez-le nous, sinon, je vous ferai écorcher vif, par celui qui vit dans les siècles."

Le recruteur Anthème arriva à Rome et le découvrit dans l'église Sainte-Cécile, le 10 des calendes de décembre (22 nov.), jour de la Sainte-Cécile, précisément. Il fut arrêté alors qu'il distribuait des cadeaux –*munera*[1]– au peuple. On le dirigea vers le Tibre et il fut placé dans un bateau.

Le peuple et la populace le suivait en criant de leur donner sa bénédiction –*orationem*. Quand ils l'eurent reçue, le peuple clérical répondit : "Amen" et le navire partit. Les Romains, voyant s'éloigner le navire se mirent à jeter dans sa direction des pierres, des morceaux de bois et des tessons en criant : "Famine à toi, mort à toi ; tu as fait du mal aux Romains, reçois à ton tour le malheur où que tu ailles." Les quelques sympathisants qu'il avait sortirent alors de l'église.

Arrivé en Sicile, il lui fut permis dans la ville de Catane de procéder à l'ordination de décembre, de prêtres et de diacres. Parmi eux, il choisit et renvoya à Rome le prêtre Ampliatus, son vidame –*vicedominum suum*– et l'évêque Valentin, des Saintes-Rufine et Seconde afin de garder le Latran et de diriger le clergé. Il fit ses adieux à tous et entra à Constantinople pour les vigiles de la nativité de notre Seigneur. L'empereur vint à sa

[1] D. suggère de traduire par "cadeaux eucharistiques".

rencontre et, après s'être embrassés, ils se mirent à pleurer. Le peuple clérical se mit à chanter devant lui jusqu'à l'église Sainte-Sophie : "Voici que vient le Seigneur dominateur..." [1].

Les discussions concernant le patriarche Anthème durèrent deux ans. On rappelait à Vigile qu'il avait promis de le restaurer et on lui montra l'engagement signé de sa main par lequel il avait promis de lui redonner sa fonction.. Vigile cependant ne voulut consentir à rien désirant mourir avec courage plutôt que vivre. Il dit : "Comme je le constate, les très pieux princes Justinien et Théodora ne m'ont pas fait venir à eux car je rencontre aujourd'hui Dioclétien et Éleuthéria. : faites ce que vous voudrez, j'accepte ce que je mérite." C'est alors que quelqu'un lui donna un soufflet : "Assassin, ne sais-tu pas à qui tu parles ? Ne sais-tu pas que tu as tué le pape Silvère et le fils d'une femme veuve avec des pierres et des bâtons ?" Vigile alors s'enfuit dans l'église Sainte-Euphémie et se tint à l'une des colonnes de l'autel.. Retiré de là, il fut expulsé de l'église. On lui fit mettre une corde au cou et il fut promené dans la ville jusqu'au soir. Il fut ensuite mis en prison où on lui donnait peu de pain et d'eau. Les clercs de Rome qui l'avait accompagné furent envoyés en exil pour travailler dans différentes mines.

Les Goths firent roi Badua, dit Totila. Il descendit à Rome et l'investit. Il s'y produisit une famine telle que les parents voulaient manger leurs enfants. Il entra à Rome par la porte Saint-Paul, indiction 13. Toute la nuit, le roi fit sonner de la trompette jusqu'à ce que tout le peuple eût fui ou se fût caché dans les églises de peur de finir sa vie par l'épée. Le roi habita ensuite avec les Romains comme un père avec ses enfants. Certains sénateurs en fuite comme Citheus, Albinus, Basile, des patrices et des consuls partirent alors pour Constantinople et se présentèrent à l'empereur, affligés et désolés. Il les consola et leur demanda d'être dignes comme l'étaient jadis les consuls romains.

L'empereur Justinien envoya alors en Italie l'eunuque et cubiculaire Narsès. Il livra bataille aux Goths et Dieu lui donna la victoire : le roi et une multitude de Goths furent tués. Les prêtres

[1] Extrait de l'antienne du temps de l'avent ; non sans humour, ajouterons-nous. Vigile séjourna en Orient de 547 à 555.

assemblés demandèrent à Narsès de prier le prince afin que, si le pape vivait encore, il fut renvoyé avec les clercs, prêtres et diacres qui avaient été déportés avec lui. La requête de Narsès et de l'ensemble du clergé romain fut reçue et l'empereur et le sénat se réjouirent que Dieu avait accordé le repos aux Romains. Justinien envoya aussitôt des ordres dans les divers lieux où ils avaient été exilés, à Gypsos et dans la Proconèse et les fit venir devant lui. Il leur dit : "Voulez-vous retrouver Vigile qui fut votre pape ? Je vous en sais gré, néanmoins, n'oubliez-pas que vous avez ici votre archidiacre et que je vous soutiendrai de ma main – *et manus mea erit vobiscum*." Tous répondirent : "Que Dieu commande à votre Piété, rendez-nous seulement Vigile et quand Dieu voudra le retirer de ce monde, alors que notre archidiacre nous soit donné selon votre volonté"[1].

Il les renvoya tous avec Vigile et ils s'en vinrent à Syracuse en Sicile. Malade, souffrant de la maladie de la pierre –*dolorem calculi*–, Vigile mourut. Son corps fut ramené à Rome et il fut inhumé à Saint-Marcel[2], sur la *via Salaria*. Il fit deux ordinations au mois de décembre : 46 prêtres, 16 diacres et 81 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 3 mois et 5 jours.

[1] On aura remarqué qu'en aucune façon les causes fondamentales du conflit ne sont évoquées, la cour byzantine – l'impératrice en particulier– tenant encore au monophysisme ; là dessus, cf. F. M. , IV, pp. 419-443.

[2] Et pas à Saint-Pierre, ce qui se passe de commentaire. Vigile a suscité bien des controverses. Après avoir sans doute contribué à éliminer son prédécesseur, trop favorable aux Goths, il devint l'homme de Justinien avant d'être arrêté sur ordre impérial et de partir sous les huées des Romains. Lors de son séjour de huit années à Constantinople, il passera d'un excellent accueil à un rude exil pour terminer – un moindre mal ? – en condamnant les "Trois Chapitres", ce qui lui aliéna une partie du clergé occidental (le "schisme d'Aquilée"), mais évitera une rupture avec l'Orient, cf. Sotinel, *Autorité pontificale et pouvoir impérial : le pape Vigile,* M. E. R. F. , 104, 1992, pp. 439-463. Voir aussi G. BARDY, art. *Constantinople,* dans "catholicisme", qui donne un excellent résumé de la tenue mouvementée du 5e concile œcuménique où fut mêlé et malmené Vigile : son biographe n'en souffle mot ! Cf. " Revue des Questions hist. , 1885, controverse Duchesne-Chamard à ce sujet. Sans oublier un des textes de base : Facundus d'Hermiane, *Défense des Trois-Chapitres,* "Sources chrétiennes", ne 477 et 499, 2006.

PÉLAGE (556-561) était Romain et son père , Jean, était fonctionnaire de l'administration vicariale –*vicarianus*. Il siégea 11 ans (sic), 10 mois et 18 jours. Comme il n'y avait pas d'évêques qui pussent l'ordonner, on en trouva cependant deux, Jean de Pérouse et Bon de Ferentino, ainsi qu'André, prêtre d'Ostie qu'ils ordonnèrent évêque. Il n'y avait alors personne dans le clergé qui pût être promu ; les monastères, une multitude de religieux, de sages et de nobles se retirèrent de sa communion, disant qu'il avait sa part de responsabilité dans la mort du pape Vigile qui avait été soumis à tant de souffrances[1].

A cette époque, le pape Pélage et Narsès décidèrent ce qui suit. Après avoir récité les litanies à Saint-Pancrace, ils allèrent près de l'apôtre saint Pierre, au chant des hymnes et des cantiques. Tenant l'évangile et la croix au dessus de sa tête, Pélage monta à l'ambon et donna satisfaction à tout le peuple clérical et à la populace en affirmant n'avoir jamais fait de mal à Vigile. Il ajouta aussi : "Je vous demande de confirmer ma requête, à savoir que personne, promouvable dans la sainte Église, du grade de portier à celui d'évêque, ne soit promu ni par de l'or versé, ni par quelque promesse. Vous savez tous en effet que c'est une démarche simoniaque. En revanche, si quelqu'un se présente, savant dans les œuvres de Dieu, de bonne vie et mœurs et sans offrir de cadeaux, nous l'exhortons à atteindre les plus hauts grades, en menant une vie parfaite."

A ce moment là aussi, il désigna Valentin comme notaire, un homme qui craignait Dieu et il fit restituer tous les vases d 'or et d'argent ainsi que les tentures –*pallea*– à toutes les églises. On commença alors aussi la construction de la basilique des saints Philippe et Jacques. Elle en était au début de sa construction quand il mourut. Il fut inhumé à Saint-Pierre. Il fit deux ordinations au mois de décembre : 26 prêtres, 9 diacres et 49 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 3 mois et 15 jours.

[1] L'opposition à Pélage venait surtout de ce qu'il était soupçonné de sympathie monophysite et considéré comme l'homme des Grecs. Ce serait une explication à la difficulté qu'il eut à recourir aux trois évêques consécrateurs habituels.

JEAN III (561-574) était Romain et son père Anastase était un dignitaire – *inlustris*. Il siégea 12 ans, 11 mois et 26 jours. Il aima et restaura les cimetières des saints martyrs et il établit la coutume d'y envoyer chaque dimanche des offrandes de pain, des burettes de vin –*amula*– et des cierges provenant du Latran. Il acheva l'église des saints Philippe et Jacques et en célébra la dédicace.

C'est à cette époque que les Hérules se révoltèrent, proclamèrent roi Sindual et s'emparèrent de toute l'Italie. Narsès se porta vers eux, tua leur roi et soumit à lui tout le peuple. Vint ensuite Amingus, duc des Francs et Bucillinus qui envahirent aussi l'Italie, mais, avec l'aide de Dieu, Narsès les tua et toute l'Italie en fut heureuse.

Les Romains, poussés alors par l'envie, firent savoir à Justinien (lire Justin II) et à Sophie qu'ils serviraient avec plus d'avantages les Goths que les Grecs, car l'eunuque Narsès les maintenait –à l'insu du pieux prince– dans la servitude : "Ou vous nous libérez de sa main, ou alors la ville de Rome et nous-mêmes servirons des peuples étrangers." Apprenant cela, Narsès dit : "Si j'ai fait du mal aux Romains, je trouverai en effet un malheur." Il sortit alors de Rome, s'en vint en Campanie et écrivit au peuple lombard pour qu'il s'emparât de l'Italie. Le pape Jean, apprenant la dénonciation faite à l'empereur contre Narsès partit rapidement pour Naples et s'employa à prier Narsès de revenir à Rome. Narsès lui dit alors : "Dites donc, très saint Père, quel mal ai-je donc fait aux Romains ? J'irai me jeter aux pieds de celui qui m'a envoyé et toute l'Italie saura que j'ai travaillé pour elle de toutes mes forces." Le pape lui répondit : "J'irai plus rapidement que vous ne mettrez de temps à quitter cette région." Narsès revint alors avec le très saint Père.

Le saint pape s'installa dans le cimetière des saints Tiburce et Valérien et y habita longtemps et c'est là qu'il consacra des évêques. Narsès, revenu à Rome, y mourut longtemps après. Son corps fut déposé dans un cercueil de plomb et ramené à Constantinople, accompagné d'un grand trésor lui appartenant.

Le pape mourut alors et fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre. Il fit deux ordinations en décembre : 38 prêtres, 13 diacres et 61 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 10 mois et 3 jours.

Benoit (I^er^) (575-(579) était Romain et son père se nommait Boniface. Il siégea 4 ans, un mois et 28 jours. C'est à cette époque que les Lombards envahirent toute l'Italie, qu'il y eut une très grande famine et que de nombreuses forteresses se livrèrent à eux afin de pouvoir en atténuer les effets. Quand le très pieux empereur Justinien (Justin II) eut pris connaissance de la faim et de la mort qui sévissaient à Rome, il envoya en Égypte des navires qui, chargés de froment, arrivèrent à Rome : Dieu eut ainsi pitié de la terre d'Italie[1]. C'est au milieu de ces préoccupations et de ces malheurs que le très saint pape mourut. Il fut inhumé dans le *secretarium* de la basilique Saint-Pierre. Il fit une ordination au mois de décembre 15 prêtres, 3 diacres et 21 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 3 mois et 10 jours.

[1] Paul Diacre, *Histoire des Lombards* , éd. F. Bougard, p. 61, signale cette intervention de Justin II après avoir brossé du souverain un portrait sans complaisance.

PÉLAGE II (579-590) était Romain et son père se nommait Unigild. Il siégea 10 ans, 2 mois et 10 jours. Il fut ordonné sans l'ordre de l'empereur car les Lombards assiégeaient Rome et dévastaient l'Italie. A cette époque, il y eut tant de pluies diluviennes que tout allait être inondé. Il y eut aussi des combats si violents que personne ne se souvenait d'en avoir connus de tels. A ce moment-là, le pape dota le corps de saint Pierre de panneaux d'argent dorés – *tabulis*. Il transforma sa maison en hospice – *ptochium*– pour les vieillards pauvres et aménagea le cimetière de saint Hermès, martyr. Il construisit depuis les fondations sur le corps de saint Laurent une basilique et orna de panneaux d'argent sa sépulture. Il mourut et fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre. Il fit deux ordinations au mois de décembre : 28 prêtres, 8 diacres et 48 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 6 mois et 25 jours.

Grégoire (I^er^) (590-604) était Romain et son père se nommait Gordian. Il siégea 13 ans, 6 mois et 10 jours. Il rédigea quarante homélies sur les évangiles, sur Job et sur Ézéchiel, des œuvres pastorales, des *Dialogues* et beaucoup d'autres choses que nous ne pouvons énumérer. A cette époque arriva le patrice des Romains et exarque. Se rendant à Ravenne, il reprit les villes que les Lombards avaient prises : Sutri, Polimarti, Orte, Todi, Amelia, Pérouse, Luciole et beaucoup d'autres.

A cette époque aussi, le très saint Grégoire envoya des serviteurs de Dieu, Mellitus, Augustin, Jean et beaucoup d'autres moines craignant Dieu. Il les envoya prêcher chez le peuple des Angles afin de les convertir au Seigneur Jésus-Christ[1].

Il augmenta la formulation du canon de : "*Diesque nostros in tua pace dispone...*" et fit confectionner pour l'apôtre saint Pierre un baldaquin avec quatre colonnes en pur argent. Il fit aussi faire une nappe de pourpre posée sur son corps et il l'orna d'un or très pur pesant 100 livres Il fit en sorte que, sur le corps de saint Pierre, des messes fussent célébrées et il fit de même dans l'église de l'apôtre Paul. A cette époque aussi, il procéda à la dédicace de l'église des Goths qui se trouve *in Subora* avec le titre de sainte Agathe, martyre. Il transforma sa maison en monastère[2], mourut et fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre devant le *secretarium,* le 12 mars. Il fit deux ordinations, l'une pour la quadragésime, l'autre le 7^e^ mois, ordonnant 39 prêtres, 5 diacres et 62 évêques pour divers lieux.. L'épiscopat fut vacant 5 mois et 18 jours[3].

[1] Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique... éd*. Delaveau, p. 93, signale l'événement avec insistance et cite des extraits de la correspondance de Grégoire avec Augustin, archevêque de Cantorbéry.

[2] Le monastère Clivus Scauri. D.

[3] De toute évidence, le biographe – un clerc séculier– n'est pas ébloui par l'éclat de ce pontificat trop favorable aux moines selon lui. C'est cette carence qui incita Jean VIII à demander à Jean Diacre de composer une *vita* du pape, à partir notamment de sa volumineuse correspondance, cf. Kherbers, *Le "liber pontificalis" comme source de réécriture hagiographique aux IX^e^– X^e^ siècle ;* dans "La réécriture hagiographique dans l'Occident médiéval", dir. M. Goullet et Heinzelmann, 2000, p. 98. On peut ajouter que Paul Diacre écrivit aussi une vie de Grégoire, P. L. 75, col. 4I-59.

Savinien (604-606) était Toscan, de la ville de Blera. Son père s'appelait Bon. Il siégea un an, 5 mois et 19 jours. Il y eut alors une grande famine à Rome. La paix conclue avec les Lombards, il ordonna d'ouvrir les greniers de l'Église et de vendre le froment un sou les trente muids[1]. Il augmenta le luminaire dans l'église Saint-Pierre. Quand il fut mort, le cortège sortit par la porte Saint-Jean et fut conduit hors les murs par le pont *Milvius*[2]. Il fut inhumé à Saint-Pierre. Il augmenta le nombre des clercs dans l'Église[3]. Il fit 26 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant pendant 11 mois et 26 jours.

[1] Cette démarche était contraire à celle de son prédécesseur, d'autant plus que ce prix de vente semble avoir été exorbitant, cf. F. M. , V, p. 392. Selon Cassiodore, *Var. , X, 27,* deux fois le prix pratiqué.

[2] Cet itinéraire qui évitait la traversée de la ville témoigne de l'impopularité de Savinien.

[3] Le clergé séculier est préféré aux moines, à la différence, là aussi, du pontificat de Grégoire.

Boniface III (607) était Romain, son père se nommait Jean Cataadioce. Il siégea 8 mois et 22 jours. Il obtint du prince Phocas que le siège apostolique de saint Pierre fût considéré comme la tête de toutes les Églises, car on écrivait alors que l'Église de Constantinople était la première de toutes. Il réunit un concile dans l'église Saint-Pierre où siégèrent 72 évêques, 33 prêtres romains, des diacres et tout le clergé. Il fut décidé, sous peine d'anathème, que nul n'osât parler de succession du vivant d'un pontife ou de l'évêque d'une ville, ni constituer un parti en sa propre faveur, si ce n'est trois jours après les obsèques du défunt. Le clergé et les fils de l'Église réunis alors, que l'élection se déroule et que celui que l'assemblée aura désigné ait la possibilité d'être élevé au sacerdoce.

Le pape défunt fut inhumé à Saint-Pierre le 12 décembre. Il ordonna 21 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 10 mois et 6 jours.

Boniface IV (608-615) était du pays des Marses, de la ville de Valeria. Son père, Jean, était médecin. Il siégea 6 ans, 8 mois et 13 jours. Ce fut une époque de très grave famine, de peste et de grandes inondations. C'est alors qu'il obtint du prince Phocas le temple du Panthéon[1] dans lequel il construisit l'église de sainte Marie toujours vierge et de tous les martyrs à laquelle le prince fit de nombreux dons. Il fit de sa maison un monastère et lui fit des donations. Mort, il fut inhumé dans l'église Saint-Pierre. Il fit deux ordinations en décembre : 8 diacres et 36 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 6 mois et 25 jours.

[1] C'est l'ancien panthéon d'Agrippa, devenu temple de Cybèle. Bède, *op. cit.* p. 137, signale l'événement en précisant que c'était soi-disant le lieu de rassemblement de tous les dieux du paganisme ; cf. aussi Paul Diacre, *op. cit.* p. 89. Cette donation souligne des relations amicales avec l'Orient, ce qui ne plut guère à saint Colomban qui écrivit une lettre au pape dans laquelle il lui demandait d'être plus zélé pour la doctrine de Chalcédoine, M. G. H. , ep. III, 170, cf. Y. Congar, *op. cit.* , p. 132.

Dieudonné (615-618) était Romain, son père Étienne était sous-diacre. Il siégea 3 ans et 23 jours. Ce pape aima beaucoup le clergé et réinstalla les prêtres à leur ancienne place[1]. A cette époque, arriva à Ravenne le patrice et cubiculaire Éleuthère. Il mit à mort ceux qui avaient été mêlés à l'assassinat de l'exarque Jean et des magistrats de la république. Il vint à Rome et fut très bien reçu par le pape. Il gagna ensuite Naples qui était tenue par le rebelle Jean de Conza. Il lui livra combat, le tua et rentra à Ravenne. Il y distribua une solde aux soldats et la paix fut rétablie dans toute l'Italie. Dieudonné prescrivit un second office –*missa*– pour les clercs. C'est à cette époque qu'il y eut un fort tremblement de terre, au mois d'août, 6e indiction. Après cela s'abattit sur les gens un fléau : une épidémie de gale telle que nul ne pouvait reconnaître les morts de sa famille. Le pape mourut et fut inhumé à Saint-Pierre. Il abandonna pour ses obsèques à tout le clergé une rémunération entière – *rogam integram*. Il fit trois ordinations : 14 prêtres, 5 diacres et 29 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant un mois et 16 jours.

[1] Retour en faveur des séculiers au détriment des moines soutenus par Grégoire Ier et Boniface IV.

Boniface V (619-625) était Campanien, de la ville de Naples, son père se nommait Jean. Il siégea 5 années. Il décréta que tout testament était valide s'il était conforme à la législation du prince et que nul ne fût retiré par la force d'une église. Il fit aussi un règlement selon lequel un acolyte ne pouvait pratiquer l'élévation des reliques des saints martyrs, mais seulement un prêtre[1]. Il décida aussi qu'au Latran, un acolyte ne baptisât pas avec un diacre, mais que cela fût réservé aux sous-diacres surnuméraires. Il termina le cimetière de saint Nicodème et en fit la dédicace. Il était très doux, miséricordieux pour tous et aimait le clergé. Il donna aux clercs la totalité des revenus.

A cette époque, mais avant son ordination, le patrice et eunuque Éleuthère se rebella et s'empara du pouvoir. Arrivé à Rome, dans le camp dit de Luciole, il y fut assassiné par les soldats ravennates. Sa tête fut envoyée à Constantinople au très pieux prince.

Le pape mourut et fut inhumé à Saint-Pierre. Il laissa au clergé pour ses obsèques l'intégralité des revenus. Il fit deux ordinations au mois de décembre : 26 prêtres, 4 diacres et 29 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 13 jours.

[1] Il s'agit sans doute des *brandea*, reliques de contact, souvent des linges, posés sur la tombe des martyrs et que les acolytes distribuaient ensuite, cf. F. M., VI, p. 396.

Honorius (625-638) était Campanien, son père était le consul Petronius. Il siégea 12 ans, 11mois et 17 jours. Il fit beaucoup de bien durant son règne, instruisit le clergé et restaura le trésor de Saint-Pierre. Il revêtit la confession de saint Pierre de plaques d'argent pur d'un poids de 187 livres et les portes royales et majeures que l'on appelle médianes ou du milieu avec de l'argent d'un poids de 975 livres. Il fit fabriquer deux paires de grands candélabres en argent pesant chacun 62 livres qui sont placés devant le corps de l'apôtre Pierre. Pour l'église de l'apôtre saint André qui se trouve devant Saint-Pierre, il fit placer devant la confession un panneau d'argent pesant 73livres. Il fit remplacer 16 poutres dans l'église Saint-Pierre et couvrir le toit de plaques de bronze qu'il préleva sur le temple appelé temple de Rome[1] après en avoir reçu l'accord du très pieux empereur Heraclius.

A cette époque, il fit construire l'église de sainte Agnès sur la *via Numentana*, à trois milles de Rome, décora entièrement le sol où elle repose et il y fit de nombreux dons à cet effet[2].

Il construisit aussi depuis ses fondations la basilique du saint martyr Apollinaire dans la ville de Rome, devant le portique de Saint-Pierre appelé *ad Palmata* et fit pour cela de grandes largesses. Il promulgua un règlement pour l'Église qui ordonnait que le samedi de chaque semaine, une procession sortirait de Saint-Apollinaire pour se rendre à Saint-Pierre avec des hymnes et des cantiques. Il décida que tout le peuple consacré – *populus*– y participerait. Il construisit une église à saint Cyrice sur la *via Ostiense*, au 7e mille et aussi une église aux Quatre-Saints-Couronnés, en fit la dédicace et lui fit de nombreux dons. Il construisit une église à saint Séverin, près de la ville de Tivoli, à 20 milles de Rome, en fit la dédicace et la dota grandement. Il restaura le cimetière des saints Marcelin et Pierre sur la *via Lavicana*.

Il construisit une basilique au martyr saint Pancrace sur la *via Aurelia* au 2e mille et orna sa sépulture d'un poids d'argent de 120 livres pour mettre sur l'autel et un baldaquin d'argent de 187 livres. Il fit aussi 5 arcs d'argent pesant 15 livres l'un, et trois

[1] Selon D., il s'agirait de la basilique de Constantin, sur la *via Sacra*.

[2] Le temps n'est pas encore venu de déplacer les reliques à l'intérieur de la ville ; on les honore là où elles se trouvent.

candélabres d'or pesant chacun une livre et il dota cette église de nombreux biens.

Il construisit l'église Sainte-Lucie à Rome, près de Saint-Silvestre, la dédicaça et lui fit de nombreux dons. Il construisit l'église Saint-Hadrien *In Tribus Fatis*, la dédicaça et il lui fit de nombreux dons. Il en fit aussi beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer[1].

Il fit trois ordinations : 13 prêtres, 11 diacres et 81 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé comme on l'a indiqué pour les autres papes le 4 des ides d'octobre (12 oct.). L'épiscopat fut vacant un an, 7 mois et 17 jours.

Il construisit aussi un moulin contre le mur de Trajan, près du mur de la ville et l'aqueduc qui amène l'eau dans le lac *Sabbaticus* et en dessous celui qui conduit l'eau vers le Tibre.

Il installa un monastère dans sa maison près du Latran, en l'honneur des apôtres André et Barthélemy, lequel monastère est appelé monastère d'Honorius. Il le dota de possessions[2].

[1] Il envoya le pallium à son homonyme, l'archevêque de Cantorbéry, Bède, *op. cit.* , p. 163.

[2] Pas un mot sur la position peu claire du pape face à l'hérésie monothélite : il fut d'ailleurs nommément condamné par le 6e concile œcuménique, au même titre que les représentants notoires de l'hérésie, cf. p. 79. Cette hérésie christologique (une seule volonté en Jésus) fut la dernière que connut l'Orient : elle reprenait en mineur le monophysisme (une seule nature). Ces hérésies avaient trouvé un écho très favorable dans les trois patriarcats d'Orient, ces régions ayant prétexté de cette occasion pour habiller d'une déviance doctrinale un vif sentiment d'indépendance politique. Le monothélisme avait pour but inavoué de les satisfaire sans aller jusqu'au monophysisme et de tenter de les récupérer politiquement. Sur la position d'Honorius, cf. P. Conte, *Nota su a appendice sulla queztione de Onorio*, "Rivista di storia della chiesa in Italia", 37, 1983, pp. 172-182. Voir aussi ce qu'a écrit à son sujet Léon II, quarante ans plus tard, cf. *infra,* p. 79, note 1.

Séverin (640) était Romain, son père se nommait Abienus. Il siégea 2 mois et 4 jours. A cette époque, la maison du Latran fut dévastée par le chartulaire Maurice et le patrice et exarque d'Italie, Isace, alors que le seigneur Séverin était tout juste élu. Avant l'arrivée du patrice, Maurice, poussé par la ruse contre l'Église de Dieu, complota avec quelques pervers et excita l'armée romaine[1] par ces mots : "A quoi bon tout cet argent amassé par le pape Honorius dans le palais du Latran, cette milice n'en profite pas car les soldes que le seigneur empereur vous a envoyées régulièrement ne vous servent en rien et elles restent entassées ici." Après ces paroles, tous ceux que l'on trouva alors à Rome en armes furent rassemblés, excités qu'ils étaient contre l'Église de Dieu. Des enfants aux vieillards, tous attaquèrent la maison épiscopale du Latran, mais ils ne purent y pénétrer par la force car ceux qui étaient avec le très saint Séverin résistèrent.

Voyant qu'ils ne pouvaient rien faire, le rusé Maurice fit camper l'armée dans l'enceinte du palais et y demeura trois jours avec des fonctionnaires engagés dans le même complot. Il fit mettre les scellés sur tout le *vestiaire* de l'Église ainsi que sur les trésors de l'évêque que beaucoup de très chrétiens empereurs , patrices et consuls avaient offerts à l'apôtre Pierre pour le rachat de leur âme afin qu'ils pussent en temps opportun servir à la subsistance des pauvres ou au rachat des prisonniers. Après cela, il envoya une lettre au patrice de Ravenne, Isace, lui narrant ce qu'il avait fait, de quelle manière, lui-même avec l'armée, avait scellé *le vestiaire* épiscopal et comment ils auraient pu le piller sans difficulté. Quand Isace eut appris cela avec plus de certitude, il arriva à Rome et exila tous les notables de l'Église, chacun dans une ville différente afin qu'il n'y eût aucune résistance dans le clergé. Quelques jours après, le patrice entra dans le palais du Latran et y resta huit jours jusqu'à ce qu'il eût pillé tout ce qui s'y trouvait. Il en envoya une partie à l'empereur Heraclius dans la ville impériale. Ensuite le très saint Séverin fut ordonné et Isace s'en retourna à Ravenne[2].

[1] D. fait remarquer que c'est la première mention de "l'armée romaine" opposée aux fonctionnaires ecclésiastiques.

[2] Ces exactions sont à mettre en relation avec le refus du siège apostolique – malgré l'attitude équivoque du précédent pontife– d'accepter le texte de *l'Ekthesis"* promulgué

Séverin restaura les mosaïques de l'abside de Saint-Pierre qui étaient en ruine. Il aimait le clergé et augmenta les revenus de tous. Ce fut un saint homme, bon pour tous, aimant les pauvres, généreux et très doux. Il fit quatre ordinations épiscopales pour divers lieux et laissa à chaque clerc la totalité des revenus. Il fut inhumé à Saint-Pierre le 4 des nones d'août (le 2). L'épiscopat fut vacant 4 mois et 24 jours.

en 638 par Heraclius qui, sous le couvert d'un compromis, était orienté favorablement vers le monothélisme.

Jean IV (640-642) était Dalmate et son père qui se nommait Venance était *scolasticus*[1]. Il siégea un an, 9 mois et 19 jours. A cette époque, il envoya dans toute la Dalmatie et l'Istrie beaucoup d'argent par l'intermédiaire du très saint et fidèle abbé Martin pour le rachat des captifs qui avaient été pris par les peuples païens. En même temps, il fit construire l'église des saints martyrs Venance, Anastase et Maur, ainsi que de plusieurs autres dont il fit venir les reliques de Dalmatie et d'Istrie. Il les plaça dans cette église près de la fontaine du Latran et de l'oratoire de saint Jean l'évangéliste. Il la décora et lui fit plusieurs dons : deux arcs en argent pesant chacun 25 livres et beaucoup de vases d'argent. Il fit deux ordinations en décembre : 18 prêtres, 5 diacres et 18 évêques pour divers lieux. Il laissa au clergé l'intégralité de ses revenus. Il fut inhumé à Saint-Pierre le 4 des ides d'octobre (12 oct. ). L'épiscopat fut vacant un mois et 13 jours.

[1] Lettré, responsable d'un service juridique, selon J. Durliat.

THÉODORE (642-649) était grec et son père Théodore était évêque de Jérusalem[1]. Il siégea 6 ans, 5 mois et 18 jours. Il aimait les pauvres, fut généreux, accueillant pour tous et fort miséricordieux.

A cette époque, le chartulaire Maurice, avec l'aide duquel le patrice Isace avait commis tant de crimes, sentit croître le poids de sa faute à l'égard de saint Pierre, à l'instar d'un feu inextinguible. A la suite d'une entente avec ceux qui avaient dévasté l'Église de Dieu, Maurice se rebella contre le patrice Isace. Il envoya des émissaires dans toutes les places fortes autour de Rome et contraignit par serment tous ceux qui avaient pris part à ses méfaits antérieurs à jurer de ne plus obéir désormais à Isace ni à ses hommes car il affirmait que le dit Isace voulait créer un royaume pour lui. Apprenant que Maurice s'était acquis par serment l'armée d'Italie, le patrice envoya à Rome le maître de la milice Donus et son sacellaire avec une armée. Quand ils furent arrivés, tous les magistrats et l'armée romaine qui s'étaient liés à Maurice par serment furent pris de peur, le quittèrent et se rangèrent tous aux côtés de Donus. Maurice rentra à Rome et se réfugia à Sainte-Marie-de-la-Crêche – *ad praesepe*[2]. Ils l'en firent sortir et lui mirent un carcan au cou ainsi qu'à tous ceux qui avaient été avec lui. On les emmena dans les fers à Ravenne sous la conduite de l'officier Marin et du chartulaire Thomas. C'est ainsi qu'ils parvinrent à Ravenne en un lieu appelé Ficuclas, à 12 milles de la ville. Ils décapitèrent Maurice sur l'ordre d'Isace afin qu'il n'entrât pas vivant à Ravenne. Ils lui envoyèrent sa tête et il s'en réjouit. Il la fit placer sur un pieu dans le cirque de la ville, à titre d'exemple pour beaucoup. Il ordonna que tous ceux qui avaient été envoyés avec lui fussent maintenus dans les carcans et mis sous forte surveillance dans une prison en attendant de savoir de quelle manière les punir. C'est alors que, sur un signe de Dieu, Isace fut terrassé à ce moment-là et mourut. Ceux qui avaient été incarcérés sortirent de prison et regagnèrent chacun sa propre région. Apprenant qu'Isace était mort, l'empereur

[1] Dans une note laborieuse, D. réfute cette paternité avec vraisemblance.

[2] C'est la première fois que cette église – aujourd'hui Sainte Marie-Majeure est désignée par cette mention de "mangeoire" ou "crêche", allusion aux reliques récemment ramenées en ce lieu à la suite de l'invasion arabe. D.

envoya le patrice et eunuque Théodore, surnommé Caliopa pour gouverner l'Italie.

A cette époque, Pyrrhus qui avait été patriarche de Constantinople, vint d'Afrique à Rome au seuil des apôtres – *ad limina apostolorum*. A son arrivée, il présenta un texte d'agrément muni de sa signature à notre siège apostolique en présence de tout le clergé et du peuple, dans lequel était condamné tout ce que lui et ses prédécesseurs avaient écrit ou fait contre notre foi immaculée. Après cela, le pape lui fit donner des cadeaux au peuple et un siège lui fut installé près de l'autel : on l'honorait comme le prêtre de la ville impériale. Ensuite, selon la coutume du chien, il retourna à son propre vomissement d'impiété[1]. Alors le très saint Théodore réunit clercs et prêtres dans l'église Saint-Pierre, le condamna avec les liens de l'anathème, juste marché et rétribution de sa propre transgression et prononça la peine canonique et la déposition. Le dit Pyrrhus s'en retourna en Orient.

A cette époque aussi, furent élevés les corps des saints martyrs Primus et Félicien qui étaient ensevelis dans une sablière sur la *via Numentana*. Ils furent amenés à Rome et mis dans la basilique du proto-martyr Étienne[2]. Le pape y offrit trois *gabatae* en or[3], un panneau d'argent devant la confession et aussi deux arcs en argent. Il fit construire l'église de saint Valentin sur la *via Flaminia,* près du pont *Milvius,* en fit la dédicace et lui offrit plusieurs dons. Il construisit aussi l'oratoire de saint Sébastien, à l'intérieur de la maison épiscopale du Latran, pour lequel il fit de grandes largesses, ainsi que l'oratoire de saint Euplus, martyr, au delà de la porte Saint-Paul, qu'il orna également.

Le très saint pape Théodore écrivit alors au patriarche de la ville impériale, le priant autant que l'admonestant afin que, par des apocrisiaires spécialement envoyés, il corrigeât sa propre interprétation et revînt à la foi orthodoxe de l'Église catholique. Mais, ni les prières, ni les menaces ne purent le faire revenir en

[1] Prov. 26, 11 et 2 Petr. 2, 22.

[2] Herrmann-Mascard, *Les reliques des saints, 1975,* fait remarquer, p. 50, que c'est le premier transfert de reliques à l'intérieur de la ville. Dans la chapelle consacrée à ces martyrs, située près de Saint-Etienne-le-Rond, sur le Caelius, on voit encore une mosaïque les représentant, commandée par Théodore.

[3] Coupelle, sens le plus fréquent, mais pas le seul ; on y disposait les cierges destinés à être placés sur un lustre.

quoi que ce fût sur sa propre décision. C'est pourquoi, il fut exclu par le siège apostolique en une juste déposition.

Il fit une ordination en décembre : 21 prêtres 4 diacres et 46 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 52 jours. Il fut inhumé à Saint-Pierre, la veille des ides de mai (le 14).

MARTIN (I[er]) (649-653 ; † 655) était de la ville de Todi, province de Tuscie. Il siégea 6 ans, un mois et 26 jours. A cette époque, Paul, évêque de Constantinople, enflé d'orgueil contre le dogme légitime de la sainte Église de Dieu eut l'audacieuse prétention de contredire les définitions établies par les Pères. Il s'employa alors à dissimuler par divers subterfuges sa propre erreur afin de persuader le très puissant prince au sujet d'un exposé – *typus*– qui s'éloignait du dogme catholique. Ce *typus* contredisait l'avis unanime de tous les saints Pères avec des affirmations de très abominables hérétiques. Il proclamait qu'il n'y avait ni une ni deux volontés ou opérations – *operationes*– dans notre Seigneur. A ce sujet, défendant sa propre dépravation, ce que n'avaient jamais osé les premiers hérétiques, il s'employa à la manifester illégalement à ce point qu'il renversa l'autel consacré de notre saint siège dans le vénérable oratoire de la *domus Placidia*[1]. Il interdit à nos apocrisiaires d'y offrir à Dieu l'hostie immaculée que l'on doit adorer et leur interdit aussi le sacrement de la communion. Les apocrisiaires l'avertirent selon les injonctions de l'autorité apostolique de renoncer à une telle hérésie. Ils se virent alors contestés et il en résulta des persécutions pour eux, les autres hommes et prêtres orthodoxes : on en mit certains en prison, déportant les uns, frappant les autres. A la suite de cela, ces troubles ayant affecté presque tout le monde, plusieurs personnes orthodoxes et de vénérables prêtres décidèrent de porter le conflit devant notre siège apostolique. Ils le conjuraient d'éradiquer par l'autorité de ce siège les causes de tout ce mal et de ce si grand bouleversement afin que cette nuisible maladie ne pût en rien disloquer le corps tout entier de l'Église catholique.

Le très saint pape réunit alors à Rome les évêques au nombre de 105 et décida d'un concile selon les institutions des Pères orthodoxes, dans l'église du Sauveur, proche de la maison épiscopale du Latran. C'est là que siégèrent les évêques et les prêtres en présence des diacres et de tout le clergé. Ils condamnèrent les patriarches de Constantinople : Cyr, Alexandrin, Serge, Pyrthus et Paul qui avaient prétendu nuire par des nouveautés à la foi sans tache. Ils furent rapidement exclus par la sanction de l'anathème, ce qui provoqua leur désastre dogmatique face à l'Église catho-

[1] C'est la résidence des papes et de leurs représentants dans la capitale.

lique de Dieu. Le texte de ce concile est aujourd'hui conservé dans les archives de l'Église. Le pape en fit copier des exemplaires et les fit envoyer en Occident et en Orient par l'intermédiaire de fidèles orthodoxes[1].

A cette époque, l'empereur envoya en Italie le cubiculaire et eunuque Olympe afin d'administrer la région. Il lui donna les instructions suivantes : "Il importe à votre gloire, comme nous l'a suggéré Jean, le patriarche de la ville que Dieu doit protéger de tenter ceci : si vous trouvez dans les provinces des gens qui acceptent le *typus* proposé par nous, faites en sorte que ces évêques et notables des domaines et des villages, ainsi que les étrangers, souscrivent à ce texte. En outre, comme nous l'a dit le très glorieux patrice Platon et le glorieux Eupraxius, si vous pouviez en persuader l'armée, nous vous ordonnons de vous emparer de Martin qui a été apocrisiaire dans notre ville impériale ; Ensuite, vous diffuseriez dans toutes les églises le *typus* orthodoxe que nous avons rédigé et vous y feriez souscrire tous les évêques d'Italie. Si, au contraire, vous trouvez l'armée opposée à cette cause, n'insistez pas jusqu'à ce que vous ayez gagné la province et que vous puissiez vous agréger l'armée tant à Rome qu'à Ravenne afin d'exécuter les ordres qui vous ont été donnés."

Olympe vint à Rome et trouva la sainte Église unie avec tous les évêques d'Italie, les prêtres et le clergé. Voulant réaliser ce qui avait été ordonné, fort de la puissance de l'armée, il voulut introduire la division dans l'Église. Cela dura un certain temps, mais Dieu ne lui permit pas de réussir. Se voyant rejeté, il vit la nécessité de s'écarter un peu du mauvais coup qui avait été prévu afin que ce qu'il n'avait pu réaliser par la force armée, il le réalisât par un moyen détourné.

Lors d'une messe solennelle à Sainte-Marie *ad praesepe,* mère de Dieu et toujours vierge, au moment de la communion, alors que le pape se présenterait à lui, il projeta de le faire assassiner

[1] Ce concile du Latran de 649 condamnait aussi bien l'*ekthésis* "impiissima" de 649 que le *typus* "sceleratus" publié l'année précédente qui, dans un but d'apaisement interdisait toute discussion concernant le problème des (ou de la) volonté(s) dans la personne du Jésus. Mansi, X, 863-II70. Pour la diffusion de ce texte conciliaire, on notera la lettre que Martin envoya à saint Amand, réclamant une adhésion écrite et lui demandant de réunir un synode dans la région de l'Escaut afin d'obtenir l'unanimité sur cette question, M. G. H. script. rer. merov. V, p. 456. Voir aussi Bède, *op ; cit. p. 267-268.*

par son porte-glaive qu'il avait sollicité à cet effet. Mais le Dieu tout-puissant qui a l'habitude de protéger ses serviteurs orthodoxes et de les garder de tout mal, aveugla le porte-glaive si bien qu'il ne put voir le pontife quand l'exarque se présenta à lui pour la communion et pour la "paix". Le sang ne fut pas répandu et l'Église catholique ne fut pas subjuguée par l'hérésie. Par la suite, l'homme armé déclara à plusieurs et sous l'autorité du serment, que tout s'était déroulé de cette façon.

L'exarque Olympe, voyant que la main de Dieu protégeait le très saint pape Martin, se trouva devant la nécessité de s'accorder avec lui et de lui révéler tout ce qui lui avait été ordonné. Une fois la paix conclue avec l'Église de Dieu, il rassembla son armée et passa en Sicile pour lutter contre les Sarrasins qui s'y trouvaient ; Mais la faute ayant été commise, une grande mortalité sévit dans l'armée romaine (sic) et l'exarque mourut de maladie.

Après cela, l'exarque Théodore, dit Caliopa, fut envoyé avec des ordres de l'empereur. Il était accompagné du cubiculaire impérial Théodore que l'on appelait Pellurius. Ils s'emparèrent du très saint pape dans l'église du Sauveur, le conduisirent à Constantinople et il ne connut plus de repos. Ils le menèrent ensuite en exil à Cherson et là, il termina sa vie en paix comme confesseur du Christ.[1] Il opéra jusqu' aujourd'hui de nombreux miracles. Il fit deux ordinations en décembre : 11 prêtres, 5 diacres et des évêques au nombre de 33 pour divers lieux. Il fut inhumé le 17e jour de septembre.

[1] Rahner, H., *L'Église et l'État dans le christianisme primitif.* Paris, Le Cerf, 1964, p. 293 et suiv.

EUGÈNE (654-657) était Romain, de la première région, sur l'Aventin. Il était clerc depuis le berceau et son père s'appelait Rufinianus. Il siégea 2 ans, 9 mois et 24 jours. Il était bienveillant, doux, tolérant, affable avec tous et brillait de sainteté. Il laissa les ressources accoutumées au clergé et s'occupa des indigents par l'aumône : il fit en sorte qu'à sa mort, tout fût dépensé pour les pauvres, le clergé et les prêtres de la *familia*.

A cette époque, Pierre, patriarche de Constantinople, envoya la lettre synodique –*synodicum*– au siège apostolique, selon la coutume. Elle était tout à fait obscure et contre toute règle, ne parlant en rien, ni des *operationes ,* ni des volontés qui se trouvent en notre Seigneur. Le peuple excité et le clergé auquel était adressé un tel écrit ne l'acceptèrent absolument pas et le rejetèrent de la sainte Église de Dieu avec grand bruit. Ils ne permirent pas au pape de célébrer la messe avant qu'il eût promis de n'accepter en aucun point cette lettre à l'avenir, messe qu'il avait à célébrer dans la basilique de sainte Marie mère de Dieu et toujours vierge *ad praesepe*. Il fit une ordination : 21 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre, le 4 des nones de juin (le 10). L'épiscopat fut vacant un mois et 28 jours.

VITALIEN (657-672) était de Segni en Campanie. Son père se nommait Anastase. Il siégea 14 ans et 6 mois. Il envoya des représentants selon la coutume avec la lettre synodale dans la ville impériale au très pieux prince pour l'informer de son ordination. Elle fut bien reçue et les privilèges de l'Église furent rétablis. Leurs Clémences envoyèrent des messagers à saint Pierre, des évangéliaires dorés dont les bords de la reliure étaient ornés de perles d'une grosseur merveilleuse. Le pape conserva de toutes les façons la règle ecclésiastique dans sa rigueur, selon la coutume.

A cette époque, Constantin Auguste partit de la ville impériale par les côtes jusqu'à Athènes, de là à Tarente, puis à Bénévent et à Naples, à la 6e indiction. Ensuite, il arriva à Rome le 5 juillet, 4e férie (un mercredi). L'homme apostolique se porta au devant de lui au 6e milliaire de Rome et le reçut. Le même jour, l'empereur alla à Saint-Pierre. Ils y prièrent et y offrirent des dons. Le samedi, il se rendit à Sainte-Marie et y offrit aussi des présents. Le dimanche, il revint à Saint-Pierre avec son armée, tous portant des cierges. Il offrit sur l'autel un tissu tissé d'or et la messe fut célébrée. Le samedi suivant, l'empereur vint au Latran, y prit un bain et déjeuna dans la basilique Saint-Vigile. Le dimanche, il y eut une station à Saint-Pierre et, après la messe, le pape et l'empereur se souhaitèrent mutuellement une bonne santé.

Il resta douze jours dans la ville et fit enlever tout le bronze qui ornait la cité. Il ordonna de découvrir l'église Sainte-Marie-des-Martyrs de ses plaques de bronze[1] et fit acheminer vers la ville impériale ce qu'il avait enlevé à Rome.

Ensuite, un lundi, il quitta Rome, retourna à Naples et de là gagna Reggio par voie terrestre. Il arriva en Sicile pour la 7e indiction et séjourna à Syracuse. Il fit de grandes misères au peuple, tant aux simples habitants qu'aux propriétaires, en Calabre, en Sicile, en Afrique et en Sardaigne. Il remania le cadastre, multiplia les unités imposables et instaura un impôt sur les transports maritimes. , ceci pour plusieurs années. On n'avait jamais rien vu de tel si bien que les épouses étaient séparées de leurs maris, les fils de leurs parents. Il perpétra beaucoup d'autres actions inouïes à tel point qu'l ne restait plus espoir de vivre pour

[1] C'est l'ancien panthéon, cf. PAUL DIACRE, *op. cit.* , p. 111.

personne. Ils s'emparèrent aussi des vases sacrés et des trésors des églises et ne laissèrent rien derrière eux. Le 15 juillet de la 12e indiction, le dit empereur fut assassiné dans son bain.

Quelques temps après, le très saint homme mourut. Il avait fait quatre ordinations : 22 prêtres, un diacre et 97 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre, le 6 des calendes de février. L'épiscopat fut vacant 2 mois et 13 jours.

Dieudonné II (672-676) était Romain et venait du monde monastique. Son père se nommait Jobian. Il siégea 4 ans, 2 mois et 5 jours. Il était grand, très doux, très aimable et accueillait volontiers tout le monde, du plus grand au plus petit. Il montrait de la compassion pour les étrangers si bien que chacun recevait sans hésitation ce qu'il avait demandé. Il augmenta aussi les ressources de tous.

A cette époque, Mezezius qui était en Sicile avec l'armée d'Orient, s'empara du gouvernement de l'état. L'armée d'Italie fit alors route depuis l'Istrie, d'autres par la Campanie, les autres encore, ceux d'Afrique, par la Sardaigne. Ils arrivèrent tous en Sicile à Syracuse et, avec l'aide de Dieu, l'innommable Mezezius fut arrêté et beaucoup, parmi ses auxiliaires furent mutilés. Ils furent dirigés ensemble vers Constantinople avec la tête du rebelle. Ensuite les Sarrasins arrivèrent en Sicile et occupèrent Syracuse. Ils commirent de nombreux meurtres parmi le peuple qui se trouvait dans les places fortes ou qui avait fui dans les montagnes. Avec beaucoup de butin et du bronze qui avait été expédié par bateau de Rome[1], ils se retirèrent à Alexandrie.

Ce pape restaura comme il convient l'église Saint-Pierre qui se trouve sur la *via Portuense*, près du pont *Merulus* et il en fit la dédicace. Le monastère Saint-Érasme, situé sur le Caelius, fut agrandi par le saint homme et il le dota de nombreux immeubles nouveaux et de tenures paysannes – *casalia*. Il installa dans ce monastère un abbé et une communauté de moines.

Après sa mort, il y eut tant de pluies et d'orages que l'on n'avait pas vu cela de mémoire d'homme et beaucoup de gens et de troupeaux périrent par la foudre. Ce ne fut que par des processions quotidiennes que le Seigneur fut apaisé afin que les paysans pussent battre le blé et l'entreposer dans les greniers. A la suite de ces pluies, les légumes poussèrent et parvinrent à maturité : on en était saisi d'admiration. Il fit une ordination en décembre : 14 prêtres, 2 diacres et 46 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre le 6 des calendes de juillet (26 juin). L'épiscopat fut vacant 4 mois et 15 jours.

[1] Ce qui restait des spoliations de l'empereur sous le précédent pontificat.

DONUS (676-678) était Romain et son père se nommait Maurice. Il siégea un an, 5 mois et 10 jours. Il fit paver avec de grandes dalles de marbre *l'atrium* à quatre portiques qui se trouve devant Saint-Pierre. Il restaura aussi comme il convient l'église des apôtres qui se trouve sur la *via Ostiense* et il en fit la dédicace ainsi que de l'église Sainte-Euphémie sur la *via Appia.* Il accrut aussi le clergé selon les divers ordres par des charges et découvrit dans le monastère boétien des moines nestoriens de Syrie[1] qu'il répartit dans divers autres monastères et installa à leur place des moines romains.

A cette époque, l'Église de Ravenne qui s'était séparée de celle de Rome, sous prétexte d'autocéphalie, se soumit à nouveau à l'antique siège apostolique. Son évêque, nommé Reparatus, termina alors le cours de sa vie, comme il plût à Dieu.

Dès que le pape fut élu, au cours du mois d'août, une étoile fit son apparition vers l'Orient, du chant du coq jusqu'au matin, ceci pendant trois mois ; elle pénétrait le ciel de ses rayons. A sa vue, les peuples de la province et aussi les étrangers étaient, en se levant, frappés d'effroi. Après s'être retirée sur elle-même, elle disparut. S'en suivit en Orient une très grande mortalité que l'on mit à son compte.

Il fit une ordination : 10 prêtres, 5 diacres et 6 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant 2 mois et 15 jours.

[1] Le patriarche de Constantinople, Nestorius (428-431) négligeait la nature divine de Jésus au profit de son humaine nature, d'où le nom donné à l'hérésie. De ce fait, la vierge Marie ne pouvait plus être appelée "mère de Dieu" (Théotokos). Le concile d'Ephèse (431) condamna cette déviance, située, en quelque sorte, à l'opposé du monophysisme.

AGATHON (678-681) était Sicilien et siégea 2 ans, 6 mois et 4 jours. Il était bienveillant et bon et tout le monde le voyait souriant et joyeux. A cette époque, Théodore, archevêque de Ravenne se présenta, après bien des années, de lui-même au siège apostolique.

Le pape reçut un ordre impérial des très pieux princes Constantin, Heraclite et Tibère, par l'intermédiaire du glorieux Épiphane, membre du conseil secret, envoyé à son prédécesseur Donus. Il était invité et exhorté à envoyer des prêtres et des émissaires dans la ville impériale afin d'établir l'union des saintes Églises de Dieu, ce qu'il fit sans retard. Il envoya donc les évêques Abundancius de Tempsa, Jean de Reggio, Jean de Porto, les prêtres Théodore et Georges, le diacre Jean, le sous-diacre Constantin, Théodore, prêtre de Ravenne et de religieux moines, serviteurs de Dieu.

Il augmenta le clergé des divers ordres, dans la mesure où cela était compatible avec les charges. Il se désigna, contre toute coutume, caissier de l'Église romaine et disposa personnellement du coffre, émettant par l'entremise du *nomenclator ,* des ordres signés de sa main. Atteint par la maladie, il créa, selon l'usage, la charge de trésorier.

A cette époque, indiction 8, eut lieu une éclipse de lune, le 18 juin. S'en suivit une grande mortalité le même mois, puis en juillet, août et septembre à Rome telle qu'il n'y en eut jamais sous aucun pontificat. Les parents et leurs enfants, les frères et les sœurs étaient conduits deux par deux dans leur bière à leur sépulture. Par la suite, elle ne cessa de dévaster les alentours de la ville et les places fortes.

Les représentants du siège apostolique déjà nommés qui avaient été envoyés vers la ville impériale y arrivèrent le 10 novembre, indiction 9. Grâce à Dieu et avec l'aide du prince des apôtres, ils furent reçus par le prince dans l'oratoire de l'apôtre Pierre situé à l'intérieur du palais et ils lui présentèrent la lettre du pontife. Après cela, l'empereur les engagea et les exhorta à ne manifester ni obstination orgueilleuse, ni colère, mais des dispositions pacifiques. Il leur conseilla de laisser de côté les assertions philosophiques et de se contenter, au travers des décrets synodaux, de la foi pure et approuvée des saintes Écritures et des Pères.

Il leur donna un répit afin de réfuter les écrits et leur fit attribuer tout ce qui était nécessaire à leur entretien et à leurs dépen-

ses dans la maison appelée *Placidias*. Le 18e jour du dit mois, qui était un dimanche, ils furent conduits en procession vers la sainte mère de Dieu *ad Blachernas*. Ils furent l'objet de si grands honneurs que la Piété impériale dirigea du palais vers eux une escorte de cavaliers harnachés dans le but de les accompagner. Il les reçut ainsi, leur rappelant qu'ils avaient à présenter les arguments des vénérables Pères en un discours pacifique.

Le 22 novembre, dans la basilique dite *in Trullo*[1], située dans le palais, au milieu du cérémonial royal, les envoyés du siège apostolique furent reçus et, avec eux, Georges, le patriarche de Constantinople, Macaire, patriarche d'Antioche, les métropolites et les évêques d'Orient au nombre de cent cinquante. Après qu'ils se furent inclinés pour la vénération –*adoratio*– l'empereur leur ordonna de se joindre aux nôtres. Ensuite vinrent les patrices, les consuls et tout le sénat. Sa Piété s'informa pour savoir quelle position devait être exposée la première. Les légats du siège apostolique dirent alors : "La vérité et la raison exigent que le parti qui adhère à l'idée qu'il y a une seule volonté et "opération" dans le Seigneur Jésus expose son point de vue au siège apostolique". Entendant cela, les représentants de ce parti manifestèrent leur joie et dirent qu'ils y étaient prêts. Ceci une fois accordé, ils introduisirent aussitôt livres, recueils divers et rapports de synodes préalablement falsifiés. Les légats estimèrent alors qu'ils ne l'avaient pas emporté selon la vérité, mais par des mensonges et divers commentaires qu'ils avaient ajoutés à ces textes.

En les relisant séparément, on découvrit en effet les mensonges qui affirmaient une "opération" et une volonté. Pour la 5e réunion, ils falsifièrent dans un cahier une lettre du pape Vigile au patriarche Ménas, avec des additions qui affirmaient une seule volonté, ce qui apparut clairement au prince et au clergé. Un autre jour, le prince, pieux défenseur de la foi catholique, se retira dans le *secretarium* et, après avoir recherché dans les textes, découvrit que des additions mensongères avaient été introduites récemment.

[1] Ce concile est considéré comme le 6e œcuménique, cf. Mansi, XI, 195-922 et H. C., pp. 4 3-49. Paul Diacre, *op. cit.* a souligné la précieuse intervention de l'évêque de Pavie en faveur de la cause romaine.

Le 12 novembre, le concile se tenant avec sa Piété, les envoyés du siège apostolique furent reçus et on les pria de siéger en tant que représentants du pape Agathon. Ils demandèrent que fussent présentés tous les livres concernant la cause de la foi, ce qui fut fait. Après avoir appelé le diacre Georges, le chartophylace de l'Église de Constantinople, on lui demanda de rassembler les volumes de la bibliothèque de l'Église selon la liste qu'ils lui fournirent et de les apporter en séance. On découvrit alors que les deux livres consultés contenaient de façon identique l'affirmation des deux volontés et des deux "opérations". Macaire fut alors confondu devant le concile et démasqué comme étant un menteur. Sa Piété interdit alors au patriarche Georges de recevoir dans son Église Macaire ainsi que ses hommes. Le prince lui interdit aussi de sortir, ce qui fut le début de sa ruine.

Le 14 février, avec l'aide de l'apôtre Pierre, et afin de faire apparaître la vérité, furent exposées devant l'assemblée les paroles des vénérables Pères : Jean de Constantinople, Cyrille, Athanase, Basile, Grégoire, Denis, Hilaire, Ambroise, Augustin et Léon. Ils affirmaient qu'il y avait deux "opérations" et deux volontés dans le Christ, ce qui donna satisfaction au prince et au concile.

Le lendemain, le concile et le prince, siégeant dans la même salle, on relut le *synodicum* du pape Agathon qui fut ajouté aux affirmations des Pères approuvées en chaque point. Les évêques d'Occident au nombre de 125 avaient signé de *synodicum*.

Cela fait, Macaire fut exhorté par le saint concile, le pieux prince et tout le sénat à déclarer et confesser deux volontés. Il ne céda nullement et ne voulut confesser ni une ni deux volontés dans le Sauveur. Ensuite, le pieux et sérénissime prince demanda que le volume où l'ensemble du dogme hérétique de Macaire était inscrit fût relu et que fût écrit très clairement de sa main qu'il n'y avait qu'une volonté dans le Seigneur.

A la suite de sa souscription, vint celle de l'ex-patriarche Théodore en tout point semblable. Le patriarche Georges fut aussi interrogé pour savoir s'il souscrivait à la foi qu'enseigne le siège apostolique, selon les textes écrits par le pape Agathon et les vénérables Pères. Il répondit qu'il ferait une réponse écrite en temps opportun, ce qui lui fut accordé.

La séance ayant repris le dimanche 17 février dans l'oratoire Saint-Pierre situé dans l'enceinte du palais, le concile prit place

ainsi que le patriarche qui reçut les envoyés du siège apostolique. On reprit un autre texte de recommandation à l'adresse du saint pape et le très saint patriarche Georges fit profession ce jour et par écrit qu'il croyait et enseignait, comme le siège apostolique, deux natures, deux volontés et deux "opérations". Il anathématisait en outre ceux qui croyaient en une nature, une volonté et une *opération*.

Le 25 février, le concile s'étant réuni à nouveau avec le pieux prince et les délégués apostoliques, on ordonna à Macaire de comparaître et le prince donna liberté à chacun de se ranger dans le groupe auquel il voulait appartenir. Le patriarche Georges, de la ville impériale, se rangea avec les siens du côté des orthodoxes, Macaire et les siens, dans le groupe des hérétiques. La profession de Georges, rédigée et présentée au prince fut lue devant tous. Macaire fut sommé de dire ce qu'il pensait et croyait. Il répondit qu'il persistait dans la foi perverse qu'il avait exprimée antérieurement et qu'il ne voulait en rien adhérer à la foi orthodoxe. En cette heure sainte, le concile unanime et le prince ordonnèrent de lui enlever le pallium. Basile, évêque de Crête, s'élança alors et le lui arracha. Les anathèmes et leur livre[1] furent alors expulsés du concile et les clercs romains, prenant Étienne, disciple de Macaire, par le collet, le mirent dehors également.

A cette heure, des toiles d'araignées très noires tombèrent au milieu du peuple et tous furent frappés d'admiration en constatant que les souillures de l'hérésie avaient été anéanties. Grâce à Dieu, les saintes Églises étaient réunies. A la place de Macaire, Théophane, abbé du monastère de Baïas en Sicile fut élu patriarche d'Antioche. Macaire et ses fidèles, Étienne et Anastase, ex-prêtres et Léonce, ex-diacre, Polychronius, Épiphane et Anastase, ex-prêtres furent incarcérés et conduits en exil à Rome.

Ils effacèrent ensuite des dyptiques des églises les noms des patriarches condamnés. Ils enlevèrent aussi des églises les images – du moins celles qu'ils purent enlever– de Cyr, Serge, Pyrrhus, Paul et aussi Pierre par lesquels cette erreur avait pu se répandre jusqu'à aujourd'hui. Une grande grâce du tout-puissant fut accordée aux légats apostoliques : au milieu de la joie du peuple et du saint concile, le jour de l'octave de Pâques, l'évêque de Porto

[1] Nous avons préféré la lecture *thomum* à *thronum*.

célébra la messe en latin dans l'église Sainte-Sophie devant le prince et le patriarche. Tous unanimement clamèrent aussi en latin des louanges à l'occasion des victoires des pieux empereurs.

Le pape obtint que fût supprimée, selon sa demande le paiement de la redevance à verser selon la coutume lors de l'ordination d'un pontife. Toutefois, s'il arrivait que quelqu'un fût élu après la mort du prince, on devrait surseoir à l'ordination jusqu'à ce qu'un décret général ait été pris dans la ville impériale selon l'ancienne coutume et que l'ordination pût avoir lieu de toute façon après que l'on eût été informé et l'ordre donné.

Le pape céda à tout le clergé des revenus pour le luminaire des apôtres et de Sainte-Marie *ad praesepe* , ce qui se montait à la somme de 2160 sous. Il fit une ordination : 10 prêtres, 3 diacres et 18 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre, le 4 des ides de janvier (le 10). L'épiscopat fut vacant un an, 7 mois et 5 jours.

LÉON II le Jeune (682-683) était Sicilien et son père se nommait Paul. Il siégea 10 mois et 14 jours. C'était un homme très éloquent, fort instruit dans les saintes Écritures, érudit dans les langues grecque et latine, remarquable dans le chant et la psalmodie et fort capable dans l'exercice très délicat de leur interprétation. Il était savant dans sa langue et élégant dans son discours en raison de ses grandes lectures. Il encourageait toujours les œuvres bonnes et instruisait le peuple avec un rare bonheur. Il aimait la pauvreté et il était plein de sollicitude pour ceux qui étaient dans le besoin, non seulement par esprit de compassion, mais par son zèle agissant.

Il reçut le texte écrit en grec du sixième concile qui, grâce à la providence divine venait de se tenir dans la ville impériale en la présence constante du très pieux prince, le grand Constantin, dans son palais royal appelé *Trullus*. S'y trouvaient également les légats du siège apostolique et deux patriarches, celui de Constantinople et celui d'Antioche, ainsi que 150 évêques. Y furent condamnés Cyr, Serge, Honorius[1], Pyrrhus et Pierre ainsi que Macaire et son disciple Étienne et aussi Polychronius, un nouveau Simon. Ils avaient tous dit et prêché qu'il n'y avait qu'une volonté dans le Seigneur Jésus. Ils l'avaient affirmé à nouveau et défendu. Les deux volontés et "opérations" dans le Christ, dispensateur de toutes grâces furent alors affirmées en un texte que le pape Léon traduisit en latin. Les défenseurs de cette erreur déjà nommés ne voulurent pas adhérer à cette définition du concile et ils furent enfermés dans différents monastères. Le saint homme accorda le pardon à deux d'entre eux en les recevant à la communion. Après avoir été condamnés par le concile, ils furent transférés de la ville impériale à Rome. Il s'agissait du prêtre Anastase et du diacre Léonce de l'Église de Constantinople : c'était le jour de la Sainte-Théophanie. Ils exposèrent leur foi par écrit et c'était conforme aux décisions du concile. Ils condamnèrent ensuite tous les hérétiques et leurs complices déjà nommés et déjà condamnés.

[1] Voici en quels termes Léon II parle de son prédécesseur Honorius dans une lettre adressée aux évêques espagnols : "Il n'éteignit pas la flamme naissante du dogme hérétique comme il convient à l'autorité apostolique, mais la favorisa par sa négligence." P. L. 96, col. 413.

C'est à cette époque que, sur un ordre impérial, l'Église de Ravenne fut remise sous l'autorité du siège apostolique. L'archevêque étant mort[1], celui qui fut élu vint à Rome se faire ordonner selon l'antique coutume. Un règlement fut aussi établi, conservé dans les archives, selon lequel un archevêque ordonné ne devait plus suivre la coutume de payer pour avoir l'usage du pallium ni pour les divers offices ecclésiastiques. Le pape défendit aussi de célébrer l'anniversaire de Maur, autrefois archevêque[2] et les gens de Ravenne restituèrent le décret d'autocéphalie qu'ils avaient obtenu, afin de faire disparaître ce scandale envers le siège apostolique.

Il bâtit une église à Rome près de Sainte-Viviane où il réunit les corps des saints Simplice, Faustinus, Béatrice et d'autres martyrs encore[3]. Il en fit la dédicace du nom de saint Paul apôtre, le 22 février et lui offrit des dons.

C'est à cette époque qu'il y eut, le 16 avril, une éclipse de lune, après la cène du Seigneur. Pendant presque toute la nuit, elle montra un visage ensanglanté et c'est seulement après le chant du coq qu'elle commença peu à peu à s'éclaircir et à reprendre son état ordinaire.

Il fit une ordination le 27 juin : 9 prêtres, 3 diacres et 23 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre le 5 des nones de juillet (le 3). Ce très saint homme avait été ordonné par les trois évêques André d'Ostie, Jean de Porto et Placentin de Velletri, parce que l'Église d'Albano n'avait alors pas d'évêque.

[1] Celui que le *Liber pontificalis raven*. qualifie de "ferocissimus" et qui fut, selon ce document "enterré au milieu de la joie des prêtres et du soulagement général". P. L. 106, col. 689et 785.

[2] L'un des plus acharnés défenseurs de l'autocéphalie de Ravenne.

[3] L'installation des reliques à l'intérieur de la ville se poursuit, cf. Herrmann-Mascard, *op. cit.* p. 50.

BENOIT II le Jeune (684-685) était Romain et son père se nommait Jean. Il siégea 10 mois et 12 jours. Depuis son plus jeune âge, il se dévoua pour l'Église et se fit remarquer dès l'enfance par sa connaissance des Écritures et des chants sacrés. Dans la dignité du sacerdoce, comme il convient à un homme de ce nom – *Benedictus*–, le béni, la grâce de la bénédiction abonda en lui et il parvint par le nom autant que par les œuvres à la dignité de l'autorité pontificale. Il aimait la pauvreté, était humble, bienveillant, compatissant pour tous et il avait la main très large – *manus largissima*.

Il restaura l'église de saint Pierre, ainsi que celle de saint Laurent appelée *ad Lucina*. Dans l'église Saint-Valentin, sur la *via Flaminia,* il fit installer un dessus d'autel très précieux avec des cabochons dans les rubans et autour une frange d'or et de pourpre – *palergium chrisoclavum*. Il fit de même pour un autre autel dans l'église Sainte-Marie-des-Martyrs : il était de pourpre avec une croix garnie de pierres précieuses et de quatre cabochons en or, avec autour une frange en soie très précieuse. Il dota aussi l'église déjà citée *ad Lucina* d'un autre dessus d'autel orné de soie. Il fit de plus fabriquer deux calices en or pour le service des prêtres, pesant chacun une livre.

Il reçut des lettres impériales du très clément prince Constantin adressées au vénérable clergé, au peuple et à la très heureuse armée de Rome. Par ces lettres, l'empereur accordait la permission d'ordonner sans retard le pontife une fois élu au siège apostolique. Il reçut, ainsi que le clergé et l'armée, des mèches de cheveux de Justinien et d'Heraclius, fils du très clément prince, accompagnées d'un message qui prouvait qu'elles avaient bien été envoyées.

A cette époque, une étoile apparut la nuit, au moment des vigiles dans un ciel serein, tous les jours, de la Nativité à l'Épiphanie. Elle était tout à fait cachée comme la lune derrière un nuage. Cela dura tout le mois de février, mais, après la Saint-Valentin (le 14) , cette étoile sortait à midi du couchant et déclinait vers l'Orient (sic). Après cela, en Campanie, au mois de mars, le Vésuve se mit en éruption pendant des jours et tous les lieux d'alentour furent détruits par la poussière et la cendre. Le saint jour de Pâques, le pape distribua à tout le clergé des divers ordres des charges d'honneur. A ce moment-là, il tomba malade et, peu

de jours après, il mourut. Il fit distribuer à tout le clergé, aux monastères de diaconie et aux personnes laïques chargées de l'entretien des églises – *mansionariis*– trente livres d'or. Il fit 12 ordinations d'évêques pour divers lieux et fut inhumé à Saint-Pierre le 8 des ides de mai (le 8). L'épiscopat fut vacant 2 mois et 15 jours.

JEAN V (685-686) était Syrien, de la province d'Antioche ; son père se nommait Cyriace. Il siégea un an et 9 mois. C'était un homme très solide, savant et modéré en tout. Après avoir connu de nombreux pontificats, en de nombreuses années, il fut élu selon l'ancienne coutume lors d'une réunion générale – *a generalitate*– qui se tint dans l'église du Sauveur, dite la constantinienne et de là, introduit dans la maison épiscopale. Diacre, il avait été envoyé par le pape Agathon, de sainte mémoire, dans la ville impériale avec d'autres prêtres pour y représenter le siège apostolique au 6e saint concile qui, grâce à la providence divine s'y était réuni. Une fois le concile terminé, il fut renvoyé par le très clément prince et rapporta avec lui une grande joie pour l'Église : le texte du concile avec un édit du prince qui le confirmait. Il rapporta aussi d'autres édits impériaux qui diminuaient beaucoup les impositions sur les récoltes des régions du Patrimoine, en Sicile et en Calabre. Ces édits supprimaient aussi tout à fait l'obligation du prix établi pour le froment et diverses autres taxes que l'Église romaine était incapable de payer tous les ans.

Il fut consacré par les trois évêques de Porto, Ostie et Velletri, comme son prédécesseur. A cette époque régnait après la mort de son père, Justinien Auguste depuis le début de septembre, indiction 14. Ce clément prince, avec l'aide de Dieu, instaura la paix avec l'innommable peuple sarrasin pour une période de dix ans, sur terre et sur mer. La province d'Afrique fut également soumise et réintégrée dans l'empire romain.

Pour la première fois depuis de nombreuses années, il y eut violation des usages dans l'ordination de l'évêque de Porto-Torres, par Citonat, l'archevêque de Cagliari, célébrée sans l'autorisation du pontife. Cette ordination lui était de toute antiquité réservée, mais, pour un temps, elle avait été concédée à l'Église de Cagliari. Par la suite cependant, les archevêques s'étant enhardis, cette concession fut supprimée par décret pontifical, selon la règle du pape Martin de sainte mémoire[1]. Après avoir tenu une réunion de prêtres, il réintégra et confirma sous l'autorité du siège apostolique le nouvel évêque qui avait été ordonné par l'archevêque. Un chyrographe engageant les deux parties est conservé dans les archives de l'Église.

[1] Y. CONGAR, *op. cit.* , pp. 83, 128, 192.

Ce très saint homme, atteint d'une longue maladie, pouvait à peine procéder à l'ordination des prêtres. Il donna à tout le clergé, aux monastères de diaconie et aux personnes chargées des églises 1900 sous. Il ordonna 13 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre le 2 août. L'épiscopat fut vacant 2 mois et 18 jours.

CONON (686-687) était né d'un père nommé Thracesius[1]. Il fut instruit en Sicile puis vint à Rome pour servir l'Église et entra dans l'ordre sacerdotal. Il siégea 11 mois. Lors de son élection, alors que l'on recherchait quelqu'un pour l'épiscopat, un débat – et pas des moindres– s'éleva entre le clergé qui tenait pour l'archiprêtre Pierre et l'armée pour le prêtre Théodore. Le clergé était réuni en dehors de la basilique constantinienne parce que l'armée avait envoyé des soldats pour en fermer les portes royales et que l'on ne pouvait y entrer. Pendant ce temps, l'armée avait été réunie dans la basilique du protomartyr Étienne. Les soldats ne s'accordant pas avec le clergé ni le clergé avec l'armée sur la personne des prêtres déjà cités, les envoyés des deux partis allaient et venaient sans accord en vue. Les choses traînant en longueur, les prêtres et le clergé, inspirés d'un bon conseil, entrèrent tous dans la maison épiscopale et élurent une troisième personne qui était le pape en question. Son aspect était angélique, sa chevelure blanche et vénérable, sa parole vraie, son âge avancé, son esprit simple, son comportement calme et sa vie bien religieuse. Il ne s'était jamais compromis dans les affaires du siècle. Tous les magistrats – *judices*– et des notables de l'armée vinrent alors ensemble le saluer et l'acclamer. Le parti militaire, voyant l'unanimité du clergé et du peuple qui souscrivait à cette décision se soumit et, quelques jours après, accepta la personne du très saint homme. Avec les clercs et le peuple, ils envoyèrent conjointement à l'excellentissime exarque Théodore les émissaires accoutumés.

Ce pape reçut une lettre de l'empereur, le seigneur Justinien II qui lui demandait de conserver près de lui les actes du 6e concile que son père, avec l'aide de Dieu, avait fait rédiger. Sa Piété, quant à elle, promettait de garder ces actes inviolés et indéformés.

A cette époque, Sa Piété impériale, le prince Justinien, révoqua par un décret sacré le prélèvement de 200 unités fiscales – *annonocapita* – que le Patrimoine du Bruttium et de Lucanie payait annuellement. Un autre édit donna l'ordre de restituer les dépendants – *familiae*– du Patrimoine déjà cité et ceux de celui de Sicile que les militaires retenaient en gage.

[1] C'est le nom du corps d'armée où son père était affecté. D.

Contrairement à toute coutume, sans le consentement du clergé, mais à l'instigation de mauvais conseillers, il nomma recteur pour le Patrimoine de Sicile le diacre Constantin de l'Église de Syracuse. C'était un homme méchant et de mauvaise foi.. Il lui accorda en outre le droit d'user de la housse blanche d'honneur – *mappula*– pour ses chevauchées[1]. Peu après la mort du pontife, une sédition souleva les citoyens et les gens du Patrimoine. Le recteur fut maintenu sous bonne garde par le gouverneur de la province qui, s'étant trouvé en désaccord avec les magistrats, l'envoya à Constantinople pour qu'il fût soumis au jugement impérial.

Ce très saint homme mourut. Il était malade depuis longtemps et pouvait à peine procéder à l'ordination des prêtres. Il laissa au clergé, aux monastères de diaconie et aux laïques chargés des églises, une bénédiction d'or, comme son prédécesseur le pape Benoît. Son archidiacre le voyant décliner de maladie ne voulut pas distribuer cette somme et écrivit à Jean, le glorieux nouvel exarque en lui promettant des cadeaux s'il était élu au pontificat. L'exarque remit l'affaire à des magistrats qu'il envoya à Rome afin de contrôler la ville, pour qu'à la mort du pontife, l'archidiacre fût élu.

Il ordonna 16 évêques pour divers lieux et fut inhumé à Saint-Pierre le 21septembre. L'épiscopat fut vacant 2 mois et 23 jours.

[1] Cette housse d'honneur était réservée aux chevaux de l'entourage pontifical.

SERGE (Ier) (687-701) était Syrien d'origine, de la région d'Antioche. Son père, établi à Palerme en Sicile se nommait Tibère. Il siégea 13 ans, 8 mois et 23 jours. Il vint à Rome sous le pontificat de Dieudonné, de sainte mémoire, et fut intégré dans le clergé. Comme il était doué dans le service du chant, il fut confié pour son instruction au préchantre. Devenu acolyte, il gravit les ordres et fut ordonné prêtre par le pape Léon de sainte mémoire, avec le titre de Sainte-Suzanne, appelé "des Deux-Maisons". A cette époque, les prêtres célébraient avec négligence la messe dans les divers cimetières.

Sept ans plus tard, le prélat du siège, Conon, étant mort, le peuple de Rome selon l'habitude, se divisa en deux partis, l'un élut l'archiprêtre Théodore, l'autre l'archidiacre Pascal[1]. L'archiprêtre Théodore avec le peuple qui lui était favorable s'empara de la partie intérieure du patriarcat. Pascal, quant à lui, occupa la partie extérieure, de l'oratoire Saint-Silvestre à la basilique Julia qui donne sur une place. Personne ne voulait céder à l'autre jusqu'à ce que l'un dominât l'autre. Sur le conseil du premier des magistrats, l'armée romaine, la plupart du clergé, si l'on peut dire, les prêtres surtout et une multitude de citoyens s'emparèrent du palais. Les tractations durèrent longtemps pour savoir ce que l'on devait faire et quelle serait la volonté de l'un ou de l'autre parti qui faiblirait. Avec l'aide de Dieu, ils tombèrent d'accord sur la personne du déjà cité Serge, alors vénéré prêtre. Ils le prirent au milieu du peuple et l'introduisirent dans l'oratoire Saint-Césaire situé à l'intérieur du palais[2]. De là ils le conduisirent dans la maison épiscopale du Latran avec louanges et acclamations. Les portes du patriarcat étaient fermées et fortifiées, mais ceux qui avaient élu cet homme vénérable étant les plus forts, l'emportèrent et firent leur entrée. Ceci fait, l'un des deux élus, l'archiprêtre Théodore fit aussitôt la paix et s'inclina. Après avoir été introduit, il salua le saint élu et l'embrassa. Pascal, au contraire, donnait libre cours à la dureté de son cœur jusqu'à ce que, contraint et forcé, *volens nolens,* il entra et salua son seigneur élu.

[1] Ce ne peut être que l'archidiacre malhonnête du précédent pape.
[2] Il s'agit du palais impérial du Palatin et non du Latran, occupé par les deux rivaux ; D.

Ce Pascal ne cessait toutefois d'envoyer clandestinement à Ravenne des émissaires avec des promesses d'argent et divers dons afin de persuader le patrice et exarque Jean, surnommé Platyn, et ses associés de venir à Rome sans que personne ne le sût. Il s'en vint donc secrètement à proximité de la ville sans qu'une milice de l'armée romaine ne vînt à sa rencontre, avec les croix et les étendards, à la distance prescrite. Il comprit vite que tous étaient d'accord sur la personne de Serge et qu'il ne pouvait accorder son suffrage à l'archidiacre. A cause de ce misérable Pascal, l'exarque imposa toutefois à l'Église Saint-Pierre, le prix du dommage, c'est-à-dire, à ce que l'on dit, cent livres d'or promises par Pascal. Il les demanda donc à l'élu Serge qui répondit qu'il n'avait rien promis et que c'était impossible.

Afin d'émouvoir les assistants, il fit cependant alors verser et déposer pour le butin, les couronnes et les candélabres qui était suspendus devant l'autel et la confession de saint Pierre depuis bien longtemps. La dureté de l'exarque ne fut fléchie tant qu'il n'eût reçu les cent livres d'or. Pascal infligeait ainsi un condamnable et déplorable dommage à l'Église du Christ, lequel allait cependant permettre au prêtre Serge, élu au siège de saint Pierre, d'être ordonné pontife. Le Pascal en question, peu de temps après, fut privé de sa fonction archidiaconale par une décision de Dieu et de saint Pierre, prince des apôtres. Il s'adonnait en effet à diverses incantations divinatoires en compagnie d'autres personnes. Il fut enfermé dans un monastère et, cinq années plus tard, impénitent et le cœur endurci, il mourut.

---

A cette époque, l'empereur Justinien II ordonna la tenue d'un concile dans la ville impériale auquel les légats du siège apostolique vinrent assister. Ils furent trompés et souscrivirent. On tenta aussi de contraindre le pape à signer, mais lui refusa net car certains chapitres n'étaient pas conformes au rite ecclésiastique et avaient été ajoutés en annexe. Ces textes, définis comme des textes quasi-conciliaires furent copiés en six exemplaires et souscrits par les trois patriarches de Constantinople, Alexandrie et Antioche ainsi que par les évêques qui étaient présents. Ils furent confirmés par la main impériale et l'empereur les envoya dans un coffret appelé *scevrocarnali* à Rome pour être confirmés en haut lieu par le pontife Serge qui est à la tête de tous les prêtres. Comme on l'a déjà dit, le pape n'acquiesça pas à l'initiative de

Justinien Auguste et ne voulut pas accepter ces volumes ni en découvrir la lecture. Bien plus, il les repoussa comme étant sans valeur, choisissant mourir plutôt que de consentir à ces erreurs nouvelles[1].

L'empereur, dans le but d'humilier le pape, envoya le *magisterianus* Serge pour qu'il emmenât en déportation dans la ville impériale, Jean, aimé de Dieu, évêque de Porto et Boniface, conseiller du siège apostolique. Il envoya aussi Zacharie, son redoutable protospathaire avec l'ordre de déporter aussi le pape. Mais le cœur de l'armée ravennate fut touché par la miséricorde prévenante de Dieu et les suffrages de saint Pierre au service de l'Église sans blessure. Cette armée fut conduite dans la Pentapole ainsi que dans les régions voisines et ne permit pas que le pape fût déporté. Comme une multitude de soldats arrivaient de toutes parts, le protospathaire ne se contrôlant plus, eut peur d'être tué. Il décida de fermer les portes de la ville et de s'emparer du pontife. Tout tremblant, il se réfugia dans la chambre à coucher du pape, le supplia tout en larmes d'avoir pitié de lui et de ne point le laisser mettre à mort.

L'armée de Ravenne entra par la porte Saint-Pierre, avec armes et trompettes et s'en vint à la maison épiscopale du Latran. Ils furent tout étonnés d'y trouver le pontife, car ils croyaient sur la foi de racontars qui couraient dans le peuple qu'il avait été enlevé de nuit et conduit dans un navire. Les portes du haut et du bas étant fermées, ils menacèrent de les enfoncer si on ne les ouvrait pas au plus vite. Le spathaire Zacharie, saisi de peur et craignant pour sa vie, se cacha sous le lit du pape, comme s'il avait perdu la raison. Le très saint pontife le réconforta, lui disant qu'il n'avait nulle crainte à avoir.

Le pontife sortit de la basilique dite du pape Théodore, toutes les portes ouvertes, prit possession du siège sous les images des apôtres et reçut avec honneur la plupart de l'armée et du peuple qui s'étaient précipités vers lui pour lui témoigner leur hommage. Toutefois, mus par le zèle pour l'amour et le respect de

[1] Ce concile, dit "quinisexte" ne traitait que de questions disciplinaires, afin de compléter les 5e et 6e conciles universels, d'où son nom. On le dit aussi "in Trullo", cf. art. *Constantinople,* dans "Catholicisme" et H. C., IV, pp. 60-75 ; les usages romains y étaient pris à parti.

l'Église de Dieu, autant que du très saint pontife Serge, ses partisans ne voulurent quitter la garde du patriarcat tant que le spathaire n'eût pas été expulsé de la cité romaine avec des injures et des menaces. A celui qui l'avait envoyé, Dieu donna sa juste récompense : il fut privé du pouvoir à cette époque précisément. C'est ainsi que l'Église de Dieu et son pontife furent maintenus dans la paix[1].

---

Le saint homme repéra dans la sacristie – *sacrarium*– de Saint-Pierre un coffre d'argent abandonné dans un coin des plus obscurs. Le poids des ans l'avait à ce point noirci que l'on ne distinguait plus l'aspect de l'argent. Après avoir brisé le sceau de confirmation, il ouvrit le coffret après avoir prié.

Il trouva un lit de plumes au dessus de soieries ornées de croix que l'on nomme *stauraci*. Après l'avoir enlevé, il découvrit en dessous une croix ornée de pierres précieuses et variées[2]. Une fois retirées les quatre branches de métal – *petalis*– dans lesquelles les pierres étaient incrustées, il découvrit un morceau sublime et d'une admirable dimension du bois de la croix du Seigneur qui reposait à l'intérieur. A partir de ce jour, ce bois est baisé et adoré pour le salut du genre humain par tout le peuple chrétien le jour de l'Exaltation de la croix en la basilique du Sauveur, dite constantinienne[3].

Il fit exécuter une image dorée de saint Pierre qui se trouve dans la partie réservée aux femmes. Il fit aussi fabriquer un grand brûle-parfum doré avec des colonnes et un petit toit qu'il fit suspendre devant les trois images de saint Pierre apôtre. Les jours de fête, lors de la solennité de la messe, de l'encens y est mis à profusion et une odeur suave monte alors vers Dieu.

Il fit installer dans l'abside de la dite basilique, au dessus du siège, un dais d'argent pesant 120 livres. Il fit aussi fabriquer pour cette même basilique six luminaires d'argent pesant 170 livres.

[1] Cet échec montre clairement la perte d'influence grecque en Italie et annonce sa disparition : on n'est plus au temps du pape Vigile.

[2] Cette croix devait ressembler à celle dite de Justin, encore conservée à Saint-Pierre ; reproduction en couleur dans R. Fossier, *Le moyen âge, I, p. 336*. H. Leclercq, art. *Croix*, D.A.C.L., col. 3117, l'identifie à tort à celle dite du Symmaque ornée de plaques émaillées, et découverte selon lui ici par Serge 1er..

[3] D. précise que cette fête du 14 septembre existait déjà avant le pontificat de Serge.

Ils sont placés sur les poutres d'entrée de la confession. Autour de l'autel de cette basilique, il fit placer huit tentures, quatre blanches et quatre écarlates. Il répara et rénova fort soigneusement les appentis et les petits logements qui entouraient la basilique et qui avaient été ruinés par les eaux tombant du toit et par les éboulis. Il restaura la mosaïque de la façade de *l'atrium* qui avait été détruite, restaura également les tribunes, aussi bien celles qui se trouvent au dessus du siège que celles qui sont au dessus des grandes et royales grilles argentées. Le corps du pontife saint Léon, père très estimé, avait été placé en un lieu retiré du *secretarium*. Un tombeau fut diligemment confectionné en un endroit fréquenté et son corps fut placé en cet emplacement que l'on décora. Il fit confectionner une grande patène d'or avec des perles tout autour et en son milieu, une croix avec des hyacinthes et des émeraudes, d'un poids total de 20 livres.

Il répara les appentis et les petits logements qui se trouvent autour de la basilique Saint-Paul, construits depuis longtemps et qui étaient en ruine. Il fit venir des poutres de Calabre et remplaça les très vieilles qu'il avait repérées dans cette même basilique. Il fit aussi déplacer une très ancienne image des apôtres qui était située en dehors de cet édifice.

Il fit confectionner un ambon et un baldaquin dans la basilique des saints Côme et Damien à laquelle il offrit de nombreux dons. Il fit couvrir cette basilique avec des feuilles de plomb. Le baldaquin de la basilique Sainte-Suzanne était en bois, il en fit sculpter un autre dans du marbre. Il fit aussi don à ce lieu de divers trésors composés d'or et d'argent ainsi que de biens immeubles. Il fit refaire le toit de la basilique Sainte-Euphémie qui avait été ruiné à la suite des temps.

Il restaura et recouvrit la basilique de sainte Aurée[1] à Ostie qui avait été découverte – *distecta* – et ruinée et il rebâtit l'oratoire de l'apôtre saint André situé dans le quartier de la *via Lavicana*.

Il imposa que fût chanté par le clergé et le peuple des clercs, au moment de la fraction du Seigneur : "*Agnus Dei qui tollis peccata mundi, miserere nobis*." Au jour de l'annonciation du Seigneur, de la dormition et de la nativité de sainte Marie, mère de Dieu et toujours vierge et de saint Siméon que les Grecs appellent

[1] *Acta sanctorum,* août, pp. 755-763.

Hypapante[1], il décida qu'une procession partirait de Saint-Hadrien et que le peuple se rassemblerait à Sainte-Marie (Majeure). Il fit faire, pour la basilique Saint-Laurent, du titre *ad Lucina,* quatre arcs d'argent.

A cette époque, l'archevêque d'Aquilée et le conseil qui dépend de lui, avaient, alors qu'ils étaient dans l'erreur, tardé à accepter le 5e concile universel. Grâce aux avertissements du très saint pape et, instruits de la sainte doctrine, ils se convertirent et acceptèrent ce vénérable concile[2]. Ceux qui se tenaient dans le vice de l'erreur, se convertirent, illuminés par la doctrine du siège apostolique : ils revinrent chez eux en paix, en accord avec la vérité.

Il fit fabriquer des tentures et des vases d'or et d'argent pour l'usage et l'ornement de diverses églises du Christ.

Il ordonna Damien, archevêque de la sainte Église de Ravenne, Berthoald, archevêque de Bretagne, Clément, pour le peuple des Frisons[3] et 97 évêques pour diverses provinces. Il fit deux ordinations en mars : 18 prêtres et 4 diacres. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, le 6 des ides de septembre (le 7), indiction 14, Tibère étant empereur auguste. L'épiscopat fut vacant un mois et 20 jours.

[1] C'est-à-dire aux quatre grandes fêtes de la Vierge : annonciation (25 mars) , dormition (15 août) , nativité (8 sept. ) et présentation au temple (2 février).

[2] C'est la fin du schisme dit "d'Aquilée", cf. H. C., III, pp. 445-454, cf. *supra*, p. 47 note. 2.

[3] Pour Berthoald, selon D., il ne peut s'agir que de la remise du pallium, car il avait été sacré par Odwin, archevêque de Lyon, le 29 juin 693 ce qui est confirmé par Bède, *hist. eccles.*, V, 8, éd. Delaveau, 1995, p. 317 ; Quant à Clément, il s'agit de Willibrord, évangélisateur de la Frise, fondateur du siège d'Utrecht et du monastère d'Echternach, mort en 739.

JEAN VI (701-705) était Grec. Il siégea 3 ans, 2 mois et 12 jours. A cette époque, le cubiculaire Théophilacte, patrice et exarque d'Italie, vint de Sicile à Rome. Sa venue, connue de toutes les armées d'Italie, provoqua des désordres car on voulait s'opposer à lui. Afin que sa personne n'eût pas à souffrir, le pontife décida de s'entremettre. Il fit fermer les portes de la cité et envoya des prêtres dans les fossés où l'armée du cubiculaire s'était rassemblée. Il calma la tumultueuse sédition par des admonestations salutaires. Des gens sans aveu avaient rançonné des habitants de Rome et avaient attribué ce pillage au dit exarque : ils furent frappés d'une juste peine à cause de leur machination.

Par la suite, Gisulfe, duc des Lombards de Bénévent, arriva en Campanie avec toutes ses forces. Il y commit des incendies et de multiples dévastations, s'empara de beaucoup de captifs, creusa un fossé au lieu dit "des entrepôts" – *horrea*– et nul ne put lui résister. Le pontife envoya des prêtres avec des dons tirés des trésors apostoliques et racheta ainsi les captifs. Il fit aussi rentrer chez lui le duc avec son armée.

Il fit confectionner un nouvel ambon pour la basilique Saint-André qui se trouve en contrebas de Saint-Pierre. Dans l'église Saint-Marc, il fit placer au dessus de l'autel un *coopertorium* et dans l'église Saint-Paul, entre les colonnes, à droite et à gauche de l'autel, des tapisseries blanches.

Il fit une ordination : 9 prêtres, 2 diacres et 15 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant un mois et 18 jours.

Jean VII (705-707) était Grec et son père se nommait Platon. Il siégea 2 ans, 7 mois et 17 jours. C'était un homme très instruit et d'une grande éloquence. Il construisit un oratoire à la sainte mère de Dieu à l'intérieur de l'église Saint-Pierre. Il en orna les murs de mosaïques pour lesquelles il dépensa une grande quantité d'or et d'argent. Il y fit aussi ériger des portraits des vénérables Pères, à droite et à gauche. Il restaura la basilique Sainte-Eugénie qui, depuis longtemps était découverte et en ruine. Il s'occupa aussi des cimetières des saints Marcellin et Marc et du pontife Damase. Il fit exécuter dans diverses églises des représentations où quiconque voulait retrouver son visage peint le retrouvait. Il décora la basilique Sainte-Marie, dite *Antiqua* et y fit installer un nouvel ambon. Au delà de cette église, il décida de construire pour lui une maison épiscopale et c'est là qu'il termina son épiscopat. Il fit aussi fabriquer un remarquable calice en or pesant 20 livres qu'il fit décorer de pierres précieuses.

A cette époque, Aripert, le roi des Lombards, restitua les Alpes cottiennes[1] par une donation écrite en lettres d'or et selon le droit. L'Église avait été privée de ces régions depuis bien longtemps, détenues qu'elles étaient par ce peuple.

C'est aussi à cette époque que l'empereur Justinien II, partant de la Gazarie en passant par la Bulgarie, accompagné de Terbel[2], arriva dans la ville impériale et recouvra son royaume d'où il avait été banni. Léon et Tibère qui avaient usurpé sa place furent pris et il les fit étrangler au milieu du cirque en présence de tout le peuple. Il reprit ainsi le pouvoir et, en entrant dans le palais, il reçut aussitôt l'*imperium* dont il avait été privé auparavant par une révolte.

Il avait autrefois envoyé à Rome des documents du temps du pape Serge qui concernaient divers chapitres contraires à l'enseignement de l'Église romaine. Il confia à deux évêques métropolitains, munis d'une lettre, la mission de conjurer le pontife d'accepter ces décisions en question après avoir confirmé ce qui était bon et annulé ce qui ne l'était pas[3]. Mais, le pontife, craintif qu'il

[1] C'est l'arrière-pays de Gènes.

[2] Ce khan des Bulgares (701-718) fut en effet l'allié de Justinien II, cf. Ostrogorsky, *Histoire de l'état byzantin*, 1956, pp. 171-185.

[3] On notera les efforts de conciliation de l'empereur au sujet de ces textes du concile de Quinisexte.

était du fait de la nature humaine ne les corrigea en rien et les renvoya telles quelles à l'empereur par l'intermédiaire des métropolitains qui les avaient apportées.

Il vécut peu de temps après et fit l'ordination de 19 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant pendant 3 mois.

Sisinius (708) était Syrien, son père se nommait Jean. Il siégea 20 jours. Cet homme était goutteux, ce qui le tenait à ce point paralysé qu'il ne pouvait pas porter la nourriture à sa bouche de ses propres mains. Il avait cependant un esprit constant et se préoccupa des habitants de la ville. Il donna l'ordre de cuire de la chaux – *calcarias*– pour la restauration des murs. Il mourut soudainement. Il ordonna un seul évêque pour la Corse. L'épiscopat fut vacant un mois et 18 jours.

Constantin (Ier) (708-715) était Syrien et son père se nommait Jean. Il siégea 7 ans et 15 jours. C'était un homme d'une extrême douceur dont le règne fut marqué pendant trois ans par une grande famine suivie d'une si grande abondance que les ressources firent oublier les privations antérieures.

Il ordonna Félix, archevêque de Ravenne qui ne voulut pas déposer dans les archives les engagements habituels comme ses prédécesseurs, mais préféra l'entremise de fonctionnaires du diocèse. Ainsi présentés, ils furent déposés par le pape dans la très sainte confession de saint Pierre et peu de jours après, ils furent retrouvés noircis et comme détruits par le feu. Les citoyens de Ravenne, gonflés d'orgueil, furent frappés d'une peine qui valait vengeance. L'empereur leur envoya en effet le patrice Théodore, commandant l'armée de Sicile. Il prit la ville par mer, retint enchaîné sur un navire l'arrogant archevêque et attacha par les pieds tous les rebelles qu'il put trouver. Il s'empara de leurs trésors et les envoya à Constantinople. Selon le jugement de Dieu et une sentence de Pierre, le prince des apôtres, ceux qui avaient désobéi au siège apostolique furent tués d'une mort amère. L'archevêque, aveuglé, reçut un digne châtiment de ses actes et fut déporté dans la région du Pont.

C'est à cette époque que l'empereur envoya au pape Constantin une lettre – *sacra*– par laquelle il lui donnait l'ordre de se rendre dans la ville impériale. Le saint homme, obtempérant à l'injonction, fit aussitôt préparer un navire afin d'emprunter la voie maritime[1]. Il quitta le port de Rome le 5 octobre, indiction 9, accompagné de Nicet, évêque de *Silva Candida,* de Georges, évêque de Porto, de Michel, Paul et Georges, prêtres, du diacre Grégoire[2], du secondicier Georges, de Jean, *defensor primus*, de Côme, sacellaire, de Sisinnius, *nomenclator,* de Serge, archiviste, de Dorotheus et Julien, sous-diacres et de quelques clercs des autres grades. Ils partirent pour Naples où ils rencontrèrent le patrice et exarque Jean, surnommé Rizocopus qui s'en allait à Rome. Il y égorgea le diacre et vidame Sajulus, l'archiâtre Pierre, le prêtre Serge, abbé et l'ordonnateur Serge. Il mourut en se rendant à Ravenne,

[1] Il s'agissait pour les Grecs d'obtenir l'adhésion au concile quinisexte, démarche déjà entreprise sous Serge Ier et Jean VII.
[2] Le futur Grégoire II, selon D.

d'une mort très honteuse, la justice de Dieu fut ainsi accomplie en raison de ses horribles forfaits.

Le prêtre Georges resta à Naples et le pontife et les siens gagnèrent la Sicile. Le patrice et stratège, quoique malade, vint au devant de lui avec une grande vénération, l'accueillit et obtint une prompte guérison. Partant de là, par Reggio et Cortone, le pape fit escale à Gallipoli où l'évêque Nicet mourut. Il s'arrêta à Otrante à cause de l'hiver et reçut, des mains du diacre régionnaire une lettre scellée de l'empereur ordonnant qu'il fût reçu par tous les fonctionnaires comme s'ils recevaient l'empereur en personne. De là, ils partirent pour la Grèce où ils séjournèrent dans l'île de Chio où Théophile, patrice et stratège des *Caravisiani* le reçut avec de grands honneurs. Puis, il le laissa continuer le voyage entrepris. De là, ils naviguèrent jusqu'à sept milles de Constantinople.

L'empereur Tibère, fils de Justinien II Auguste, sortit de la ville acccompagné des patrices, de tout le sénat, du patriarche Cyrus avec le clergé et de tout le peuple. Tous les participants habituels des jours de fête étaient présents et joyeux et le pape, accompagné de ses plus hauts dignitaires, fit son entrée dans la ville. Ils étaient montés sur des chevaux harnachés, selles et freins ornés d'or et recouverts de la housse blanche d'honneur – *mappula*. Le pape, coiffé du *camélaukion*[1], selon la coutume romaine, sortit du palais impérial pour se rendre au palais placidien[2] qu'il trouva à son goût. Le seigneur empereur, averti de son arrivée fut rempli d'une grande joie et, de Nicée en Bythinie où il se trouvait, Justinien envoya une lettre pleine d'action de grâce et, comme le pape devait se rendre à Nicomédie, il avertit qu'il y viendrait depuis Nicée.

Le jour où ils se rencontrèrent, le très chrétien et auguste empereur se prosterna avec sa couronne sur la tête et baisa les pieds du pape. Ensuite, ils se hâtèrent de s'embrasser. La joie fut grande dans le peuple, tous ayant constaté l'immense humilité de ce bon prince. Le dimanche, le pape dit la messe pour l'empereur auquel il donna la communion de ses propres mains.

[1] Procédant par voie déductive, D. y voit "un grand bonnet blanc" porté encore au XII[e] siècle, auquel on avait ajouté une couronne précieuse.

[2] Résidence ordinaire des apocrisiaires romains et du pape dans la capitale.

Justinien demanda au pape de prier pour que ses fautes fussent éloignées et il renouvela tous les privilèges de l'Église. Ensuite, l'empereur laissa le pape rentrer dans sa résidence. En quittant Nicomédie, le pape fut attristé par de nombreux incidents de santé. Grâce à l'aide de Dieu, il parvint enfin en bonne santé au port de Gaëte où il rencontra des prêtres et une multitude de Romains. Il rentra à Rome le 24 octobre, indiction 10 et tout le peuple exulta de joie.

Il fit à l'aller et au retour, en divers endroits, l'ordination de 12 évêques. Trois mois plus tard, retentit une terrible nouvelle : le très chrétien et très auguste empereur Justinien II était assassiné et l'hérétique Philippicus promu à la tête de l'empire. Le pape reçut de lui des exposés erronés, mais il les repoussa avec l'accord du conseil du siège. C'est pour cette raison qu'enflammé par le zèle de la foi, la ville de Rome et l'ensemble du peuple placèrent dans l'église Saint-Pierre l'image que les Grecs nomment *botarea*[1] représentant les six et saints conciles universels.

Il fit fabriquer une patène en or pesant 12 livres.

A cette époque, l'archevêque de Ravenne Félix revint d'exil et, mu par la pénitence, bien que privé de la lumière des yeux, reprit malgré tout son siège. Il souscrivit aux textes habituels qui sont rédigés pour l'ensemble des évêques et contenus dans les archives et il exposa les dogmes de la foi : il mérita ainsi le pardon de la réconciliation. A cette époque aussi, deux rois saxons vinrent avec beaucoup d'autres pour prier les apôtres et ils terminèrent rapidement leur vie en ce lieu comme ils l'avaient souhaité. Vint aussi l'archevêque de Milan, Benoît, pour y offrir ses prières et se présenter au pape. Il y avait eu en effet un différend au sujet de l'Église de Pavie[2], mais on fit admettre à Benoît que, depuis des temps très anciens, il revenait et il revient toujours au siège apostolique de consacrer les évêques de Pavie.

A cette époque, le peuple romain n'acceptait pas le nom de l'empereur hérétique dans les chartes ni son image sur les monnaies. Son effigie n'était pas présente dans les églises et son nom n'était pas évoqué lors de la solennité de la messe.

[1] Ce que l'on peut traduire par "pancarte", cf. Du Cange, *votarea*.
[2] Pavie était la capitale des rois lombards.

Il arriva alors qu'un certain Pierre s'adressa à Ravenne afin d'obtenir le duché de Rome. Quand on eut appris qu'il l'avait obtenu au nom de l'hérétique, les Romains, enflammés du zèle de la foi, décidèrent qu'en aucune façon ils ne recevraient ce duc et c'est ce qui se réalisa. Le duc Christophore, avec Agathon et ses hommes se concertèrent : la guerre civile était déclenchée. Ils s'affrontèrent devant le palais sur la *via Sacra* si bien que, de part et d'autre, il y eut plus de trente blessés ou tués. Le pape envoya alors des prêtres avec les évangiles et la croix et les belligérants se calmèrent. Le parti de Pierre était alors acculé dans un endroit resserré et il n'avait plus alors aucun espoir de survivre. Le parti adverse, dit chrétien, recula alors sur un ordre du pape et c'est ainsi que la troupe de Pierre, défenseur de l'hérésie, put se retirer bien que battue.

Peu de jours après, arrivèrent de Sicile des nouvelles écrites annonçant que l'hérétique Philippicus avait été chassé des hauteurs suprêmes et qu'Anastase, auguste et orthodoxe, avait reçu le sceptre royal pour gouverner[1]. Le transport de joie des orthodoxes fut grand car un jour de ténèbres recouvrait désormais tous les hérétiques.

Peu de temps après, le cubiculaire Scolasticus, patrice et exarque de l'Italie arriva à Rome. Il était porteur d'une lettre de l'empereur Anastase dans laquelle il déclarait à tous qu'il confessait la foi orthodoxe et le 6e saint concile. Il se présenta au pape et partit pour Ravenne. Pendant ce temps, Pierre obtint la fonction de duc, promettant que désormais il ne tenterait plus de nuire.

Le pape fit une ordination : 10 prêtres, 2 diacres et 64 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant pendant 40 jours.

[1] Le jour de la Pentecôte, le 4 juin 713. D.

Grégoire II (715-731) était Romain et son père se nommait Marcel. Il siégea 15 ans, 8 mois et 24 jours. Il fut le contemporain des empereurs Anastase, Théodore, Léon et Constantin. Depuis son plus jeune âge, il fut nourri dans le patriarcat, devint sous-diacre au temps du pape Serge de sainte mémoire et ensuite sacellaire auquel le soin de la bibliothèque fut confié. Il fut ensuite promu diacre et se rendit dans la ville impériale à la suite du saint pontife Constantin. L'empereur le chargea de trouver au sujet de quelques chapitres la meilleure réponse à chacune des questions. C'était un homme chaste, savant dans les saintes Écritures, parlant avec facilité, constant de caractère, défenseurs des biens de l'Église et un combattant très courageux devant ses adversaires.

Au début de son pontificat, il ordonna de cuire de la chaux et décida de restaurer les murs de la ville, en commençant par le portique Saint-Laurent. Il en réalisa une partie, retardé qu'il fut par l'arrivée de désordres inattendus et variés.

A cette époque, le patriarche de Constantinople Jean envoya son *synodicum* et le pape en usa de même par un rescrit.

La plus grande partie de la basilique Saint-Paul s'étant écroulée, il la recouvrit de poutres provenant de Calabre. Il refit à neuf l'autel et le baldaquin d'argent qui avaient été disloqués par les éboulis. Il répara également l'église Saint-Laurent située hors les murs qui, en raison de sa charpente brisée était sur le point de s'écrouler et il réalimenta en eau cette église à l'aide de tuyaux. Il rénova aussi diverses autres églises qu'il serait trop long d'énumérer.

Il prêcha la parole du salut en Germanie par l'intermédiaire de l'évêque Boniface et convertit au Christ, par la doctrine de la lumière, ce peuple qui se tenait dans les ténèbres[1].

Il rénova les monastères situés autour de la basilique Saint-Paul qui étaient à l'abandon. Il y installa une congrégation avec des moines ordonnés au service de Dieu et destinés à lui rendre des louanges, jour et nuit.

[1] Lors de son séjour à Rome, Boniface prêta le serment des évêques suburbicaires légèrement modifié, cf. Y. Congar, *op. cit. , p. 197,* qui ajoute que ce fut un grand pas accompli vers la centralisation.

Il fonda une maison pour les vieillards – *gerocomium*– à l'arrière de l'église Sainte-Marie *ad praesepe,* restaura aussi près de Saint-André, un autre monastère appelé *Barbare*, tombé dans un grand abandon et dans lequel il n'y avait plus personne. Il y réinstalla des moines afin que ces deux monastères fissent monter vers la mère de Dieu, les louanges à la divinité.

---

A cette époque aussi, le roi Liutprand sur un rappel de ce grand homme, confirma la restitution des Alpes cottiennes qu'il avait reprises alors que le roi Aripert les avait rendues auparavant. Il y eut à ce moment-là un signe dans la lune lors de la 14e indiction : on la voyait couleur de sang jusqu'au milieu de la nuit.

Théodo, duc du peuple bavarois vint alors au seuil des apôtres pour y adresser ses prières. Il était le premier de ce peuple à venir ainsi.

A cette même époque, l'empereur Anastase constitua une flotte de navires et la dirigea vers Alexandrie contre les Agares[1]. Mais, changeant d'avis, à la moitié du chemin, la flotte retourna vers la ville impérale. Après l'avoir recherché, les rebelles désignèrent comme empereur orthodoxe, Théodose, lui firent violence et l'installèrent dans la fonction impériale. Anastase, de son côté, avec les citoyens qu'il avait pu récupérer dans l'armée, gagna la ville fortifiée de Nicée. De là, il entreprit de lutter contre la flotte favorable à l'empereur Théodose et presque sept mille soldats furent tués. Le parti d'Anastase fut vaincu et reçu l'assurance du pardon.. Après avoir prêté serment, Anastase fut ordonné clerc et consacré prêtre[2]. Aussitôt entré dans la ville, Théodose remit à sa place antérieure l'image à vénérer où le 6e concile était peint. Elle avait été déposée par l'innommable Philippicus, de sorte qu'en cette affaire, Théodose fit cesser, par la ferveur de sa foi, une pénible affaire pour l'Église.

---

A cette époque, le Tibre sortit de son lit et se répandit dans la plaine. Gonflé de très grandes eaux, il entra par la porte *Flaminia*.

[1] Les Agares, descendant d'Agar, concubine d'Abraham et mère d'Ismaël, ancêtres des musulmans ou Sarrasins.

[2] On assiste à une guerre civile dont les deux protagonistes, Anastase II et Théodose III, sont des créatures de la marine, cf. Ostrogorsky, *op. cit.* , p. 182-184.

De là, il traversa en plusieurs endroits le mur de la ville et se répandit dans les places au delà de la basilique Saint-Marc. Les eaux du fleuve montèrent jusqu'à la *via Lata* à la hauteur d'un homme et demi, se répandirent de la porte Saint-Pierre jusqu'au pont *Milvius* et puis jusqu' à l'endroit dit "*remissa*"[1] où, perdant leur force, elles se retirèrent. Le fleuve renversa des maisons, détruisit des champs, arrachant arbres et semences. La plupart des Romains ne pouvaient semer en ces jours, tant était grande la catastrophe. Pendant sept jours, le fleuve maintint Rome dans la boue. Le seigneur pape organisa de fréquentes processions tandis que prières et litanies se succédaient. Au bout de huit jours, le Dieu de miséricorde fit décroître l'eau et le fleuve rentra dans son lit en l'indiction 15.

---

Le *castrum* de Cumes avait alors, au mépris de la paix, été pris par les Lombards, ce qui rendit tout le monde triste. Le saint pontife leur demanda de le rendre et souligna par écrit qu'ils allaient, par cette invasion, s'attirer la colère de Dieu. Il voulut même leur donner beaucoup pour la restitution, mais, l'esprit échauffé, ils ne consentirent ni à entendre ses avertissements, ni à rendre la place forte, ce qui attrista fort le pape. Il se réfugia dans l'espérance de Dieu et s'employait tous les jours à écrire au duc de Naples et à son peuple afin de l'avertir et de lui demander ce qu'ils comptaient faire. Obéissants, ils s'emparèrent dans le silence de la nuit des fortifications de ce *castrum*. Le duc Jean et le sous-diacre Théolime, recteur et soldat, tuèrent près de trois cents Lombards ainsi que leur gastald[2]. Plus de cinq cents captifs furent conduits à Naples et l'on put ainsi récupérer le *castrum* pour le rachat duquel 70 livres d'or furent données par le saint Père comme il l'avait promis.

Il répara et refit avec des poutres amenées sur place la toiture de l'église sainte dite de Jérusalem qui en était dépourvue depuis longtemps et dont les portiques étaient aussi détruits de tous côtés. Il fit réaliser dans cette église un ambon de marbre et la

[1] Dans une note subtile dont il a le secret, D. fait remarquer que c'est là où l'eau s'arrêtait à chaque crue – *remissa aqua*– que la procession du pape le lundi de Pâques, s'arrêtait aussi un instant.

[2] C'est l'équivalent du comte chez les Francs.

dota de diverses tentures ainsi que de services du culte – *ministeriis*.

---

A cette époque, le peuple nuisible des Sarrasins avait envahi toute la province des Espagnes depuis déjà dix ans. La onzième année, ils s'efforcèrent de traverser le Rhône en occupant la Francie dont le chef était Eudes. Celui-ci en appela à une mobilisation générale des Francs contre les Sarrasins. Après avoir été encerclés, ils furent tués. Trois cent soixante-quinze mille furent exterminés en un jour selon la lettre que le duc Eudes envoya au pontife. On y lisait aussi qu'il n'y eut que mille cinq cents tués parmi les Francs. Il ajoutait aussi que l'année précédente, leur avaient été envoyées par le saint homme en témoignage de bénédiction trois éponges en usage à la table pontificale à l'heure où la guerre était déclarée. Ce même Eudes, prince d'Aquitaine, en avait alors distribué de petits morceaux à son peuple pour le protéger si bien qu'aucun des bénéficiaires ne fut ni blessé ni ne mourut.

A cette époque, en Campanie, du froment, de l'orge et des légumes brûlés tombèrent du ciel comme s'il était tombé de la pluie.

En temps de carême, le pape décida que les jeudis on jeûnerait et l'on célébrerait la messe dans les églises, ce qui ne se faisait pas.

Il restaura comme il convient de divers métaux l'oratoire Saint-Pierre qui se trouve dans le patriarcat, réargenta les murs autour de l'autel et fit représenter en peinture les douze apôtres, ce qui fit employer un poids de 180 livres de métal.

La ville de Constantinople était alors assiégée depuis deux ans par les innommables Sarrasins, mais, sous le principat de Léon III, Dieu leur étant contraires, ils se retirèrent frappés par la famine et la guerre. En outre, à ce que l'on dit, près de trois cent mille habitants de la ville, hommes et femmes de tous âges furent victimes d'une peste dévastatrice.

C'est à cette époque que la mère du pape mourut. Elle s'appelait Honesta, honnête aussi bien par son nom que par sa vie. Après son décès, il agrandit sa maison en l'honneur de sainte Agathe, martyre du Christ en ajoutant des logements neufs et tout ce qui est nécessaire pour un monastère. Il pourvut aux besoins de cette maison en la dotant de propriétés urbaines et rurales pour l'entretien des moines. Il fit confectionner pour cette église Sainte-

Agathe un baldaquin en argent d'un poids de 720 livres, six arcs argentés pesant chacun 15 livres, 10 lustres pesant chacun 12 livres et beaucoup d'autres choses encore.

C'est alors que le *castrum* de Narni fut occupé par les Lombards. Leur roi Liutprand, par un mouvement général de ses troupes, investit Ravenne pendant des jours. Après s'être emparé de la place forte de Classe, il fit de nombreux prisonniers et s'empara d'innombrables richesses.

---

Après cela, le duc Basile, le chartulaire Jordan et le sous-diacre Jean, surnommé Lurion, fomentèrent un complot pour tuer le pape. Le spathaire Marin tenait le duché de Rome. Il avait été envoyé de la ville impériale sur un ordre précis. Le temps cependant leur manqua. Marin, suite à une sentence divine, tomba paralysé et quitta Rome comme un impotent. Par la suite, le patrice et exarque Paul fut envoyé en Italie et de nouveau, ils préméditèrent l'assassinat, mais leur projet fut vite connu de tous les Romains qui se mobilisèrent et tuèrent alors Jordan et Jean Lurion. Quant à Basile, on le fit moine et il termina sa vie dans quelque endroit reculé. L'exarque Paul, sur ordre impérial reprit le projet de tuer le pape car il s'était opposé à la levée de taxes dans la province et à la ruine des églises, privées de leurs biens, comme cela s'était produit dans diverses régions. Le pape demandait aussi qu'un autre exarque fût nommé à la place de Paul.

Un autre spathaire fut envoyé afin de chasser le pape de son siège. Une nouvelle fois, le patrice Paul envoya de Ravenne son comte et quelques autres retirés des places fortes, ceux du moins qu'l put séduire afin d'accomplir un tel crime. Les Romains et les Lombards de toutes parts se levèrent pour la défense du pontife

Les Spolétains se rendirent au pont *Milvius* et les ducs lombards, quant à eux, protégèrent de tous côtés les frontières romaines.

L'empereur expédia ensuite des ordres afin qu'il n'y eût plus aucune image de quelque saint, martyr ou ange que ce fût. Il affirmait qu'elles étaient toutes maudites[1]. Si le pape y consentait, il aurait la grâce de l'empereur, s'il s'y opposait, il serait destitué

[1] Début de la crise iconoclaste qui durera près d'un siècle, si l'on excepte le règne d'Irène (Nicée II, 786), cf. H. C. IV, pp. 93-135.

de sa fonction. Le pieux homme, méprisant cet ordre profanateur du prince commença à s'armer contre lui comme contre un ennemi. Il écrivit partout afin que les chrétiens restassent vigilants devant cette impiété qui venait de naître. Aussitôt, tous ceux de la Pentapole, ainsi que l'armée des Vénètes – *Venetiarum exercita*– se déclarèrent opposés à l'ordre de l'empereur et disposés à ne jamais nuire au pape. Bien plus, ils affirmaient qu'ils lutteraient pour sa défense si bien qu'ils firent plier l'exarque anathème Paul ainsi que ceux qui se trouvaient de son avis. Méprisant le pouvoir établi, ils se choisirent partout en Italie des ducs, étudièrent ensuite la situation du pape et quelle pourrait être sa sauvegarde. La malice de l'empereur étant connue, toute l'Italie conspirait pour élire un empereur à elle et l'envoyer à Constantinople, mais le projet déplut au pape qui espérait la conversion du prince.

Pendant ce temps, le duc Exhilaratus, trompé par une instigation du diable, accompagné de son fils Hadrien, tenait la région campanienne. Il obtint l'adhésion du peuple afin d'obéir à l'empereur et de massacrer le pape. Les Romains le pourchassèrent alors, le capturèrent et le tuèrent ainsi que son fils. Ils aveuglèrent ensuite le duc Pierre, disant qu'il avait écrit au prince contre le pape.

Ainsi donc la dissension s'installait dans la région de Ravenne, les uns sympathisant avec la perversité impériale, les autres attachés au pape. Ceux-ci, soulevés par l'esprit de combat tuèrent le patrice Paul. Les places fortes de l'Émilie se rendirent alors aux Lombards : Fregnano, Monteveglio, *Verabulum,* avec ses bourgs fortifiés, Busseto et S. Goivani in Persiceto, et aussi dans la Pentapole, la ville d'Osimo.

Après ces événements, l'empereur envoya à Naples l'eunuque et patrice Eutychius qui avait été exarque naguère afin de réaliser ce que l'eunuque Paul, les spathaires et ses autres conseillers de malheur n'avaient pu faire. Mais il n'en fut pas ainsi et, avec l'aide de Dieu, cette misérable ruse avorta.

Ce complot, en effet, parut clairement aux yeux de tous comme une tentative pour violer les églises du Christ, les perdre et s'emparer des biens de tous. L'empereur envoya à Rome un homme à lui porteur d'une lettre où l'on lisait que le pape serait tué ainsi que les nobles de Rome. Quand cette nouvelle affreuse fut connue, les notables voulurent aussitôt tuer le messager, mais

l'interdiction du pape fut très ferme. Ils anathématisèrent cependant l'exarque Eutychius. Ensemble, les grands comme les petits firent le serment de ne jamais permettre que l'on nuisît au pontife ou qu'on le déposât. Tous se disaient aussi prêts à mourir pour son salut. Le patrice Eutychius offrit alors de tous côtés des présents par l'intermédiaire de ses représentants aux ducs lombards et aussi au roi afin de les persuader de se détourner du pape. Ils répondirent qu'ils repoussaient la détestable fourberie de cet homme et que Romains et Lombards étaient unis comme des frères par la chaîne de la foi. Ils ajoutaient que tous désiraient subir une mort glorieuse pour la défense du pape, supporter des tourments pour la vraie foi et combattre ainsi pour le salut des chrétiens.

Puisant dans ses richesses, le Père choisit une meilleure protection en distribuant aux pauvres à pleines mains tout ce qu'il pouvait trouver. Il s'appliquait aux prières, aux jeûnes et suppliait chaque jour Dieu par des processions. Grâce à cet espoir en Dieu, il gardait toujours un recours assuré à l'encontre des hommes, exprimant cependant sa reconnaissance envers *la v*olonté du peuple à cause des bonnes intentions qu'il manifestait. Par de douces paroles, il les exhortait tous à persister dans les bonnes actions en Dieu et dans la foi. Il les mettait aussi en garde de ne point se détourner de l'amour et de la confiance dus à l'empereur romain. Il adoucissait ainsi les cœurs et atténuait les malheurs incessants.

A cette époque, lors de la 11e indiction, la place forte de Sutri fut envahie par les Lombards et ils la gardèrent cent quarante jours. Le pape intervint par des écrits répétés ainsi que par des mises en demeure envoyées au roi. Malgré de multiples cadeaux, la place fut vidée de toutes ses richesses et le roi la restitua aux saints apôtres Pierre et Paul.

En ce temps-là aussi, au mois de janvier, indiction 12, pendant dix jours et plus, l'étoile que l'on nomme Antifer apparut à l'Occident avec des rayons dans le ciel. Elle regardait vers le Nord et ses rayons s'étendaient jusqu'à la moitié de la voûte céleste[1].

[1] Bède, *Hist. eccles.* 5, 23, éd. Delaveau, p. 360, signale le même phénomène en 729. Les sources chinoises, quant à elles, donnent la date de juin-juillet 730, d'après Davis. H. Leclercq, art. *astres, D. A. C. L. ,* signale une inscription latine avec la mention "antifer, stella". Voir aussi Fulgence, *Mitologium (sic) tres libri*, 2, 13 : "Unus appareat, alter mergat, sicut Lucifer et Antifer… ".

A cette époque aussi, le patrice Eutychius et le roi Liutprand ourdirent un néfaste complot. Il s'agissait pour le roi, après avoir rassemblé une armée, de soumettre les ducs de Spolète et de Bénévent et, pour l'exarque de réaliser à Rome ce qui lui avait été ordonné sur la personne du pape. Le roi arriva à Spolète et reçut des otages et le serment de soumission des deux ducs. Ensuite il réunit toute son armée au camp de Néron près de Rome. Le pape se dirigea vers lui et, mis en sa présence, il put adoucir les esprits par une pieuse exhortation. Le roi se prosterna à ses pieds et promit de ne lui causer aucun mal. Il fut à ce point fléchi en une pieuse componction par ces recommandations qu'il quitta tout ce dont il était revêtu et le déposa devant le corps de l'apôtre : son manteau, sa casaque militaire, son ceinturon, sa longue épée –*spatam*–, son épée dorée, sa couronne d'or ainsi qu'une croix d'argent. Après avoir prié, il supplia le pape de daigner recevoir l'exarque dans la concorde de la paix, ce qui fut fait. Le roi se retira en se détournant de tous les mauvais desseins qu'il avait envisagés avec l'exarque. Pendant le séjour de l'exarque à Rome, arriva dans la région de Tuscie, dans la place de Monterano, un comploteur du nom de Tibère, dit Pétase qui tentait d'usurper le pouvoir impérial à son profit. Il abusa des plus irréfléchis si bien que les gens de Monterano, de Luni et de Blera lui prêtèrent serment. Quand il apprit cela, l'exarque en fut troublé et le pape lui redonna courage en lui envoyant des notables de l'armée et de l'Église. Quand ils furent arrivés dans la place forte de Monterano, le dit Pétase fut tué et sa tête fut envoyée au prince de Constantinople, mais l'empereur n'en sut pas tellement gré aux Romains.

Après cela, la malice de l'empereur apparut clairement, ce qui désola le pape. Il força tous les habitants de la ville impériale, tant par la force que par la flatterie, à déposer, partout où il s'en trouvait les images du Sauveur, de sa sainte mère et de tous les saints. Amenées au milieu de la ville, elles seraient, chose horrible à dire, brûlées et toutes les églises peintes seraient blanchies. Beaucoup de citoyens s'y étant opposés, certains furent décapités, d'autres mutilés.

Pour cette raison, l'empereur priva de son pontificat l'évêque Germain de la sainte Église de Constantinople qui avait refusé d'accepter cette affaire et il avait mis à sa place son complice le prêtre Anastase. Ce dernier envoya le *synodicum*, mais quand le

saint homme apprit qu'il était en accord avec une telle erreur, il refusa de le recevoir comme frère dans le sacerdoce. Il répondit par une lettre comminatoire selon laquelle il serait rejeté de l'office sacerdotal s'il ne se convertissait pas à la foi catholique. Il avertit aussi l'empereur, tâchant de le persuader de s'éloigner d'un tel malheur.

Il fit fabriquer un remarquable calice en or pesant 30 livres orné de diverses pierres précieuses, ainsi qu'une patène en or pesant 29 livres et demi. Il distribua à tout le clergé, aux monastères diaconaux et aux personnes laïques chargées des églises, 2160 sous et, pour le luminaire de Saint-Pierre, 1000 sous.

Il fit cinq ordinations, quatre en septembre, une en juin : 35 prêtres et 4 diacres et aussi 150 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre le 3 des ides de février (le 11), indiction 14, Léon et Constantin étant empereurs. L'épiscopat fut vacant pendant 35 jours.

Grégoire III (731-741) était Syrien et son père se nommait Jean. Il siégea 10 ans, 8 mois et 24 jours. C'était un homme très doux et fort sage, suffisamment instruit dans les saintes Écritures, érudit dans les langues grecque et latine, sachant de mémoire les psaumes dans l'ordre et cultivé dans l'art subtil de leur interprétation. Son langage était orné par la lecture et ses exhortations à toujours faire le bien étaient pertinentes, tout comme ses sermons au peuple dans lesquels il avait des mots très imagés et utiles. Par des avertissements salutaires, il veillait à la conservation immuable de la foi catholique et apostolique. Il fortifiait le cœur des fidèles et il était le très puissant défenseur de la foi orthodoxe. Il aimait la pauvreté et, à l'égard des indigents, il était non seulement compatissant en esprit mais animé d'empressements laborieux. Il rachetait les prisonniers et procurait largement le nécessaire aux veuves et aux orphelins. Il aimait la norme de la religion chrétienne et se complaisait à vivre selon les règles de la piété en conservant au fond de son cœur la crainte de Dieu. C'est ainsi qu'il parvint à l'ordre sacré de la prêtrise et, dès que son prédécesseur eut quitté ce monde, les Romains et tout le peuple, l'élurent au pontificat contre son gré et avant même que le brancard du défunt eût été préparé pour les funérailles.

---

A l'époque des empereurs Léon et Constantin, la persécution qu'ils avaient déclenchée empira : on déposa et on détruisit les saintes images de notre Seigneur, de la sainte mère de Dieu, des apôtres et de tous les saints et confesseurs. Comme ils ne se repentaient pas et s'installaient dans l'erreur, le saint homme envoya des lettres comminatoires par l'intermédiaire du prêtre Georges. Elles émanaient de la force institutionnelle du siège apostolique, comme l'avait déjà fait son prédécesseur de sainte mémoire. Saisi par une peur bien humaine, Georges ne les présenta pas à l'empereur. Il revint à Rome les rapporter et avoua au saint Père la faute qu'il avait commise. Le pape, très en colère, voulut le priver du sacerdoce, mais un concile qui se tenait alors ainsi que des personnes éminentes, lui suggérèrent de ne pas le déposer mais de le soumettre plutôt à une pénitence. Après lui avoir infligé une pénitence convenable, il le renvoya dans la ville impériale avec la même lettre qu'il avait complétée. Mais un ordre argumenté des empereurs fit retenir en Sicile ces vénérables écrits et ne permit pas qu'ils parvinssent à la ville impé-

riale. Bien plus, on retint en exil le porteur pendant presque un an.

Animé par l'ardeur d'une foi très grande, le pape décida de procéder à une réunion sacerdotale devant la très sainte confession du corps de l'apôtre Pierre. Elle était composée, autour du vénérable pape, des archevêques Antonin du Grado, de Jean de Ravenne et des autres évêques d'Italie – *Sperie*[1]– au nombre de 93. S'y joignirent les prêtres du siège apostolique, en présence des diacres et de tout le clergé. Les nobles, les consuls et tout le peuple chrétien y assistaient aussi. Il fut décidé que si quelqu'un méprisait le fidèle usage de l'Église apostolique, il serait considéré comme blasphémateur. S'il dépose, détruit, profane et s'oppose à la vénération des saintes images, il serait rejeté de la communion du corps et du sang de notre Seigneur et de l'unité et de la communauté de l'Église. Ils affirmèrent cela solennellement par leur signature et confirmèrent entre autres choses ces instructions à ajouter à celles des précédents papes.

Après avoir tenu ce concile, il envoya d'autres textes comminatoires semblables pour rétablir les saintes images par l'intermédiaire du *defensor* Constantin. Ils furent comme les précédents interceptés et on assigna leur porteur pendant près d'un an dans un très strict enfermement. Ils lui arrachèrent ses écrits et, après un long temps passé en prison, ils le relâchèrent avec des menaces et des injures. Toutes les provinces d'Italie envoyèrent des demandes aux princes afin que les images fussent rétablies. Elles furent arrêtées de la même façon que les précédentes par le patrice Serge, stratège de Sicile. Les porteurs furent retenus pendant presque huit mois et furent libérés avec l'injure de la réprobation. Le pape rédigea une nouvelle fois des lettres d'exhortations afin d'obtenir le rétablissement des images. Il les envoya par l'entremise du *defensor* Pierre, tant à Anastase, usurpateur du siège qu'aux deux empereurs Léon et Constantin.

---

Six colonnes en onyx, façonnées au tour lui furent offertes par l'exarque Eutychius. Il les fit conduire dans l'église Saint-Pierre et installer face au *presbyterium*, devant la confession, trois à droi-

[1] C'est le nom donné par les anciens Grecs à l'Italie, cf. Fénelon, *Les aventures de Télémaque*.

te et trois à gauche, près des six colonnes antiques admirables en leur droite ligne – *filopares*[1]. Il fit poser des poutres au dessus et les revêtit d'un argent d'excellente qualité. Sur ces poutres furent représentés d'un côté l'image du Sauveur et des apôtres, de l'autre celles de la mère de Dieu et des vierges saintes. Il y fit aussi placer des chapiteaux et des candélabres pesant chacun 700 livres[2].

Il fit aménager un oratoire à l'intérieur de cette basilique, près de l'arc principal, du côté des hommes, dans lequel il plaça, en l'honneur du Sauveur et de sa sainte mère, des reliques des apôtres et de tous les saints martyrs et confesseurs ainsi que des justes parfaits reposant sur toute la surface de la terre. Il prescrivit de célébrer la fête de leurs vigiles chantées par les moines des trois monastères qui servent ici tous les jours et de dire une messe en ce lieu dans l'ordre et selon le jour de leur fête – *per ordinem nataliciorum.* On devait dire dans la prière du canon : "Aujourd'hui est célébrée leur solennité, sous le regard de ta Majesté, Seigneur, notre Dieu, sur toute la surface de la terre." Il fit inscrire cette fondation sur une table de pierre dans cet oratoire.

Il ordonna l'aménagement d'une pergola – *pergula*– qu'il orna de dons de diverses sortes, c'est à dire de deux *gabatae* en or et de cinq autres de facture saxonne. Il ajouta quatre croix suspendues, dix autres croix, deux paires de vases dorés et suspendus, cinq fermoirs, une couronne en or avec une croix et des pierres précieuses, une paire de lave-mains en argent. Sur l'image de la sainte mère de Dieu, un diadème en or avec des pierreries, un collier en or avec des pierres précieuses incrustées et pendantes, des boucles d'oreilles avec six pierres de hyacinthe. Il installa sur le devant de l'autel et de la confession, une petite porte en argent et sur les trois autres faces, trois croix d'argent pesant chacune 36 livres. A cela il fit ajouter deux corbeilles à lampes en argent – *canistra*–, un calice en argent pour l'usage quotidien, cinq petites couronnes en argent, un calice en argent qui est suspendu dans l'abside de cet oratoire ainsi que trois croix d'argent et d'autres choses encore qui étaient destinées à cette pergola et à la vêture de l'autel.

[1] Du Cange, art. *filopares*.
[2] Raphaël, dans la salle dite de Constantin au Vatican a représenté ainsi le *presbyterium*.

Il déposa dans l'église de la sainte mère de Dieu *ad praesepe* autour et au dessus des colonnes, un dispositif régulier de candélabres à l'instar de l'église de l'apôtre Pierre. Il fit faire aussi en ce lieu, dans l'oratoire dit de la crèche, une image en or avec diverses pierres représentant la mère de Dieu embrassant notre Sauveur, le Seigneur Dieu, d'un poids de 5 livres.

Il restaura le toit du saint martyr Chrysogone, ainsi que la *camera* et les murs peints. Il offrit en ce lieu un baldaquin et 5 arcs d'argent pesant 210 livres, 4 couronnes d'argent, 2 lustres et une patène en argent et aussi un dessus d'autel et des voiles de soie blanche ornés de pourpre et suspendus tout autour. Il construisit, face à ce même titre un monastère aux saints martyrs Étienne, Laurent et Chrysogone et y installa un abbé et une communauté de moines pour y assurer la louange divine jour et nuit. Elle était constituée sur le modèle de celles de Saint-Pierre et choisie selon le droit presbytéral du titre déjà nommé . Pour son entretien, le saint homme accorda à ce monastère des propriétés, des dons et une *familia,* c'est à dire une communauté paysanne. Divers autres fidèles firent alors très dévotement à ce monastère des dons et offrirent des propriétés.

De la même façon, il restaura le monastère des saints Jean l'Évangéliste, Jean-Baptiste et Pancrace, une institution antique, située près de l'église du Sauveur. Il se trouvait éloigné de tout ordre monastique, destitué qu'il était par trop d'incurie. Il lui fit des donations de propriétés et fit restituer celles qui avaient été aliénées après en avoir payé le prix. Il y installa une congrégation de moines et un abbé afin qu'ils y célébrassent jour et nuit les louanges de Dieu dans la basilique du Sauveur, près du Latran, à l'imitation des offices de l'église Saint-Pierre.

Il fit enlever l'argent d'une antique image de la sainte mère de Dieu et la réargenta d'un argent très pur d'un poids de 50 livres. Il fit aussi fabriquer une grande patène en or ornée de diverses pierres pesant 26 livres et un calice, avec également des pierres, pesant 29 livres, ainsi qu'un évangéliaire doré avec des pierres pesant 15 livres. Il fit refaire à neuf le toit de Saint-André situé près de Saint-Pierre ainsi que la *camera* qu'il fit peindre. Dans cette même basilique, il fit mettre une image en or de saint André, d'un poids de 8 livres et revêtit d'argent très pur la confession. La basilique du pontife et martyr Calixte qui était en ruine presque jusqu'en ses fondations fut reconstruite avec des bâtiments

et un toit neufs. Il la fit entièrement peindre. Il y apporta une patène d'argent, un calice et aussi un revêtement d'autel. Il fit refaire le toit de la basilique des saints Processus et Martinien et placer des contreforts en une très épaisse maçonnerie auprès de ces saints vénérables afin d'étayer les murs de l'édifice. Il refit aussi à neuf le toit de l'église du martyr Genest et y érigea un autel sous le nom du Sauveur. Il apporta en ce lieu une patène d'argent avec six dauphins et aussi une petite couronne d'or avec une croix, suspendue au dessus de l'autel. Dans l'église de la sainte mère de Dieu, *ad martyres,* il fit enlever le toit démoli par le temps et le restaura simplement avec beaucoup de chaux et des lames de plomb. Tout ce qui était aussi autour de ce toit fut refait en une nouvelle beauté. Il reconstruisit aussi depuis ses fondations et fit peindre en entier la basilique de la mère de Dieu, dite *Acyro* dans laquelle il y avait auparavant une diaconie et un petit oratoire qu'il agrandit de nouvelles constructions plus vastes. La diaconie des saints Serge et Bacchus, située près de Saint-Pierre dans laquelle se trouvait un petit oratoire fut aussi agrandie. Il accorda tout ce qui était utile à cette diaconie et y établit à perpétuité les ressources nécessaires au soulagement des pauvres. Dans le cimetière de sainte Pétronille, il institua une station annuelle[1]. Il offrit à ce lieu une couronne en or, une patène et un calice en argent et divers autres ornements. Les appentis qui se trouvaient près de Saint-Pierre étaient en ruine, il les restaura en entier et les couvrit de peintures. Il fit refaire à neuf la toiture en ruine de Saint-Marc, situé hors les murs, sur la *via Appia*. Dans l'église Saint-Paul, il remplaça cinq poutres et restaura le toit, de l'arc de l'autel jusqu'à la résidence. Il remplaça aussi cinq poutres dans l'église de la mère de Dieu *ad praesepe* et reconstruisit entièrement l'église des saints Marcelin et Pierre, près du Latran. Dans le cimetière des saints Janvier, Urbain, Tiburce, Valérien et Maxime, il fit refaire le toit en entier.

A cette époque, la province de Rome fut perturbée et soumise à la domination des funestes Lombards et de leur roi Liutprand. Après avoir dévasté la campagne, il fit tondre et vêtir selon la coutume lombarde de nombreux nobles romains. Pour cette raison, l'homme de Dieu, environné de toutes parts par la

[1] Sans doute le jour de la fête de la sainte, le 31 mai.

douleur, prit les clefs de la sainte confession de saint Pierre et les envoya par mer dans les régions de Francie au très sage Charles qui gouvernait alors le royaume des Francs. La légation était composée du saint évêque Anastase et aussi du prêtre Serge. Ils avaient pour mission de demander au très excellent Charles de les libérer de cette oppression des Lombards[1].

C'est à cette époque qu'il restaura en de nombreux endroits les murs de la ville. De sa propre bourse, il donna ce qu'il faut pour acheter et fabriquer de la chaux. Afin que cessent la guerre et les différends au sujet du *castrum* de Gallese, pour lequel le duc de Rome était tous les jours en conflit avec le duc de Spolète, il donna à ce duc Trasimont une somme d'argent non négligeable. Il put ainsi mettre un terme à ce conflit et il décida de réunir et d'incorporer à la sainte république, l'armée romaine, aimée du Christ.

Il fit confectionner des parements pour l'autel de l'église du Sauveur, pour celui de la mère de Dieu et des saints apôtres Pierre, Paul, André et d'autres encore. Il fit reconstruire très solidement les murs de *Centumcellensis* qui étaient en ruine.

Il donna des instructions pour que fût célébrée par un collège de prêtres devant le corps de saint Pierre, la solennité des vigiles et de la messe du Christ, notre Dieu, en l'honneur de sa sainte mère, des apôtres, confesseurs et justes parfaits qui reposent sur toute la surface le la terre. Il prit aussi des dispositions pour que, dans l'oratoire dédié à leur nom, à l'intérieur de Saint-Pierre, sous l'arc principal, les vigiles fussent célébrées par les moines et les messes dites par les prêtres hebdomadiers. Il fit aussi le nécessaire pour que, dans les cimetières entourant Rome, à l'occasion des vigiles du jour de la fête du saint, des lumières fussent allumées et que des offrandes fussent apportées du palais épiscopal par le service des dons pour que la célébration de la messe y fût assurée, ce à quoi le pape avait veillé depuis le temps qu'il était prêtre.

[1] Ce fut le premier appel à l'aide adressé à un chef franc, resté d'ailleurs sans suite. Paul Diacre, *op. cit. p. 149,* souligne les liens très étroits entre les deux familles : "Charles envoya son fils Pépin à Liutprand pour qu'il lui coupe les cheveux selon la coutume. Il les lui tailla, devenant un père pour lui".

Il fit trois ordinations au mois de décembre : 24 prêtres, 3 diacres et 80 évêques pour divers lieux. Il déclara archevêque, par la remise du pallium, le vénérable Wilchar, de la ville de Vienne en Francie[1].

Il fut inhumé à Saint-Pierre, le 4 des calendes de décembre (28nov ; ) , indiction 5. L'épiscopat fut vacant pendant 8 jours.

[1] Contemporain de Charles Martel, selon la chronique d'Adon (P. L. 123, col.. 122-123), il se retira au monastère d'Agaune dont il devint l'abbé. Selon cette chronique, il avait en effet reçu le pallium lors d'un séjour à Rome.

ZACHARIE (741-752) était grec et son père se nommait Polychrone. Il siégea 10 ans, 3 mois et 15 jours. C'était un homme très doux, agréable et orné de toutes les qualités, ami du clergé et du peuple romain, lent à la colère et prompt au pardon. Il ne rendit à personne le mal pour le mal et ne cédait pas à la vengeance même quand elle était méritée. Il était pieux et miséricordieux, ouvert à tous depuis le temps de son ordination et, à ceux qui l'avaient auparavant persécuté, il rendait le bien pour le mal, promouvant aux fonctions ses adversaires comme les autres et selon leurs capacités.

Il trouva l'Italie et le duché de Rome fort troublés. Poursuivi par le roi des Lombards, le duc de Spolète, Trasimond, s'était réfugié à Rome. Il n'avait été livré ni par le pape, ni par l'armée romaine. Après qu'il les eut assiégées, quatre villes furent enlevées par le roi au duché de Rome : Amelia, Orte, Bomarzo et Blera. Ensuite, le roi rentra dans son palais, au mois d'août, 7e indiction.

Le duc Trasimond cependant, après une entente avec les Romains et une levée générale de l'armée du duché, envahit en deux endroits la frontière du duché. Les habitants des Marses et ceux de Furcana, de Valva et de Pinna[1], prenant peur devant l'importance de l'armée romaine se soumirent à Trasimond. Ensuite, entrant par la Sabine, celui-ci arriva à la ville de Rieti et ses habitants se soumirent. De là, il entra à Spolète au mois de décembre. Il y avait une grande tension entre Romains et Lombards parce que les gens de Bénévent et de Spolète avaient pris le parti des Romains. Trasimond ne voulut cependant pas faire ce qu'il avait promis au pape, au patrice et aux Romains, de reprendre les quatre villes qui étaient tombées à cause de lui. Il y avait aussi d'autres dispositions prises elles aussi et qui restaient à tenir.

Pendant ce temps, le roi se préparait à marcher contre le duché de Rome quand le pape Grégoire, de sainte mémoire, sur un appel divin, fut soustrait à la lumière et, sur un signe de Dieu, le très saint Zacharie fut élu au pontificat.

Le Seigneur tout-puissant lui donna de telles grâces qu'il n'hésita pas à exposer sa vie pour le salut du peuple romain. Une

[1] Trois petites régions situées à l'Est du duché de Spolète. D.

mission fut donc envoyée au roi des Lombards pour lui rappeler des choses salutaires. Convaincu par les admonestations du saint homme, il promit de rendre les quatre villes qu'il avait soustraites au duché de Rome. Après avoir tenté de convaincre le duc de Spolète, sur un ordre du saint homme, l'armée romaine sortit pour venir au secours du roi[1]. Trasimond comprit la tromperie – *deceptionem*–, sortit de Spolète et se rendit au roi. Celui-ci se mit à chercher un moyen dilatoire pour éviter la restitution des quatre villes, selon sa promesse. Le pape alors, en vrai pasteur auquel Dieu a confié son peuple, sortit de Rome, accompagné de prêtres et de clercs et se rendit dans la ville de Terni, à la frontière de la région de Spolète, où le roi se tenait.

Le pontife arriva à la ville d'Orte et le roi, apprenant sa venue, envoya à sa rencontre le légat Grimoald qui l'accompagna jusqu'à la ville de Narni. ; Il envoya aussi au devant du saint homme, des ducs, des gouverneurs et un important détachement militaire. A près de huit milles de la ville, ils furent reçus le vendredi. Ils se rendirent après cela à la basilique de saint Valentin, évêque et martyr, située à Terni, duché de Spolète. Quant au roi, avec ses notables et son armée, il accueillit ensuite le pape dans la basilique. Après les prières et les salutations réciproques, le prince fut bouleversé par les paroles et la charité dispensées par le saint homme. Il sortit de l'église et se rendit à sa suite à presque un demi-mille et ils demeurèrent chacun dans leur tente le reste de la journée du vendredi.

Le samedi, ils se réunirent à nouveau. Inondé par la grâce, le pape lui adressa des recommandations agréables à Dieu, lui disant qu'l fallait se garder de tout mouvement hostile, de l'effusion de sang et de ce qui éloigne pour toujours de la paix ; Le roi fut fléchi par ce pieux discours, surpris de sa constance et de ses conseils. Le pape obtint ainsi par la grâce du Saint-Esprit, tout ce qu'il demandait[2] : le roi donna les quatre villes en question avec leurs habitants, villes qu'il avait prises en raison de l'attitude du duc de Spolète depuis plus de deux ans. Il confirma cela

[1] C'est en effet un renversement de la politique pontificale qui, se fiant aux promesses de Liutprand, abandonne le duc de Spolète.

[2] Cette paix de Terni – 742– est une date importante dans les relations entre Rome et le royaume lombard.

par une donation dans l'oratoire du Sauveur édifié en son nom à l'intérieur de l'église Saint-Pierre et restitua aussi par un titre de donation le Patrimoine de Sabine qui était occupé depuis plus de trente ans, ainsi que Narni, Osimo, Ancône et Umata et la vallée dite "Grande-Vallée", située dans le territoire de Sutri. Il confirma aussi pour vingt ans la paix avec le duché de Rome. Il rendit également au très saint Père tous les prisonniers qu'il détenait des différentes provinces romaines, envoyant des lettres en ce sens, aussi bien en Tuscie qu'il contrôlait qu'au delà du Pô. Étaient aussi concernés les prisonniers ravennates, les consuls Léon, Serge, Victor et Agnellus.

Dans la dite basilique Saint-Valentin, sur la demande du roi, il ordonna un évêque *in locum Cosinensis* pour remplacer celui qui venait de mourir[1]. A cette consécration, assistaient le roi et son entourage. Beaucoup de Lombards, écoutant le pape réciter les prières et touchés d'une divine grâce, tant étaient douces les oraisons qu'il prononçait, furent bouleversés jusqu'aux larmes. Ce même dimanche, après qu'eut été dite la messe, le pontife invita le roi à un repas. Le roi mangea avec un tel plaisir et d'un cœur si joyeux qu'il dit n'avoir pas le souvenir d'avoir jamais si bien déjeuné – *commessurum*[2].

Le lundi, le roi fit ses adieux et envoya pour accompagner le pape , Agiprand, duc des Cluses, son neveu et le gastald Tacipert, le gastald de Toscanella, Ramningo et aussi Grimoald. Ils lui firent cortège jusqu'aux quatre villes qu'ils restituèrent avec les habitants. En premier lieu Amelia et ensuite Orte. Il arriva ensuite à la place forte de Bomarzo et la reçut. L'itinéraire, par les frontières de la république consistait à venir jusqu'à Blera, par la région de Sutri et les confins de la Tuscie lombarde qui se trouvaient à proximité, donc par la place de Viterbe. Ce même envoyé du roi, Grimoald, conduisit le saint Père jusqu'à Blera que lui-même et le gastald Ramningo rétrocédèrent au saint homme. C'est ainsi que, protégé par Dieu, il revint à Rome avec la palme de la victoire. Après avoir rassemblé le peuple, il s'adressa à lui pour dire qu'l fallait rendre des actions de grâce en une proces-

[1] Sans doute pour le siège de Sienne selon la délicate déduction de Duchesne.
[2] On notera le sens passé du participe en question.

sion qui sortirait de l'église Sainte-Marie *ad martyres* pour se rendre à Saint-Pierre, ce qui fut fait.

A la fin de la 10e indiction[1] et au début de la 11e, le roi déjà nommé se mit à opprimer fortement la province de Ravenne et se préparait à faire mouvement et mettre le siège devant la ville. Ayant appris ce déplacement du roi, le très excellent patrice et exarque Eutychius, en union avec Jean, l'archevêque de la ville, tout le peuple ainsi que celui de la Pentapole et d'Émilie, envoyèrent un message écrit de supplications au pape, lui demandant d'accourir pour les libérer. Le saint homme envoya aussitôt au roi une légation avec des cadeaux pour l'implorer par l'entremise de l'évêque et vidame Benoît et aussi d'Ambroise, primicier des notaires. Ils demandaient d'arrêter ce mouvement de troupes et de rendre la place forte de Cesena aux Ravennates, mais il n'en fut rien.

Voyant cette persévérance obstinée, le pape, stimulé par l'aiguillon victorieux de la foi – *tropeo fidei*– laissa Rome au gouvernement du patrice et duc Étienne. C'est ainsi que, non comme un mercenaire, mais comme un vrai berger, il abandonna ses brebis et accourut pour racheter celles qui étaient sur le point d'être perdues. En compagnie de ses prêtres, il se recommanda à saint Pierre afin de ne point être brûlé par la chaleur. Il s'arrêta jusqu'au soir en un endroit où ils plantèrent leurs tentes et où les nuages les protégèrent. Les autres jours, la protection divine s'étendit sur eux. L'excellentissime exarque vint au devant de lui jusqu'à la basilique Saint-Christophore située en un lieu appelé *ad Aquila,* à presque 50 milles de Ravenne. Des nuages les accompagnèrent jusqu'à la basilique Saint-Apollinaire de Ravenne et de là, un signe se manifesta : on vit des pointes de feu dans les nuages qui accompagnaient le pontife en route vers Pavie. Les hommes et les femmes de tous âges sortirent de la ville et accueillirent le pape dans une profusion de larmes, rendant grâce à Dieu et criant : "Bienvenue à notre berger qui abandonne ses brebis pour accourir nous libérer, nous qui sommes sur le point de périr."

De Ravenne il envoya au roi le prêtre Étienne et le primicier Ambroise pour lui annoncer sa venue. Il entra dans le territoire lombard et apprit à Imola que l'on s'apprêtait à l'empêcher de

[1] Cette 10e indiction finit le 31 août. D.

venir et d'aller plus loin, ce que l'on annonça au saint homme par écrit et dans le silence de la nuit. Quand il eut appris cette nouvelle, le samedi, dès le lever du jour, il ne fut pas terrifié par la peur de la mort, mais, confiant dans l'aide du Christ, il sortit de Ravenne et entra plus avant en territoire lombard. Le roi, secoué de crainte ne voulut pas recevoir ceux qui le précédaient et c'est ainsi que le pape arriva à Padoue le 28 juin où le roi envoya cependant ses nobles pour le recevoir. Ils se rendirent ensemble à Pavie, résidence du roi. Après avoir franchi les murs de la ville, le pape s'en vint à la basilique Saint-Pierre dite "du Ciel Doré"-*ad Caelum Aureum*. C'était l'heure des nones pour la vigile de la messe solennelle de la fête de Saint-Pierre. Après que les libations eurent été faites[1], il entra dans la ville et y demeura.

Le lendemain, pour la fête du prince des apôtres, il fut invité par le roi et célébra la messe dans cette église. Après un échange de salutations, les citoyens se retirèrent ensuite dans la ville. Le lendemain, le roi envoya ses nobles pour inviter le saint Père à venir au palais. Il le reçut avec de très grands honneurs et le pape lui donna de salutaires conseils. Il le pria de ne pas opprimer davantage la province de Ravenne par des mouvements – *motione*– de troupe, mais bien plutôt de restituer les frontières bouleversées – *finibus abstultis*– de Ravenne et aussi la place de Cesena. Le roi, après de nombreuses et âpres discussions, décida de remettre les frontières de Ravenne en leur état antérieur et restitua à la république deux régions du territoire de Cesena. Quand à la troisième région de ce *castrum*, il la retint sous sa garde en prétextant un accord antérieur jusqu'à ce que ses envoyés fussent revenus de la ville impériale pour les calendes de juin[2]. Il rendit alors à la république cette place forte et la troisième région qu'il tenait en gage.

Après cela, le roi sortit et fit cortège au saint homme de place en place jusqu'au Pô. Après avoir pris congé en une digne cérémonie, il le laissa partir, lui donnant pour escorte ses ducs et ses premiers dignitaires et aussi d'autres hommes qui rendirent les territoires de Ravenne et de Cesena. Dieu agit merveilleusement en cela et libéra de l'oppression et du malheur où ils étaient

[1] D. cite l'*ordo romanus* pour expliquer ces "libations" après l'office.
[2] De l'année suivante, 744.

maintenus les Ravennates et les habitants de la Pentapole Et ils furent comblés de froment et de vin.

Une fois rentré à Rome avec tous ceux qui l'accompagnaient, le pape rendit grâce et célébra avec l'ensemble du peuple clérical une seconde fois la fête des saints Pierre et Paul, princes des apôtres. Il implora dans ses prières le Dieu tout-puissant pour que miséricorde et consolation fussent apportées au peuple ravennate et romain afin d'éloigner le roi Liutprand, traître et persécuteur. La clémence divine ne repoussa pas ses prières et priva le roi de cette lumière bien avant qu'on eût pu le penser . Toute persécution disparut et une grande joie s'installa, non seulement chez les Romains et les Ravennates, mais aussi chez les Lombards. En effet, après avoir éloigné du pouvoir Hilprand, roi malveillant, le neveu qui avait été institué son héritier, les Lombards se choisirent pour roi Ratchis qui avait été duc. Les bonnes relations du pape avec lui furent continues. Par révérence pour le prince des apôtres et sollicité par les prières du pape, le roi respecta la paix pour vingt ans déjà signée et tout le peuple d' Italie vécut dans la tranquillité.

---

Dans le palais du Latran, devant la basilique du pape saint Théodore, il fit reconstruire un *triclinium*. Il fit aussi décorer de saintes images l'oratoire de saint Silvestre de même que le portique. Il chargea Ambroise, le primicier des notaires d'y amener tous les matériaux. Il fit aussi reconstruire entièrement devant la bibliothèque du Latran un portique et une tour où il fit placer des portes garnies de bronze et des balustrades décorées à l'extérieur par la représentation du Sauveur. Dans les parties supérieures, au sommet de cette tour, accessible par des échelles ( ?) – *per scalas–,* il fit construire un *triclinium* avec des balustrades d'airain. Il y fit peindre la description de la terre ornée de petits poèmes. Il restaura à peu près entièrement le palais patriarcal qu'il avait trouvé en piteux état.

Dans l'église des saints Pierre et Paul, il fit poser entre les colonnes des tentures de soie. Dans cette église, il décida de placer dans une bibliothèque tous les manuscrits de sa maison qui, tout au long de l'année, étaient lus à matines.

Il réorganisa en entier le domaine agricole de *Lauretum*, y ajoutant la propriété de *Fontiiana*, appelée *Paunaria*. Il créa une rente annuelle de vingt livres pour acheter l'huile qui brûle dans les

luminaires des apôtres. Cette donation était assortie des liens de l'anathème. Il fit confectionner un ornement d'autel – *vestem*– tissé d'or avec l'image de la nativité du Seigneur Dieu, orné de pierres précieuses et aussi quatre voiles de soie pourpre avec des disques et des ornements variés tissés d'or. Il fit confectionner avec de l'argent très pur une couronne ornée de dauphins qu'il paya de ses propres deniers, d'un poids de 120 livres.

Ce saint homme, selon l'usage ecclésiastique, envoya à l'Église de Constantinople[1] le *synodicum* orthodoxe de son engagement dans la foi – *sponsionis fidei*– et aussi un mémoire adressé au prince Constantin. Les responsables accrédités du siège apostolique, en arrivant dans la capitale, trouvèrent dans le palais un usurpateur, un rebelle du nom d'Artabasde. Pendant que l'empereur était occupé à détruire les Sarrasins, Artabasde avait distribué de l'argent au peuple de la ville et s'était emparé du trône impérial.

Après avoir rassemblé les nombreuses armées d'Orient, le prince Constantin se dirigea sur Constantinople, la reprit après un siège et de courageux combats et c'est ainsi qu'il rétablit l'ancienne grandeur de son pouvoir. Aussitôt après, il fit crever les yeux d'Artabasde et de ses fils et exila plusieurs rebelles dans leurs propriétés. Après cela, il fit rechercher l'envoyé du siège apostolique qui s'était trouvé là en ces temps de troubles. Après l'avoir reçu, il le renvoya. Le très saint Père avait demandé par écrit que les deux domaines de *Ninfa* et *Norma* qui relevaient du domaine public lui fussent attribués. L'empereur les concéda avec droit perpétuel, au pape et à la sainte Église romaine[2].

---

C'est à cette époque que Carloman, fils de Charles, roi des Francs, délaissant la gloire de la vie présente et la puissance terrestre, s'en vint avec quelques fidèles vers le prince des apôtres, saint Pierre[3]. Il s'en remit à l'apôtre de Dieu et, lui promettant de demeurer dans l'état religieux, reçut du saint Père le joug de

[1] C'est un envoi à l'Eglise et non au patriarche iconoclaste Anastase.

[2] Ces domaines sont situés sur les pentes de la montagne des Volsques, vers les Marais-Pontins ; ils furent acquis à la fin du XIII[e] siècle par les Gaëtani, la famille de Boniface VIII. D.

[3] Fils de Charles Martel. Ce dernier est ici appelé roi, ce qu'il ne fut jamais, alors que dans la correspondance de Grégoire III, on le nomme "*regulus*", petit roi.

la cléricature. Après quelque temps passé au monastère de saint Benoît, situé dans le territoire d'Aquin[1], il gagna un autre monastère où il fit profession d'y finir ses jours[2].

Peu de temps après, arrivèrent à Rome des marchands vénètes. Ils fréquentaient les foires à marchandises et s'employaient à acheter de nombreux esclaves – *mancipii*– tant hommes que femmes qu'ils allaient ensuite vendre aux peuples païens d'Afrique. Apprenant cela, le pape s'y opposa, pensant qu'il n'était pas juste que ceux qui avaient été purifiés par le baptême du Christ, servissent des peuples païens. Après avoir donné aux Vénètes le prix qu'ils estimaient devoir retirer de leur vente, il les racheta tous du joug de la servitude et leur permit de vivre en hommes libres.

A cette époque, Ratchis, roi des Lombards, prit la décision honteuse de s'emparer de Pérouse et des autres villes de la Pentapole. Après avoir assiégé la ville, il se mit à l'attaquer avec furie. Apprenant cela et confiant en Dieu, le pape choisit quelques dignitaires de son clergé et se dirigea avec eux vers la ville. Après avoir offert au roi de nombreux cadeaux et l'avoir supplié, il le détourna de ce siège. Avec des paroles porteuses de salut, il put l'incliner vers des préoccupations spirituelles. Quelques jours après, Ratchis, abandonna la dignité royale et se rendit avec son épouse et ses fils au seuil – *ad limina*– de saint Pierre, prince des apôtres. Il accueillit favorablement la prière que lui adressa le saint pape, devint clerc et revêtit l'habit monastique avec son épouse et ses fils.

---

A cette époque aussi, le Seigneur notre Dieu voulut bien mettre au jour un grand trésor dans la ville de Rome. Dans le vénérable palais patriarcal, il trouva le crâne du martyr saint Georges enfermé dans un coffret. Il y trouva aussi l'étiquette – *pittacium*– écrite en grec qui donnait l'identification. Le saint Père en fut très satisfait. Il réunit aussitôt en cet endroit le peuple de Rome et, au milieu des hymnes et des cantiques, fit transporter cette relique dans la diaconie qui porte son nom, située dans la ville, dans la seconde région, au Vélabre – *ad Velum Aureum*. Le Dieu tout-puissant per-

[1] Le Mont-Cassin.
[2] Peut-être au monastère Saint-Silvestre du Mont-Socrate.

mit qu'elle fît de nombreux miracles et bienfaits pour la gloire de son nom par l'intermédiaire de ce martyr.

C'est alors aussi que mourut Théodore, fils ainé de Megistus Cataxanthus. Afin d'obtenir le pardon de ses fautes – *delictorum*– il laissa à saint Pierre la propriété dont il jouissait par héritage paternel, située à cinq milles de Rome sur la *via Tiburtina* dans laquelle se tenait un oratoire dédié à sainte Cécile. Le saint Père y ajouta de grandes constructions et le décora de peintures. Il en agrandit le territoire de tous côtés et fit l'achat de propriétés voisines par amiable accord et sans qu'intervînt aucune pression. C'était plutôt comme si cela revenait à un père et comme si c'était donné après convenables compensations. Il établit ces propriétés et ces domaines comme devant demeurer à perpétuité à saint Pierre. Tout ceci est appelé jusqu'à nos jours le domaine de Sainte-Cécile. Il aménagea aussi dans ce domaine un oratoire au saint abbé Cyr où il réunit de nombreuses reliques de saints. Il définit ainsi ce domaine pour son usage personnel avec le statut de propriété domaniale – *dominicae rationis*. Il aménagea aussi un autre domaine agricole situé à 14 milles de Rome dans le Patrimoine toscan et stipula par voie réglementaire que cela serait attaché à l'usage de l'Église.

Ce fut aussi le cas pour tout ce qui avait été autrefois la propriété du primicier Agathon et cédé à saint Pierre par Anne. Il fit l'acquisition, pour les droits de saint Pierre de ces propriétés appelées Antium et Formies auxquelles il donna le statut de domaine agricole. Dans ces domaines ruraux, il créa une institution apostolique agricole à laquelle il agrégea un collège presbytéral. Ses statuts interdisaient sous peine d'anathème et pour quelque raison que ce fût à ses successeurs et à toute autre personne de détourner ces biens en question de l'usage de l'Église.

---

Il fit confectionner un dessus d'autel pour l'apôtre saint André dont l'église se trouve près de Saint-Pierre. Il était vraiment beau.

Ce très saint Père décida que les dépenses alimentaires, ce qui est jusqu'à nos jours appelé "aumône", fussent apportées du patriarcat par les aides du cellérier aux pauvres et aux pèlerins qui se trouvaient à Saint-Pierre. Il institua aussi une aumône alimentaire pour tous les déshérités et malades qui se trouvaient dans les régions dépendant de la ville.

A cette époque, le toit du titre du martyr saint Eusèbe s'effondra tout à coup. Le saint homme, faisant face avec détermination, intervint avec prudence, répara à l'identique – *sicut antiquitus*– ce qui était tombé et le restaura parfaitement. Il fit aussi restaurer de nombreux autres lieux de culte et confectionner de très beaux parements d'autel.

Il aimait beaucoup le clergé et le collège des prêtres et lui attribuait annuellement plus du double que prévu. Comme un père et un bon berger, il les protégeait utilement et ne permettait pas que quiconque fût troublé le moins du monde. Le peuple qui lui avait été confié par Dieu vivait alors dans une grande sécurité et une joie parfaite. Le très saint Père, avec un soin méticuleux traduisit du latin en grec les quatre livres des *Dialogues* que le pape Grégoire avait écrits. Il éclaira ainsi, par la lecture de ces histoires, beaucoup de gens qui ignoraient le latin.

Il fit trois ordinations au mois de mars : 30 prêtres, 5 diacres et 85 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre, le jour des ides de mars (le 15), 5e indiction. L'épiscopat fut vacant 12 jours.

ÉTIENNE II (752-757) était Romain et son père se nommait Constantin. Il siégea 5 ans et 29 jours. Après la mort de ses parents, tout jeune orphelin, il séjourna sous les règnes précédents dans la vénérable Chambre du Latran, afin d'y apprendre la doctrine de la tradition apostolique. Après avoir gravi un à un les grades ecclésiastiques, il fut promu dans l'ordre des diacres. A la mort du seigneur Zacharie, le peuple élut à l'ordre pontifical un certain prêtre Étienne et l'installa au Latran. Il y demeura deux jours. Le troisième, après s'être éveillé, il prit un siège et s'entretint d'affaires d'ordre privé. Subitement, il perdit la parole et mourut le jour suivant. Le peuple se réunit ensuite dans la basilique de la sainte mère de Dieu, *ad praesepe*. On demanda l'aide de Dieu et de Marie, notre Dame, la toujours vierge-mère. Tous élurent au pontificat le saint homme de Dieu Étienne, sans hésitation et d'une seule voix, le conduisirent d'un cœur sans mélange et avec des louanges proclamées à la basilique du Sauveur dite constantinienne et de là, selon la coutume au vénérable patriarcat.

Ce très saint homme aimait les églises de Dieu et veillait à la tradition ecclésiastique en maintenant une ferme stabilité. Il était le protecteur empressé des pauvres du Christ et le prédicateur du Verbe de Dieu avec une grande constance. Il visitait beaucoup les veuves et les orphelins et se montrait le courageux défenseur de la bergerie.

Il restaura aussitôt quatre antiques hôpitaux qui depuis longtemps étaient en déclin et désorganisés. Il mit à leur disposition en divers lieux des ressources à l'intérieur comme à l'extérieur et fit à ces institutions plusieurs donations qu'il confirma en un texte par privilège avec sentence d'anathème. De la même façon, il décida de l'entière refondation de l'hôpital *in Platana*[1], stipulant qu'à cent pauvres du Christ et par jour, une distribution de vivres fût assurée. A l'extérieur de la ville, près de la basilique Saint-Pierre, il créa deux hôpitaux auxquels il fit plusieurs donations et il les associa aux vénérables diaconies qui étaient installées dans ce quartier extérieur : la diaconie de la sainte mère de Dieu et celle de saint Silvestre qu'il dota pour toujours de privilèges apostoliques.

C'est à cette époque qu'arriva *ad limina apostolorum* Hunauld, duc d'Aquitaine. Il promit qu'il avait l'intention de s'installer en

[1] Près de l'église Saint-Eustache. D.

ces lieux. Par la suite, poussé par les ruses du diable, il brisa son vœu, s'échappa chez les Lombards et suscita le mal. Comme il le méritait, il termina sa vie, tué qu'il fut à coups de pierres – *lapidibus*– par une mort digne de lui[1].

---

A cette époque, une grande persécution fut organisée par Astolphe, roi des Lombards, contre Rome et les villes voisines et la fureur du roi était à son comble. Le troisième mois de son ordination apostolique, il envoya son frère, le très saint diacre Paul et aussi le primicier Ambroise vers le roi avec de nombreux présents afin d'organiser la paix et de confirmer les traités. Les envoyés rencontrèrent le roi, lui offrirent des cadeaux ce qui rendit leur demande d'autant plus facile : ils signèrent avec lui un traité d'entente pour quarante ans.

L'impudent roi des Lombards, plein de la ruse de l'antique ennemi, quatre mois à peine après, se parjura en dénonçant le traité de paix. Il proféra des injures et diverses menaces envers le saint homme et le peuple romain. Il avait l'intention d'envahir toute la province et d'imposer un lourd tribut aux habitants de la ville. Sur chaque tête en effet, il projetait d'exiger un sou d'or chaque année. Il affirmait aussi qu'il voulait soumettre à sa juridiction Rome et les places fortes des environs, mais le très sage pape entrevit l'imminence du danger. Il envoya en son nom près du roi les religieux abbés des monastères de Saint-Vincent et de Saint-Benoît[2] afin d'obtenir la confirmation du traité de paix et le repos pour l'une et l'autre partie du peuple de Dieu. Le roi les reçut avec un grand mépris, rejeta leurs discours et, au grand dam de son âme, sans autre explication, les renvoya chacun dans son monastère, en les priant de ne pas faire le moindre détour pour rencontrer le pontife. Apprenant cela, ce remarquable père, selon

[1] Ce prédécesseur du duc d'Aquitaine Waïffre, retiré d'abord dans la vie religieuse en l'île de Ré, partit ensuite pour Rome. Unissant "dévotion et diplomatie", son passage chez les Lombards peut être interprété comme une tentative de créer un front anti-franc, cf. M. Rouche, *L'Aquitaine*..., p. 119, à moins qu'il ne fût tout simplement un maître en fourberie. Cela se solda par un échec, tué qu'il fut par des pierres qui lui furent lancées, sans qu'il s'agisse toutefois d'une lapidation, au sens pénal du terme, sanction ignorée du droit lombard.

[2] Le monastère Saint-Vincent, à une vingtaine de km. à l'Ouest d'Isernia. Avec celui du Mont-Cassin, on se trouve devant deux abbés relevant du duché de Bénévent, donc en région contrôlée par les Lombards.

sa fréquente habitude confia sa cause et celle du peuple qui lui avait été donné en garde au Seigneur, notre Dieu tout-puissant et adressa à la majesté divine une douloureuse lamentation.

Pendant ce temps, arriva à Rome le silenciaire impérial Jean. Il était porteur d'un ordre pour le saint pontife et d'un autre pour le roi impie auquel se joignait un message verbal. Il était exhorté à restituer au pouvoir de la république les régions usurpées avec une adresse proprement diabolique. Le saint homme envoya aussitôt l'émissaire à Ravenne auprès du dangereux Astolphe, accompagné de son frère le diacre Paul. Après les avoir reçus, il les congédia sur une réponse négative et affecta à l'envoyé impérial un homme détestable de son peuple, plein de diaboliques intentions qui l'accompagnerait jusqu'à Constantinople. A Rome, ils rendirent compte au pape, lui disant qu'ils n'avaient rien obtenu. Le saint homme, devinant les dangereux projets du roi, envoya vers la ville impériale ses légats et des lettres apostoliques en même temps que le représentant impérial dont nous venons de parler. Ils supplièrent la clémence impériale, comme on l'avait souvent déjà écrit, d'œuvrer sans relâche en Italie afin de libérer Rome et tout le pays des morsures de ce fils d'iniquité.

Le cruel roi des Lombards demeurait cependant dans sa perversité. Brûlant d'une fureur véhémente, frémissant comme un lion, il ne cessait de diriger vers les Romains des menaces empestées, leur promettant le massacre par l'épée, sauf s'ils se soumettaient à son pouvoir, comme c'était préférable selon lui.

Le très saint pape rassembla tous les Romains et, animé d'un amour paternel, s'adressa à eux en ces termes : "Je vous en prie, fils très chers, implorons avec dévotion la clémence divine en raison du poids de nos péchés. Elle sera notre aide, nous libérera par sa très providentielle miséricorde des mains de nos persécuteurs." Averti par ces salutaires exhortations, tout le peuple obéit, se rassembla et supplia notre Dieu en versant des larmes.

Peu de jours après, ils organisèrent avec beaucoup d'humilité et selon la coutume, une procession avec la très sainte image de notre Seigneur Jésus-Christ dite *acheropsita*[1] et ils sortirent aussi divers autres "mystères". Le pape, accompagné des prêtres portait

[1] Mauvaise lecture du grec "acheropoïeta", c'est-à-dire "non faite de main d'homme", d'où son origine miraculeuse.

sur ses épaules la sainte image. Ils avancèrent pieds nus, ainsi que la foule vers l'église de la sainte mère de Dieu, dite *ad praesepe*. La tête couverte de cendre et poussant de grands cris, tous suppliaient le très miséricordieux Seigneur, tandis qu'ils avaient attaché à l'adorable croix du Seigneur le texte du traité que l'exécrable roi des Lombards avait rompu.

Le très saint pape rassembla aussi dans le palais du Latran tous ses prêtres et le clergé. Il leur demanda de scruter avec le plus grand soin les divines Écritures et de s'adonnera la lecture spirituelle pour y trouver des arguments en réponse aux affirmations des adversaires de l'Église.

Il ne cessait d'instruire et de conforter le peuple de Dieu afin qu'il vive dans la sobriété et la piété, se gardant de toute faute. Il demandait à ses prêtres de se détourner des honneurs de ce monde au profit des biens célestes. Afin qu'ils fussent bien parés dans l'Église de Dieu, il fit don à chacune des fonctions en exercice, de tuniques, de chasubles et de tout ce qui est nécessaire. Aux autres, il donna une somme d'argent qui les libérerait des prêteurs – *a feneratoribus*. Tout cela afin que l'Église de Dieu parvînt au sommet de son éclat.

Pour le salut de la province et de tous les chrétiens, il décida que tous les samedis, toutes affaires cessantes, une procession fût organisée, le premier samedi vers la mère de Dieu *ad praesepe*, le second vers saint Pierre et le troisième vers saint Paul, apôtre.

Ce très saint pape restaura la basilique Saint-Laurent, située au delà de Saint-Clément dans la troisième région : elle était en ruine depuis bien longtemps. Il restaura aussi le toit du cimetière de saint Soters qui s'était affaissé.

---

Ce saint homme supplia ce porteur de peste, le roi des Lombards de multiples fois par l'envoi de nombreux présents pour défendre le troupeau qui lui avait été confié et aussi pour les brebis perdues. Il s'agissait de l'ensemble de l'exarchat de Ravenne ainsi que du peuple de toute la province d'Italie dont le roi s'était emparé par fraude diabolique.

Le pontife n'obtenant rien et constatant qu'il n'y avait aucune aide à attendre du pouvoir impérial, fit comme ses prédécesseurs, les seigneurs Grégoire et Zacharie qui s'étaient en effet tournés vers Charles, le roi des Francs, de bonne mémoire. Ils lui avaient demandé de les secourir face à l'oppression et à l'invasion que le

détestable peuple lombard avait perpétrée contre les provinces romaines. C'est ainsi que, de la même manière qu'eux, il fit passer en secret à Pépin, roi des Francs, par l'intermédiaire d'un pèlerin, une lettre dans laquelle il décrivait le grand malheur de cette province. Il ne cessa ensuite de s'adresser au roi pour qu'il envoyât des représentants à Rome afin de le rencontrer.

Pendant que le roi des Lombards opprimait les provinces et les villes, arriva subitement un envoyé du roi des Francs, l'abbé Droctegang[1] porteur d'une réponse qui satisfit les demandes du saint pape. Par la suite, un autre messager de l'entourage royal fut aussi envoyé, porteur du même message.

L'antique ville de Rome et toutes les places fortes étaient alors menacées par les Lombards et le *castrum* de Ceccano fut pris : il s'y trouvait des colons de la sainte Église de Dieu.

Le silenciaire impérial Jean revint alors de Constantinople avec les légats du pontife et l'envoyé du méchant roi qui était avec lui. Le silenciaire était porteur d'un message selon lequel le pape devait se rendre près du roi afin de récupérer Ravenne et les autres villes qui en dépendaient.

Le pontife envoya alors dans ce but un légat à ce roi blasphémateur afin d'obtenir pour lui et pour ceux qui l'accompagneraient un sauf-conduit. Aussitôt après son retour, arrivèrent les représentants du roi Pépin. Il s'agissait de l'évêque Chrodegang[2] et du duc Autchair qui venaient de la part de leur maître, le roi des Francs, comme le pape l'avait demandé. Ils avaient déjà entamé des pourparlers avec le roi des Lombards afin de récupérer les brebis perdues de l'universelle seigneurie.

Le pape, confiant dans la miséricorde de Dieu, sortit de la ville pour se rendre près de l'apôtre Pierre, le 14 octobre, indiction 7. Beaucoup de gens de Rome et des autres villes le suivirent en pleurant et en criant à tel point que la foule lui permettait à peine d'avancer. Le saint homme, se confiant en la puissance de Dieu et en la protection de la mère de Dieu et des princes des apôtres, se dévouait avec une opiniâtre résolution au salut de tous. Bien que fatigué par la maladie, il entreprit ce voyage pénible après

[1] Abbé de Jumièges.
[2] L'évêque de Metz.

avoir encouragé ce peuple du Seigneur et l'avoir confié au bon pasteur saint Pierre. Il emmenait avec lui quelques prêtres de cette sainte Église, des notables des divers ordres du clergé et aussi des plus gradés de l'armée. Avec l'aide du Christ, il commença donc ce voyage, le Seigneur lui ayant procuré un temps magnifique.

Il atteignit la frontière lombarde distante de près de 40 milles. Une nuit apparut dans le ciel un signe remarquable : on aurait dit un globe de feu descendant vers le Sud sur les régions lombardes et venant de la Gaule. L'un des envoyés des Francs, le duc Autchair avait pris les devants au plus vite et arriva avant lui à Pavie.

Le saint pape, approchant de la ville, le méchant roi envoya à sa rencontre des messagers pour l'adjurer de ne point oser parler sous aucun prétexte d'une demande concernant la ville de Ravenne, l'exarchat ou les autres régions de la république que les rois lombards, ses prédécesseurs avaient envahis. Il lui fit répondre qu'aucune menace ne lui ferait taire cette demande.

Il arriva donc à Pavie et se trouva en présence de ce néfaste roi. Il lui offrit de nombreux cadeaux, le supplia fermement dans une profusion de larmes et lui demanda de lui rendre les brebis perdues du Seigneur et aussi les propriétés à leurs propriétaires. Il ne put rien obtenir. L'envoyé impérial fit la même demande en lui remettant la lettre impériale et ne put rien obtenir non plus. Les représentants des Francs insistèrent fortement auprès d'Astolphe pour qu'il permît au pape de se rendre en Francie. Il convoqua le saint homme et lui demanda s'il était dans son intention de partir pour la Francie. Celui-ci ne resta pas silencieux mais fit connaître sa volonté, d'où la réponse que le roi lui fit connaître en grinçant des dents à la manière des lions. Il envoya à plusieurs reprises ses agents afin de le détourner par tous les moyens d'une telle intention. Quelques jours plus tard, en présence de l'évêque Chrodegang, le roi l'interrogea pour savoir s'il tenait toujours à aller en Francie. Le pape lui répondit : "Si c'est votre volonté de me relâcher, c'est tout à fait la mienne d'y aller."

Il laissa donc aller le pape. Celui-ci prit avec lui des prêtres et des clercs de l'Église de Dieu dont voici les noms : Georges, évêque d'Ostie, Wilchaire, évêque de Mantana, Léon, Philippe, Georges, Étienne, prêtres, Théophylacte, archidiacre, Pardus et Gemmulus, diacres, le primicier Ambroise, le secondicier

Boniface , les régionnaires Léon et Christophore et d'autres encore[1].

Il partit pour la Francie le 15 novembre, 7e indiction. Après avoir pris congé, le mauvais roi des Lombards essaya de le détourner du chemin prévu, ce qui n'échappa pas du tout au saint homme. Très vite il arriva aux cols des Francs. Quand ils les eurent franchis, lui et sa suite rendirent aussitôt des louanges à Dieu. Le saint pontife et ceux qui l'accompagnaient poursuivirent leur chemin vers le très saint monastère Saint-Maurice dans lequel la rencontre était convenue avec les représentants du roi des Francs. Ils y demeurèrent plusieurs jours et c'est là que l'abbé Fulrad[2] et le duc Rotard, les envoyés de Pépin, l'excellent roi, demandèrent au saint pontife de venir rencontrer le roi. Ils lui firent escorte avec tous ceux qui les accompagnaient en lui témoignant de grands égards.

Le roi, apprenant l'arrivée du saint pontife, vint très rapidement à sa rencontre avec son épouse, ses fils et les grands du royaume. Arrivés à une distance de près de cent milles, il envoya vers ce pape angélique son fils Charles[3] et quelques-uns des notables. Lui-même était parti de son palais de Ponthion[4]. Il le rencontra à près de trois milles et descendit de son cheval. Avec une grande humilité, il se prosterna à terre avec son épouse, ses fils et les grands et accueillit le saint Père. Il marcha d'un pas rapide près de sa selle à la façon d'un écuyer pendant une partie du trajet. Le saint homme avec tous les siens rendit gloire et louanges à Dieu avec les hymnes et des cantiques jusqu'à l'arrivée au palais. C'était le 6 janvier, jour de la très sainte solennité de la manifestation du Seigneur Dieu, notre sauveur[5]. Ils prirent alors place dans l'oratoire et le saint Père supplia en pleurant le très chrétien roi de règler le sort de saint Pierre et de la république de Ravenne par un traité de paix. Le roi donna aussitôt satisfaction au saint

[1] Duchesne fait remarquer que les représentants de l'armée ne l'ont pas accompagné en Francie.

[2] Cette rencontre eut lieu au célèbre monastère Saint-Maurice d'Agaune. Fulrad, abbé de Saint-Denis († 784) a joué un rôle politique important, cf. P. Viard, art. *Fulrad* , dans "Catholicisme".

[3] Le futur Charlemagne.

[4] Près de Vitry-le-François, Marne.

[5] La fête de l'Epiphanie.

pape par serment en accédant de tout son pouvoir à ses demandes et en tenant compte de ses avis, afin de rendre par tous les moyens l'exarchat de Ravenne ainsi que les régions et les droits de la république.

Comme l'hiver menaçait, le roi pria le pape et les siens de venir passer la mauvaise saison dans la région de Paris au vénérable monastère de Saint-Denis. Ils se retrouvèrent en effet en ce lieu quelques jours après et Pépin et ses deux fils y furent oints rois des Francs. Le saint homme tomba alors gravement malade à cause de la grande fatigue du voyage et du mauvais temps à tel point que les siens aussi bien que les Francs désespéraient de lui. Mais l'ineffable clémence de Dieu n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en elle et Dieu voulut sauver cet homme très chrétien. Alors que l'on redoutait de le trouver mort le matin, on le trouva subitement guéri.

Le roi Pépin, après avoir pris congé du pontife et reçu de lui l'assurance de la grâce et de la prière, se dirigea vers le lieu appelé Quierzy[1]. Il réunit tous les grands relevant de son pouvoir royal, les mit au courant de la demande de ce père si grand et décida avec eux ce qu'il fallait entreprendre avec l'aide du Christ et l'accord du pape.

Pendant ce temps, Astolphe, par des moyens diaboliques, persuada Carloman, frère du très bon roi Pépin, de partir pour la Francie. Il vivait alors dévotement la vie monastique dans le monastère de Saint-Benoît[2]. Sa mission consistait à exposer des arguments diaboliques pour s'opposer à la cause du salut de la sainte Église de la république romaine. Les deux frères se rencontrèrent à Quierzy et Carloman tenta de nuire avec véhémence à la cause de la sainte Église, exactement selon les directives que lui avait laissées l'inqualifiable tyran Astolphe. Grâce à Dieu toutefois, il ne put fléchir le cœur très ferme de son frère Pépin. Bien plus, la ruse de l'horrible Astolphe fut découverte et le roi Pépin affirma qu'il combattrait de toutes ses forces pour la

[1] Commune du départ de l'Aisne. Sur ces rencontres et les "promesses" qui y furent faites, cf. L. Saltet, *Les prétendues promesses de Quierzy,* B. L. E. , 1940 et 1941 ; l'auteur se montre très critique envers notre texte et met en doute , peut-être avec excès, l'existence des fameuses "promesses" qui n'auraient pu être en tout cas , ni écrites , ni précises. Cf. *infra* p. 173, note 2.

[2] Le Mont-Cassin.

cause de l'Église comme il s'y était engagé précédemment. D'un commun accord, le pape et le roi installèrent Carloman dans un monastère de Francie selon son souhait de demeurer dans la vie monastique. Quelques jours après, et sur un appel divin, il quitta cette lumière[1].

Pendant ce temps, le très chrétien roi Pépin, en vrai fidèle de saint Pierre et obéissant aux avis salutaires du pontife envoya ses représentants au funeste roi des Lombards afin d'obtenir un traité de paix et la restitution des droits de propriété de la république à la sainte Église de Dieu[2]. Deux ou trois fois, selon les objurgations du pape, on le supplia et de nombreux cadeaux lui furent envoyés afin qu'il rendît enfin pacifiquement les biens à leurs propriétaires. Il différa cependant d'obéir, sa faute suspendue au dessus de sa tête. Le roi des Francs, voyant qu'il ne pouvait adoucir le cœur dur comme un rocher du roi Astolphe, décida une offensive générale contre lui. L'ordre de bataille de l'armée franque en était déjà presque à la moitié du trajet quand le bon prélat supplia le roi Pépin de prendre à nouveau contact avec Astolphe. Il lui demandait d'essayer, d'une façon ou d'une autre, même si c'était bien tard, d'adoucir sa violence et d'essayer de le persuader de rendre avantageusement et sans effusion de sang, les biens à leurs propriétaires. Ce qui fut fait et le bon roi des Francs envoya une nouvelle fois ses représentants à Astolphe. En outre, le pape, comme un vrai père et un bon pasteur, lui envoya une lettre apostolique d'admonestations et de supplications. Il le conjurait vivement par tous les saints mystères et par le jour futur du jugement de rendre sans qu'il y eût de sang versé, le bien de la république des Romains à la sainte Église de Dieu. Rivé à son inique obstination, il préféra tout refuser. Bien plus, il répondit par l'envoi de menaces indignées au pontife, au roi Pépin et à tous les Francs.

Confiant donc en la miséricorde de Dieu, le roi Pépin continua son chemin et envoya en éclaireurs quelques-uns de ses nobles et avec eux des soldats pour garder les cols. Une fois arrivés sur

[1] Cette claustration dans un monastère de Vienne ne fut sans doute pas si volontaire que cela puisque le pape dut, par la suite, intervenir pour obtenir la libération de ceux qui l'avaient accompagné, cf. F. M., V, p. 427.

[2] L'Eglise n'ayant jamais possédé la plupart de ces territoires, l'auteur joue sur les mots : elle se substituait plus ou moins à la république impériale.

les lieux, ils s'y installèrent en attendant la venue de leur roi. Pendant ce temps, celui-ci et le pape se retrouvèrent à Maurienne dans l'église de saint Jean le Précurseur de notre Seigneur, dit le Baptiste. Le pape y célébra la messe et le roi offrit de nombreux cadeaux comme il l'avait déjà fait et lui-même et ses nobles honorèrent grandement le pontife. Ce qu'il avait promis de donner à Astolphe, par l'intermédiaire de ses *missi ,* il l'offrit à Dieu par l'intermédiaire du saint homme, puis, s'en remettant à ses prières, il en revint à son action militaire.

L'impudent Astolphe apprit que quelques Francs étaient venus pour garder leur passage. Il n'écouta que sa haine, se dirigea vers les cols et se rua sur eux avec une armée nombreuse, à la pointe du jour. Le juste juge, notre sauveur Jésus-Christ, donna toutefois la victoire aux Francs, pourtant peu nombreux. Ils massacrèrent une multitude de Lombards à tel point qu'Astolphe lui-même, prenant la fuite, échappa à grand peine de leurs mains.

C'est ainsi que, désarmé, il se réfugia dans la ville de Pavie où il se retira avec quelques-uns des siens devant la peur que lui inspirait les Francs. Après s'être emparés des cols, ceux-ci conquirent toute la vallée des Lombards et leur reprirent de nombreuses régions annexées. Le roi et le pape se réunirent pour parvenir ensemble sous les murs de Pavie dont ils firent le siège pendant plusieurs jours. Le saint et angélique pape supplia alors le bon roi de ne pas pousser le malheur plus avant et de ne pas verser le sang chrétien. Il souhaitait que, par un ultime et salutaire pourparler, l'affrontement se terminât pacifiquement.

Le roi très chrétien écouta les prières du saint Père, prit en compte ses avis, obtint des otages lombards et décida de la paix chère à Dieu, par un traité écrit entre, d'une part les Romains et les Francs et de l'autre, les Lombards. Astolphe et ses magistrats – *judices*– confirmèrent cela par de terribles serments et un traité rédigé en une page écrite selon laquelle il s'engageait à rendre aussitôt Ravenne et les autres villes. Après cela, ils se séparèrent. L'inconstant Astolphe, renouant comme d'habitude avec la faute du parjure, différa de rendre ce qu'il avait promis par serment. Le roi Pépin délégua auprès du pape son frère Jérôme[1], des nobles et beaucoup d'autres hommes qui l'accompagnèrent jusqu'à ce

[1] Un fils que Charles Martel avait eu d'une concubine.

qu'il fût de retour à Rome. Une fois arrivé, il trouva dans le camp de Néron, les prêtres avec les croix qui psalmodiaient et rendaient des grâces sans fin au Seigneur. Il y avait aussi une multitude, hommes et femmes, qui criaient : "Il vient notre pasteur et notre salut après Dieu."

Quelque temps après, Astolphe, rempli de fureur, ennemi de son âme et adversaire de Dieu, non seulement ne voulut pas restituer ce qu'il avait promis, mais organisa une mobilisation générale de tout le peuple lombard du royaume et se dirigea sur Rome.

---

Pendant ce temps, méditant toujours sur les choses de Dieu, le pape fit rétablir un office aux heures nocturnes, abandonné depuis longtemps. Il restaura aussi un office de jour comme il avait été dans les temps anciens. Aux trois monastères qui, depuis la nuit des temps, assuraient l'office à Saint-Pierre, il en ajouta un quatrième. Il y installa des moines qui furent réunis dans la même fonction et il plaça un abbé au dessus d'eux. Il leur fit de nombreuses donations, tant pour leur nécessaire que pour leurs besoins extérieurs. Cette fondation, destinée à la psalmodie près de Saint-Pierre, avec les trois autres monastères, existe encore de nos jours.

---

Trois mois durant, Astolphe assiégea la ville de toutes parts et l'attaqua tous les jours. Il dévasta par le fer et par le feu et détruisit de fond en comble tout ce qui se trouvait à l'extérieur si bien que ce pestiféré aurait pu prendre la ville d'un moment à l'autre. Il s'empara, au péril de son âme, de nombreux corps saints qu'il sortit de leurs cimetières. Il enleva aussi aux droits de saint Pierre la place forte de Narni qu'il avait rendue auparavant à l'envoyé des Francs.

Ces événements impies arrivèrent aux oreilles du roi Pépin et le saint Père décida aussi d'envoyer par voie maritime des légats, accompagnés d'un religieux nommé Garnier qui avait été dépêché à Rome par le roi. En un rapport apostolique détaillé, il fit savoir tout ce que ce tyran d'Astolphe avait commis. Il rappelait adroitement les engagements antérieurs et il l'adjurait très fermement, invoquant et prenant le jour du jugement à témoin, de faire rendre tout ce qui avait été promis à saint Pierre. Le roi des Francs, animé par la ferveur de sa foi, entreprit une nouvelle

intervention, atteignit le territoire lombard et s'empara des cols.

Pendant que le roi des Francs se rendait ainsi aux cols des Lombards, se réunirent à Rome des envoyés de l'empereur, le protosecrétaire Georges et le silenciaire Jean, délégués auprès du roi des Francs. Quand le pape les reçut, il leur annonça l'intervention du roi Pépin, ce qu'ils mirent en doute. Accompagnés d'un légat apostolique, il les envoya en Francie et ils arrivèrent rapidement par mer à Marseille. Ils y apprirent que le roi des Francs était entré en territoire lombard sur la demande du pape et selon les promesses qu'il avait faites à saint Pierre. En écoutant cela, les envoyés impériaux furent contrariés. Ils s'efforcèrent dans leur colère de retenir le légat pontifical afin d'empêcher son départ vers le roi et le tourmentèrent fort. Sur une intervention du prince des apôtres, leur ruse fut réduite à néant. L'un d'eux, le protosecrétaire Georges, précéda toutefois le légat apostolique et accourut près du roi très chrétien. Il le trouva en territoire lombard, non loin de Pavie, le supplia vivement et lui promit des cadeaux de l'empereur s'il accordait à l'autorité impériale la ville de Ravenne et les autres villes et places fortes de l'exarchat, mais il ne put fléchir le cœur très ferme du roi. Pépin, fidèle à Dieu et à saint Pierre refusa d'attribuer villes et lieux en question à l'autorité impériale et ce roi très doux et dévoué à Dieu, ajouta qu'il n'y avait aucune raison pour que ces villes fussent enlevées à la puissance de saint Pierre, au droit de l'Église romaine et du siège apostolique. Il affirma par serment qu'il avait obtenu cela par maintes batailles, dans l'intérêt de personne et seulement pour l'amour de saint Pierre et le rachat de ses péchés[1]. Il assura que l'abondance d'un trésor ne pourrait le persuader d'enlever ce qu'il avait offert à saint Pierre. Après avoir ainsi répondu à l'envoyé impérial, il le laissa aussitôt s'en retourner dans son pays par un autre chemin. Le représentant de l'empereur revint de cette façon à Rome sans succès.

Pendant ce temps, le très saint pape fit fabriquer pour l'église de la sainte mère de Dieu une statue en or très pur la représentant, assise sur un trône et tenant sur ses genoux le Sauveur. Il la fit

[1] C'est donc par droit de conquête que Pépin fit ce don personnel à la papauté, l'importance de la précision n'échappera à personne et justifie notre traduction.

orner de nombreuses pierres précieuses : hyacinthes, émeraudes, prases et perles. Il la fit placer entre deux autres statues en argent de Marie, mère de Dieu, qui se trouvaient là depuis longtemps et qu'il fit dorer.

Alors que le très bon roi des Francs mettait le siège devant Pavie, l'atroce Astolphe voulut obtenir son pardon : il annonça qu'il voulait de toute façon rendre les villes qu'il avait promis de rendre par le traité conclu et qu'il avait méprisé. Ce traité fut donc confirmé par les deux parties, à la fin de la 8e indiction. Les villes en question furent rendues et l'on ajouta le *castrum* de Comacchio. Il céda par écrit ces villes en donation à saint Pierre, à la sainte Église et à tous les pontifes du siège apostolique, à perpétuité. Ce texte est conservé dans les archives de notre Église jusqu'à aujourd'hui.

Pour la réception de ces villes, le roi des Francs délégua son conseiller Fulrad, vénérable abbé et prêtre, puis, son Excellence rentra tout heureux en Francie avec son armée. Fulrad rencontra les représentants du roi Astolphe et entra dans chaque ville de la Pentapole et de l'Émilie. Il les reçut et dans chacune d'elles, il relâcha des otages après que les notables se furent présentés à lui avec les clefs des portes, si bien qu'il rentra ensuite à Rome et déposa sur la confession de saint Pierre les clefs de Ravenne et des autres villes de l'exarchat avec le texte de la donation accordée par le roi. Il les donna afin qu'elles fussent toujours possédées par l'apôtre de Dieu et par ses successeurs. En voici la liste : Ravenne, Rimini, Pesaro, Conca, Fano, Cesena, Singaglia, Iesi, Forlimpoppli, Forli avec le *castrum* de Sussubio, Montefeltre, Arcevia, *Monte Lucati,* Serra, le *castrum* de Saint-Marin, Vobia, Urbino, Cagli, Luciole, Gubbio, Comacchio, et aussi la ville de Narni qui avait été envahie depuis bien longtemps par le duc de Spolète au détriment de la région romaine.

---

C'est à cette époque que le saint pape fit construire une tour au dessus de la basilique Saint-Pierre qu'il fit dorer sur une partie et argenter sur une autre. Il y fit installer trois cloches qui invitaient le clergé et le peuple à l'office divin.

---

Pendant que se déroulaient ces événements, le malchanceux Astolphe, en se rendant à la chasse, fut frappé d'un coup divin et mourut. Didier, un duc lombard qui avait été envoyé par le roi

dans la région de Tuscie, apprenant la mort du roi, rassembla aussitôt une grande armée et tenta d'atteindre le faîte de royaume lombard.. Ratchis qui avait été roi et ensuite moine, frère du roi défunt, avait du mépris pour ce duc et beaucoup de nobles lombards partageaient ses sentiments. Ils rassemblèrent une armée au delà des Apennins et marchèrent contre lui pour l'éliminer. Face à ce péril, Didier supplia le saint Père de lui apporter son aide afin qu'il pût accéder à la dignité royale. Il assura par serment qu'il ferait toute la volonté du prélat, qu'il rendrait toutes les villes de la république qui restaient à rendre et qu'il ferait en outre de nombreuses donations.

Ce père remarquable et ce bon pasteur, après en avoir délibéré avec l'abbé et prêtre Fulrad et pris conseil du roi Pépin, envoya vers Didier en Tuscie, son frère le diacre Paul et le conseiller Christophore, accompagné du prélat Fulrad. Après s'être entretenu avec eux, Didier promit par un texte contenant un terrible serment de remplir les engagements pris. Ceci fait, le pape envoya un légat, le vénérable prêtre Étienne, muni des textes d'exhortation apostolique vers Ratchis et tout le peuple lombard.

Le vénérable abbé Fulrad se disposa à venir au secours de Didier avec quelques Francs, mais aussi avec l'armée romaine si les circonstances l'exigeaient. Il reçut l'appui du très saint Père dont les prières furent exaucées si bien que le Tout-Puissant décida que Didier assurerait la dignité royale qu'il briguait sans que les esprits en fussent troublés et avec le concours de l'angélique pape. Pendant ce temps, celui-ci envoya son représentant et reçut les villes que Didier avait promis de rendre : Faënza avec le *castrum Tiberiacum* ou *Cabellum*[1] et la totalité du duché de Ferrare.

Grâce à Dieu, il agrandit la république et augmenta le nombre de gens du domaine – *universam dominicam plebem* – , c'est à dire les brebis qui lui avaient été confiées à bon droit et il les sortit des embûches des ennemis.

---

Pendant ce temps, il rénova l'*atrium* devant les portes de Saint-Pierre appelées "les quatre portiques", en y installant huit colon-

[1] Bagnacavallo, sur la branche principale du delta du Pô.

nes de marbre très belles et sculptées. Elles supportaient un entablement au dessus duquel il fit placer une couverture en bronze. Près de la basilique Saint-Pierre également, du côté de Saint-André, en un lieu appelé *Mosileus*, il fit construire une basilique en l'honneur de sainte Pétronille comme il l'avait promis en Francie au roi Pépin afin d'y mettre le corps de la sainte. Il y fit disposer de nombreux lustres d'argent et beaucoup d'autres ornements qu'il consacra.

Après avoir achevé son œuvre, il termina sa vie et, appelé par Dieu, il partit pour le repos éternel. Il fit une ordination au mois de mars : 2 prêtres, 2 diacres et des évêques pour divers lieux au nombre de ... Lors de son séjour en Francie, il donna le pallium au saint homme Chrodegang et le promut archevêque. L'épiscopat fut vacant pendant 35 jours. Il fut inhumé à Saint-Pierre, le 6 des calendes de mai, indiction 10.

PAUL (Ier) (757-767) était Romain. Son père se nommait Constantin. Il siégea 10 ans et un mois. Depuis son plus jeune âge, il était au patriarcat du Latran avec son frère ainé, Étienne, son prédécesseur au pontificat. Il s'y adonnait à la connaissance de la discipline ecclésiastique au temps du pontife Grégoire II le Jeune. Par la suite, il fut consacré dans l'ordre diaconal par le pape Zacharie, en même temps que son frère préféré. Dès que son frère ainé fut à l'extrémité de sa vie, le peuple de la ville se divisa aussitôt. Les uns, partisans de l'archidiacre Théophylacte, se réunissaient dans sa maison, les autres tenaient pour le diacre Paul. La plupart des magistrats et du peuple étaient pour lui plutôt que pour l'archidiacre. Le très saint homme ne quittait jamais le patriarcat et servait avec assiduité en compagnie de quelques fidèles son frère malade. Dès que celui-ci eut quitté cette vie et eût été inhumé avec de grands honneurs dans la basilique Saint-Pierre, les partisans du diacre Paul qui formaient la partie la plus saine et la plus forte – *validior et fortior* – l'élurent au suprême pontificat. Après cela, ceux qui s'étaient groupés autour de l'archidiacre se dispersèrent. C'est ainsi qu'avec l'accord de Dieu, ce saint homme fut désigné au siège apostolique et consacré pontife.

C'était au temps des empereurs Constantin et Léon. Le nouveau pape était doux, miséricordieux et ne rendait jamais le mal pour le mal. S'il avait un peu malmené quelqu'un par l'entremise d'iniques auxiliaires, aussitôt après, ému de pitié, il lui manifestait miséricorde et consolation. Beaucoup ont attesté que, de nuit, il se rendait en personne dans les maisons où se trouvaient de pauvres malades qui ne pouvaient quitter leur lit. Il circulait aussi avec ses familiers dans le silence de la nuit pour se rendre vers les déshérités, leur distribuait abondamment de la nourriture et leur apportait des secours. Il visitait également dans le secret de la nuit, les prisons et autres lieux d'enfermement. S'il s'y trouvait quelques personnes oubliées, il les arrachait à la mort et leur permettait de s'en aller libres. Beaucoup étaient liés par des dettes et opprimés par les usuriers – *feneratoribus*– : il acquittait leurs dettes et les rachetait du joug de la servitude. Aux veuves, aux orphelins et à tous ceux qui étaient dans le besoin, il portait secours.

Ce très saint pontife, pénétré des principes salutaires de son frère ainé et prédécesseur, réunit aussitôt après son décès, les

prêtres, le clergé et tout le peuple de Rome. Il se rendit dans le cimetière où reposait sainte Pétronille, au delà de la porte *Appia*, à environ deux milles de Rome. Il en retira le vénérable corps avec le sarcophage de marbre où il avait été mis. On y lisait en lettres sculptées *Aureae Petronillae, filiae dulcissime :* "A Aurélie Pétronille, fille très douce." Il n'y a pas de doute que le sculpteur ait été saint Pierre en personne afin de témoigner de son amour pour cette douce fille. Le pape transporta ce saint corps déposé dans le sarcophage sur un char neuf dans l'église de saint Pierre, avec des hymnes et des cantiques. Il fut enfermé dans un mausolée, près de l'église Saint-André, que le pape Étienne avait fait construire en l'honneur de Pétronille, sainte martyre du Christ. Le pape Paul l'orna comme il se doit, d'or, d'argent et de tentures. En aménageant cette église, il l'embellit d'un riche décor de peintures[1].

Il fit poser des grilles dans l'église Saint-Pierre pour ceux qui entraient dans le *presbyterium*, des deux côtés, à droite et à gauche. Il y investit 50 livres d'argent très pur.

Il était aussi le très ardent défenseur de la foi orthodoxe. Bien souvent, il envoya ses légats avec des lettres apostoliques, suppliantes et pleines d'admonestations, aux augustes Constantin et Léon. Il demandait le rétablissement de la vénération des saintes images du Seigneur Dieu, de sa mère, des saints apôtres et de tous les saints, prophètes, martyrs et confesseurs[2].

Ce saint pape se préoccupait sans relâche et avec une spirituelle application des cimetières des saints. Il en découvrit plusieurs qui étaient négligés, dans un abandon extrême et depuis longtemps au bord de la ruine. Il se hâta d'en retirer aussitôt les corps saints et au milieu des hymnes et des cantiques, il s'employa à les installer avec honneur dans les titres, diaconies et monastères ainsi qu'en diverses églises.

[1] Cette translation eut lieu le 8 octobre 757 ; le pape y fit transporter le *sabanum* ou linge de baptême, de Gisèle, la fille du roi Pépin et filleule du pape. Le sarcophage fut retrouvé en 1474, lors d'une restauration aux frais de Louis XI. Un siècle après, les reliques de la sainte furent mises dans une petite urne en marbre. L'église fut détruite sans aucun relevé au début du XVIe siècle. D. Sur cette vierge et martyre du Ier siècle, "fille spirituelle" de saint Pierre, cf. "Vie des saints et bienheureux", au 31 mai.

[2] C'est alors en Orient le pire moment de l'iconoclasme, avec le concile d'Hieria de 753 qui interdisait toutes les images.

Ce très saint pape construisit depuis ses fondations un monastère dans sa propre maison, en l'honneur de saint Étienne, martyr et pape et aussi de saint Silvestre, pape et confesseur du Christ[1]. Il édifia au dessus des constructions supérieures du dit monastère un oratoire où il déposa leurs corps avec grande dévotion. A l'intérieur de la clôture, il construisit une église d'une grande beauté qu'il décora de mosaïques et de marbres. Il y fit confectionner un baldaquin d'argent d'un poids de... livres. Il y fit venir d'innombrables corps saints qu'il retira des cimetières en ruine. A ce monastère, il affecta de nombreuses propriétés et domaines, tant ruraux qu'urbains, le dotant très largement – *superflue*– et abondamment d'objets en or et en argent et de toutes choses utiles. Il y installa une communauté de moines et décida que le chant des psaumes – *cynovium*– s'y ferait en grec. Par le Dieu tout-puissant et par tous les saints qui reposent en ce lieu, il décida, sous peine des plus graves sanctions que les louanges commenceraient aussitôt et assidûment.

Il construisit aussi une nouvelle église à l'intérieur de la ville sur la *via Sacra* près du temple de Rome[2] en l'honneur des apôtres Pierre et Paul. C'est en cet endroit que les princes des apôtres, à l'époque où ils furent couronnés du martyre, élevèrent leurs prières vers notre rédempteur et où ils fléchirent leurs genoux. C'est en ce lieu, en effet, que pour témoigner devant les générations futures, leurs genoux imprimèrent leurs marques dans une roche très dure dont on voit encore aujourd'hui la place[3]. Il restaura aussi le toit en ruine des saints apôtres situé *intra muros* sur la *via Lata*[4]. Dans l'église de l'apôtre Pierre, située hors les murs, il construisit un petit oratoire en l'honneur de la mère de Dieu, auprès de l'oratoire du pape saint Léon, près de l'entrée extérieure de Sainte-Pétronille et de Saint-André. Il l'orna de diverses mosaïques et métaux et y installa l'effigie statufiée de la sainte mère de Dieu en argent doré, d'un poids de 150 livres. Dans cet oratoire, il construisit pour lui-même une sépulture. Il

[1] Etienne (253-257) ; Silvestre (314-335).
[2] A l'emplacement de la basilique constantinienne. D.
[3] Notre texte ne parle pas de la chute – légendaire– en ce lieu de Simon le Magicien, après sa demande éhontée auprès des apôtres (Act. 8, 9) ; Grégoire de Tours y fait allusion (*In glor. mart. , 27.*)
[4] La basilique des Saints-Philippe-et-Jacques.

fit aussi construire devant le Sauveur, dans l'entrée, en avant de la tour de Sainte-Marie *ad Grada,* dite du paradis, un oratoire en l'honneur de Marie qu'il décora d'un ouvrage magnifique.

Tandis qu'en été, il séjournait dans l'église Saint-Paul pour se prémunir de la trop grande chaleur, il fut saisi de maladie et y termina sa vie. Il y fut inhumé et il se passa presque trois mois avant ses funérailles. Ensuite les Romains et d'autres gens aussi firent transporter son corps par bateau sur le Tibre dans l'oratoire qu'il avait lui-même préparé.

Il fit une ordination en décembre : 12 prêtres et deux diacres ainsi que des évêques pour divers lieux au nombre de... L'épiscopat fut vacant un an et un mois. C'est alors que Constantin s'empara du siège apostolique.

Étienne III (768-772) était Sicilien. Son père se nommait Olibon. Il siégea 3 ans, 5 mois et 28 jours. C'était un homme solide, savant dans les divines Écritures, rempli des traditions ecclésiastiques et très constant observateur de celles-ci. Il était tout enfant quand il vint de Sicile à Rome. Le seigneur Grégoire, troisième du nom, le confia au monastère de saint Chrysogone qu'il venait tout juste de fonder. Il y devint clerc puis moine. Par la suite, le seigneur Zacharie le fit sortir de ce monastère et l'affecta à la Chambre du patriarcat du Latran. Il l'ordonna ensuite prêtre au titre de Sainte-Cécile, mais en raison de la réserve de sa chasteté, il le garda dans son service du Latran. Les suivants, c'est-à-dire les pontifes Étienne et Paul le gardèrent de même à leur service en raison de son pieux commerce.

Son prédécesseur Paul demeurait alors dans l'église Saint-Paul en raison de la pénible chaleur de l'été et s'y trouva affecté d'une grave maladie. Jour et nuit, ce très saint Étienne se consacrait à son prédécesseur, ne s'éloignant jamais de sa couche jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit.

---

Sitôt que la vie l'eût quitté, un certain duc Toto qui résidait alors à Nepi, arriva dans la ville accompagné de ses frères, Constantin, Passibon et Pascal. De la ville de Nepi et des autres villes de Tuscie, ils avaient rassemblé une multitude de soldats et aussi une foule de paysans. Ils entrèrent par la porte Saint-Pancrace et se réunirent en armes dans la maison de Toto. Ils élurent sans retard Constantin qui était laïc. Un grand nombre d'entre eux qui étaient revêtus de la cuirasse l'introduisirent au palais du Latran, comme font les brigands. Ils montèrent dans les locaux de la vidamie – *vicedominio*– et, après avoir retenu l'évêque Georges, ils le forcèrent à donner la bénédiction de la cléricature à Constantin. L'évêque refusa net et, tombant à terre, se prosterna aux pieds de Constantin, l'adjurant fermement par tous les saints mystères de quitter la place et de renoncer au projet de cette affaire impie. Il ajoutait qu'il ne fallait pas que s'accomplissent dans l'Église de Dieu des nouveautés aussi inouïes. Pendant qu'il tenait ce langage, beaucoup de ceux qui avaient participé à cette élection impie se dressèrent contre lui et le menacèrent si bien que, vaincu par la peur, l'évêque Georges lui accorda la bénédiction de la cléricature. Devenu clerc, il s'empara du patriarcat du Latran.

Le lendemain matin, il fut consacré sous-diacre puis diacre par ce même évêque dans la chapelle Saint-Laurent à l'intérieur du palais, à l'encontre des saints canons. Il se fit alors prêter serment par l'ensemble du peuple et le dimanche suivant, une multitude en armes se précipita dans l'église Saint-Pierre. Il y fut consacré pape par ce même Georges, évêque de Penestre et par deux autres évêques, Eustrate d'Albano et Citonat de Porto. Pendant un an et un mois, il accapara le siège apostolique.

Voyant cela, le primicier et conseiller – *consiliarius*– Christophore, animé du zèle de la foi, ainsi que son fils Serge qui était alors sacellaire, préférèrent plutôt mourir que de voir sur le siège apostolique une telle innovation et une si inique usurpation. Tous les jours, dans les pleurs et les lamentations, ils simulèrent le désir de devenir moines et demandèrent à Constantin d'être déchargés de leurs fonctions. Ils affirmaient qu'ils voulaient se rendre au monastère du Sauveur[1] et qu'en ce lieu, ils demanderaient d'y vivre dans l'état monastique. Après avoir reçu le serment du primicier Christophore et, croyant ce qui lui était ainsi dit, Constantin les congédia. Le primicier et son fils Serge, ancien sacellaire et ensuite secondicier, se hâtèrent de gagner la frontière des Lombards alors que l'abbé aurait bien voulu les garder dans son monastère : ils disaient qu'ils s'efforçaient d'agir pour le salut de l'Église de Dieu.

Le duc de Spolète les conduisit donc près de son roi. Après qu'ils eurent été présentés à son regard, ils le supplièrent de toutes leurs forces de leur porter secours afin de libérer d'une telle nouveauté l'Église de Dieu.

Tandis que le primicier Christophore et son fils Serge étaient auprès du roi Didier, l'envahisseur du siège fit une ordination : 8 prêtres, 4 diacres ainsi que des évêques au nombre de 9 pour divers lieux. Ceci dura un an et un mois. L'évêque de Penestre, Georges, qui l'avait consacré diacre et pape, peu de jours après le sacre , fut atteint d'une grave maladie et devint paralysé : il ne put jamais plus célébrer la messe ni porter sa main droite, desséchée et contractée, à son visage et termina sa vie ainsi démuni de toute force.

[1] Près de Rieti, duché de Spolète.

Pendant ce temps, le primicier Christophore et Serge furent renvoyés par le roi. Serge se retrouva à Rieti avec le prêtre Waldipert et beaucoup d'autres gens de cette ville et aussi de Forcano avec d'autres Lombards du duché de Spolète. Ils se dirigèrent rapidement vers Rome, c'était le 29 juillet, indiction 6, le soir à la nuit tombante, lors des vigiles des saints martyrs Abdon et Senn ; ils occupèrent le pont *Salarius*.

Le lendemain, ils traversèrent le pont *Milvius*, arrivèrent à la porte Saint-Pierre et s'avancèrent ensuite jusqu'à la porte Saint-Pancrace. Certains proches de Christophore et de Serge faisaient le guet et gardaient cette porte. Apercevant Serge qui approchait, ils lui firent signe et lui ouvrirent : c'est ainsi que Serge, Waldipert et les Lombards entrèrent à Rome. Ils montèrent sur les murs de la ville avec un petit étendard et, craignant le peuple romain, n'osèrent jamais descendre du Janicule et s'y installèrent avec une grande peur dans l'esprit.

Toto et Passibon son frère, ignorant l'habileté des conspirateurs, coururent avec quelques autres à la dite porte. Il y avait parmi ces conspiratreurs le secondicier Demetrius, le chartulaire Gratiosus qui fut ensuite duc, lesquels étaient en accord avec ces néfastes comploteurs[1].

Ils s'approchèrent des Lombards lorsque l'un d'eux provoqua le duc Toto : il semblait le plus belliqueux de tous et se nommait Racipert. Il frappa violemment le duc qui, esquivant le coup riposta et le tua. Voyant cela, les Lombards commencèrent à fuir mais le secondicier Demetrius et Gratiosus qui se tenaient derrière Toto, le frappèrent dans le dos avec leur lance, le terrassèrent et le tuèrent. Passibon s'enfuit alors au Latran et annonça à son frère Constantin ce qui s'était passé. Entendant cela, celui-ci prit la fuite accompagné de Passibon et de l'évêque – vidame Théodore, dans la basilique du Sauveur. Ils descendirent ensuite vers le baptistère – *ad fontes*– dans l'église Saint-Venance et y demeurèrent quelque temps. Pensant qu'ils pourraient s'enfuir plus facilement par le vestiaire, ils y montèrent, entrèrent dans l'oratoire de Saint-Césaire, fermèrent les portes sur eux et y demeurèrent. Quelques heures après, des gardes de la milice urbaine les en délogèrent et les mirent en lieu sûr.

[1] On doit remarquer que l'auteur n'arrive pas à cacher son aversion pour les Lombards, tout en souhaitant la réussite du "complot", d'où son texte embarrassé.

Le lendemain dimanche, le prêtre Waldipert, sans que Serge eût été mis au courant, réunit quelques Romains. Ils se rendirent au monastère Saint-Vitte, en sortirent le prêtre Philippe, l'élurent et l'acclamèrent avec des chants de louanges : "Saint Pierre a élu Philippe pape !" Ils le menèrent ensuite selon l'usage dans la basilique du Sauveur. Après que la bénédiction eut été donnée, ainsi que la paix sur tous par l'évêque selon l'antique coutume, ils l'introduisirent au palais du Latran. Il fut placé sur le siège pontifical et il renouvela à tous la paix qu'il avait déjà donnée dans la basilique. Il monta à l'étage et, selon la coutume pontificale, ouvrit sa table à quelques-uns des premiers de l'Église et aux plus gradés de l'armée. Peu de temps après, arriva le primicier Christophore. Apprenant l'élection de Philippe, il entra dans une violente colère et affirma devant les Romains qu'il n'entrerait jamais à Rome tant que le prêtre Philippe ne serait pas expulsé du Latran. Gratiosus et quelques Romains mirent dehors le prêtre en question qui descendit par l'escalier qui mène jusqu'au bain – *ad balneum* – et rentra, accompagné d'un grand respect, dans son monastère.

Le jour suivant, le primicier Christophore réunit aux Trois-Déesses[1] tous les prêtres, les principaux militaires et tout le peuple romain du plus grand au plus petit. Après avoir débattu, ils tombèrent tous d'accord sur la personne d'Étienne. Ils se rendirent au titre de Sainte-Cécile où ce prêtre menait une religieuse vie, l'élurent au pontificat avec acclamations et louanges et le conduisirent au patriarcat. Tous les rites de son élection accomplis, il accéda, avec l'aide de Dieu, au pontificat suprême.

Pendant l'élection de ce saint homme, quelques pervers se réunirent. Ils n'avaient pas Dieu devant les yeux, ne craignaient pas le terrible jugement futur et s'étaient voués à des individus pestiférés auxquels Dieu a donné ce qu'ils méritaient. Ils s'emparèrent de l'évêque-vidame Théodore et, ce qui est horrible à dire, ils lui arrachèrent les yeux et lui coupèrent la langue. Il semble qu'ils arrachèrent aussi les yeux de Passibon et montrèrent une telle inhumanité envers eux qu'ils ne permirent pas qu'ils fussent portés dans leur demeure pour y recevoir des soins que leurs hommes auraient dû leur donner. Bien plus, après s'être emparés

[1] A l'angle Nord du forum. D.

de leurs biens et de leurs gens, ils firent entrer l'évêque Théodore dans le monastère de Clivus Scauris où, dévoré par la faim et la soif et implorant vainement de l'eau, il mourut. Passibon fut, de son côté, emmené dans le monastère de Saint-Silvestre. Quant à Constantin, l'envahisseur du siège apostolique, ils lui attachèrent un grand poids aux pieds, le firent asseoir sur un cheval muni d'une selle réservée aux femmes et le menèrent devant tout le monde dans le monastère de Cellanovas[1].

Le samedi suivant, à la pointe du jour, la veille de l'ordination d'Étienne, se réunirent dans la basilique du Sauveur plusieurs prêtres, clercs et évêques et le dit Constantin fut amené devant l'assemblée. Lecture faite des très saints canons, il fut déposé. Se levant alors, le sous-diacre Maurianus lui arracha le pallium – *orarium*– du cou, le jeta à ses pieds et lui coupa ses chaussures d'honneur – *campagos.*

Le dimanche, le très saint Étienne reçut la consécration pontificale. Une prière de pénitence et de confession fut adressée par le peuple romain auprès de la clémence divine. Ils avouèrent ainsi tous qu'ils avaient péché lors de l'ordination impie de Constantin, l'usurpateur du siège et qu'ils se détournaient de lui. Cette même confession fut relue à haute voix par l'archiviste Léonce depuis l'ambon de Saint-Pierre.

Après cela, l'armée romaine tout entière ainsi que celle de Tuscie et de Campanie se réunirent et se dirigèrent vers Alatri en Campanie où séjournait le tribun Gracilis, partisan de Constantin l'usurpateur, et où il avait commis de nombreux méfaits. Après avoir assiégé la ville, ils l'en retirèrent et l'envoyèrent à Rome où, placé sous bonne garde, il passa plusieurs jours. Ensuite, d'iniques Campaniens qui séjournaient à Rome, sermonnés par d'autres qui étaient encore plus méchants qu'eux, le firent sortir de prison sous prétexte de le mener dans un monastère. Arrivés au Colisée, ils lui crevèrent les yeux et lui coupèrent la langue.

Quelques jours après ces événements, les Toscans et les Campaniens sévissaient toujours à Rome et c'est sous l'autorité des plus forts d'entre eux et de Gratiosus en particulier, que de telles atrocités étaient commises. Méprisant toute crainte de Dieu, avec un groupe de soldats toscans et campaniens, ils entrè-

[1] Ces deux monastères étaient occupés par des moines grecs.

rent au petit jour dans le monastère de Cellanovas où l'usurpateur était confiné. Ils l'en firent sortir, lui arrachèrent les yeux et l'abandonnèrent sur une place.

Après cela, certains s'insurgèrent contre le prêtre Waldipert qui était lombard. Ils l'accusaient d'avoir eu l'intention, à la suggestion de Théodice, duc de Spolète et de quelques Romains, de tuer le primicier Christophore ainsi que d'autres notables romains et de s'emparer de Rome. Le vidame, nommé aussi Christophore, avec une foule de gens se mobilisèrent pour l'arrêter. Quand il l'apprit, il se sauva dans l'église de la mère de Dieu que l'on nomme *ad Martyres.* C'est le vidame lui-même qui l'en sortit quoi qu'il portât une image de la toujours vierge Marie. Ils l'incarcérèrent dans une prison très sûre appelée *Ferrata, "*la Ferrée", située dans le grand cellier. Quelques jours après, ils le tirèrent de cette prison, le jetèrent à terre près de la barrière du Latran, lui arrachèrent les yeux et lui coupèrent cruellement la langue. Ils le conduisirent ensuite à l'hôpital de Valerius et, à la suite des blessures faites à ses yeux, il mourut.

---

Aussitôt après son ordination, le très saint pontife Étienne envoya en Francie, vers les très excellents Pépin, Charles et Carloman, rois des Francs et patrices des Romains, le secondicier Serge qui faisait alors fonction de *nomenclator.* Il supplia leurs Excellences par une lettre apostolique d'envoyer quelques évêques savants dans les divines Écritures et les institutions des saints canons afin de tenir un concile à Rome. Il aurait pour but de se prémunir contre l'erreur impie et téméraire que l'usurpateur Constantin avait osé perpétrer. C'est en se hâtant vers la Francie que Serge apprit que le roi très chrétien, Pépin, avait quitté cette lumière. Il continua le chemin entrepris et parvint près de ses deux fils, les frères Charles et Carloman, roi des Francs et patrices des Romains. Il leur remit la lettre du pape et fut ensuite reçu par eux avec une digne bienveillance : il obtint tout ce pour quoi il avait été envoyé. Les rois très chrétiens dépêchèrent en effet douze évêques des diverses régions de la Francie, des hommes très honnêtes et fort doctes dans les divines Écritures et les rites des saints canons. Voici leurs noms : Vulchard de Sens, archevêque de la province des Gaules, Georges d'Amiens, Vulfran de Meaux, Lull de Mayence, Gangen de Tours, Adon de Lyon, Hermenemarius de Bourges, Daniel de Narbonne, Ermenbert

de Worms, Berohelpos de Würtzburg, Erlolfos de Langres, Tilpin de Reims et Gislabert de Noyon.

Ils se réunirent à Rome au mois d'avril, indiction 7 ; le très saint pape leur adjoignit divers évêques de Tuscie et de Campanie et d'autres encore de la province d'Italie. Voici leurs noms :

Valentin, prêtre et le diacre Jean, représentant Léon, archevêque de Ravenne, Joseph, évêque de Tortone, Lantfred de Castrum près d'Orvieto, Aurianos de Toscanella, Radoin de Bagnore, Pierre de Populonia, Filderald de Luni, Théodore , archiprêtre et le diacre Pierre remplaçant Jérôme de Pavie, Pierre de Caere, Maur de Bomarzo, Léon de Civita Castellana, Serge de Ferrentino, Jordan de Segni, Ado d'Orte, Ansald de Narni, Nigrotius d'Anagni, Agathon de Sutri, Étienne de *Centumcellae ,* Théodose de Tivoli, Pinis de *Tres Tabernae*, Boniface de Priverno, Léonin d'Alatri, Valerin de Trebi, Bon de Monterano, Grégoire de la région de *Silva Candida,* Eustrace de la région d'Albano, Citona de Porto, Citona de Velletri, Potho de Nepi, Antonin de Cesena, Jean de Faënza, Stabilis de Pesaro, Georges de Sinigallia, Maur de Fano, Serge de Ficulcae, Julien de Cagli, Sabatius, prêtre remplaçant Marin d'Urbino.

Quand ils furent tous réunis, le concile se tint dans la basilique du Sauveur, près du Latran, sous la présidence du saint pape Étienne. Tous les évêques s'étant assis avec lui, on amena l'usurpateur Constantin que l'on avait déjà aveuglé. A la question délicate qui lui fut posée, à savoir pourquoi, alors qu'il était laïc, il avait envahi le siège apostolique et pourquoi il s'était prêté à une erreur d'une si inique nouveauté, il affirma devant tous que violence lui avait été faite. Il ajouta qu'il avait été élu par le bras populaire – *populo brachio*– et contraint de se rendre au patriarcat du Latran à cause des dommages et préjudices que le pape Paul avait causé au peuple romain. Ensuite, se prosternant à terre, étendant les mains sur le pavé, il pleura en reconnaissant qu'il avait péché plus souvent qu'il y a de grains de sable dans la mer et il implora le pardon. Ils le firent se relever et ne prononcèrent aucune condamnation ce jour là. Le lendemain, ils le firent revenir et l'interrogèrent sur cette nouveauté impie. Il répondit qu'il n'avait rien fait de nouveau, que Serge était laïc quand il devint archevêque de Ravenne et qu'Étienne, lui-même laïc, avait été rapidement consacré évêque de Naples. Après qu'il eut dit cela, des prêtres, emportés par la colère dans le zèle de la tradition ecclésiastique universelle, lui

firent courber l'échine en le giflant et l'expulsèrent de l'église[1]. Ensuite, toutes les décisions qu'il avait prises furent annulées et aussi tout ce qui avait été publié par écrit pour une soi-disant confirmation de sa part fut jeté au feu au milieu du *presbyterium* de l'église. Ceci accompli, le saint pape Étienne, les prêtres et le peuple de Rome se jetèrent à terre et, dans un flot de larmes, chantèrent : "Kyrie eleison". Ils avouèrent tous qu'ils avaient commis une faute en recevant la communion des mains de ce Constantin et, à ce propos, une pénitence fut appliquée à tous.

Les très saints canons furent alors présentés et examinés avec soin. Il ressortit de ce concile sacerdotal que, sous peine d'anathème, jamais personne appartenant au monde laïque ou à un autre ordre ne put jamais être promu à l'honneur sacré du pontificat, s'il n'avait, montant les divers degrés, été promu diacre ou prêtre-cardinal. Plusieurs autres points qui manquaient à la rigueur canonique furent alors corrigés aussi par ce même concile.

Au sujet des évêques, prêtres et diacres que Constantin avait consacrés, il fut décidé ce qui suit. Les évêques qui avaient été prêtres ou diacres furent rétrogradés à leur état antérieur. S'ils trouvaient grâce auprès du peuple de la ville, une élection nouvelle serait alors organisée, selon la coutume, par le clergé et le peuple. Ils viendraient ensuite recevoir la consécration par le saint pape Étienne. Quant aux prêtres et aux diacres, ils seraient de même réduits à leur état antérieur. Ensuite, si quelques-uns trouvaient grâce devant le pontife, il les ordonnerait prêtre ou diacre. Ils décidèrent aussi que parmi ceux qui seraient consacrés de cette façon, aucun d'eux ne put jamais accéder à un poste supérieur ni un prêtre promu au suprême pontificat de peur qu'une erreur impie semblable ne se répandît à nouveau dans l'Église.

Le saint pape Étienne proclama clairement devant tout le collège sacerdotal, qu'il n'était en aucune façon concerné par la consécration de ces prêtres et ces diacres. Pour ces laïcs qui avaient été consacrés par Constantin, on décida qu'ils devraient vivre dans l'état religieux le reste de leurs jours, ou chez eux ou bien encore où ils l'entendraient.

[1] C'est seulement à la troisième session du concile que Constantin fut soumis à une pénitence, Mansi, XII, 710.

Les décisions de cette sorte une fois promulguées, les évêques qui avaient été consacrés par Constantin furent réduits à leur état antérieur. Élus à nouveau par le clergé et le peuple, ils se présentèrent au siège apostolique et furent consacrés par le saint Père. Les prêtres et les diacres, quant à eux, demeurèrent en l'état prévu jusqu' la mort du pontife qui ne les ordonna jamais. Par ce même concile, on décida que tout ce que Constantin avait fait concernant les sacrements ecclésiastiques et le culte divin serait refait, à l'exception du baptême et du saint chrême[1].

---

Après cela, le concile rechercha aussitôt auprès des divers témoignages des saints Pères ce qui concernait les saintes images du Seigneur Dieu, de sa sainte et glorieuse mère, la toujours vierge Marie, de tous les apôtres, de tous les saints prophètes, martyrs et confesseurs. Après avoir tout examiné soigneusement, ils décidèrent que ces saintes images seraient vénérées par tous les chrétiens avec une respectueuse affection. Ils constatèrent que cette pratique avait été celle de tous les papes précédents et de tous les vénérables Pères jusqu'à aujourd'hui et que cela s'était transmis à tous par la mémoire en une pieuse componction. Ils confondirent et anathématisèrent l'exécrable concile qui, en terre grecque, avait récemment décrété la déposition de ces saintes images[2].

Après avoir pris ces décisions et les avoir promulguées, le saint pontife réunit les prêtres et tout le peuple. Ils se rendirent à Saint-Pierre, nu-pieds en chantant hymnes et cantiques. L'archiviste Léonce, montant à l'ambon, lut à haute voix tout ce qui avait été arrêté. Puis, trois évêques, Grégoire de *Silva Candida*, Eustrace d'Albano et Théodose de Tivoli, montèrent aussi à l'ambon et proclamèrent que personne , sous peine d'anathème, en quelque temps que ce fût, ne pût transgresser en aucune façon ce qui avait été statué par ce concile.

---

Quelque temps après, l'archevêque de Ravenne quitta cette vie[3]. L'archiviste de cette Église, Michel, qui n'était muni d'aucu-

[1] Il peut s'agir de la confirmation ou de la consécration du saint chrême, le jeudi saint de l'an 768. D.
[2] Le concile iconoclaste d' Hieria, en 753.
[3] Le 25 août 770.

ne dignité sacerdotale se rendit aussitôt à Rimini près du duc Maurice. Ce très néfaste Maurice réunit aussitôt une armée en accord avec Didier le roi des Lombards, se dirigea vers Ravenne et y entra. Il désigna par la force – *brachio forti*– le dit Michel et l'introduisit dans l'*episcopium* de Ravenne. L'archidiacre Léon qui était destiné à être élu à l'ordre archiépiscopal fut déporté à Rimin*i* où Maurice le fit détenir en une stricte prison. Ensuite, Maurice, Michel et des magistrats de Ravenne se rendirent près du pape, lui promettant force récompenses s'il acceptait de sacrer Michel archevêque. Aucune promesse ne put déterminer le pape à consacrer Michel. Il répondit qu'il n'avait aucune raison pour le faire puisque Michel n'était pas revêtu du grade du sacerdoce. Il lui fit parvenir des légats et une lettre où alternaient prières et argumentations afin qu'il renonçât à son inique projet, mais sans résultat. Pendant ce temps, Michel fit de nombreux cadeaux à Didier, roi des Lombards. Se servant de tout ce dont cette église était pourvue et paré de ses divers fastes, il tint par la force cet épiscopat envahi pendant plus d'un an, le pillant et le réduisant à une grande pauvreté. Les néfastes partisans de Michel ne purent cependant en aucune manière fléchir l'inébranlable constance du pontife.

Arrivèrent alors des envoyés de l'excellent Charles, roi des Francs. Ils furent dirigés vers Ravenne par le prélat qui les fit accompagner de ses propres légats ainsi que de Ravennates. Aussitôt arrivés, ils s'opposèrent à Michel, l'expulsèrent sous les huées de la maison épiscopale, l'expédièrent enchaîné à Rome et choisirent l'archidiacre de cette Église, Léon, déjà cité. Ce dernier, accompagné de prêtres, de magistrats et du peuple de Ravenne, vint auprès du siège apostolique et le saint Père le consacra archevêque.

Ce très saint pape tenait à l'observation de la tradition ecclésiastique si bien qu'il restaura les rites anciens de l'Église pour différents grades de la cléricature. Il décida que chaque dimanche fût célébrée par les sept cardinaux hebdomadiers qui servaient dans l'église du Sauveur, une messe solennelle sur l'autel de saint Pierre et qu'y fût chanté un "Gloria in excelsis Deo". Il y fit confectionner trois supports en argent au dessus des grilles qui mènent à l'autel où des images furent installées au frontispice, ceci pour les trois églises de Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-André.

Ce très saint pontife prenait grand soin d'envoyer des représentants et des lettres d'information à l'excellent Charles, roi des Francs ainsi qu'à son frère le roi Carloman.

---

Le primicier Christophore et le secondicier Serge bataillaient durement afin d'exiger du roi des Lombards la restitution à saint Pierre des droits – *justitiae*– que, d'un cœur endurci, il ne voulait pas rendre. Animé d'une grande fureur contre Christophore et Serge, il manigança pour les supprimer. Pour cela, avec une maligne habileté, il fit semblant de vouloir se rendre à Rome afin d'y prier près de saint Pierre. Dans le but de les capturer, il envoya clandestinement des cadeaux au cubiculaire Paul, surnommé Afiarta, ainsi qu'à d'autres impies et il les persuada qu'ils devraient faire naître du ressentiment apostolique à l'encontre de Serge et de Christophore. Paul était d'accord avec lui et avait décidé pour sa part de leur perte. Quand le père et le fils apprirent que Didier s'apprêtait à venir à Rome, ils réunirent aussitôt beaucoup d'hommes de Tuscie, de Campanie et du duché de Pérouse et se préparèrent en un rassemblement populaire à résister vaillamment au roi Didier. Ils firent fermer les portes de la ville et murèrent les autres passages. Tous étaient ainsi prêts à la défense de la cité.

Pendant que se passaient ces choses, le roi Didier arriva rapidement avec son armée de Lombards à Saint-Pierre. Il envoya aussitôt des gens au pontife et le pria de vouloir bien le rencontrer, ce qui fut fait. Quand ils furent en présence l'un de l'autre, ils parlèrent des droits de saint Pierre, puis le pape retourna dans la ville.. Paul, avec ses odieux associés, après s'être entendu avec le roi lombard, tenta par séduction trompeuse de fomenter une insurrection contre Christophore et Serge et de les tuer. A cette nouvelle, ces derniers rassemblèrent le peuple et montèrent en armes au Latran afin de capturer les traîtres. La foule qui arrivait selon l'habitude en faisant du bruit, entra avec ses armes dans la basilique du pape Théodose où se trouvait le pontife. Il les invectiva violemment, leur demanda pourquoi ils étaient entrés avec leurs armes dans le patriarcat.

A la suite de pourparlers, le pape sortit le lendemain pour se rendre à Saint-Pierre afin de s'entretenir avec le roi. Quand ils furent ensemble, Didier, laissant de côté les droits de saint Pierre, insista uniquement sur la trahison – *pro deceptione*– de Christophore

et de Serge. Il fit ensuite fermer toutes les portes de Saint-Pierre et ne permit à aucun des Romains qui avaient accompagné le pape de sortir de l'église. Le bienveillant pontife envoya André évêque de Penestre et Jordan, évêque de Segni, à la porte de la ville où se tenaient Christophore et Serge accompagnés d'une foule de gens. Ils les mirent devant le choix d'entrer dans un monastère afin de sauver leur âme ou bien de venir à Saint-Pierre pour y discuter. Craignant la fureur maligne du Lombard, ils n'osèrent point se rendre auprès de lui, affirmant qu'ils préféraient s'en remettre entre les mains des Romains, leurs frères et leurs concitoyens plutôt qu'entre des mains étrangères.

Le peuple qui avait entendu ces propositions de la bouche des évêques fut tout à coup troublé. Les cœurs se b*ri*sèrent et chacun commença à s'éloigner d'eux. Le duc Gratiosus qui était pourtant parent de Serge fit semblant de rentrer chez lui et rassembla quelques Romains. Ils se dirigèrent ensemble vers la porte dite du Port. La trouvant fermée, ils eurent le courage de la sortir de ses gonds et c'est de cette manière qu'ils arrivèrent de nuit près du pape. Christophore et Serge comprirent qu'ils étaient en grand danger. Serge, le premier, la même nuit, à l'heure où la cloche sonne[1], descendit par le mur et entra à Saint-Pierre. Les gardes lombards qui se tenaient sur les marches de l'église le conduisirent à leur roi. Son père le suivit et ils furent mis en présence du pape qui ordonna qu'ils aient la vie sauve en se faisant moine.

Après cela, le pape, prenant congé du roi, rentra à Rome. Il laissa Christophore et Serge à Saint-Pierre en souhaitant qu'à la faveur de la nuit, ils fussent conduits sains et saufs à Rome en dépit des pièges de leurs ennemis. Alors que le soleil commençait à incliner à l'Ouest, le cubiculaire Paul et d'autres haïssables complices, rassemblèrent une foule de gens, rencontrèrent Didier et mirent sur pied avec lui leur horrible projet. Ils retirèrent Christophore et Serge de l'église Saint-Pierre, les menèrent avec quelques Lombards jusqu'à la porte de la ville et là, leur crevèrent les yeux. Christophore fut conduit dans cet état au monastère de Sainte-Agathe et là, après trois jours de souffrance en raison de ses yeux crevés, il mourut. Quant à Serge, il fut mené au monas-

[1] Vers le milieu de la nuit en temps de carême. D.

tère de Clivus Scauri et ensuite dans le cellier du Latran ; il y demeura jusqu'à la mort du pape.

Tous ces malheurs viennent des iniques interventions du roi des Lombards, Didier[1].

Ce très saint pape fit une ordination en décembre : 5 prêtres, 4 diacres et 16 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre. L'épiscopat fut vacant pendant 9 jours.

[1] En réalité, le biographe nous a donné assez de preuves de la lâcheté d'Etienne III qui devait son élection aux deux victimes, lesquelles n'avaient pourtant pas hésité à solliciter l'aide des Lombards pour cela, sans rien vouloir céder par ailleurs des droits du siège romain.

HADRIEN (Ier) (772-795) était Romain, son père Théodore était de la région de la *via Lata*. Il siégea 23 ans, 10 mois et 17 jours. C'était un homme très connu, issu d'une famille noble et pourvu d'une parenté romaine fort puissante. Sa personne était soignée et agréable. Il fut le défenseur constant et très courageux de la foi orthodoxe, de sa patrie et du peuple qui lui avait été confié. Il résista avec l'aide efficace de Dieu aux ennemis qui attaquaient la sainte Église et la république. Il fut le consolateur miséricordieux des pauvres et des nécessiteux. Avec application, il observa en outre les institutions transmises par la tradition ecclésiastique et les saints Pères.

Une fois son père mort, ce très saint homme fut confié tout enfant à sa mère. Quand elle fut morte, il fut éduqué par son oncle Théodote, autrefois consul et duc, ensuite primicier de notre sainte Église. Sorti de l'enfance et alors qu'il était encore laïc, il s'adonnait aux études religieuses. Modeste et chaste, on le voyait souvent dans l'église Saint-Marc qui était voisine de sa maison. C'est là qu'il rendait jour et nuit des louanges à notre Dieu et que, vêtu d'un cilice, il châtiait son corps par des jeûnes. Il distribuait aussi volontiers selon ses possibilités des aumônes à ceux qui étaient dans le besoin. Le mérite de sa bonne conduite résonnait souvent aux oreilles de tous les Romains et se renommée se répandait de tous côtés : elle lui venait de sa noblesse et de sa modestie. Le très saint pape Paul, voyant sa vie faite de pieuses fréquentations, d'activités religieuses et de mœurs remarquables décida de l'intégrer au clergé. Il le nomma notaire régionnaire dans l'Église et ensuite l'ordonna sous-diacre. Après la disparition du pape Paul, Étienne Second, dit le Jeune, fut promu au pontificat. Constatant les mérites de ses religieuses relations, il promut Hadrien dans l'ordre des diacres. Il rayonnait alors de multiples activités spirituelles, mettait le plus grand soin à chanter l'évangile pour le peuple, d'une voix claire et divine ainsi qu'à pratiquer la tradition ecclésiastique. Il brillait tellement de la grâce du Saint-Esprit dans son cœur qu'il était reconnu par tous efficace et compétent. Ainsi fut-il, dès que le seigneur Étienne eut quitté cette vie, aimé qu'il était d'une grande affection par le peuple romain, élu au pontificat suprême.

Le jour de son élection, à l'heure même où il fut élu, il fit revenir tous les magistrats – *judices*–, tant clercs que militaires qui avaient été exilés dans les derniers jours du pape Étienne, par le

cubiculaire Paul dit Afiarta et d'autres affreux associés. Il fit aussi libérer ceux qui étaient détenus dans de strictes prisons si bien que tous exultaient de joie avec lui. C'est alors qu'il reçut, avec la protection de Dieu, la consécration.

---

Peu après cela, le roi des Lombards, Didier, envoya à sa Sainteté ses représentants, le duc de Spolète Théodice, Tunnon, duc d'Eboli et Prandulus, son *vestiarius*. L'insistance persuasive de leur message était telle qu'elle voulait presque lier le pape avec les liens de l'affection. Le très saint pape leur répondit : "Je désire être en paix avec tous les chrétiens et aussi avec Didier votre roi. Je m'appliquerai à perpétuer cette paix résultant du traité qui a été établi entre les Romains, les Francs et les Lombards, mais comment puis-je croire aux paroles de votre roi ? Mon prédécesseur, le seigneur Étienne, de sainte mémoire, m'a en effet raconté dans le détail, sa frauduleuse sincérité, me disant qu'il lui avait menti dans toutes les choses qu'il avait promises par serment sur le corps de saint Pierre au sujet des droits – *justiciae*– qu'il devait rendre à la sainte Église. Il m'a aussi été dit que, sur son ordre, on avait arraché les yeux du primicier Christophore et de son fils Serge et ainsi assouvi sa vengeance sur ces deux dignitaires de l'Église. Il en est advenu pour nous de grands dommages et nul profit pour la cause apostolique. Mon prédécesseur, à cause de l'affection qu'il portait à son petit subordonné, m'a aussi confié qu'il lui avait envoyé ensuite des légats, Anastase, le premier *defensor* et le sous-diacre Gemmulus afin de l'exhorter à honorer les promesses faites à saint Pierre, et voici la réponse qu'il leur fit : "J'ai éloigné du pouvoir Christophore et Serge, cela devait suffire à l'apostolique Étienne, car ces derniers le dominaient et ne lui étaient pas nécessaires pour recouvrer ses droits. Si je n'étais pas venu en aide à l'apostolique, un grand malheur lui serait arrivé. Le roi des Francs, Carloman, en effet, qui était l'ami de ces deux hommes, était prêt avec son armée à venger leur mort, à s'emparer de Rome et à capturer le pape". Telle est la bonne foi de votre roi Didier : quelle confiance puis-je avoir en lui ?"

Telles sont les paroles que le très saint Hadrien adressa aux envoyés de Didier. Cela confirmait nettement que leur roi n'avait pas tenu les promesses faites sous le lien du serment au pape Étienne au sujet des droits et qu'il en était de même pour les liens indissolubles de charité qui auraient dû être noués entre eux. Sa

Sainteté, afin de régler tous ces problèmes et se fiant à leur paroles envoya cependant vers le roi ses légats, le notaire régionnaire et sacellaire Étienne et aussi Paul, cubiculaire et aussi *superista*[1].

Après avoir quitté Rome, ils prirent connaissance à Pérouse d'une nouvelle selon laquelle le roi Didier occupait la ville de Faënza, le duché de Ferrare et Comacchio dans l'exarchat de Ravenne. Ces territoires avaient été offerts à saint Pierre par le roi Pépin, de sainte mémoire, et par ses deux fils. Deux mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis l'élection du pape que le très atroce Didier avait envahi ces villes et menacé Ravenne. Il avait occupé les domaines et les propriétés des gens de cette ville, mis la main sur leurs réserves, leur personnel – *familia*– et leurs biens ainsi que sur tout ce qu'ils possédaient. Il ne leur restait de cette façon aucun espoir de survivre, ni pour l'archevêque Léon, ni pour tous les autres qui se trouvaient ainsi dans une situation de grande précarité et de vraie disette. Ils envoyèrent donc des représentants : les tribuns Julien, Pierre et Vitalien afin de supplier le saint pontife, en versant beaucoup de larmes, de leur venir en aide comme il le pourrait. Ils lui demandaient de lutter pour la récupération de ces villes, l'assurant qu'ils ne pourraient survivre si elles n'étaient pas rendues.

Pendant que ses légats, le sacellaire Étienne et le *superista* Paul se dirigeaient vers le roi, le pape lui envoya des demandes écrites afin qu'il rendît ces villes. Il l'admonestait rudement, lui demandant pourquoi il avait changé d'avis au sujet des promesses faites, pourquoi il ne rendait pas les droits de saint Pierre, pourquoi aussi il avait envahi les villes que ses prédécesseurs, Étienne II, Paul et Étienne III avaient possédées. Peu après qu'il eut envoyé ces admonestations et adjurations, il reçut de lui la réponse qu'il ne rendrait rien si auparavant il n'avait une entrevue avec lui.

C'est dans ces mêmes jours que l'épouse et les fils de Carloman, roi des Francs[2] se réfugièrent près du roi des Lombards accompagnés d'Autchair. Didier s'efforçait de faire en sorte que les fils de Carloman fussent reconnus et pour cela il essaya de séduire le

[1] Selon D., "chef de la maison militaire du pape", ce qu'il s'est parfois hasardé à traduire par "superiste". On comprend mal la confiance qu'Hadrien accorda à ce douteux personnage.

[2] Les neveux de Charlemagne et leur mère. Didier souhaite en faire les rivaux de leur oncle.

saint Père pour qu'il se rendît auprès de lui afin d'y oindre les jeunes princes. Il souhaitait ainsi installer la division dans le royaume franc et éloigner le saint pontife de la charité et de l'affection que lui témoignait le très excellent Charles, roi des Francs. Rome et toute l'Italie serait ainsi au pouvoir du royaume lombard. Mais, grâce à Dieu, il ne put rien obtenir car, tel un diamant, le saint Père demeura ferme et courageux dans son cœur.

Le *superista* Paul se trouvait alors près de Didier. Il lui promit de lui amener le saint Père : "Même s'il faut lui mettre une corde aux pieds, je le mènerai devant vous !" Pendant que ce même Paul était chez les Lombards, tout le monde apprit à Rome de quelle façon il avait fait assassiner le secondicier Serge quand, déjà aveuglé, il se trouvait en prison dans le cellier. Le saint pape se mit à redouter que cette divulgation ne parvînt aux oreilles de Paul et qu'il ne manigançât quelque complot plus grave en retournant vers le roi Didier et en s'attaquant au territoire romain et à l'exarchat de Ravenne. Il envoya donc dans le plus grand secret, par l'intermédiaire du tribun Julien, un message à l'archevêque de Ravenne Léon, un fidèle très cher. Il lui demandait d'arrêter Paul, à Ravenne ou à Rimini. Il venait de rencontrer Didier et se trouvait sur le chemin du retour. Arrêté à Rimini, il fut en effet mis en prison.

Le saint Père commença à enquêter avec soin sur la mort du secondicier Serge. Après avoir convoqué tous les gardiens de la prison, il les interroga adroitement pour savoir de quelle manière Serge en avait été sorti. Ils répondirent : "A la première heure de la nuit, arrivèrent le cubiculaire Calventzulus et le prêtre Lunissson, ainsi que le tribun Léonce, tous citoyens d'Anagni. Le cubiculaire sortit Serge de la prison, le pape Étienne étant encore en vie, huit jours précisément avant sa mort et il le livra aux Campaniens." Ce cubiculaire fut aussitôt amené à comparaître et interrogé sur la personne qui lui avait donné l'ordre de faire sortir Serge de prison pour être livré aux Campaniens. Il répondit qu'il s'agissait du cubiculaire Paul dit Afiarta, de Grégoire, défenseur régionnaire, du duc Jean, frère du pape Étienne et du cubiculaire Calvulus, tous Campaniens.

Le saint pape envoya ses légats en Campanie, à Anagni et se fit amener Lunisson et Léonce. Mis en la présence apostolique, ils furent fortement contrits et avouèrent qu'ils avaient agi sur

l'ordre du cubiculaire Paul, du défenseur régionnaire Grégoire, de Jean, frère du pape, de Calvulus, cubiculaire et malveillant comparse de Paul. Tels étaient les personnages qui avaient donné l'ordre de faire sortir Serge et de le tuer. Le pape envoya, avec les Campaniens dont on vient de parler, de très fidèles agents pour découvrir le lieu où Serge avait été assassiné et enterré. Ils parvinrent en un endroit appelé *Merulana*, près d'un arc peint qui se trouve le long de la rue qui conduit à l'église de la mère de Dieu *ad praesepe*. Près de l'arc, ils trouvèrent le corps de Serge, le cou serré par une corde et affreusement mutilé par des coups. Il n'y avait aucun doute qu'il avait été étranglé et mis en terre à demi-vivant.

A cette nouvelle, les dignitaires de l'Église ainsi que les chefs de l'armée montèrent avec le peuple vers le patriarcat du Latran et se prosternèrent devant les pieds apostoliques. Ils prièrent instamment le pontife de décider de la vengeance et de la réparation d'un outrage aussi inouï. Avoir massacré avec cruauté un homme déjà mutilé de multiples façons, on n'avait jamais lu cela nulle part. Ils ajoutaient que si la faute d'une telle ignominie n'était pas expiée, la réalisation d'une témérité plus grande encore se répandrait dans la ville et que des pervers en retireraient l'audace de faire bien pire.

Le saint Père, vaincu par les prières des magistrats et du peuple ordonna de livrer le cubiculaire Calvulus et les Campaniens déjà nommés au préfet de la ville afin d'être jugés devant le peuple selon la procédure criminelle. Conduits dans une prison publique au lieu dit "L'Éléphant", ils furent interrogés et avouèrent comme auparavant. Calvulus toutefois, durcissant son cœur, n'avoua qu'avec réticence que tout en avait bien été ainsi. Il rendit l'esprit dans cette même prison, par une mort cruelle.

Afin d'effacer la faute d'un si intolérable forfait, on décida d'envoyer les Campaniens en exil à Constantinople. Après cela, le pape ordonna que les corps de Christophore et de Serge fussent exhumés et il les fit ensevelir avec honneur dans l'église Saint-Pierre. Le cubiculaire Calvulus et les Campaniens avaient enfin reconnu l'acte d'accusation de leur forfait tel qu'il était. Le pape envoya les Campaniens d'abord à Ravenne afin que tout fût établi selon le droit à l'encontre de Paul. L'archevêque Léon reçut l'acte d'accusation, puis, aussitôt, sans autorisation apostolique fit traduire Paul devant le *consularius* de la ville. L'examen du dossier

fut repris devant les Ravennates : il fut démontré que l'accusation d'un tel crime était fondée et Paul fut jugé sur cette conclusion. Le saint Père ne fut averti de cela, ni par l'archevêque, ni par quelque Ravennate que ce fût, mais il l'apprit par d'autres personnes. Pendant ce temps, le pasteur suprême, souhaitant sauver l'âme de Paul des périls éternels, fit écrire aux grands et augustes empereurs Constantin et Léon pour leur soumettre son intention. Après avoir parlé de la mort de Serge, aveuglé au préalable, il priait leurs impériales Clémences de recevoir le dit Paul afin qu'il pût se racheter d'un si grand crime. Il leur demandait de donner des ordres pour qu'il fût détenu en exil dans une région de la Grèce. Il fit connaître son projet au trois fois saint archevêque Léon afin qu'il envoyât comme il le pourrait Paul en exil à Constantinople, soit par Venise, soit par un autre chemin, avec l'intention apostolique déjà exprimée. L'archevêque, fort prévenu contre Paul, prit une initiative condamnable : il répondit au pape qu'il ne ferait en aucune façon sortir Paul d'ici et qu'il ne l'enverrait pas à Venise car Didier détenait en otage près de lui le fils de Maurice, le duc des Vénètes. Pour que le roi lui renvoyât son fils, Maurice livrerait le *vicaneum* Paul. La décision secrète de l'archevêque fut donc de faire disparaître Paul : c'est cette intention qu'il fit savoir au siège apostolique.

A la suite de ces événements, le saint Père envoya son sacellaire Grégoire près du roi Didier pour le prier de rendre les villes qu'il avait occupées.

Par ailleurs il ordonnait, comme il l'avait déjà dit fermement à l'archevêque Léon, de veiller à la survie d Paul afin que Grégoire le ramenât avec lui quand il reviendrait de Pavie à Rome. Une fois arrivé à Ravenne, le sacellaire Grégoire prévint l'archevêque et tous les juges de Ravenne, en vertu d'un ordre apostolique, de conserver Paul sain et sauf jusqu'à ce qu'il fût revenu de Pavie. Ceci fut signifié en présence d'Ansvaldus, chartulaire de Rome qui avait également été envoyé à Ravenne. Le sacellaire précisait qu'il serait ramené sous la protection du pouvoir apostolique et mis en présence du pape. L'archevêque ainsi averti, Grégoire poursuivit son voyage vers Pavie. L'archevêque convoqua aussitôt le *consularius* de la ville et lui donna l'ordre d'exécuter Paul. A son retour de Pavie, le sacellaire, arrivant à Ravenne constata que Paul était déjà mort. Il s'en prit vivement à l'archevêque, lui demandant pourquoi il avait transgressé l'ordre apostolique et agi

ainsi. Quelques jours plus tard, l'archevêque, terrorisé dans sa conscience, envoya près du saint Père le tribun Julien. Il lui fut demandé que des lettres apostoliques lui fussent adressées pour le rassurer en affirmant qu'il n'y avait de sa part aucune faute dans la mort de Paul et qu'il était innocent du sang versé. Il ne put cependant fléchir le saint Père de cette façon. Il lui fit répondre : "Voyez vous-même votre rôle en ce qui concerne Paul. Quant à moi, j'ai voulu sauver son âme et j'avais décidé de le soumettre à une pénitence, c'est pourquoi j'avais envoyé mon sacellaire pour le ramener à Rome."

---

Le roi Didier, gonflé de la présomption de l'orgueil, alors même qu'il occupait les villes de l'exarchat, poursuivit sa marche et envahit les territoires des villes de Senigallia, Iesi, Montefeltre, Urbino, Gubbio et d'autres villes romaines encore. Il commit plusieurs massacres, dévastations et incendies dans ces régions et dirigea le gros de son armée en Tuscie, vers Blera, alors que les habitants, confiant dans la paix étaient tous sortis pour rentrer leur récolte, avec leurs femmes, leurs fils et leurs domestiques. Les Lombards se jetèrent sur eux et tuèrent tous les notables qui étaient d'utiles citoyens de la ville. Ils firent un butin considérable, tant en hommes qu'en biens, dévastant tout à l'entour par le fer et par le feu.

Didier donna aussi l'ordre de provoquer malheurs et destructions dans le territoire de Rome et des autres villes et il fit occuper la place forte d'Ortisci. De plus en plus souvent le saint prélat envoyait lettres suppliantes et légats à Didier pour le prier de mettre fin à tant de malheurs et de rendre les villes qu'il avait prises. Non seulement il ne se décidait pas à mettre fin à sa malice, mais il ne cessait de provoquer sur le territoire romain de nombreux et intolérables forfaits.

Le saint prélat envoya alors chercher Probatus, religieux abbé du monastère de la sainte mère de Dieu, situé en territoire sabin[1], accompagné de vingt moines anciens et bons serviteurs de Dieu. Il les envoya à Didier pour le supplier. Les serviteurs de Dieu, comme ils l'ont raconté, se jetèrent à ses pieds devant les magistrats lombards et l'implorèrent au nom du vicaire de saint Pierre,

[1] Abbé de Farfa depuis 770.

d'arrêter tant de malheurs et de rendre les villes qu'il avait prises. Ils ne purent cependant fléchir ce cœur de pierre et ces moines revinrent sans avoir rien obtenu.

Didier envoya alors aussitôt près du saint Père des représentants : le référendaire André et le duc Stabilis afin d'obtenir une entrevue. Le bon pasteur les reçut et leur répondit ceci : "Donnez satisfaction à votre roi de ma part, car je m'engage fermement devant le Dieu tout-puissant à me rendre auprès de lui s'il rend les villes qu'il a occupées durant mon pontificat. Je me rendrai en sa présence immédiatement, soit à Padoue s'il le veut, soit à Ravenne, à Pérouse, soit ici même à Rome ou partout où cela lui conviendra, afin de parler du peuple de Dieu, de son point de vue comme du mien. S'il a un doute, pensant que je ne voudrai pas le rencontrer après la restitution des villes, qu'il ait alors la liberté de les réoccuper. Toutefois, s'il n'a pas auparavant rendu ces villes et nos droits – *justicias*–, qu'il tienne pour certain qu'il ne verra jamais mon visage. Je vais veiller à envoyer mes légats qui vous suivront et ils recevront les villes s'il veut bien les rendre. Dès l'heure à laquelle ils seront revenus près de moi et que les villes seront rendues, je partirai le rencontrer et lui parler, où il voudra, comme je l'ai dit."

Les *missi* lombards s'en retournèrent vers le roi. Le pape envoya pour la troisième fois ses légats afin de récupérer les villes. Pardus, religieux higoumène du monastère de Saint-Sabas et Anastase, premier des *defensores*. Ils se présentèrent au roi, se précipitèrent à ses pieds et le supplièrent de rendre les villes, lui promettant par l'autorité apostolique et sous serment que, s'il les restituait le bon pape se rendrait aussitôt près de lui. Ils ne purent attendrir ce cœur de fer et ce très dur caractère et s'en retournèrent sans résultat. Le pontife ne cessait cependant pas d'envoyer des messagers, prêtres ou religieux de différentes obédiences sans résultat. Bien plus, installé dans son iniquité, il faisait subir aux villes et aux territoires romains toutes sortes de dommages. Avec l'ensemble des armées lombardes, il se préparait à menacer gravement le pontife et à assiéger Rome. Le saint Père et le peuple se lamentaient beaucoup. Il fit fermer des portes de la ville et murer les autres. Pris dans ces difficultés, il envoya, pressé par la nécessité, ses légats munis d'une lettre apostolique par voie maritime au très excellent Charles, roi des Francs et patrice des Romains. Il le priait de venir à son secours, comme Pépin, son père, l'avait

fait pour aider la sainte Église et répondre à l'affliction de la province romaine et de l'exarchat de Ravenne. Il lui demandait d'exiger du roi Didier la restitution des pleins droits – *justicias*– de saint Pierre et les villes conquises.

Le méchant Didier ne pouvant persuader le pape de se rendre près de lui par aucune de ses ruses, sortit alors de son palais avec une très habile audace dans le but de faire donner l'onction royale aux fils de Carloman. Il éloignerait ainsi le pontife de la charité et de l'amour que le très chrétien et grand roi Charles lui témoignait. Il était accompagné de son fils Adelgis, de l'armée lombarde, de l'épouse et des fils de Carloman ainsi que d'Autchair qui s'étaient réfugiés près de lui. Autchair avait projeté d'arriver à Rome avant que le pape ne fût au courant de cette démarche. Didier envoya ses *missi*, le référendaire André et deux autres de ses fonctionnaires afin d'annoncer son arrivée. Ils se présentèrent à l'apostolique personne qui leur répondit ceci : "S'il ne rend pas à saint Pierre, comme je lui ai déjà dit, les villes qu'il a prises sous mon règne, et s'il ne nous rend pas notre plein droit, il ne lui est pas nécessaire de prendre cette peine, car il ne sera absolument pas possible que je me présente devant lui."

Il ne tint aucun compte de cette réponse et poursuivit sa route vers Rome. Le pasteur, apprenant que sa venue était imminente, réunit tout le peuple de Tuscie, de Campanie, du duché de Pérouse et des autres cités de la Pentapole et fortifia la ville. Tous les hommes sous les armes étaient prêts, si le roi venait, à résister vaillamment avec l'aide de Dieu, de saint Pierre et soutenu par les prières du saint prélat.

Sa Sainteté fit dépouiller les églises Saint-Pierre et Saint-Paul de tous leurs trésors et ornements et les fit placer à l'intérieur de la ville. Il fit fermer toutes les portes de Saint-Pierre et ordonna qu'elles fussent renforcées et munies de serrures de l'intérieur de sorte que, si le roi se présentait sans l'autorisation du pontife, il ne pourrait entrer sinon par la force et au péril de son âme en brisant les portes. Pendant que l'on prenait ces dispositions, les paroles d'anathème furent mises par écrit et le pape envoya sur-le-champ trois évêques au roi Didier, Eustrate d'Albano, André de Palestrina et Théodose de Tivoli. Sous couvert de paroles obligeantes et d'exhortations, ils l'adjurèrent par tous les divins mystères de n'entreprendre d'aucune façon d'entrer et de fouler

le sol romain sans permission. Cette interdiction le concernait, lui et quelque Lombard que ce fût et même le Franc Autchair. Après avoir reçu ces mises en demeure, par l'intermédiaire de ces évêques, le roi des Lombards, confus et avec force révérences revint chez lui en passant par Viterbe.

---

Arrivèrent ensuite au siège apostolique les *missi* de Charles, excellent roi de Francie et patrice des Romains : le saint évêque Georges, le religieux abbé et conseiller Gulfard et aussi Albuin, le préféré du roi[1]. Ils s'informèrent pour savoir si le roi des Lombards avait rendu les villes occupées et tous les droits de saint Pierre, comme il l'avait fait savoir en Francie en affirmant faussement qu'il avait tout rendu. Ils constatèrent qu'il n'en était rien en l'état présent. Le pape, après leur avoir dit tout ce qui s'était passé leur donna congé pour la Francie. Il envoyait avec eux ses légats et une lettre apostolique d'information. Il adjurait Charles de réaliser ce que son père Pépin, de sainte mémoire, avait promis et de parfaire ainsi le rachat – *redemptionem*– de la sainte Église : qu'il fasse rendre à saint Pierre par son intervention tout ce qui avait été spolié, aussi bien les villes que les droits restants.

Les *missi* des Francs firent un détour pour rencontrer le roi Didier, le priant de rendre pacifiquement les villes et les droits pris aux Romains. Ils ne purent rien obtenir de lui et il les assura qu'il avait l'intention de ne rien rendre du tout.

Après avoir reçu cette réponse, les envoyés francs rentrèrent chez eux accompagnés des légats pontificaux. Ils rendirent compte de tout cela en détail et parlèrent au très excellent Charles, des mauvaises intentions de Didier. Ce très doux et vraiment très chrétien Charles renvoya aussitôt des *missi* à Didier afin de lui demander de rendre les villes et les pleins droits des Romains. Il promettait de lui donner 14.000 sous, en or et en argent[2], mais ni les prières ni les cadeaux ne purent fléchir ce cœur féroce. Les *missi* n'ayant rien obtenu, revinrent près du roi très chrétien.

[1] Georges, évêque d'Amiens, Gulfard, abbé de Saint-Martin de Tours et le célèbre Alcuin.

[2] Le sou est la monnaie de compte. Cette somme correspond à sept fois le prix d'achat d'un évêché, cinquante ans plus tard, sous Serge II , cf. p. 211.

Le grand roi Charles, protégé par Dieu, réunit la multitude des armées franques de son royaume et en dirigea une partie pour occuper tous les cols alpins. Il s'en approcha en personne par le Mont-Cenis accompagné des plus vaillants combattants et s'installa avec ses soldats en territoire franc. Didier et les armées lombardes se préparaient à résister et les cols avaient été fortifiés avec soin par des murs et divers matériaux. Au moment où il approchait de ces cols, le très chrétien roi des Francs envoya une fois encore ses *missi* à Didier. Ils lui rappelèrent que le roi des Francs lui avait offert la quantité de sous déjà dite en échange des villes. Didier persista à ne rien accepter et demeura dans son état d'entêtement. Le roi des Francs, souhaitant recevoir pacifiquement les droits de saint Pierre, lui demanda alors d'envoyer près de lui trois otages, des fils de magistrats lombards, en gage de la restitution des villes. Ceci fait, sans malice ni combat, il rentrerait chez lui avec ses troupes, mais il ne put fléchir cet esprit mauvais.

Le Dieu tout-puissant voyant l'inique perfidie et l'intolérable perversion de Didier, provoqua la terreur et une forte agitation dans son cœur, dans celui de son fils Adelgis et aussi dans celui de tous les Lombards. La veille du jour où les Francs devaient se retirer, la nuit même, ils quittèrent leurs tentes et tous leurs bagages et prirent tous la fuite sans que personne ne les eût menacés. Voyant cela, l'armée franque les poursuivit et beaucoup de Lombards furent tués. Didier s'enfuit aussi vite qu'il pût avec tous les siens, gagna Pavie et là, avec tout le peuple, travailla à s'enfermer. Il fit fortifier les murs de la ville pour résister à l'armée franque et se prépara à la défendre.

Son fils Adelgis toutefois prit avec lui le Franc Autchair, l'épouse et les fils de Carloman et se rendit à Vérone parce que cette ville passait pour la plus sûre de toutes les villes lombardes. Les autres Lombards se dispersèrent chacun dans sa propre ville.

---

Avant que Didier et l'armée lombarde eussent atteints les cols, des gens d'importance de Spolète et de Rieti s'étaient enfuis près du pape Hadrien. Ils s'en remirent à lui et, jurant allégeance au prince des apôtres et au pontife, ils se tondirent les cheveux à la mode romaine. D'autres aussi désiraient quitter le duché de Spolète et se mettre au service de saint Pierre et de l'Église

romaine, mais, dans la crainte du roi, ils n'osèrent rien entreprendre. Quant à ceux des Spolétains qui avaient quitté les cols pour leur ville du duché, ils se précipitèrent vers le vénérable pontife, se jetèrent à ses pieds, prièrent sa Béatitude de les accepter au service de saint Pierre et de leur couper les cheveux à la mode romaine. Après les avoir reçus, il se rendit avec eux à Saint-Pierre et là, du plus petit au plus grand, ils promirent sous serment de demeurer au service de l'apôtre de Dieu, de son vicaire Hadrien et de tous les papes ses successeurs, avec leurs fils et toute leur descendance. Après la prestation du serment, ils furent tous tondus à la mode romaine et aussitôt le bon pasteur et très saint pape, exultant de joie avec eux leur permit d'avoir un duc qu'ils pourraient choisir eux-mêmes, à savoir le très noble Hildiprand qui, le premier, avait trouvé refuge près du siège apostolique. C'est ainsi que, grâce à Dieu et sans combat[1], le pape mit sous la juridiction du saint Pierre le duché de Spolète. Les habitants de Fermo, d'Ancône, d'Osimo, ainsi que ceux du *castellum* de *Felicitas*[2] et ceux des Lombards qui s'étaient enfui des cols, accoururent aussitôt près du pontife, se donnèrent à lui et, après avoir prêté serment de fidélité à saint Pierre et au pape Hadrien, se firent couper les cheveux à la mode romaine.

Le très chrétien roi des Francs, Charles, fit mouvement avec toute son armée vers Pavie et en fit le siège de tous côtés. Il fit venir de Francie à Pavie son épouse, la très excellente Hildegarde et ses très nobles fils. Apprenant la fuite d'Adelgis à Vérone, il laissa le plus gros de ses troupes et se dirigea en personne vers cette ville avec quelques contingents d'élite. Dès qu'il se fut approché, Autchair, l'épouse de Carloman et ses fils se rendirent de leur plein gré au bon roi. Son Excellence les reçut et revint vers Pavie. Il envoya aussitôt un détachement de ses troupes pour s'emparer de plusieurs villes lombardes situées au-delà du Pô et les réduisit en son pouvoir.

---

Le roi des Francs passa six mois à faire le siège de Pavie et il avait le grand désir de se rendre au seuil des apôtres – *ad limina*

[1] Nous avons préféré la lecture de E. Amann, F. M. , VI, p. 55 : *sine certamine* à celle de D. *suo certamine*.
[2] Citta di Castello. D.

*apostolorum*. Voyant que la fête de Pâques approchait, il prit avec lui quelques évêques, abbés, magistrats, ducs et grafios et, avec un fort corps d'armée, se dirigea vers Rome en passant par la Tuscie. Il se pressa afin d'arriver au seuil des apôtres le samedi saint. Le pape Hadrien, apprenant que le roi allait arriver fut frappé d'un stupéfiant étonnement – *in magno stupore et extasi deductus*. Il envoya à sa rencontre, à près de trente milles de Rome, en un lieu appelé *Nobas*, tous les dignitaires qui le reçurent avec l'étendard – *cum bandora*. Quand le roi eut approché à un petit mille de la ville, le pape envoya au devant de lui tous les détachements militaires, chacun avec son chef ainsi que des enfants qui récitaient des poèmes. Ils reçurent le roi en portant des rameaux de palmier et d'olivier et en chantant des louanges sous les acclamations de tous. Sa Sainteté fit avancer vers lui les croix vénérables, c'est à dire les étendards de l'Église, comme c'est la coutume pour l'exarque et le patrice.

Charles, établi par Dieu très bon roi des Francs et patrice des Romains, descendit de son cheval dès qu'il eut aperçu les saintes croix et les emblèmes qui venaient vers lui. Il souhaita avancer à pied vers Saint-Pierre, accompagné de ses magistrats – *judices*. Le saint pontife en ce samedi saint, sortit rapidement avec tout le clergé et le peuple romain et se dirigea vers Saint-Pierre afin d'y recevoir le roi, en se tenant au sommet des marches de l'entrée apostolique. L'excellent roi des Francs embrassa une à une les marches de l'église et c'est ainsi qu'il parvint auprès du pontife qui se tenait en haut des degrés, juste devant l'entrée de l'église. Après qu'ils se furent embrassés, le très chrétien roi prit la main droite du pontife et ils pénétrèrent dans la vénérable entrée de l'église de saint Pierre, prince des apôtres.

Tous les religieux psalmodiaient des louanges à Dieu et à son Excellence en chantant : "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, etc..." Le roi des Francs, accompagné du pape, des évêques, des abbés, des magistrats et de tous les Francs, pénétra dans la confession de saint Pierre et tous s'y prosternèrent. Ils renouvelèrent leur vœu à notre Dieu tout-puissant et au prince des apôtres en glorifiant la puissance divine qui avait décidé de leur accorder une telle victoire grâce à l'intervention du prince des apôtres.

La prière achevée, le roi demanda avec insistance au bon pasteur de lui accorder la permission d'entrer dans Rome afin de

s'acquitter de son vœu et d'y prier dans toutes les églises[1]. Le saint pape et le roi, accompagné des magistrats romains et francs descendirent ensemble vers le corps de saint Pierre et, après s'être donnés mutuellement des assurances par serment, le roi et le pontife entrèrent alors à Rome. Ce même samedi, le roi se rendit dans la basilique du Sauveur qui se trouve près du Latran et y demeura jusqu'à ce que le pontife eût célébré l'office baptismal et ensuite, il s'en retourna à pied à Saint-Pierre.

Le lendemain matin, jour du dimanche saint, en la très sainte fête de Pâques[2], le saint pontife envoya avec de grands honneurs les magistrats et toute une suite militaire, recevoir le roi à l'église de la sainte mère de Dieu *ad praesepe* où celui-ci s'était rendu avec tous les Francs. Après la messe, il partit pour le patriarcat du Latran où ils déjeunèrent ensemble à la table apostolique. Le lundi, seconde férie, le pape célébra selon la coutume la messe à Saint-Pierre et rendit des hommages à Dieu et à Charles, roi des Francs. Le mardi, troisième férie, il célébra selon la coutume, à l'église Saint-Paul la messe pour le roi.

Le mercredi, quatrième férie, ce remarquable pontife se rendit avec ses magistrats, tant clercs que militaires, à Saint-Pierre. Il y rencontra le roi avec lequel il eut un entretien. Le pape le pria et s'employa à l'exhorter avec une affection paternelle de réaliser en tous points la belle promesse que son père de sainte mémoire, et aussi le très excellent Charles et son frère Carloman et tous les chefs francs avaient faite à saint Pierre, à son vicaire le pape Étienne le Jeune quand il était venu en Francie[3]. Cette promesse consistait en la concession de diverses villes et territoires d'Italie faite à saint Pierre et à ses successeurs afin qu'ils en aient la propriété à perpétuité. Cet engagement fut fait à Quierzy en Francie. Après relecture, ils lui accordèrent ainsi qu'à ses conseillers – *et ejus judicibus*– tout ce qui y était mentionné. L'excellent roi Charles, de sa propre volonté, fit mettre par écrit une promesse identique à la précédente. Elle fut rédigée par le très religieux

[1] On remarquera que l'entrée dans la ville ne fut accordée à Charlemagne que comme pèlerin et après promesses réciproques de sécurité.
[2] Pâques tombait le 3 avril en 774.
[3] Il s'agit de l'entrevue de Ponthion en 754. Les "promesses" qui y furent faites furent officialisées peu après à Quierzy.

Itier, son prudent chapelain et notaire[1]. Il concéda ces villes et territoires à saint Pierre et s'engagea à les donner à ce pape selon une configuration définie contenue dans cette donation antérieure. En voici le texte : "La limite part de Luni, inclut la Corse, ensuite elle passe à Sarzana, puis par les Monts Bardone à Berceto, puis à Parme, Reggio et de là à Mantoue et à Monticelli. Elle comprend aussi la totalité de l'exarchat dans son ancien état, les provinces de Vénétie et d'Istrie et aussi tout le duché de Spolète et celui de Bénévent"[2].

Ce texte de donation rédigé, le roi le corrobora en le signant de sa main et le fit ratifier par tous les évêques, abbés et grafios. Ils le déposèrent d'abord sur l'autel de saint Pierre, puis dans sa sainte confession. Le roi des Francs et ses conseillers firent la promesse, assortie de terribles serments, de conserver tout ce qui était dans cette donation à saint Pierre et à son vicaire Hadrien.

Le roi des Francs en fit rédiger une copie par le même Itier et la déposa de ses propres mains sur le corps de saint Pierre et sous l'évangile que l'on embrasse en ce lieu en signe de très ferme caution et d'éternelle mémoire, en son nom et en celui du royaume franc. Un autre exemplaire fut rédigé par les archives de notre Église romaine que son Excellence emporta avec lui

Le roi Charles revint avec son armée dans le Tessin, attaqua violemment et assiégea Pavie jusqu'à ce que la colère de Dieu se fût appesantie sur les Lombards qui étaient dans cette ville à tel point qu'il en mourut plus de maladie que dans les combats. Averti par un signe de Dieu, le roi des Francs s'empara de la ville, de Didier et de tous ceux qui étaient avec lui. Il soumit en son pouvoir tout le royaume des Lombards et fit déporter le roi et la reine en Francie.

[*La suite de cette biographie est une longue liste de tous les travaux de restauration, donations et fondations d'Hadrien (éd. latine, pp. 499-514) ; nous en extrayons les passages suivants*].

[1] Itier devint peu après abbé de Saint-Martin de Tours.

[2] D'après L. Saltet, *op. cit.* , toute allusion aux "promesses" de donation de Quierzy, de vingt ans antérieures, ainsi que les précisions géographiques de celles-ci – de toutes façon notoirement exagérées– seraient des ajouts ultérieurs, cf. p. 134, note 1.

Ce très saint pontife fit paver de beaux marbres l'entrée de l'église Saint-Paul, à l'abandon depuis longtemps et où les brebis et les chevaux venaient manger, car il y poussait de l'herbe.....

.... Ce très saint prélat organisa quatre nouveaux domaines agricoles dont l'un s'appelait domaine de *Capraci,* situé à 15 milles de Rome, à peu près. Il tenait cette propriété de l'héritage de ses parents avec plusieurs autres qui lui étaient attenantes. Cette propriété était d'origine ancienne, mais il y avait aussi des fonds de terre – *casales et massas*– achetés avec un juste dédommagement à diverses personnes et qui s'ajoutèrent à ce même domaine agricole[1]. Il statua avec privilèges apostoliques et menaces de graves anathèmes que ce domaine, composé, de manses, fonds de terre, casals, vignes, vergers d'oliviers, moulins et de tout ce qui en dépendait, serait réservé à l'usage de nos frères les pauvres du Christ à perpétuité. Que le froment et l'orge récoltés chaque année soient conduits dans les greniers de la sainte Église et entreposés séparément. Il en serait de même pour le vin et les diverses légumes aussi acheminés et stockés avec soin. Quant aux porcs qui seraient engraissés par la glandée dans les casals, une centaine seraient tués et amenés dans ces mêmes celliers. Sa Béatitude décida que, sous la menace des plus graves sanctions, tous les jours une centaine de nos frères, les pauvres du Christ, et même plus s'il s'en trouvait davantage, fussent rassemblés dans l'enclos du Latran, sous le portique situé près de l'escalier qui monte au patriarcat. Ils y seraient rassasiés par 50 pains pesant chacun deux livres, 2 décimates de vin de chacune 60 livres et un chaudron rempli de légumes – *pulmentum.* Que chaque jour, de la main du procellérier fût donnée une portion de pain et de vin, c'est à dire une coupe –*coppa*– contenant deux verres – *calices*– ainsi qu'une écuelle de légumes[2] [...]

[...] Il construisit dans le patriarcat une tour fort bien décorée à côté du portique qui mène aux bains. Il y fit ajouter un déambulatoire composé d'un solarium orné d'une balustrade en bronze d'une remarquable beauté [...]

[1] Sur ces problèmes de propriétés foncières de la papauté, voir R. Toubert, *Les structures du Latium...* pp. 935-960.

[2] Outre les légumes, 320gr. de pain, 0, litre 4 de vin par personne. On retrouvera ce même genre de distribution tout au long du moyen âge, cf. *Vie d'Etienne d'Obazine,* èd. M. Aubrun, p. 142.

[...] La 20e année de son pontificat, en décembre, le Tibre sortit de son lit et se répandit dans la campagne. Il entra par la porte *Flaminea,* arracha cette porte de ses gonds et la transporta jusqu'à l'arc de triomphe appelé *Tres Falciclas*. De là, l'eau traversa le mur en plusieurs endroits. Au delà de la basilique Saint-Marc, tournant à angle droit par le portique *Pallacinus*, elle se répandit sur les places jusqu'au pont antonin, contourna le mur et retourna dans son lit. Sur la *via Lata,* l'eau dépassa la hauteur de deux hommes – *duas staturas*–. De la porte Saint-Pierre jusqu'au pont *Milvius,* les eaux se répandirent jusqu' à ce que la force du fleuve eût atteint l'endroit "du retour"[1]. Elles détruisirent maisons, champs, arbustes et récoltes. La plupart des Romains ne purent semer, ce qui provoqua une grande misère. Apprenant que le fleuve parcourait la ville sur une largeur de presque trois fois celle de son lit habituel, le prélat se laissa aller à de grandes lamentations et resta longtemps en prière, prostré à terre. Après trois jours de prières, le miséricordieux Seigneur fit cesser la catastrophe, mais plusieurs jours encore après, Rome restait dans la boue. Ce grand évêque fit apporter de la nourriture aux habitants de la *via Lata,* afin de les empêcher de mourir de faim, en utilisant des barques car ils ne pouvaient sortir de chez eux. Peu après, l'eau se retira et le pape consola de ses dons les gens de ce quartier [...]

Ce très saint et célèbre pontife fit tout ce qu'il fallait d'utile et de nouveau, autant pour les aumônes pour les pauvres que pour l'ornementation des églises. Il servit la foi orthodoxe et y consuma sa vie[2].

A l'appel de Dieu, il termina cette vie et partit pour le repos éternel. Il fit deux ordinations au mois de mars : 24 prêtres, 7 diacres et 185 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre, le 7 des calendes de janvier (26 déc.), indiction 4.

[1] Cf. *supra,* p. 103, note 1.

[2] La biographie d'Hadrien s'interrompt ainsi brusquement, le récit conservé n'ayant couvert que les premières années de ce long et important pontificat.

Léon III (795-816) était Romain et son père se nommait Atzuppio[1]. Il siégea 20 ans, 5 mois et 16 jours. Il fut élevé et instruit depuis sa petite enfance dans le *vestiaire* du patriarcat. Il était savant dans toutes les disciplines ecclésiastiques et brillait aussi bien dans la psalmodie que dans l'Écriture sainte. Il fut promu sous-diacre puis dans le grade de la prêtrise. C'était un homme chaste, parlant facilement et d'esprit égal. Dès qu'il rencontrait un moine ou un serviteur de Dieu remarquable, il ne cessait de lui consacrer son temps en conversations spirituelles et en prières. Il était de très bonne humeur quand il faisait l'aumône, mais c'est surtout les malades qu'il visitait : il les entretenait de religieux propos et sauvait leurs âmes en leur distribuant l'aumône. Beaucoup en l'écoutant lui donnaient pour le Christ. Il s'épuisait jour et nuit en secret et, auprès des pauvres, il offrait à Dieu le mérite des âmes. Il brillait ainsi en exerçant une fonction dans le *vestiaire* et aussi quand il fut devenu le responsable de ce service[2] : il s'y dévouait avec une si ingénieuse application qu'il était aimé de tous.

C'est la raison pour laquelle, par une inspiration divine, d'un accord commun et d'une même volonté, il fut élu par tous les prêtres et notables, par tout le clergé et tout le peuple de Rome. C'était le jour de la fête du premier martyr Étienne et le lendemain de celle de l'apôtre et évangéliste Jean. Pour la louange et la gloire de Dieu, il fut ordonné pontife sur le siège apostolique.

Il était le défenseur des biens de l'Église et le combattant très courageux de ses adversaires. Il était doux et aimait particulièrement ceux qui se dévouaient pour l'Église. Il était lent à la colère, rapide au pardon, ne rendait pas le mal pour le mal, ni la vengeance pourtant bien méritée. Pieux et miséricordieux, il s'efforçait de rendre justice à tous et augmenta aussi beaucoup les revenus des clercs du *presbyterium*.

Il fit fabriquer pour l'église Saint-Pierre un encensoir en or qu'il fit placer devant le vestibule de l'autel, il pesait 17 livres.

[1] Il n'était pas d'origine noble à la différence de tous les papes de cette époque, le nom de son père en témoigne sans doute.

[2] Il faut faire la différence entre l'institution où il occupa d'abord un poste et le chef du vestiaire apostolique – *vestiarius*– qu'il devint par la suite.

Également, devant la confession, une grille en or très pur avec diverses pierres précieuses, pesant 49 livres et trois grandes couronnes d'argent pesant 307 livres. Il fit faire une tenture blanche ornée de soie rose, ayant en son milieu une croix de pourpre dorée, avec des franges de pourpre sur un fond doré[1].

Il fit restaurer les toitures de cette basilique, celles de la grande nef et celles qui sont au dessus de l'autel, avec les quatre portiques. Il restaura aussi les fontaines qui se trouvent devant les portes d'argent, mais également la tour avec ses chambres, sur toute la hauteur. Il fit placer pour la décoration de cette église, sous l'arc majeur et sur le haut du baldaquin, une image du Sauveur en un triptique ( ? ) – *cum regiis–,* d'une grande beauté.

De la même façon, dans la basilique Saint-Paul et dans celle du Sauveur, il fit placer de semblables images. Il restaura entièrement le toit du titre de sainte Anastasie qui avait souffert d'incurie depuis des temps anciens et qui était sur le point de s'écrouler.

Il rénova aussi avec soin le titre de sainte Sabine où il fit confectionner 5 couronnes d'argent pesant 14 livres, deux candélabres à six lumières – *canistra exafoti–* pesant trois livres et demi et 9 vases moulurés pesant 11 livres. Dans la basilique de la sainte mère de Dieu *ad praesepe*, un baldaquin en argent très pur pesant 590 livres, des grilles à l'entrée du *presbyterium* pesant 80 livres et aussi une grande tapisserie de soie blanche, avec une frange et une croix sur fond d'or. Et surtout, pour le très saint autel majeur, il fit fabriquer un dessus d'autel de pourpre dorée, illustré de l'histoire de la nativité, de celle de saint Siméon, avec en son centre, l'annonciation. Il embellit aussi la *camera* de cette église ainsi que le quadriportique. Il y ajouta 3 couronnes d'argent pesant 145 livres et 9 onces.

En même temps, pour la basilique Saint-Laurent, située hors les murs, il fit fabriquer trois images en argent, une du Sauveur, une de saint Pierre et une de saint Laurent, pesant ensemble 54 livres et demie et aussi un dessus d'autel de pourpre doré et au point de Tyr, portant l'histoire de la passion du Sauveur et de sa résurrection.

[1] Du Cange, *fundatus*, 3.

Il restaura aussi le toit des saints Félix et Audace, martyrs, près de Saint-Paul, la basilique de saint Mémas, le titre de saint Vital, martyr et aussi le cimetière des saints Sixte et Cornelius sur la *via Appia*, ainsi que celui de saint Zoticus sur la *via Labicana*. Également l'église de Sainte-Marie située à Fonteiana, qui était abandonnée depuis longtemps et en ruine.

Pour la basilique de saint Paul, docteur du monde, ce prélat fit fabriquer pour la confession une grille en or cuit[1], avec des pierres précieuses, à l'imitation de celle de Saint-Pierre, pesant 156 livres. Et au dessus du saint autel, une représentation du Sauveur et des douze apôtres, d'un poids de 75 livres. Il reconstruisit aussi la *camera* de cette basilique, selon le modèle de celle de Saint-Pierre. Il fit aussi fabriquer trois couronnes d'argent pesant 220 livres et 15 grandes tentures de soie ornée, ayant une bordure et une croix de pourpre sur un fond d'or et aussi 43 voiles communs suspendus aux arcs et 20 autres sommairement ornés aux quatre angles, ainsi que 10 autres qui ont des bordures de pourpre dorée. Il faut ajouter 4 voiles au point d'Alexandrie, un voile de pourpre enroulé avec des franges ornées d'oiseaux appelés râles – *aucellos*– et au milieu une croix avec des gemmes et quatre roues, au point de Tyr.

Il fit aussi fabriquer dans la basilique Saint-André, près de Saint-Pierre, des grilles d'argent pesant 80 livres, ainsi que dans la basilique du Sauveur, dite constantinienne, une *camera* d'une admirable grandeur. Pour l'autel majeur de Saint-Pierre, il fit faire un dessus d'autel de pourpre doré avec l'épisode du Sauveur donnant à saint Pierre le pouvoir de lier et de délier, représentant aussi le martyre des princes des apôtres, Pierre et Paul, resplendissant d'une admirable taille, le jour de leur mort.

Pour le titre de Sainte-Eudoxie, il fit un dessus d'autel de pourpre avec deux grands griffons et deux roues de pourpre dorée avec une croix et des franges de même.

Ce grand prélat fit aussi confectionner pour la basilique Saint-Pierre, devant le *presbyterium* un lustre d'argent avec trente coupelles en argent et en son milieu un candélabre octogonal pesant 63 livres. Sur tous ces candélabres en argent qui se trouvaient

[1] E. Benveniste, *Le terme "obryza" et la métallurgie de l'or, "Revue belge... d'histoire, 27, 1953,* pp. 122.

autour de l'autel et aussi dans le *presbyterium*, il fit placer de la cire argentée d'un poids de presque 212 livres. Sur l'autel de sainte Pétronille, il fit placer un ornement en soie avec une frange de pourpre dorée. Pour la basilique du Sauveur, un dessus d'autel avec la représentation de la crucifixion et de la résurrection de notre Seigneur. Dans la basilique Saint-Clément, la même chose. Dans l'église Saint-Pierre, pour l'arc d'argent, une tenture pascale blanche et pour le jour de la fête de l'apôtre, une tenture de soie remarquablement belle.

Ce pontife aimait fort le titre de Sainte-Suzanne où il avait été ordonné prêtre. Ce titre avait été construit à la hâte et les murs en avaient été ruinés par le temps. Il en agrandit les constructions et, sur des fondations solidement creusées, il édifia une église d'une étonnante hauteur. Elle était décorée d'une abside décorée d'une imposante mosaïque[1], de galeries intérieures admirables – *catiminiae*[2]– et d'une *camera* décorée. Il en orna le pavement et celui du *presbyterium* avec de beaux marbres. Il construisit aussi un portique avec des colonnes de beau marbre, à droite et à gauche. Il aménagea aussi tout près un baptistère qu'il dota richement : trois vases en or pesant quatre livres et demie, deux croix en or avec des pierres précieuses , pesant une livre, des bâtons liturgiques en argent – *virgas*– pesant 4 livres et 7 onces, une lampe d'argent de 5 livres et trois statues en argent pesant 35 livres. Il fit construire la confession en pur argent pesant 103 livres et deux onces, 8 colonnes d'argent avec deux chevrons et deux arches, 5 croix d'argent et 15 *gabatas* pesant ensemble 150 livres, une croix démontable pesant 14 livres, un candélabre à 16 lumières pesant 12 livres et demie, une grande couronne d'argent avec 32 dauphins , pesant 22 livres, un autre candélabre d'argent pesant 18 livres, une passoire pour le vin – *catia colatoria*– en argent pesant 4 livres et 3 onces, des vases en argent saxon – *saxisca*– avec des griffons dorés pesant 2 livres, 2 couronnes d'argent avec 18 dauphins, pesant 18 livres... Il fit faire pour le patriarcat du Latran, une grande salle – *triclinium*– surpassant toutes les

[1] Elle fut détruite lors de restaurations en 1595 ; en subsiste une inscription et un dessin partiel représentant Charlemagne et Léon III, dotés comme il se doit pur des personnes vivantes lors de l'exécution d'un nimbe carré. D.

[2] C'est le nom donné à ces annexes propres aux églises grecques, tribunes ou galeries réservées aux catéchumènes.

autres et il y fit inscrire son nom[1]. Il en fit creuser les fondations très solides, en orna le pourtour de plaques de marbre et de diverses colonnes pourpres et blanches avec des bases et des chapiteaux sculptés pour l'encadrement des portes. Il décora aussi la *camera* et son abside de mosaïques et deux autres absides en faisant peindre tout autour diverses scènes sur le marbre.

Ce même évêque fit aussi réaliser pour la basilique Saint-Prisque, un calice en or et trois couronnes, l'une d'elles portait 10 dauphins et les deux autres 9 chacune. Ajoutons 8 coupelles pesant ensemble 28 livres, un dessus d'autel en soie blanche, orné autour de pourpre byzantine et de face, une croix de pourpre.

Ce saint et vénérable prélat maintint l'ordre ecclésiastique de la sainte, catholique, apostolique et romaine Église ainsi que le rite de la foi orthodoxe. Partout, aussi bien dans les églises que dans le patriarcat, il décora les édifices qu'il avait aussi agrandis.

---

Le jour où l'on procédait, selon la tradition, à ce que tout le monde appelle la grande procession *letania majore*[2]-, le peuple devait se joindre à lui selon la sainte coutume. En célébrant ainsi de cette manière tous les ans avec les prêtres des litanies processionnelles et une messe, le pape adressait des prières à Dieu tout-puissant pour le salut du peuple chrétien. Selon l'antique tradition, cette procession fut annoncée par le notaire de l'Église dans l'église du martyr saint Georges, le jour de sa fête[3]. Tous donc, hommes et femmes, se rendirent avec dévotion à l'église du martyr Laurent, appelée ad *Lucina* où la réunion était prévue.

Au moment où le pape sortait du patriarcat, se précipita vers lui, sans chasuble, l'inique et innommable primicier Pascal.. Avec hypocrisie, il lui demanda pardon : "Je suis malade, lui dit-il, c'est pourquoi je suis venu sans chasuble." Le saint prélat lui accorda volontiers ce pardon. Campulus, avec la même fourberie,

[1] Léon III y est représenté avec le pallium et Charles avec la bannière de Constantin, cf. D. A. C. L. , III, 661 et VIII, 2538.

[2] Cette procession avait lieu, selon D. le 25 avril ; elle prenait le relais des *robigalia* païennes destinées l'une et l'autre à attirer les bénédictions sur les biens de la terre "menacés par les gelées tardives de la lune rousse". D. Les rogations ultérieures ont perpétué cette tradition.

[3] Le 23 avril 799.

se joignit au cortège pontifical et ils s'entretinrent avec le prélat en de plus douces paroles que ce qu'ils avaient dans leur cœur.

Des hommes iniques, pervers, de prétendus chrétiens, mais de vrais païens et fils du diable se groupèrent de leur côté de façon satanique. Remplis d'intentions mauvaises, ils se placèrent secrètement sur l'itinéraire du pape devant le monastère des Saints Étienne et Silvestre, fondé jadis par le pape Paul. Ils surgirent brusquement du lieu de leur guet-apens, se précipitèrent sur lui sans aucun ménagement comme pour le tuer. Selon leur secrète machination, Pascal le tint alors par la tête et Campulus par les pieds.

Une fois ceci accompli, la foule qui l'entourait, sans armes et préparée au seul office divin, terrifiée à la vue des armes, prit la fuite. Les comploteurs et auteurs du mal, selon la coutume juive, sans égards ni pour Dieu ni pour les hommes, s'emparèrent de lui à la façon des bêtes sauvages et le jetèrent à terre. Ils le dévêtirent en lui déchirant ses vêtements, tentèrent de lui arracher les yeux et de le rendre tout à fait aveugle. On lui entailla aussi la langue. Ils le laissèrent ainsi, Paul et Campulus les premiers, au milieu de la place où il se trouvait, aveuglé et muet, à ce qu'ils croyaient du moins.

Ils le traînèrent quelque temps après à la confession de ce monastère Saint-Étienne et, devant le saint autel, ils lui arrachèrent plus complètement les yeux et la langue. Ils le mutilèrent encore de diverses façons, le frappèrent à coup de bâtons et le laissèrent à demi-mort, se roulant dans son sang, devant l'autel. Ils le placèrent ensuite sous bonne garde dans ce monastère, mais, terrifiés à l'idée qu'il fût enlevé par des chrétiens, ils conçurent alors le projet que l'higoumène du monastère Saint-Érasme leur suggéra. Le méchant Pascal, qui était alors primicier, le sacellaire Campulus et un certain Maur de Nepi, aidés de plusieurs comparses, le menèrent d'abord au monastère Saint-Silvestre, puis l'en sortirent de nuit et le conduisirent au monastère Saint-Érasme où il l'enfermèrent en une forte et étroite prison.

Le Dieu tout-puissant qui supportait depuis longtemps leur malice qu'il connaissait par avance détruisit miraculeusement leur inique entreprise. Il arriva en effet que le pape qui avait ainsi été mis en prison par ses bouchers – *carnificibus*–, grâce à Dieu et aux prières de saint Pierre, gardien des clefs du ciel, recouvra la vue et l'usage de sa langue. Pendant que ce miracle se réalisait, un

ordre divin fut donné. De fidèles chrétiens, le cubiculaire Albinus en particulier, aidé par d'autres personnes craignant Dieu, le retirèrent secrètement de la clôture et le conduisirent dans la basilique où repose le corps de saint Pierre. Tous ceux qui entendirent et virent ce miracle qui avait arraché cet innocent et juste pontife des mains ennemies glorifièrent Dieu en chantant : "Bénit soit le Seigneur Dieu d'Israël qui seul fait de grands miracles."[1] et n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. Il les comble de sa miséricorde afin que la gloire de Dieu se manifeste en ses miracle comme il l'a promis à ceux qui espèrent en lui. Ils disaient aussi avec le psalmiste : "Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, de qui aurai-je peur ?"[2] Et aussi : "Une lampe est à mes pieds, ton Verbe, Seigneur, la lumière de mes sentiers."[3] En effet, le Seigneur le tira des ténèbres à la lumière et lui rendit sa langue pour parler. Il consolida tous ses membres et, le conduisant merveilleusement, le conforta dans toutes ses actions.

Grande fut la joie des fidèles, ils avaient tant été anéantis par l'affliction et la tristesse qu'ils ne savaient plus que faire. S'estimant en danger, ils cherchèrent à s'entre-tuer. Ne trouvant rien d'autre à inventer, ils démolirent la maison d'Albinus, fidèle de l' apôtre Pierre et de son pontife. Comme celui-ci se trouvait à l'entrée de Saint-Pierre, accourut avec une armée, Winichis, duc de Spolète. Dès qu'il eut aperçu le pontife qui voyait et parlait, il l'aborda avec vénération et l'emmena à Spolète, glorifiant Dieu d'avoir fait resplendir un tel miracle sur sa personne. A cette nouvelle, des fidèles des différentes villes romaines accoururent vers lui. Vinrent également des évêques, des prêtres, des clercs romains et des notables.

Le pape, avec tous ces gens, partit près de l'excellent roi Charles, roi des Francs, des Lombards et patrice des Romains[4]. Dès qu'il eut appris la nouvelle, il dépêcha à sa rencontre l'archevêque Hildebald[5], son chapelain, le comte Ascheric et ensuite son propre fils, l'excellent Pépin accompagné d'autres comtes. Ils l'ac-

[1] Ps. 135, 4.
[2] Ps. 26, 1." Dieu..... protecteur de ma vie."
[3] Ps. 118, 105.
[4] A Paderborn, dans la Saxe profonde.
[5] Archevêque de Cologne et archichapelain depuis 791. D.

compagnèrent jusqu'à la résidence du grand roi qui le reçut avec vénération et honneur, avec des hymnes et des cantiques comme le vicaire de l'apôtre Pierre. Les deux hommes s'embrassèrent dans les larmes. Le pontife entonna : "Gloria in excelsis Deo", repris par le clergé et une bénédiction fut donnée à tout le peuple. Ensuite le très bon roi observa le pontife et rendit grâce à Dieu d'avoir accompli un si grand miracle sur la personne de son serviteur à cause de la protection du prince des apôtres et de Paul et d'avoir réduit à néant les desseins des iniques personnes déjà citées.

Le sérénissime roi garda le pontife près de lui pendant quelque temps avec de grands honneurs. Les iniques fils du diable, après avoir provoqué de terribles incendies dans les possessions de saint Pierre, s'efforcèrent alors, Dieu leur étant contraire, d'incriminer à l'encontre du saint pontife de fausses accusations. Ils divulguèrent au roi, ce qu'ils ne pouvaient prouver, des choses telles qu'elles sont impossibles à dire et par leur ruse impie, ils voulaient nuire à la sainte Église. Le pape était alors auprès du très clément roi, entouré d'un grand et déférent honneur. Arrivèrent bientôt de tous côtés, des évêques, des archevêques et des prêtres. En accord avec ce pieux roi et tous les dignitaires francs, ils le renvoyèrent à Rome sur le siège apostolique. Dans toutes les villes, il était reçu comme s'il était l'apôtre. Tous les Romains firent de même avec une joie immense, en la vigile de l'apôtre saint André[1]. Se trouvaient là, les hauts personnages du clergé, les dignitaires civiles le sénat et toute l'armée, tout le peuple, les moniales, les diaconesses, les très nobles dames et toutes les femmes ainsi que les corps – *scolae*– des pérégrins : Frisons, Saxons, Lombards. Ils étaient tous réunis près du pont *Milvius* et le reçurent avec les croix et les bannières avant de le conduire à Saint-Pierre. Il y célébra une messe solennelle et tous partagèrent ensemble le corps et le sang de notre Seigneur Jésus.

Le lendemain, selon l'antique coutume il célébra la Saint-André, entra à Rome et, dans une grande joie, au palais du Latran. Quelques jours après, les très fidèles *missi* qui l'avaient accompagné en une suite pontificale, se rassemblèrent dans la grande salle du seigneur Léon. Étaient présents : Hildebald, Arno,

[1] Le 29 nov. 799.

très révérends archevêques et aussi Cunipert, Bernard, Atto, Jessé, très révérends évêques ainsi qu'Erlfaïc, évêque élu[1] et les très glorieux comtes Helmgoth, Rottecaire et Germarius. Pendant plus d'une semaine, ils interrogèrent les horribles malfaiteurs sur les maléfices qu'ils avançaient contre le pape, mais ils ne trouvèrent rien de ce dont il était incriminé. Il s'agissait de Pascal, de Campulus et de leurs comparses. Les *missi* du roi s'emparèrent d'eux et les envoyèrent chez les Francs[2].

Peu de temps après, le grand roi arriva et se rendit à la basilique Saint-Pierre où il fut reçu avec beaucoup d'honneur. Il réunit dans cette église les archevêques, évêques, abbés, toute la noblesse franque et le sénat romain. Le grand roi et le saint pontife prirent un siège et firent asseoir les archevêques, évêques et abbés, les autres prêtres et notables francs et romains restèrent debout. On examina[3] les accusations formulées à l'encontre du pontife. L'ensemble des archevêques, évêques et abbés, entendant tout cela répliquèrent : "Nous n'osons pas juger le siège apostolique qui est la tête de toutes les Églises. Nous sommes tous jugés par ce siège et son vicaire, lui-même ne peut être jugé par personne, il en fut toujours ainsi depuis les temps anciens. Cependant, selon les décisions du pontife suprême, nous obéirons en accord avec les canons"[4]. Le vénérable prélat répondit : "Je suivrai la trace des papes mes prédécesseurs et, en ce qui concerne les fausses accusations dont on me harcèle, je suis prêt à me purifier".

[1] Hildebald, archev. de Cologne ; Arno, archev. de Salsbourg. Cunipert ( ?), Bernard, sans doute év. de Worms ; Atto, év. de Freising ; Jessé, év. d'Amiens, Erflaïc ( ?).

[2] Sans doute dans une garnison franque de la ville.

[3] Traduction délicate compte-tenu de l'enjeu : *delimare* pouvant sig*nifier "éliminer",* comme avec une lime ou bien "mettre soigneusement au clair", ou encore, d'une façon plus neutre "examiner". Sur le serment purgatoire de Léon III, excellente mise au point de F. Bougard, *La justice dans le royaume d'Italie, B. E. F. R. , 291,* 1995, pp. 251, note 72. Impossible de trancher entre la calomnie et la vérité. Curieux conseils donnés toutefois à un pape par le sage Alcuin : "Qu'en toute votre vie brille les exemples de la vraie sainteté." M. G. H. , *epist.* n^e^ 93, p. 138 ; cf. aussi *ibid. n^e^ 92,* p. 135 ; dans une réponse à Arno, archevêque de Salsbourg, le même Alcuin dit qu'il a jeté au feu une lettre reçue de lui à ce sujet : "de moribus apostoli" , par crainte du scandale, *ibid.* n^e^ 184, p. 309 ; ce que redoute Alcuin, c'est que, contrairement à la tradition, le pape puisse être jugé, *ibid.* n^e^ 179, p. 297, ce qui compromettrait le projet politique du couronnement.

[4] Y. Congar, *op. cit.* p. 194.

Le lendemain, dans l'église Saint-Pierre, en présence des archevêques, évêques, abbés, de tous les Francs de la suite du roi ainsi que des Romains, le vénérable prélat, étreignant les quatre évangiles du Christ, monta à l'ambon et, sous serment déclara d'une voix forte : "D'iniques Romains m'ont persécuté, m'ont accablé de fausses accusations dont je n'ai nulle intelligence. J'affirme n'avoir jamais agi de la sorte." Ceci fait, les archevêques, évêques, abbés et tout le clergé se formèrent en procession et chantèrent des louanges à Dieu, à la sainte mère de Dieu, à saint Pierre, prince des apôtres et à tous les saints.

Vint alors le jour de la nativité de notre Seigneur Jésus. Tous se rendirent à nouveau à Saint-Pierre. Le vénérable et bon prélat prit alors dans ses mains une très précieuse couronne et couronna le roi. Les Romains, conscient de la protection et de l'amour qu'il avait témoigné envers l'Église de Rome et son vicaire, s'exclamèrent sur un signe de Dieu et de saint Pierre, porte-clefs du royaume du ciel : "A Charles, très pieux auguste, couronné par Dieu, à l'empereur grand et pacifique, vie et victoire !" Ensuite, devant la confession de saint Pierre, l'invocation de nombreux saints fut répétée trois fois et il fut établi par tous empereur des Romains[1]. Aussitôt après, le très saint pontife oignit Charles, l'excellent fils du roi de l'huile sainte en ce jour de la nativité de notre Seigneur Jésus-Christ[2].

---

Congé fut pris après la célébration de la messe et le sérénissime empereur offrit une table en argent – *mensa*– avec ses pieds pesant ... livres. Dans la confession de l'apôtre de Dieu, il offrit avec les rois ses fils et ses filles divers vases en or très pur pour l'usage de la table pontificale pesant ... livres, une couronne en or avec de grosses pierres précieuses qui est suspendue au dessus de l'autel, pesant 55 livres et une grande patène en or avec diverses pierres et où l'on pouvait lire : "Karolo", pesant 30 livres, un grand calice avec des pierres précieuses muni de deux anses, pesant 58 livres, un autre calice fondu aves un tube –*sifone*– pesant 37 livres

[1] Evénement qui a suscité d'innombrables commentaires, cf. F. M. , VI, pp. 153-165 et R. Folz, *Le couronnement de Charlemagne,* 1968.

[2] Fils ainé de Charlemagne, † en 811 ; sa mère, Fastrade, était la fille du comte franconien Raoul. Charles avait déjà été oint par Etienne II à Saint-Denis en Francie en même temps que son père, cf. *supra,* p. 134.

et encore un autre grand calice pesant 36 livres. Il offrit tout cela sur le saint autel de l'apôtre Pierre.

Pour la basilique Saint-Paul, une petite table en argent avec ses pieds pesant... livres et divers vases en argent d'une belle grandeur qui conviennent à la table pontificale. Dans la basilique du Sauveur, dite constantinienne, il offrit une croix avec des hyacinthes que le pontife destina à la procession, selon la demande de l'empereur, un autel avec des colonnes argentées, un baldaquin, un évangéliaire avec fermoir d'un or très pur. Il offrit en outre à la basilique *ad praesepe*, un grand collier en argent – *sicla*– pesant ... livres.

---

Les iniques malfaiteurs Pascal, Campulus et leurs associés furent conduits devant l'empereur, entouré des plus nobles Francs et Romains et ils furent tous convaincus du complot et de son exécution. Campulus invectiva Pascal en ces termes : "Ce fut un mauvais jour pour moi quand je t'ai rencontré, car c'est toi qui m'a mis dans cette périlleuse situation." Les autres se comportaient de même s'accusant mutuellement. Après que l'empereur eut compris quels étaient ces personnages, cruels et iniques, il les envoya en exil dans des régions de la Francie.

[*Suivent 26 pages de l'édition latine consacrées uniquement aux diveses dons, restaurations et constructions dus à Léon III*][1].

[...] Ce très saint pape régna sur le siège romain pendant 20 ans, 5 mois et 16 jours. Il fut alors soustrait à la lumière et partit pour le repos éternel. Il fit trois ordinations au mois de mars : 30 prêtres, 12 diacres et 126 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre[2], la veille des ides de juin (le 12). L'épiscopat fut vacant 10 jours.

[1] Les descriptions précédentes en disent assez sur le soin pris par l'ancien "vestiaire" pour toutes ces questions.

[2] Pascal II († 1118) regroupera les restes de Léon II, III et IV dans l'oratoire dédié à Léon I er dont le tombeau avait été restauré par Serge Ier, cf. *supra*. et aussi plus tard pour Léon IV, cf. infra.

Étienne IV (816-817) était romain et son père se nommait Martin. Il siégea 7 mois. Depuis sa petite enfance, il avait été élevé et instruit au patriarcat du Latran, au temps du pape Hadrien de sainte mémoire. Il était issu d'une très noble et illustre famille. Depuis sa prime jeunesse, il s'appliqua soigneusement à apprendre les sciences de la sainte discipline. A la mort du pape Hadrien, le seigneur Léon lui succéda. Voyant que le seigneur Étienne vivait dans de bonnes fréquentations et l'humilité des mœurs, il le promut dans l'ordre des sous-diacres. Le voyant s'adonner de mieux en mieux aux études religieuses, sur un signe de Dieu, il l'éleva au grade du diaconat. Brillant alors en de multiples activités religieuses, il était surtout très habile à instruire le peuple en des paroles clairement évangéliques et divines. Il l'était tout autant dans l'exercice du soin à apporter à la tradition ecclésiastique. Il brillait tant dans son cœur par la grâce du Saint-Esprit, qu'en toutes choses il était reconnu efficace et convenable. Il était ainsi quand le pape Léon quitta cette vie, à ce point aimé du peuple de Rome qu'il fut élu aussitôt au pontificat. Il était aimé de tous et par une ordonnance de la divine providence, ils le conduisirent à la basilique Saint-Pierre où il fut sacré pape de la ville.

Ce très saint homme, une fois établi dans le pontificat, entreprit, pour la confirmation de la paix et l'unité de la sainte Église de Dieu, un voyage en Francie auprès du très pieux et serein empereur Louis. Arrivé en Francie, il fut reçu avec tant d'honneur et d'enthousiasme par le prince et le peuple franc que la langue peut à peine l'exprimer. Le Seigneur lui accorda une telle grâce que tout ce qu'il demanda, il le reçut sans réserve. Ce très pieux prince avait tant d'affection pour lui qu'il lui donna, en plus de tout ce qu'il avait sollicité, un domaine – *cortem*– pris sur son propre revenu fiscal – *de suo proprio fisco*– par une disposition écrite pour l'usage perpétuel de l'apôtre Pierre[1].

Ce saint évêque prit modèle sur notre rédempteur qui daigna descendre du ciel pour nous délivrer de l'emprise du mal. Il

[1] Cette propriété est située à Vendœuvre-sur-Barse, départ. de l'Aube, entre Troyes et Bar-sur-Aube. Hincmar parle de cette *villa* donnée par Louis le Pieux au pape et récupérée sous Charles le Chauve, à la suite d'une aliénation au profit d'un certain comte. *Annales* 865, dans P. L. 125, col. 1225. A.

ramena avec lui, par amour pour l'Église, tous les exilés qui étaient retenus en captivité à cause des crimes et machinations qu'ils avaient commis envers l'Église et le pape Léon.

Il fit fabriquer pour l'église Saint-Pierre-ès-Liens un encensoir d'argent doré pesant ... livres et aussi une *gabata* en argent pesant ... livres. Il fit confectionner des voiles en soie sur fond d'or au nombre de ... De même pour cette église, il fit faire un ornement d'autel à bordure d'or avec des pierres précieuses, sur lequel une vie de saint Pierre était représentée. Pour le monastère voisin de Saint Agapit, il fit faire un calice en or avec des pierres précieuses pesant ... livres, une patène en argent et aussi une croix d'or avec des pierres précieuses. Pour Saint-Théodore *in Sabellum* , une croix d'or et un calice d'argent pesant... livres. Pour l'oratoire de la sainte martyre Barbara *in Subura* , il fit confectionner un ornement à fond d'or et pour la basilique Sainte-Hélène, la même chose.

Appelé par Dieu, il fut soustrait à cette vie pour le repos éternel. Il fut inhumé à Saint-Pierre. Il fit une ordination au mois de décembre : 9 prêtres, 4 diacres et 5 évêques pour divers lieux. L'épiscopat fut vacant deux jours.

PASCAL (Ier) (817-824) était Romain. Son père se nommait Bonose. Il siégea 7 ans, ... mois et 17 jours. Depuis sa première jeunesse, il fut voué au culte divin et versé dans les saintes et salutaires Écritures, dans l'église du patriarcat. Il était savant autant dans la psalmodie que dans les pages de l'ancien et du nouveau testament. Soigné et parfaitement bon, il fut promu sous-diacre et ensuite consacré prêtre. C 'était un saint homme, chaste, pieux, sans malice, noble dans son langage, dévot et plein de retenue, fort joyeux en distribuant opportunément aux pauvres tout ce qu'il avait. Il assistait jour et nuit en une diligente observance avec les religieux et saints moines aux entretiens concernant les affaires divines. Il était régulier dans ses prières, vigiles et jeûnes quotidiens.

Son prédécesseur le seigneur Léon avait remarqué sa vigilance et son grand zèle. Il lui confia la direction du monastère Saint-Étienne, appelé monastère majeur, situé juste à côté de la basilique Saint-Pierre. Il est écrit en effet : "Personne n'allume une chandelle pour la mettre en quelque endroit secret ou sous un boisseau, mais pour la mettre sur un chandelier afin que ceux qui entrent voient la lumière"[1]. Il s'améliorait par une utile modération en une vie sobre en vue des récompenses éternelles et, par l'exemple de sa vie, il corrigeait ses subordonnés. Cette pieuse correction et sa piété l'embellissait encore davantage. Il accordait la grâce de l'hospitalité aux pèlerins et aux boiteux qui, pour l'amour de saint Pierre étaient venus de régions lointaines vers son seuil – *limina*. Il préparait tout ce qui est nécessaire et fournissait dans la joie et en secret ce qui pouvait manquer. Il grandissait tous les jours dans les œuvres de Dieu jusqu'à ce que son prédécesseur le seigneur Étienne passât de cette lumière à l'éternelle béatitude. Tant d'actions exemplaires avaient répandu sa renommée de toutes parts. Dieu se disposait alors à rechercher pour la direction de son Église un pieux gouvernant, compétent et modéré. A l'instigation d'un divin conseil, d'un seul cœur et d'une même volonté, il fut élu au siège apostolique par tous les prêtres et dignitaires, tous les nobles et l'ensemble du peuple romain, pour la louange et la gloire de Dieu.

[1] Luc, 2, 33 ;

Il était très respectueux des préceptes des Pères, des institutions des pontifes et des règles canoniques ainsi que des dispositions des lois. Il fut le très noble promulgateur dès son ordination des principes de la justice pour tous. Il était lent à la colère, rapide au pardon, ne rendant à personne le mal pour le mal et ne tirant pas vengeance de la faute de quelqu'un. Il était miséricordieux, aimait et dirigeait les citoyens en une pieuse dilection ainsi que le peuple romain. Il se consacrait avec la plus grande application et une grande prudence aux soins des églises de Dieu, les ornait et les restaurait toutes avec dévotion.

Ce saint prélat rechercha et trouva de nombreux corps saints qu'il plaça avec honneur à l'intérieur de la ville. Il augmenta beaucoup les revenus de tout son clergé affecté au *presbyterium*. Parce qu'il entreposait tout son trésor dans le coffre du ciel, il racheta avec de l'or et de l'argent, spécialement les prisonniers et les exilés des régions d'outre-mer, hommes et femmes. Il les recherchait partout sur de longs parcours, les découvrant en Espagne aussi bien qu'ailleurs et, comme un bon berger, il les ramenait chez eux.

Il fit confectionner pour le saint autel de Saint-Pierre un dessus d'autel décoré d'une admirable beauté avec de l'or et des pierres précieuses : y était représentée la scène de l'apôtre libéré de ses chaînes par l'ange. Il fit aussi ériger un autel devant le passage qui conduit au corps saint, à l'endroit appelé *Ferrata*. Il y plaça les restes vénérables de saint Sixte, pape et martyr. Il fit aussi installer en cet endroit et au dessus, un arc orné d'une mosaïque.

[*Suit l'énumération de nombreux dons et restaurations dont voici quelques extraits*] [...]

[...] Nous ne passerons pas sous silence qu'à cette époque, par une malice du diable et la négligence de quelques Angles, toutes les habitations que l'on appelle en leur langue "le bourg" – *burgus*– furent la proie des flammes à tel point que l'on ne pouvait plus retrouver en ce lieu trace de leurs maisons. La quasi-totalité du portique qui mène à la basilique du prince des apôtres fut aussi détruite par le feu, attisé par la combustion du bois sec. Le trois fois saint pontife s'en aperçut au début de la nuit. Il accourut aussitôt pieds nus sur son cheval, tant il portait d'attachement à l'église Saint-Pierre et aussi à cause d'un si grand désastre pour les pèlerins. La très grande miséricorde du Dieu tout-puissant se manifesta à son arrivée : elle ne permit pas à l'impétuosité du feu

d'aller plus loin que l'endroit où il était déjà arrivé. La clémence de Dieu invoquée et le combat de la foule des fidèles qui étaient sur les lieux firent en effet contenir la puissance de l'incendie. Le pape resta cependant sur place pendant toute la nuit jusqu'au lever du jour.

Ensuite, le très saint pasteur évalua les besoins des pèlerins provoqués par ces manœuvres diaboliques et pourvut aux nécessités du moment par de multiples dons. Comme il en avait toujours eu l'habitude, il distribua tout en abondance : or, argent, vêtements pour le corps et ce qu'il faut pour la nourriture. Ils reconstruisirent grâce à l'abondance des forêts pour la fourniture du bois, les maisons jusqu'à ce qu'elles fussent remises comme elles étaient auparavant. Il restaura si bien le portique qui avait été endommagé par la catastrophe qu'il en sortit en meilleur état qu'il était avant la catastrophe...

---

[...] Le serviteur de Dieu portait une grande sollicitude aux églises. Un jour que, s'adonnant à la prière, il était entré dans l'église de sainte Cécile, vierge de Dieu et martyre du Christ, il vit que les murs étaient en mauvais état à cause de leur vétusté et sur le point de s'écrouler. Le projet d'un ouvrage fut alors ordonné et il commença à construire au même endroit une nouvelle église d'une facture admirable et plus belle que la précédente. Nous n'estimons pas à ce sujet devoir omettre de parler de l'affaire suivante.

Un jour qu'il s'était rendu à Saint-Pierre afin d'y célébrer les vigiles selon la coutume et qu'il se tenait devant la confession en chantant les laudes matutinales du dimanche au lever du jour, il fut soudain terrassé par une somnolence subite. Il aperçut devant lui une jeune fille à l'aspect virginal, parée de vêtements angéliques qui lui tint le discours suivant : "Je vous remercie beaucoup pour le travail que vous avez entrepris pour moi il y a longtemps en prêtant vos oreilles à des relations fausses et à des racontars. Ce faisant, vous vous êtes tant dépensé pour moi que nous pouvons bien parler ensemble."

Le pontife écouta cela avec intérêt et commença à chercher qui était celle qui lui parlait ainsi et de quel nom l'appeler. Elle lui répondit : "Si vous cherchez mon nom, je m'appelle Cécile, servante du Christ." Le prélat lui répondit : "Comment puis-je le croire puisque depuis bien longtemps on sait que le corps de cette

vénérable Cécile, martyre du Christ, a été enlevé par les hommes d'Astolphe, roi des Lombards, lors de leur passagère invasion de Rome." A ces mots, la servante de Dieu répondit : "Que les Lombards aient cherché mon corps avec soin est tout à fait vrai, mais avec le secours de notre Seigneur et de la vierge Marie, ils ne purent ni me trouver, ni, bien sûr me transporter loin d'ici. C'est pourquoi, puisque vous avez commencé à me chercher, ne cessez donc pas ce travail car il a plu au Seigneur Dieu, pour l'amour de qui j'ai souffert, que vous me trouviez et que vous me conduisiez dans la nouvelle église que vous avez construite." A ces mots, elle disparut de ses yeux.

Après que les laudes eurent été dites, le vénérable pontife, devant cette révélation si certaine et indubitable, recommença à chercher ça et là où le corps avait été inhumé. Tandis qu'il s'activait ainsi avec attention, Dieu exauça ses vœux : il le trouva dans le cimetière *Praetextatus*, situé au delà de la porte *Appia*. Il était revêtu de vêtements dorés à côté du corps de Valérien, son vénérable époux. Le corps était enveloppé d'un linceul ensanglanté du sang de son martyre quand elle fut frappée par le bourreau et consacrée martyre du Seigneur, régnant pour les siècles. On retrouva aussi les linges qui avaient servi à essuyer le sang de la martyre, plié aux pieds de son corps frappé par les trois coups du bourreau.

Il rassembla ces restes de ses propres mains et avec de grands égards, les déposa sous le saint autel de l'église dédié à cette martyre, situé à l'intérieur de la ville. Pour la louange et la gloire de Dieu, son corps se trouvait ainsi réuni à celui de son cher époux Valérien, des martyrs Tiburce et Maxime et aussi des saints papes Urbain et Lucius[1].

Pour l'honneur et le service de ces saints, il construisit un monastère en l'honneur des saintes martyres Agathe et Cécile, près de cette église en un lieu appelé *Colles*. Il installa dans le titre déjà nommé de sainte Cécile, une communauté de moines, serviteurs de Dieu afin que jour et nuit la louange fût assurée au Tout-Puissant. Il contribua à la constitution des luminaires et aussi aux dépenses et au pécule – *stipendiis*– des moines, agissant ainsi pour

[1] Herrmann-Mascard, *op. cit.* , p. 52, remarque que cette installation des reliques en ville avait déjà commencée au temps de Paul I^er^.

l'attachement qu'il portait à son prédécesseur le seigneur Léon. Ce dernier avait construit à côté de Saint-Pierre, l'hôpital Saint-Pérégrin en un lieu dit *Naumachia.* Afin qu'il ne fût pas atteint par la pauvreté et ne tombât dans la négligence et l'abandon à cause de ceux qui en avaient la charge, il décida d'y allouer des donations afin de lui apporter de l'aide. Il confirma ensuite, par un titre de son autorité à la congrégation de ces moines déjà citée, cet hôpital avec les terres, villages, maisons, paysans – *famuli*– et tout ce qui leur était justement attribués par la loi, aussi bien ce que son prédécesseur avait donné que ce qu'il avait ajouté. Ces donations augmentèrent donc les biens du monastère, ce qui fut confirmé par une charte émanant de son autorité [...]

[...] En outre, ce très saint pontife divinement inspiré, s'aperçut que l'église de la vierge Marie *ad praesepe* avait été autrefois aménagée de sorte que les femmes se tenaient au cours de la messe auprès du siège pontifical, non loin du pontife. De cette façon, si le pape voulait dire quelque chose à l'un de ses assistants, il lui en était impossible en raison du grand nombre de femmes, sans qu'elles en fussent informées. Il chercha alors un endroit dégagé où il pourrait déplacer le siège. Après avoir réfléchi, il fit placer ce siège qui était en contrebas en cet endroit plus élevé afin qu'il pût plus intimement adresser ses prières vers Dieu et où il pût s'éloigner discrètement de la foule des gens. Il le fit ensuite décorer de magnifiques marbres ce qui le rendit plus beau qu'il était auparavant. Il fit aménager de tous côtés des marches par lesquelles on y accédait et fit rehausser la base de l'autel avec des marbres très précieux[1]. Il fit dresser en ce lieu, six colonnes de couleur pourpre devant la confession sur lesquelles il fit poser un linteau de marbre blanc. Les réunissant ainsi à droite et à gauche, il fit décorer ces marbres de nouvelles ciselures si bien que cela fut fort embelli. Il fît également restaurer de marbre divers le *presbyterium* de cette église..... Enfin, appelé par Dieu, il mourut. Il fut inhumé à Saint-Pierre. Il fit deux ordinations, l'une en décembre, l'autre en mars : ... prêtres, 7 diacres et ... évêques. L'épiscopat fut vacant 4 jours au mois de janvier, première indiction[2].

[1] Le siège ne pouvait en effet être plus élevé que l'autel. D.

[2] L'auteur ne dit rien de la présence en Italie de Lothaire, ni de son sacre par le pape le 5 avril 823.

Eugène II (824-827) fut un homme vénérable, d'une belle simplicité et d'une grande humilité. Il était savant, remarquable dans l'art du sermon, fort beau de sa personne, large envers ceux qui réclamaient et méprisant le monde. Il pensait jour et nuit aux seules choses qui plaisent au Christ. Sous son pontificat, des récoltes très abondantes couvrirent la campagne romaine mais aussi presque toute la surface de l'univers, si bien que tout ce qu'il percevait en un juste poids, il le distribuait, non seulement aux veuves et aux orphelins, mais aussi et constamment à tous les riches. Le monde romain connut alors une très bonne paix et un grand repos. Que dire de ceux qui l'entouraient sinon qu'ils menaient comme lui une vie honnête. Il avait été archiprêtre de l'Église universelle qu'il administra admirablement pendant longtemps. Il fut ensuite élu par tous les Romains à cause de ses mérites[1] et devint pape après la mort du seigneur Pascal. Il avait été prêtre de l'église de la sainte martyre Sabine située sur l'Aventin et, après que la grâce du pontificat lui eut été accordée, il contribua à en améliorer le culte et fit décorer de peintures l'église de toutes parts.

Sous son pontificat, les dignitaires romains – *judices*– qui étaient retenus captifs en Francie revinrent. Il leur permit de récupérer les biens de leurs parents et leur distribua d'assez importants subsides provenant du Latran car ils avaient été privés de presque tous leurs revenus.

Il fit confectionner pour l'église de la sainte martyre Sabine un baldaquin d'argent très pur pesant.... Ce prélat dont on vient de parler offrit..

[*Le texte s'arrête ici*].

[1] Cette élection ne se fit pas avec facilité contrairement à ce que dit notre auteur. La très courte vacance donnée dans la biographie précédente est fausse. Ajoutons que d'autres sources signalent une difficile élection, cf. *Annal. Eginhard.* année 824 : "A cause d'une opposition du peuple, deux furent élus. Eugène cependant l'emporta grâce au parti des nobles." P. L. 104, 497, C. Voir aussi *Vita Walae, P. L. 120, 1640.* En outre, le contrôle impérial qui s'était relâché sous son prédécesseur se réinstalla discrètement. Par la "constitution" de 824, toute élection devait désormais être approuvée par l'empereur et les états de l'Eglise placés sous contrôle impérial : c'était revenir "à l'antique coutume byzantine", cf. F. M. , VI, pp. 206-209.

VALENTIN (827) était Romain, son père se nommait Léonce, de la région de la *via Lata*. Il siégea 40 jours. C'était un homme d'une grande sainteté et il demeura comblé par la grâce du Saint-Esprit. Il atteignit dans cette ville la dignité du sacerdoce suprême et de l'excellence royale. Il était né de parents pieux et nobles et avait été confié pour les études élémentaires à un maître habile. Il recherchait avec un sens aigu et appliqué les saintes subtilités de la loi divine et retenait par la mémoire de l'intelligence. Il évitait en un noble comportement les jeux vains et trompeurs des enfants et ne racontait jamais d'histoires incongrues et malhonnêtes. Il ne se livrait jamais à des activités défendues mais, depuis la petite enfance, se consacrait au meilleur d'une pieuse modestie et à la sobriété. Il était rempli du nectar précieux de l'inspiration divine et gouvernait au milieu de tous ses lèvres soignées par l'ornement de la prudence et des mots. Il manifestait l'élégant raffinement de son cœur par l'abondance distinguée de ses discours et par les mérites de ses œuvres non moins distinguées. Surtout lorsqu'il empruntait la voix remarquable du docteur des peuples[1], il se présentait sans animosité pour personne, joyeux et l'esprit bienveillant. Il n'imposait à personne le scandale de la contradiction[2] et fournissait à ses proches, d'un esprit ardent, la dette de la parfaite affection. Selon la parole du Seigneur, il ceignait ses reins de la chasteté et gardait à la main la lanterne allumée[3]. Il brillait en paroles et en actes et resplendissait aussi de la richesse de sa doctrine, donnant de façon éclatante un exemple méritoire.

Avec l'aide de Dieu, quand il fut parvenu au début de l'âge mûr, le rayonnement de sa bonté et de ses manières émanait de toutes parts à l'instar d'un encensoir. Les oreilles du saint père Pascal furent clairement frappées des rapports véridiques des fidèles à son sujet et, comme le peuple le louait, il apprit qu'il était remarquable entre tous. Il le promut aussitôt au travers les grades ecclésiastiques à l'honneur du subdiaconat et décida qu'il servirait au Latran. Il connaissait sa vie de patience et de bon commerce si bien qu'il l'affectionnait plus que tout autre.

[1] I, Tim. 2, 7.
[2] Rom. 14, 13.
[3] Luc , 12, 35.

Cet homme favorisé par la grâce divine se dépensait avec une dévotion parfaite et brillait, rempli des lumières de la vérité et de la sagesse. Il était affable dans ses paroles, clair quant à la doctrine, remarquable par son visage, modeste en une pieuse dévotion entre ses frères et fidèle à ses proches. Fort d'un cœur averti, il ne s'impliquait jamais dans une affaire où quelqu'un eût été, même légèrement, contristé. Outre de si belles qualités, tant en bonté que par le mérite de ses œuvres, le pontife qui connaissait la distinction de sa personne et l'élégante prestance de son physique, le consacra lévite du siège apostolique. En raison de ses mérites, il était aimé par les Romains car il distribuait à larges mains, dons et bienfaits. Il le fit ensuite archidiacre. Avec l'aide du Christ, gravissant les sommets suprêmes, Eugène fut élevé à l'honneur pontifical et placé sur le siège apostolique. Connaissant toutes les qualités dont on vient de parler, il retint Valentin tout au long de sa vie à la place des plus chères et, comme un père pour son fils, il s'en réjouissait de tout cœur et désirait l'avoir toujours devant les yeux[1].

Une fois que fut terminé et divinement accompli le lumineux passage de ce prélat, les Romains supplièrent le Seigneur par de nombreux jeûnes et prières de daigner leur révéler quelqu'un qui fût digne de l'honneur de ce siège. La paisible et divine majesté leur montra par un signe caché de sa propre puissance, celui qu'il fallait élire parmi la liste des prêtres. N'était-il pas celui qu'elle avait doté depuis les entrailles de sa mère d'une telle abondance de vertus et d'un si bel épanouissement doctrinal, ce nourrisson constant et fidèle qu'elle avait comblé en toutes choses ? N'était-ce pas à lui qu'elle attribuerait la direction du très saint siège ?

Les vénérables évêques et les glorieux dignitaires romains ainsi que le peuple de la ville se réunirent au palais du Latran afin que retentît d'une même voix qui était celle de tous ce que tous tenaient déjà équitablement révélé au fond de leur cœur. D'un accord unanime, on proclama ceci : "Le très saint archidiacre Valentin est digne du siège apostolique, Valentin est digne d'orner sa tête de la coiffe – *infula*– du suprême pontificat !"

[1] Ce curieux retour sur les événements antérieurs s'explique par la difficile élection d'Eugène, dont notre texte ne parle pas.

A ces mots doux comme le miel, se réunirent en une assemblée de paix le groupe sacré des clercs, les nobles romains et aussi le peuple. Ils se dirigèrent vers l'église de la sainte mère de Dieu et ils le trouvèrent selon son habitude, rendant grâce à Dieu. Il résista longtemps, disant d'une voix forte que tout cela était inconvenant. Il fut élu au siège pontifical à la fois par la voix du peuple vénérable et de l'armée romaine[1] et conduit ensuite par eux avec de dignes louanges et un grand déploiement d'honneur au patriarcat du Latran et installé sur le trône. Le sénat unanime vint ensuite lui baiser les pieds avec respect et une grande retenue. Une immense joie s'empara alors en toute simplicité de tout le peuple, hommes et femmes, jeunes et vieux.

Dès le lever du jour de sa consécration, les Romains conduisirent le prélat à l'église Saint-Pierre et le sacrèrent au suprême pontificat avec l'aide de la majesté divine. Il prit alors possession du siège de l'apôtre Pierre, porte-clefs du royaume céleste. Louanges furent alors rendues à Dieu et il regagna le palais au milieu d'une grande joie, accompagné d'une foule imposante. Il offrit de nombreux cadeaux et de joyeux repas à ses plus chers amis et des dons variés au peuple consacré, au sénat et au peuple romain.

Il était enclin à la largesse, remarquable dans l'action, clair dans ses paroles, très proche de tous par compassion, prompt à secourir les indigents et à les soulager.

Appelé par le Christ, il fut atteint de maladie et c'est orné de ses multiples qualités qu'il partit pour le ciel en un départ précieux[2]. C'est donc avec le fruit de ses saintes actions qu'il monta tout joyeux et se présenta au yeux de la majesté suprême, régnant et triomphant pour toujours dans le Seigneur.

[1] Le clergé qui, à cette occasion fit le même choix que "l'armée romaine."
[2] Ps. 115, 15 : "La mort des saints est précieuse aux yeux de Dieu."

Grégoire IV (827-844) était Romain, son père se nommait Jean. Il siégea 16 ans, ... mois et ... jours. C'était un homme actif et bon, plein de piété, orné de savoir, gai, modeste dans ses propos, catholique dans sa foi, juste dans ses actions et très ingénieux chercheur dans les Écritures saintes. Il était un infatigable visiteur des églises, père des pauvres et le soutien de toutes les veuves. Il n'avait nulle attirance pour les affaires terrestres et ne désirait pas ce qui est transitoire. Il méprisait les avantages de cette vie présente et amassa par ses mérites des richesses éternelles dans les cieux.

Ce saint pontife était illustre par sa famille, mais plus illustre encore par sa sainteté. Il était beau de sa personne, mais sa foi était plus belle encore et sa renommée universelle éclaira non seulement son pontificat, mais aussi avait resplendi dès sa jeunesse et ne se départit jamais. Il est écrit en effet : "Personne n'allume une lampe pour qu'elle soit mise sous un boisseau, mais elle est destinée à tous ceux qui sont dans la maison."[1]. La louangeuse renommée universelle qui était la sienne s'amplifia de jour en jour dans la ville, illustrant cette parole de l'évangile : "Rien n'est voilé qui ne sera su, ni caché qui ne sera révélé."[2] En raison de ses innombrables qualités, il fut fait par le pape Paul, non seulement sous-diacre, mais encore prêtre. Il demeura, une fois établi dans l'ordre sacerdotal, chaste et pudique, se remémorant l'Écriture sainte : "Que mes prêtres ne vaquent pas à autre chose qu'à la prière, à la lecture et au jeûne"[3]. Pendant qu'il s'en tenait à cela, le pape fut, selon l'humaine condition, enlevé à cette lumière et Eugène, choisi par Dieu pour pontife, reçut la dignité de la sainte coiffe –*apicis*. Il demeura peu de temps dans cette fonction et après lui Valentin qui avait reçu le suprême pouvoir sur le troupeau à nourrir, fut rapidement lui aussi soustrait à la vie.

Tous les Romains se mirent alors à réfléchir sérieusement, non seulement sur ces pontifes si vite disparus, mais aussi sur l'avenir en souhaitant que la grâce du Saint-Esprit leur fît connaître sous la doctrine et le pouvoir de qui la noblesse unanime des sénateurs

[1] Luc, 11, 33 et Mt. , 5, 15.
[2] Mt., 10, 26.
[3] Pseudo-citation scripturaire.

pourrait normalement se ranger. Celui qui aide dans les difficultés et les malheurs, le Dieu créateur de toutes choses, éclaira de son éternelle et sainte lumière le cœur de tous les dignitaires – *procerum* – et tourna leur esprit vers le très saint Grégoire IV et ils se mirent tous d'accord par l'esprit et le cœur. Une fois élu, ils le conduisirent au patriarcat du Latran après l'avoir fait sortir de force de la basilique des saints martyrs Côme et Damien. Il disait qu'il était incapable d'exercer un tel ministère, mais il ne put résister à une si grande foule. On le conduisit donc, avec des hymnes et des cantiques... [*Le récit s'arrête ici ; selon Duchesne, qui renvoie à Éginard, "Annales", a. 827, ce n'est pas un hasard, le biographe préférant passer sous silence la venue obligée des* missi *impériaux chargés de contrôler et de valider l'élection. L'auteur, en revanche, continue son récit par une interminable énumération de toutes les dépenses pontificales pour la restauration et l'ornement des églises. Nous en extrayons les passages suivants :*]

[...] On a lu auparavant tout ce qui a déjà été libéralement réalisé et amélioré par le pape Grégoire. Cela étant fait, il ne voulut pas rester inactif. Il commença, après le soin donné à son troupeau, à se préoccuper de l'entretien et de l'amélioration des vénérables lieux afin que sous son pontificat, ils fussent réformés et dotés de nouvelles organisations cultuelles.

Il repassait tout cela dans son esprit hésitant, quand brusquement lui revint à la mémoire qu'il n'était pas juste que l'église de la sainte mère de Dieu, appelée selon l'usage ancien et jusqu'à nos jours "Sainte-Marie-de-Calixte au delà du Tibre" – *Trastevere* – ne fut pas dotée d'un institut monastique d'autant plus qu'il s'y produisait souvent de nombreux miracles et diverses manifestations de cet ordre – *virtutes*. Dans l'enthousiasme de son cœur et encouragé par Dieu, pressé d'exécuter sa décision, il construisit à côté de la dite basilique, un monastère avec des bâtiments neufs. Il y installa des moines réguliers – *monachos canonicos*– qui assureraient l'office et chanteraient jour et nuit dans l'inspiration de leur cœur, actions de grâce et louanges à Dieu[1]. Ce pasteur développa beaucoup et avec une grande détermination

[1] Congrégation issue de la réforme "canonico-monastique" instituée par Chrodegang, évêque de Metz et officialisée par Louis le Pieux en 816, cf. art. *Chanoine*, dans D. H. G. E.

cette nouvelle fondation telle que nous la voyons de nos jours. Il n'y avait auparavant en ce lieu aucune culture de valeur, il y a maintenant de belles petites maisons de moines et, en cet endroit naguère éloigné de toute présence humaine, rempli de buissons épineux et d'immondices, ont été construites des cellules où les brebis du Christ, après les offices de louanges dorment et cohabitent à l'aise avec tout ce dont elles ont besoin […]

[...] Ce vénérable pape fit en l'église des saints Calixte et Corneille – *transtiberim*– une restauration belle et soignée. L'ancien autel était situé en un endroit non surélevé, presqu'au milieu de l'édifice autour duquel hommes et femmes se rassemblaient, si bien que le pontife célébrait les saints mystères avec son clergé, mêlé aux fidèles. En outre, les saints corps de Calixte, Corneille et Calepode, inhumés dans la partie Sud de l'église ne se trouvaient pas honorés assez dignement. Ce religieux pape ne prit pas cela à la légère : il entreprit un ouvrage avec la rapide application dont il était coutumier et réalisa au mieux une œuvre magnifique. Il éleva ces corps saints avec une profonde révérence après avoir fait exécuter le terrassement dans la plus grande discrétion. Il les fit placer avec honneur dans la partie occidentale de l'église, c'est-à-dire au fond de l'abside et construisit autour une protection élevée au maximum avec une tribune qu'il embellit de très belles pierres. Au dessus de la confession qui recevait les rayons du soleil levant, embellie par l'addition du parfum admirable des reliques qui s'y trouvaient déposées, il réalisa, sous les bases de l'autel, un ouvrage magnifique en l'honneur de sainte Marie, autant par l'argent dépensé que par sa beauté. Il élimina ensuite les anciennes marches et en construisit de nouvelles de part et d'autre, d'une belle réalisation. En-deça, il fit reconstruire le *presbyterium* en entier, auquel il ajouta, sur le côté Nord, un endroit pour les femmes – *matroneum*– entouré d'un haut mur [...]

[...] Ceci fait et achevé, sa sainte et mémorable simplicité était toujours au service de Dieu. Il n'était pas non plus indifférent à l'avenir du peuple ni à la liberté de la patrie afin qu'elle ne fût jamais prise par les ennemis, Dieu ne le permettant pas.

A l'époque de ce saint pape, le peuple des Sarrasins, impie, nuisible et odieux, sortit de son pays et se mit à circuler dans presque toutes les îles et les régions de la terre en frappant d'atroces pillages et désolations les hommes et les lieux. Le très com-

patissant prélat avait une grande peur de ces périls nouveaux dont il fallait se garder. Il craignait pour les habitants de Porto et d'Ostie qui lui avaient été confiés par Dieu et saint Pierre et redoutait qu'ils ne tombassent dans les malheurs et les pillages organisés par les Sarrasins. Il soupirait dans l'intimité de son cœur et commença à s'enquérir des moyens d'aider la ville d'Ostie et de pouvoir protéger sa liberté.

Dieu lui donna vite un conseil : s'il voulait sauver ses habitants, il devait reconstruire entièrement la ville car ce qui avait été bâti jadis avait été endommagé par le temps et donnait aujourd'hui l'aspect d'une ruine. Il fit alors, en suivant cette divine inspiration, de la ville d'Ostie une autre ville, très solide, avec de tous les côtés des murs plus hauts qu'auparavant, garnis de portes munies de serrures et de herses – *cataractibus*. Au sommet, il fit installer des perrières fabriquées avec une très grande science afin de détruire l'ennemi s'il arrivait. A l'extérieur, non loin des murs, il entoura la ville d'un fossé assez profond de sorte que l'assaillant ne pût atteindre les murs facilement.

Lors de ce nouveau chantier au bénéfice de cette ville, le saint Père, présent tous les jours sur les lieux, fit réaliser une partie non négligeable des murs par ses propres hommes, comme s'il y participait en personne. Tant que les travaux ne furent pas menés à leur terme, il les soutint avec l'ardeur de son cœur. A cette ville nouvelle, il décida de donner un nom qui fût établi pour toujours et qu'utiliseraient les Romains et les autres peuples : il choisit son propre nom , Grégoire, ce qui donna Grégoriopolis. Il n'était en effet pas immérité que ce nom, rappelât celui de son fondateur, car nous n'avons lu nulle part qu'un pontife ait jamais mené une telle entreprise[1] [...]

[1] Ces fortifications seraient, selon D. à dater de la fin du pontificat, à partir du moment où l'on comprit à Rome que les Carolingiens ne pourraient plus assurer la défense de la ville. C'est de ces mêmes Francs que par ailleurs et à la même époque, les papes recevaient les plus fermes soutiens de leur pouvoir spirituel. A titre d'exemple, voici ce qu'écrivait alors Walla, abbé de Corbie : "L'autorité de saint Pierre ainsi que son pouvoir sont tels qu'ils ne peuvent être jugés par personne", P. L. 120, 1635, A ; C'est un rappel aux principes posés naguère par le pape Gélase, cf. Y. Congar, *op. cit.* p. 155. Notons aussi que le biographe ne dit rien, ni du voyage de Grégoire IV en Francie, ni de sa tentative malheureuse d'intervention dans la querelle entre Louis le Pieux et ses fils.

Ce très saint pontife, après un règne glorieux de 16 ans fut soustrait à cette lumière et partit pour le repos éternel. Il fit cinq ordinations en mars, septembre et décembre, ... prêtres, ... diacres et 185 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre. L'épiscopat fut vacant 15 jours.

SERGE II (844-847) était Romain, son père se nommait Serge, de la 4e région. Il siégea trois ans. Né d'une mère illustre, celle-ci commença à lui donner avec grande application de vertueuses nourritures afin que personne ne put voir ni entendre de lui rien de grossier ni d'inconvenant. Il méprisait beaucoup les divertissements juvéniles de sorte qu'il brillait pour tous par ses actions conformes à ses devoirs. Il resplendissait aussi en ses débuts des actions de ses nobles ancêtres, prémuni et instruit par les pieuses dispositions maternelles. Sa mère, en effet, tressaillait chaque jour et rendait joyeusement grâce à Dieu de l'avoir ainsi rendue telle à cause de cet enfant remarquable. Quand il eut douze ans, sa mère mourut et partit vers le Seigneur. N'ayant plus de mère et son père étant déjà depuis longtemps privé de la lumière, il habita avec ses frères dans la maison familiale. A cette époque régnait sur l'Église de Rome le pape Léon III, bon et remarquable. Se rappelant la bonne naissance de cet enfant illustre, ainsi que la noblesse de ses parents, il ordonna qu'il lui fût amené avec beaucoup de prévenance. Une fois en sa présence, d'un visage souriant et l'esprit calme, il se mit à l'observer. L'enfant lui plut particulièrement et il le fit conduire à l'école des chanteurs – *scola cantorum*– afin qu'il y apprit les lettres communes et les douces mélodies du chant. Cet enfant remarquable et très appliqué connut rapidement l'ensemble des disciplines littéraires si bien qu'il surpassa tous les autres de son école. Le saint pontife, apprenant cela, était tous les jours comblé d'une intense joie devant ses progrès. Il le fit alors acolyte dans cette même Église de Rome. Après vingt années, Léon quitta le pontificat et Étienne reçut le sacerdoce. Ce dernier l'aima d'une grande affection et, remarquant ses rapides et grands progrès dans l'étude des Écritures saintes, il lui donna sans tarder les fonctions de sous-diacre. A la suite de ce court épiscopat, Pascal reçut le gouvernement de l'Église. Il consacra prêtre au titre de Saint-Silvestre, pape et confesseur, cet homme très prudent en toutes choses, distingué par sa science, sa vie et sa conduite. Il surpassait tout le monde par sa mansuétude, son zèle, sa vigilance et ses autres dispositions. A la mort de Pascal, Eugène reçut la prélature suprême. Après les trois ans de ce pontificat, Valentin fut élevé à ce siège. Après lui Grégoire reçut le pouvoir souverain. Il l'appréciait bien et le fit archiprêtre de la sainte Église. A la suite d'un pontificat appliqué, Grégoire fut conduit au terme de sa vie et mourut.

Les nobles – *proceres*-, les dignitaires de la ville et le peuple tout entier de l'Église se réunirent pour élire le pape. Les discussions s'ouvrirent selon l'habitude en pareille circonstance, chacun proposant son candidat. Ensuite, avertis soudain par un signe de la divine providence, ils se mirent à parler sérieusement de la valeur de l'archiprêtre Serge en disant qu'il était digne du pontificat. On s'accorda sur son nom, puis chacun rentra chez soi.. C'est alors que fit irruption dans le patriarcat, un diacre de cette Église, nommé Jean, dans un état de grande démence et qui avait tout à fait perdu la tête. Il avait auparavant convaincu une foule peu éclairée, des rustres de la campagne, et rassemblé des éléments agités et séditieux.. Les portes furent enfoncées avec des engins de guerre et la tradition de la loi de l'ordre fut transgressée. A la suite de cela, tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur des murs du Latran, furent frappés de stupeur et de crainte. Ce coup de force d'un peuple ignoble se poursuivit pendant une heure, puis la peur prit les insurgés. Ils abandonnèrent définitivement l'agitation que l'on ne vit plus réapparaître nulle part.

Pendant ce temps, les principaux des Romains, méprisant cet incident, se réunirent d'un commun accord dans la basilique du saint confesseur Martin avec rapidité et beaucoup d'à propos. Ils retirèrent de l'église l'archiprêtre Serge, le conduisirent et l'élurent dans le patriarcat du Latran avec de grands honneurs.

Il tomba ce jour même tant de neige que tout était devenu blanc : on disait que c'était un présage de beaucoup de bonheur et de prospérité. Les notables du patriarcat expulsèrent ce diacre Jean et le conduisirent dans une prison très sûre à cause de ce qu'il avait voulu entreprendre par une témérité impie. Les dignitaires préférèrent qu'il fût privé de sa charge lors de la réunion des évêques alors que d'autres auraient voulu qu'il fût dépecé par l'épée. Serge s'opposa à cela, ne voulant pas rendre le mal pour le mal. Au milieu de la joie des prêtres, des dignitaires et de tout le peuple, le saint homme fut alors ordonné et consacré pape sur le siège apostolique de saint Pierre.

Il était d'origine noble, pur dans sa foi, franc dans ses paroles, humble devant Dieu, distingué devant les hommes, d'un visage agréable et plus agréable encore par son caractère, bon administrateur des églises, défenseur des pauvres, consolateur des veuves, pourvoyeur des indigents, rassembleur des dispersés, gardien de

ceux qui sont réunis, contempteur des choses vaines et séculières, amateur avide des seules richesses de la sagesse.

---

La rumeur de sa consécration parvint aux oreilles de l'invincible empereur Lothaire qui envoya à Rome Drogon, archevêque de l'Église de Metz et une armée de Francs avec son très grand et excellent fils Louis. Il fit aussi partir avec eux des évêques, des abbés et des comtes. A partir du moment où ils furent arrivés dans le territoire de Bologne, avec leurs troupes en armes, ils causèrent tant de massacres et de ravages au détriment du peuple que tous ceux qui se trouvaient dans les villes ou à la campagne, terrorisés par cette cruauté digne d'un tyran, abandonnèrent leurs maison et se cachèrent en des endroits reculés. Après avoir commis ces horreurs dans les villes, les bourgs et les campagnes, ils arrivèrent à *Fontem Capellae*. Le ciel était alors si serein que personne n'aurait pu apercevoir d'un horizon à l'autre, le moindre nuage ni le moindre signe de pluie. Soudain, il se rassembla autour d'eux une quantité de nuages noirs, menaçants et chargés d'éclairs. Quelques-uns des principaux conseillers de Drogon furent frappés par la foudre et moururent. Les Francs virent en cela un horrible présage et furent en proie à une forte frayeur. Ils ne se départirent cependant pas de leur férocité et se hâtèrent avec une cruelle détermination vers la ville.

Dès que le saint pape eut appris la nouvelle de leur approche, il envoya tous les magistrats à neuf milles à peu près de Rome à la rencontre de l'excellent roi Louis. Ils le reçurent avec les emblèmes et au chant des laudes[1]. Quand ils furent à un mille à peu près de Rome, il leur envoya toutes les *scolae* militaires[2] avec leurs chefs. Des chants dignes d'un grand roi furent alors exécutés. S'y joignirent d'autres très savants grecs de l'armée qui, de leur voix égale à la douceur de leurs louanges, chantèrent les laudes impériales et reçurent le roi avec tous les honneurs. Sa Sainteté fit avancer vers lui les croix, c'est-à-dire les emblèmes, et le fit recevoir avec de grands honneurs, comme on reçoit un empereur ou un roi.

[1] Voir Kantorowiez, *Laudes regiae,* 1958.
[2] Petite escorte composée de soldats étrangers.

Quand le roi Louis aperçut les saintes croix et les emblèmes qui venaient à sa rencontre, il devint gai et tout à fait joyeux. Il décida de se rendre à Saint-Pierre, précédé de son peuple, avec tous les magistrats romains et les détachements militaires. Le grand pontife le reçut entouré du clergé, du haut des marches de l'*aula* apostolique, le dimanche qui suit la Pentecôte[1].

Le roi arriva ainsi et gravit tous les degrés de l'église. Il s'approcha du pape qui se tenait à l'entrée, au sommet des marches, juste à l'extérieur de l'église en compagnie du clergé et de tout le peuple romain. Après s'être embrassés, ils pénétrèrent à l'intérieur de l'*atrium*, le roi ayant pris la main droite du pape et ils parvinrent ainsi aux portes d'argent. Tout à coup, l'un des soldats, possédé du démon, se mit à s'agiter violemment sous le regard de tous les Francs. Le bon prélat fit alors fermer toutes les portes de Saint-Pierre et ordonna qu'elles fussent verrouillées. Avec l'aide du Saint-Esprit, il s'adressa ainsi au roi : "Si vous êtes venu ici avec un esprit pur et une volonté droite, pour le salut de la république, de la ville et de cette Église, ces portes seront ouvertes sur mon ordre. S'il en est autrement, elles ne seront pas ouvertes, ni par moi, ni avec mon accord." Le roi lui répondit qu'il n'était pas venu avec un mauvais esprit, ni avec une quelconque méchanceté, ni avec une maligne intention. Alors, sur un ordre du pape donné par un geste des mains, les portes furent ouvertes et ils entrèrent dans la vénérable *aula* de Saint-Pierre. L'ensemble du clergé et des serviteurs de Dieu proclamèrent la louange à Dieu et à son Excellence en chantant : "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur..." Le roi avec le pape , le clergé et les magistrats ainsi que tous les Francs qui étaient venus s'approchèrent de la confession de saint Pierre, s'y prosternèrent et rendirent grâce à Dieu et au prince des apôtres. Après une prière de bénédiction récitée par le pape sur le peuple, tout le monde sortit de l'église.

Les jours suivants, les Francs détruisirent, en une dévastation digne de la peste, tous les environs de la ville et ruinèrent comme par un souffle foudroyant , champs, récoltes et prairies. Le pape fut alors averti par quelques personnes qu'ils voulaient entrer dans

[1] Le dimanche 8 juin 844. D.

la ville, sous couvert de l'hospitalité. Il fit alors renforcer et fermer les portes, limitant ainsi le plus possible, les dégâts[1].

Le dimanche suivant, dans cette même basilique du prince des apôtres, tous les archevêques, évêques et abbés, comtes et tous les Francs, se réunirent avec les nobles romains. Le bon pape oignit de ses mains Louis, fils de l'empereur et le couronna d'une couronne royale et précieuse, l'instituant ainsi roi des Lombards. Il lui tendit l'épée royale et lui ordonna de la mettre à sa ceinture. La messe une fois dite, tous, très joyeux, sortirent de l'église avec le roi.

---

Dans les jours qui suivirent, l'archevêque de Metz, Drogon, provoqua un conflit d'une extrême gravité à l'encontre du saint prélat, des évêques, de tous nos dignitaires et de nos nobles. Drogon était assisté pour cela de tous les archevêques et évêques qui étaient venus avec lui. Tous, sans mandat ni accord d'un métropolitain, s'opposèrent à l'Église universelle qui est la tête de toutes les Églises. Voici la liste des prélats rangés derrière Drogon : Georges, archevêque de Ravenne, Angilbert, archevêque de Milan, les évêques Joseph d'Ivrea, Aginus de Bergame, Amalric de Côme, Nortcaudus de Vercelli, Sigisfrid de Reggio, Torengarius de Concordia, Odelbert d'Aqui, Ambroise de Lucques, Jean de Pise, Pierre de Voltera, Picco d'Ascoli, Fratellus de Camerino, Gisus de Fremo, Racipert de Nocera, Amadeus de Penne, Donat de Fiesole[2]. D'autres se joignirent à eux, les comtes Boson, Adalgisus, Jean, Guldo, Bernard, Wilfrid, Maurin et d'autres encore qui s'engagèrent dans l'affrontement. Cependant, grâce à la protection divine, ils ne purent triompher des paroles très douces de ce prélat ni de sa prudence. Sa force était telle qu'ils ne purent par aucun de leurs discours, ni le convaincre ni le contraindre. Dominés par sa retenue et honteux de confusion, ils se retirèrent en abandonnant toute la colère et la méchanceté qu'ils portaient dans leur esprit.

[1] Le récit souligne nettement que l'enclos de Saint-Pierre est hors de la ville.

[2] Tous évêques de l'ancien royaume lombard et en outre l'archevêque de Ravenne, opposant chronique au siège romain. Drogon est un bâtard de Charlemagne. L'empereur Lothaire fit de cet oncle le mentor de son fils Louis, installé sur l'ancien trône lombard ; notre biographe "ignore" la raison du différend qui l'opposa à Serge II : à l'évidence, Drogon rappelait les prérogatives impériales de 824 : bel exemple de la "réserve" du L.P..

Ceci fait, ils demandèrent au pape que tous les plus hauts dignitaires romains prêtassent serment de fidélité au roi Louis. Le très prudent prélat refusa net et ajouta : "Si vous voulez qu'ils prêtent serment seulement au seigneur et grand empereur Lothaire, j'y consens et le permets, mais à son fils Louis, comme c'est le cas, ni moi, ni la noblesse romaine n'y consentirons." Finalement, s'étant réunis dans cette même église, le pontife et le roi, les archevêques et évêques s'étant assis ensemble, les nobles romains et francs se tenant debout, tous promirent fidélité à Lothaire, grand empereur et toujours auguste[1].

A la suite de cela, les archevêques Ebbon et Barthélemy[2] qui, pour leur faute, avaient été privés de leur fonction – *honore*– et chassés de l'Église, demandèrent au saint Père qu'il daignât les réconcilier et leur redonner le pallium. Le pontife leur répondit qu'ils n'étaient pas dignes d'être acceptés parmi la communion des clercs, mais il leur accorda toutefois la permission de communier avec le commun du peuple.

Dans le même temps, lors du séjour de Louis à Rome, le prince de Bénévent, Siconolf, vint à Rome avec une grande armée. Le roi le reçut avec honneur et le prince lui fit part de l'objet de sa visite. Le roi lui accorda volontiers ce qu'il demandait. Les Francs, les Lombards et les Bénéventins formaient ainsi une si grande multitude que Rome semblait assiégée de toutes parts ; les moissons furent toutes détruites par cette foule innombrable.

Siconolf souhaitait ardemment aussi rencontrer le pape et recevoir de lui sa bénédiction. Lors de sa réception, il se prosterna au sol et baisa humblement les précieux pieds. Après avoir obtenu la bénédiction, il se retira tout joyeux en rendant grâce à Dieu.

Tout ceci terminé, l'excellent roi Louis, très heureux, retourna à Pavie où il exerçait le pouvoir depuis le début de son règne. Le sénat, le peuple romain, avec les femmes et les enfants, libérés de cette énorme peste et rachetés du joug d'une tyrannie inhu-

[1] C'est ainsi que le biographe introduit le serment de fidélité du pape à l'empereur. On doit remarquer la grande habileté du pape qui récuse ainsi le serment au roi des Lombards.

[2] Il s'agit d'Ebbon de Reims et de Barthélemy de Narbonne. Une autre attitude eût été discourtoise à l'égard de Charles le Chauve. Sur cette affaire et ses conséquences, cf. F. M., VI, pp. 277-279.

maine, vénérèrent le saint pape Serge comme l'auteur de leur salut et le restaurateur de la paix. Quant à lui, il attribua ce bienfait, non point à son mérite, mais à l'assistance de Dieu.

---

La langue ne peut exprimer en détail tout ce qu'il fit, si bien que nous allons passer à ce qu'il entreprit pour les lieux saints. Commençons à le raconter brièvement.

Au début de son pontificat, brûlant d'un grand amour, il réalisa dans la basilique du Sauveur dite constantinienne, une œuvre d'une grande beauté. Il fit reconstruire selon une plus large dimension, la délimitant de ses propres mains, l'enceinte du saint autel qui avait autrefois été construite à l'étroit. Il la décora de belles colonnes avec, au dessus, disposés en demi-cercle, des marbres sculptés. Désormais le saint peuple – *sacra plebs*– s'y tient plus au large pour la célébration des offices. Ceci fait, le bon pape, pour la décoration et l'ornementation de ce bel ouvrage, offrit à cette même basilique vingt voiles de soie blanche ornés d'un fond d'or sur les franges. Il en offrit aussi vingt autres très beaux sur fond d'or et aux franges de pourpre. Il construisit aussi en ce lieu une magnifique confession, avec l'aide du Christ. Il y déposa des panneaux d'argent incrustés d'or, la consacra de ses propres mains et y déposa des reliques. Il fit réaliser un autre très bel ouvrage devant l'entrée de cette vénérable église : jusqu'alors, son très saint seuil était caché au peuple, il s'appliqua à le rendre visible à tous en construisant des arcs d'une belle venue qu'il fit décorer de diverses peintures.

Cet illustre prélat, pour le rachat futur de son âme, fit orner la Chambre de la Mangeoire – *camera praesepii*– de notre Seigneur qui se trouve à côté de la basilique de sainte Marie, appelée par tous la Majeure. Il y fit à cet effet placer des panneaux d'argent dorés ornés de la scène de l'incarnation du Seigneur et de la nativité de sainte Marie, mère de Dieu. Aucun pape n'était jusqu'alors parvenu au cours des temps à la réalisation d'une œuvre d'une telle beauté.

Ce très saint pape restaura entièrement l'aqueduc dit *Jovia*, démoli au cours des années et en ruine. L'eau qu'il amena une fois remis en état fut d'une telle abondance qu'il pourvut aux besoins de presque toute la ville

A cette époque, le Tibre sortit de son lit et se répandit dans la campagne. L'inondation grossit, à la 8e indiction, le 22 novembre,

un samedi à l'aube, jour de la fête de la sainte martyre Cécile. Les eaux entrèrent à Rome par la poterne Sainte-Agathe. Elles traversèrent en plusieurs endroits les murs de la ville et sortirent de l'église Saint-Laurent, dite *ad Lucina*. De là, elles entrèrent à Sainte-Marie qui se trouve sur la *via Lata* et de là, elles allèrent à Saint-Marc. Elles s'étalèrent sur les places, dévastant les champs et déracinant les arbres. La nuit survenant, elles se retirèrent et le fleuve rentra dans don lit.

---

[*Après une longue énumération des dépenses pontificales pour la restauration et l'embellissement des églises, le cours du récit reprend ainsi :*]

Le pape était devenu malade de ses membres et atteint par la goutte. Il ne pouvait plus marcher et avait à peine l'usage de ses mains. Il était en outre devenu irritable, mal embouché – *ore incomptus*– et porté aux injures, changeant dans ses décisions comme dans ses discours et faisant tout à la légère[1]. C'est pourquoi les nobles le considéraient désormais comme une nullité – *adnullabant*. Il avait un frère nommé Benoît, une brute insensée qui, profitant de la maladie du pape, s'empara sans mérite de la gestion ecclésiastique et publique. Sot et rompu seulement aux affaires de la campagne, il commença par consacrer toutes les dépenses pour des murs et divers bâtiments à tel point que, jour et nuit, il ne cessait d'œuvrer et de s'activer en ce domaine.

Il se rendit près du seigneur empereur avec de nombreux cadeaux, lui demanda le *primatum dominium* de Rome et se vanta de l'avoir reçu. A son retour, transgressant toutes les règles, il se déchaîna avec une si insolante frénésie que l'on aurait pu croire qu'il avait reçu le pouvoir absolu – *monarchiam*– sur la ville. Il ne donna désormais plus à quiconque aucun pouvoir pour accorder ou recevoir, nuire ou aider : tout passait par lui. Il était dissolu dans sa conduite, adonné aux loisirs et compagnon assidu des petites femmes – *muliercularum*. Il ne craignit pas d'usurper le siège épiscopal d'Albano afin de travailler pour le diable en toute sécurité.

Il avait détruit au début de sa folie orgueilleuse l'église Saint-Martin admirablement construite il y a bien longtemps, sous prétexte qu'elle était en mauvais état. Il la fit reconstruire afin

[1] Est-ce utile de signaler le changement de ton du biographe ?

de piller plus librement les autres églises et le peuple. Ce fut réalisé en moins de trois ans et il ne laissa point un monastère ni à l'intérieur, ni à l'extérieur qu'il ne privât de biens. Aussi n'y eut-il personne en ville ou au dehors à qui il ne causât de dommages, soit par intérêt, soit pour l'humilier. Toutes ces affaires, soit contre les monastères, soit contre le peuple ecclésiastique furent confirmées par des chartes et des préceptes impériaux [...][1]. Depuis les temps les plus anciens en tout cas, on n'a jamais entendu parler de quelqu'un qui ait pu détruire de sa propre initiative et dévaster tant de choses dans cette ville fameuse, les villes qui lui sont soumises, les places fortes et les ports ainsi que dans les régions voisines.

A l'époque de ce pape et de son frère, c'est-à-dire pendant trois années, la très néfaste hérésie simoniaque prospéra. Elle prospérait si bien que les épiscopats se vendaient publiquement, c'est-à-dire qu'ils étaient donnés à celui qui proposait le plus. Ils en étaient arrivés à une telle avidité que l'un d'eux pouvait se vendre 2000 *mancusos*[2] et plus s'ils pouvaient trouver un acquéreur. Aucune charge ecclésiastique n'était accordée sans un prix offert. Tout cela prospérait et retentissait dans les églises, dans le peuple et partout. Aucun évêque orthodoxe, aucun homme d'Église, animé du zèle de servir Dieu ne protesta ni n'entreprit quelque chose avec l'empereur ou avec le roi pour éliminer ce fléau, même au risque de sa vie puisqu'il vaut mieux mourir heureux que vivre malheureux.

Le Seigneur voyait sombrer l'Église qu'il avait rachetée de son sang et qu'aucun chrétien n'était capable de la corriger d'un tel crime ni d'amener à la pénitence les auteurs de ces malheurs et ceux qui les toléraient. Il plut donc à Dieu, afin que son Église ne souffrît pas plus longtemps d'un si grand opprobre d'envoyer des païens pour se venger puisque les chrétiens négligeaient de s'amender.

A l'époque de ce pontife, alors que se déroulaient ces tristes événements, le comte Aldevert, un homme courageux qui était

[1] "Locus corruptus" signale D. avec prudence, toute restitution reste aléatoire.

[2] Cette somme correspondait au revenu fiscal annuel d'un gros centre de perception de quelque 5000 habitants et 10. 000 hectares cultivables, cf.. J. Durliat, *Les finances publiques... , pp. 302-303.*

marquis et protecteur – *marcensis et tutor* – de la Corse, connaissant la situation de la république, envoya une lettre à Rome. On y lisait qu'une multitude de près de onze mille Sarrasins s'apprêtaient à se diriger sur la ville avec 73 vaisseaux chargés de 500 chevaux. Il demandait que l'on s'efforçât de retirer les trésors de Saint-Pierre et de Saint-Paul et, si c'était possible, de déplacer le corps de ces apôtres à l'intérieur de la ville de peur que ce peuple horrible et païen pût se réjouir d'avoir ravi une si grande source de salut. Cette lettre fut envoyée le 10 août. On la reçut à la légère et presque avec mépris en raison du pouvoir changeant et inefficace de ceux dont on vient de parler. Tout le monde d'ailleurs pensait que c'était une chose incroyable. Les plus prudents des Romains cependant, après en avoir délibéré envoyèrent des légats et des lettres aux villes sujettes et aussi aux voisins, comme Aldevert l'avait fait. Ils demandaient de se hâter de venir en armes défendre les côtes. On méprisa ces appels et on refusa de venir, à l'exception de quelques-uns de ces villes qui envoyèrent des gens pour se rendre compte.

Douze jours passèrent et le 23 août, un lundi, 9e indiction, ces très détestables Sarrasins parvinrent sur les côtes romaines, à Ostie. Ils arrivèrent à la ville et s'en emparèrent tandis que ses habitants l'avaient fermée et abandonnée. Ils commencèrent alors à s'enquérir en tournant en rond pour rechercher ce qu'ils pourraient trouver à prendre. Ils parvinrent ensuite à la ville de Porto qui est proche et la trouvèrent aussi vide de ses habitants. Ils s'emparèrent d'approvisionnements et de tout ce qui leur était nécessaire et retournèrent à Ostie, lundi et mardi.

Apprenant cela, les Romains décidèrent d'envoyer des Saxons, des Frisons et la compagnie – *scola*– des Francs à Porto. Ils y arrivèrent le lundi et passèrent la nuit à veiller. Le lendemain mardi, quelques Sarrasins arrivèrent pour piller. Ils furent poursuivis et s'échappèrent par un pont. Ils en tuèrent cependant douze et les autres se sauvèrent en bateau. Les Romains avaient enfin pris conscience du danger et gardaient avec vigilance les portes de leur ville. Alors enfin, ne recevant aucune aide en cette si grande nécessité, ils se confièrent dans le secours de Dieu et en celui des apôtres. Ce même mardi, avec ceux qui s'étaient joints à eux, ils se préparèrent à l'affrontement et se rendirent à Porto où se trouvaient encore de nombreux Sarrasins pillards. Ils en tuèrent sept et les autres purent fuir par ce maudit pont dont

on a déjà parlé. Toute la journée, autour de la ville et à l'intérieur, les Romains entreprirent des rondes à cheval autour de la ville et à l'intérieur afin d'engager le combat, mais quand ils aperçurent le grand nombre de Sarrasins, à côté de la petite troupe des leurs, il leur sembla périlleux de passer la nuit en ce lieu. Ils rassemblèrent les Saxons, les Frisons et les autres pour les affecter à la défense de leur ville contre le pillage et revinrent de cette façon à Rome.

Le lendemain, mercredi, les gardes étaient sans défiance et assis en train de manger. Les Sarrasins se ruèrent sur eux, en tuèrent beaucoup si bien qu'il en resta peu et ils poursuivirent les survivants jusqu'au pont *Galeria*. Des hommes à pied et des cavaliers quittèrent alors leurs vaisseaux et commencèrent à se diriger vers Rome. Toute la journée des navires arrivèrent en un endroit fixé, les cavaliers sortirent des bateaux et envahirent l'église de saint Pierre, le prince des apôtres, y commettant d'ignobles iniquités. La garnison romaine, privée de ses chefs, se dirigea en armes vers le camp dit de Néron [...]. *Bien malencontreux arrêt de la narration.*

[...] Ce très saint pape, après avoir glorieusement régné sur le siège romain pendant trois ans fut ravi à la lumière et partit pour le repos éternel. Il fit une ordination au mois de mars : 8 prêtres, 3 diacres et 23 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre. Le siège fut vacant 2 mois et 15 jours.

Léon IV (847-855) était romain. Son père se nommait Raduald[1]. Il siégea 8 ans, 3 mois et 6 jours. Cet homme catholique et apostolique fit preuve de beaucoup de patience et d'humilité. Il était généreux, pieux, bienveillant et aimait la justice. Il gouverna le peuple avec une grande application et étudiait les Écritures sans se lasser. Il était assidu dans les prières et les veilles. Dans son cœur on lisait toujours ce que l'on lit dans le saint évangile et la prudence du serpent cohabitait en lui avec la simplicité de la colombe[2]. Il était rempli d'une sainteté admirable, aimait les religieux et ceux qui étaient d'assidus familiers de Dieu. Il nourrissait les pauvres et méprisait sa propre personne.

Il fut d'abord placé par ses parents pour étudier les lettres dans le monastère Saint-Martin qui est situé hors les murs, près de l'église Saint-Pierre jusqu'à ce qu'il eût pleinement appris les saintes lettres. Il y apprit non seulement les lettres, mais il y demeura avec plus de passion encore dans l'application d'un saint comportement. , non pas comme un enfant qu'il était alors, mais comme un parfait moine. A cet exemple, ceux qui vivaient sous la même observance monacale en servaient plus dévotement le Dieu tout-puissant et il était au milieu d'eux comme l'un d'eux. Une ville située sur une montagne ne peut rester cachée, ainsi la réputation de ce saint homme ne demeura pas longtemps inconnue. Sa renommée, sa réputation de sainteté ne put rester ignorée et la relation de nombreux fidèles parvint aux oreilles du pape Grégoire. Quand il lui fut contée sa conduite irréprochable et parfaitement digne, il donna l'ordre de le retirer du monastère où il vivait et de le diriger vers le sein de la sainte Église-mère. Il l'attacha pour toujours à son service particulier, ordonna qu'il fût affecté au patriarcat du Latran et, en raison de sa louable vie, il le fit sous-diacre. Bien qu'il eût changé d'état et de lieux, il se contraignit plus régulièrement encore qu'auparavant dans sa vie au service de notre sublime créateur et multiplia les bonnes actions. Le pape Grégoire ayant quitté le saint siège, l'archiprêtre de l'Église de Rome, Serge, devint pontife. Nous avons dit quelques mots à son sujet antérieurement. Ce saint pape ordonna Léon prêtre et l'affecta au titre des Quatre-Saints-Couronnés.

[1] Selon R. Davis, un patronyme d'origine lombarde.
[2] Math. 10, 16.

C'est dans cette fonction qu'il rayonna plus encore par sa bonne conduite : il fournissait le nécessaire aux indigents, réconfortait les pauvres, les pèlerins et les déshérités, non seulement par ses bonnes paroles, mais surtout par de la nourriture pour leur corps. Serge, évêque du siège romain fut alors enlevé à cette vie présente. C'est à cette époque que les deux églises des saints Pierre et Paul furent pillées de fond en comble par les Sarrasins. Cette calamité alanguit le courage des Romains et ces deux événements qui survenaient en même temps : la mort soudaine du pape et le pillage de toutes les églises de la région romaine, laissaient prévoir que l'on ne pouvait échapper au péril d'une mort certaine.

C'est au milieu d'une dévotion générale et dans une commune méditation que l'ensemble des plus notables des Romains se mit à réfléchir au prochain pontife. Il fallait qu'il fût capable de gouverner ce lieu saint et inviolable dans la crainte de Dieu. Soudain, la renommée du saint prélat ainsi que ses mérites éclatèrent aux yeux de tous et se répandirent dans la ville entière. Le pontife mort n'était pas encore porté à sa sépulture que tous, du plus petit au premier affirmaient qu'ils ne voulaient avoir un autre pape que celui dont on parlait tant. Nous croyons que c'est l'amour divin et pas autre chose qui enflamma soudain le cœur de tous et que c'est la clémence divine qui les porta à le réclamer. Tous alors, avec un joyeux espoir se portèrent vers l'église des Quatre-Saints-Couronnés où il se tenait. Ils l'en sortirent de force et contre son gré, le conduisirent avec les hymnes et les cantiques choisis au patriarcat du Latran et tous, maintenant une ancienne coutume, embrassèrent ses pieds. La concorde et l'unanimité qui se manifestèrent lors de cette élection ne peut être décrite brièvement.

Il faut aussi en effet rappeler ce que la puissance divine a opéré alors grâce aux suffrages des apôtres et à l'intervention de leurs saintes prières contre les Sarrasins qui avaient commis tant de crimes. Ce n'est ni condamnable ni inconvenant de relater dans ce récit, pour l'édification et la mémoire des générations futures ce qui s'est déroulé à ce moment-là.

Les Sarrasins voulurent en effet retourner en Afrique d'où ils étaient partis après avoir commis iniquités et pillages. C'est alors que nous apprîmes de source sûre qu'ils furent engloutis dans la vaste mer par la force des vents et des vagues et avec la permission de Dieu. La prière des apôtres mérita d'obtenir une nouvelle fois

le miracle qui s'était produit autrefois contre les Égyptiens[1].

Les Romains, comme nous l'avons dit, joyeux de l'élection du nouveau pape, furent à nouveau très affligés car ils n'osaient le consacrer sans l'accord impérial[2]. Ils craignaient en effet que la ville ne fût envahie comme par le passé par d'autres ennemis. Voici pourquoi, terrorisés par ce qui pourrait arriver, ils le consacrèrent sans la permission du prince, tout en conservant à son égard, fidélité et honneur après Dieu.

Le jugement humain ne peut suffire, pas plus que la bouche ne peut exprimer tout ce que la bonté du saint pape put entreprendre. C'est pourquoi, nous allons nous employer à décrire tout ce qu'il fit depuis le début de son pontificat pour les églises et par amour pour les saints.

[*Les travaux de fortification et les largesses envers les églises prirent sous ce pontificat une ampleur exceptionnelle, nous en donnons quelques exemples significatifs :*]

Ce remarquable et illustre prélat offrit à la basilique Saint-Pierre, une couronne d'argent très pure pesant 24 livres, 2 vases ciselés pesant 2 livres, 7 voiles dont 2 sur fond d'or, 2 de soie et 3 en tissu d'Espagne. Il offrit aussi pour la splendeur et la gloire de cette vénérable basilique, une courtine en tissu d'Alexandrie d'une grande beauté. Elle était ornée de paons portant des hommes[3], une autre ornée avec des aigles et des roues, ainsi qu'avec des oiseaux et des arbres [...]

---

[...] Ce très illustre pontife se montrait un excellent prédicateur dans la science des divines Écritures. Il brillait d'une telle sainteté qu'il opéra des miracles à la vue de tout le peuple. La première année de son pontificat, près de la basilique de la sainte martyre Lucie, *in Orphea*, un serpent d'une cruelle espèce sortit d'une sombre et reculée caverne où il se tenait caché. On l'appelle *basiliscus* en grec et *regulus* en latin, c'est à dire "petit roi". Il tuait sur le coup de son souffle et à sa seule vue tous ceux qui approchaient de cette caverne et représentait un danger de mort

[1] Exode, XIV, 15.

[2] Allusion au décret impérial de 824.

[3] Le paon était symbole d'immortalité : "Qui donc, sinon Dieu, créateur de toutes choses, a pu donner à la chair de paon, la qualité de ne pas se corrompre ? ". Saint Augustin , *La cité de Dieu, XXI, 4.*

à tel point que l'effroi et la stupeur frappaient tout le monde en raison de la force mauvaise de son glaive[1].

Le saint Père entendit parler de ce danger pernicieux, se mit aussitôt en prière et ne cessa par ses jeûnes de supplier le Seigneur de les libérer en faisant mourir ce monstre.

Arriva le jour solennel où l'on célèbre l'Assomption – *Adsumptio*– de la sainte mère de Dieu, toujours vierge. Le pontife universel sortit à cette occasion à pied avec son clergé du patriarcat en chantant hymnes et cantiques. Il se dirigea, précédé selon la coutume des saintes images, vers la basilique du martyr saint Hadrien. Il en sortit ensuite avec une foule de fidèles pour aller à la basilique de la sainte mère de Dieu, dite *ad praesepe*, accompagné toujours d'une grande foule. Parvenant à l'endroit où le serpent dangereux se cachait, il donna l'ordre au clergé et au peuple de s'arrêter. Avec intrépidité, il s'approcha de l'ouverture de la caverne d'où le souffle de cette bête pestilentielle sortait. Il leva en même temps les yeux et les mains vers le ciel et supplia avec beaucoup de larmes le Christ-Dieu qui est au dessus de tout de faire sortir cette sorte de serpent de cet endroit. Après avoir donné sa bénédiction au peuple, il se rendit à la basilique Sainte-Marie pour y célébrer les louanges à Dieu. A partir de ce jour ce *basiliscus* porteur de mort disparut de son antre et plus jamais aucune trace de ses méfaits ne se produisit en ce lieu.

---

Cet illustre pontife fit aussi un autre miracle que nous allons rapporter brièvement. Au début de son pontificat un violent incendie se déclara dans le quartier des Saxons et les flammes commencèrent à brûler les maisons. Une grande foule se rassembla pour éteindre le feu, mais à cause de la violence du vent, il s'étendit encore davantage. Brûlantes et menaçantes, les flammes parvinrent à proximité de la basilique Saint-Pierre après avoir détruit le portique et les maisons des Saxons et des Lombards. Quand il apprit cela, le pontife se porta vite sur les lieux. Face à la violence du feu, il supplia le Seigneur de l'éteindre puis, il fit de ses doigts le signe de la croix : le feu ne put aller plus loin et, ne pouvant braver la force du pontife, les flammes furent réduites à de la cendre [...]

[1] Illustration de Pline l'Ancien, *Hist. naturelle*, VIII, 33, 1 ; voir aussi Petrarque, *Vie solitaire*, trad. P. Maréchaux, p. 161.

[...] Le très saint pape désirait beaucoup restaurer tous les lieux saints qui avaient été détruits. Le monastère *ad Corsas*, situé à côté de la basilique Saint-Sixte avait été anéanti et transformé par de méchants personnages en maison séculière. Il le restaura avec plus de perfection pour le salut et le rachat de son âme. Il y installa une communauté de servantes de Dieu afin que tous les jours, des louanges fussent adressées au ciel. Il l'enrichit de biens et restaura par des prescriptions sacrées tout ce qui avait été spolié, ce qui fut confirmé de sa propre main.

Ce très saint pape prononçait souvent des sermons destinés à faire connaître la vérité et il en témoignait tous les jours à tous par de salutaires actions. Il décida que serait célébrée l'octave de l'Assomption de la mère de Dieu, ce qui auparavant ne se faisait pas à Rome. Dans la basilique de notre Dame, située hors les murs, à côté de celle de Saint-Laurent, il stipula que cette nouvelle fête fût marquée par de saintes vigiles et des matines dites par tout le clergé pendant la nuit et auxquelles tout le peuple ecclésiastique participerait [...]

[...] Ce très saint pape visitait les tombeaux des martyrs avec dévotion, d'un cœur ardent et assidu et il priait en de saintes vigiles et oraisons pour le peuple fidèle et orthodoxe. Un jour qu'il se rendait sur la tombe de saint Laurent, afin d'y prier selon son habitude, il commença à s'informer et demanda : "Combien y a-t-il ici de moines qui rendent chaque jour des louanges à Dieu ?" Ceux qui étaient avec lui répondirent que deux monastères avaient été construits en ce lieu par divers papes mais qu'ils étaient à l'abandon en raison de leur trop grande pauvreté. Sur un signe divin, le pape restaura alors celui que l'on nomme maintenant Saint-Étienne-et-Cassien et le dota de grandes richesses. Il y installa des moines d'obédience grecque qui, jour et nuit, rendent au Dieu tout-puissant et à ces martyrs la gloire qui leur revient.

Ce vénérable prélat protégé par Dieu, construisit dans la basilique Saint-Pierre, un oratoire d'une grande beauté, fort bien décoré qu'il fit entourer de marbres splendides et dont l'abside était ornée d'une mosaïque dorée rehaussée de couleurs. Il y déposa le corps du saint pape et confesseur Léon, fit construire au dessus un autel avec un baldaquin et des croix dorées pour la gloire du nom du Christ, afin d'acquérir pour lui une digne place dans les cieux [...]

… Ce saint pape Léon IV s'occupait ainsi des différents lieux consacrés aux saints. Il commença aussi, sur les conseils du Christ à se préoccuper de l'état de la ville et de la restauration de ses murs qui, construits il y a bien longtemps, étaient écroulés et en ruine. Si, en effet, on persistait à les négliger, ils pourraient facilement être pris d'assaut par les ennemis ou même être mis hors d'usage défensif.

Afin d'éviter ces inconvénients, il s'employa, vue l'urgence, à rénover ces murs avec leurs parures antérieures au début de la 12e indiction (848-849). Outre cela, il donna l'ordre de réparer à la hâte, devant la crainte des ennemis, les portes qui tiennent souvent toute la ville fermée. Il leur donna un nouvel aspect et les renforça de poutres solides. Afin que tout cela fût réalisé vite et avec art, il se rendait sans façon sur les chantiers et s'y déplaçait à pied avec sa suite au milieu des murs et des portes afin que nul retard ni ajournement ne se produisît dans le travail. Le pontife manifestait donc un très grand souci et une grande sollicitude envers la ville. Il ordonna de restaurer de fond en comble quinze tours ruinées, d'une façon meilleure et nouvelle tout autour de la cité et en fit construire deux supplémentaires près de la porte de Porto, à l'embouchure du Tibre, ce à quoi personne n'avait pensé avant lui. Par cet endroit en effet, des navires mais aussi des hommes pouvaient entrer facilement alors qu'après ces travaux une petite barque pouvait à peine passer. Ce fut fait pour le salut de la ville et en raison d'une possible attaque des Sarrasins. Il fit donc fortifier l'une de ces tours avec de la maçonnerie mais aussi avec des chaînes de fer afin que, s'il était nécessaire, aucun navire ne pût passer. Ces nouvelles constructions apportaient beaucoup à la défense de la ville : c'était le résultat d'une grande sagesse, d'une habile prudence et tout à fait ce qu'il fallait […].

[…] Ce saint pontife fit fabriquer, après le pillage des Sarrasins dans l'église Saint-Pierre, une croix d'une taille étonnante en argent doré, entourée de hyacinthes et aussi avec une grosse perle. Cette croix pesait 77 livres.

Nous n'avons pas agi inutilement en rapportant tout ce que ce prélat a réalisé dans les prières et les larmes, avec l'aide de Dieu, lors de la 12e indiction. Nous nous sommes appliqué à mettre clairement en lumière son action en vue d'un souvenir éternel pour que les générations présentes et futures découvrent plus facilement la sainteté de cet homme.

Après toutes les misères et les pillages que les Sarrasins, à l'instigation du diable, eurent accumulés sur la tête de la première des Églises, c'est à dire l'Église de Rome, les fils de Satan voulurent comme autrefois provoquer de semblables malheurs. Ils seraient rentrés victorieux dans les régions d'où ils avaient été chassés ; mais, grâce au soin et à la diligence du pasteur, ils ne purent parvenir à leur fin.

Pour que les fidèles soient encore plus fidèles et qu'ils ne doutent pas que signes et miracles nouvellement rapportés ont bien eu lieu chez les anciens, il faut maintenant en venir à ce que la divine miséricorde a fait à cette époque et dire combien de peines et de souffrances il a fallu pour éloigner, comme il le méritait, ce peuple porteur de peste.

Se souvenant du profit des pillages qu'ils avaient réalisé, ils décidèrent de revenir en force. Ces hommes pervers renouvelèrent leur coup de main en envoyant des navires nombreux pour détruire la ville, lors de la 12e indiction. Pendant plusieurs jours, ils séjournèrent en un lieu nommé *Totarum*, près de la Sardaigne. Ils en sortirent et s'efforcèrent d'atteindre le port de Rome. Leur arrivée inique et criminelle terrifia les Romains. Mais Dieu voulut garder son Église inviolée et ne manqua pas de la protéger. Il excita en particulier le cœur des gens de Naples, d'Amalfi et de Gaëte pour qu'ils se joignissent aux Romains afin de lutter contre l'envahisseur. Ils sortirent de leurs cités avec leurs navires au devant des indésirables Sarrasins. La nouvelle de leur arrivée fut annoncée au pape Léon IV. Ils lui firent savoir qu'ils n'étaient pas venus pour autre chose que pour être victorieux, Dieu aidant, sur les païens.

Le vénérable pape demanda alors que quelques-uns d'entre eux vinssent auprès de lui. Il voulait savoir si leur venue avait un but pacifique ou non. Ce qui fut fait. Le fils du magistrat militaire Serge, nommé César, qui avait reçu le commandement de la flotte se présenta avec d'autres. Il fut bien reçu au Latran et exposa ce qui les avait amenés. Cet envoyé dit qu'il n'était pas venu pour autre chose que pour ce qui avait déjà été communiqué par écrit. Le pieux pontife s'empressa d'ajouter foi à ces paroles. Il se rendit, accompagné d'une importante force armée près de la ville d'Ostie et reçut les Napolitains avec une grande cordialité. A la vue du souverain pontife, ils se prosternèrent à ses pieds, les embrassèrent avec vénération et rendirent grâce à Dieu de leur avoir envoyé un si grand prélat pour les encourager. Ils voulaient obtenir

une belle victoire sur les fils de Belial[1] et lui demandèrent de mériter de recevoir de ses mains le corps du Seigneur. Il chanta pour eux la messe à l'église Sainte-Aure, et tous, à ce que l'on dit, reçurent la communion de ses mains. Avant cela, il s'était rendu à cette église en leur compagnie en chantant hymnes et cantiques. Il pria à genoux afin que Dieu daignât mettre les ennemis entre les mains des chrétiens qui leur résistaient. Au milieu des larmes, il fit sur eux cette prière : "Dieu qui saisit la main de saint Pierre qui marchait sur les flots pour l'empêcher de se noyer[2] et qui libéra par trois fois du naufrage de la mer profonde l'apôtre Paul[3], écoute-nous avec bienveillance et accorde par les mérites de tous les deux que les bras de tes fidèles combattants pour ta sainte Église, soient fortifiés par ta puissante droite et que, le triomphe obtenu, ton saint nom se manifeste devant tous les peuples dans sa gloire, par notre Seigneur..."

Le jour suivant, le vénérable prélat quitta cette ville. Les bandits et leurs complices parurent devant Ostie avec de nombreux navires. Les Napolitains lancèrent un violent assaut contre eux et en blessèrent quelques-uns. Ils auraient obtenu la victoire s'il n'était survenu un obstacle. En effet, comme le combat faisait rage, un vent fort et extraordinaire, tel qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de pareil se mit à souffler. Il dispersa les deux flottes, mais surtout celle des Sarrasins qui étaient arrivés au bord du rivage. Repoussés par les vents et la hauteur des vagues, ils se retirèrent au bout de quelque temps après avoir perdu beaucoup de leurs forces. C'est le Dieu tout-puissant, nous le tenons pour certain, qui a tiré ce vent de son trésor[4] de sorte qu'ils pussent s'éloigner en causant le moindre de dégâts possible. Par ce nouveau miracle, sans mérite de notre part, la clémence de notre Dieu qu'l faut toujours glorifier permit à ces hommes de voir ces lieux qu'ils avaient convoités, mais elle les repoussa au loin. Ensuite, la profondeur de la mer en extermina beaucoup grâce aux mérites de saint Pierre et de saint Paul. Beaucoup aussi périrent par la faim et par l'épée et, parmi ceux qui souffraient de la

[1] I Reg. 10, 27 ; 2 Reg. 21, 10 ; 2 Par. 13, 7 ; 2 Cor. 6, 15.
[2] Math. 14, 30.
[3] 2, Cor. 11, 25.
[4] Ps. 134, 7.

faim, réfugiés dans nos îles, de nombreux furent tués par nos hommes. Ceux qui survécurent furent capturés et amenés à Rome pour être les témoins de la vérité. Les notables romains, craignant que leur nombre ne s'en multipliât, ordonnèrent qu'il en fût pendu beaucoup aux potences qui se trouvent près du port de Rome. Nous avons aussi décidé que quelques-uns survécussent dans les fers afin qu'ils pussent se rendre compte clairement de l'espoir que nous avions mis en Dieu, de son ineffable bonté envers nous et aussi de leur propre méchanceté. Après cela, afin qu'ils ne vécussent pas parmi nous sans peine et sans travail, nous avons donné l'ordre que certains fussent affectés, soit à la construction des murs que nous avions entrepris autour de l'église Saint-Pierre, soit à divers autres travaux, selon la nécessité. Nous avons déjà dit que nous reviendrions sur l'intérêt de ces travaux [...]

Après tout ce que nous avons écrit sur ce qui s'est passé autrefois, il est agréable d'expliquer maintenant dans ce texte ce qui doit demeurer éternellement en mémoire, c'est-à-dire les réalisations que ce vénérable prélat eut l'honneur d'entreprendre avec une pieuse et efficace application. Il était en effet animé d'un zèle divin pour la défense de la mère-Église universelle et réalisa ses projets en peu de temps.

---

Les nobles romains étaient alors dans un état de grande désolation à cause des Sarrasins, criminels et sans honneur. Ils redoutaient d'en connaître de pires à l'avenir si l'église Saint-Pierre n'était protégée de toutes parts par des murailles. Cet aimable pontife commença d'abord par dissiper cette grande angoisse de l'esprit des Romains. Ensuite, il se mit à rechercher avec anxiété de quelle manière il pourrait sortir de leur cœur tant de lassitude et de peur. Il en était à y penser souvent lors de ses occupations journalières quand il eut une inspiration de Dieu.

Il réunit alors un conseil afin d'avertir son très cher fils spirituel, le seigneur auguste Lothaire de son projet[1]. Avec son aide, son avis et le secours de Dieu, il voulait mener à bien l'édification d'une ville murée dont son prédécesseur Léon III avait commencé la construction autour de l'église Saint-Pierre. Il en avait

[1] Preuves à l'appui, comme toujours, D. précise que l'initiative de fortifier le quartier de Saint-Pierre vint de Lothaire ; le débat peut rester ouvert.

déjà posé les fondations en de nombreux endroits, mais après sa mort, divers personnages les détruisirent. Il en résulta qu'il ne restait plus rien là où le prélat avait commencé la construction du mur, ce qu'il aurait mené à bien avec le secours du Christ si la vie ne lui avait pas été enlevée.

A la nouvelle de ce projet, le très pieux et serein césar fut aussitôt rempli d'une grande joie et d'un bel enthousiasme. Il pria le prélat, son père pour toutes les questions spirituelles de l'achever au plus vite. Avec ses frères[1], il envoya une importante quantité de livres d'argent de façon que l'entreprise si utile ne demeurât pas inachevée. Quand il apprit cela, le prélat montra une joie au delà de ses habitudes.

Il commença à s'occuper avec énergie de l'affaire, convoqua tous les fidèles de Dieu et leur demanda directement leur avis sur la manière d'édifier rapidement ces murs. Cela sembla réalisable et il en fut décidé ainsi après qu'il eut fait venir des gens de chaque ville, des exploitations agricoles publiques – *massis universis publicis*[2]– et des monastères[3].

La seconde année de son pontificat, il entreprit la construction de cette ville[4] et, à la sixième année de sa consécration, l'ensemble fut terminé grâce à tous ces travaux et aux efforts du pontife... Ce pieux et louable pasteur apporta beaucoup de soin, d'application et de sollicitude à cette œuvre jusqu'à son achèvement. Il y consacrait ses jours et ses nuits et aucune langue humaine ne pourrait résumer tout cela. Il ne faisait rien passer avant cette affaire, si ce n'est les offices affectés au sacerdoce. Ni le froid, ni le vent, ni la pluie, ni les gros orages, ni le faible travail des paresseux[5] ne purent jamais le détourner de ses visites quotidiennes. Vigilant et soucieux, il allait, tantôt ici, tantôt là sur les différents chantiers du mur jusqu'à ce que notre rédempteur eût décidé l'achèvement du projet et de ses désirs.

[1] Charles le Chauve et Louis le Germanique.
[2] Il faut entendre par là les colonies agricoles de l'Eglise qui lui appartenaient dès avant la création des Etats de l'Eglise, héritées le plus souvent de l'empire grec.
[3] Peu de monastères étaient en effet immunistes, à l'exception de Farfa et de quelques autres, comme Saint-André, près du Mont-Socrate.
[4] La future cité léonine.
[5] Ne faut-il pas lire en effet *modica contributio pigrorum*, cf. notre traduction, plutôt que *modica conturbatio pigrorum ?*

Les travaux relatifs à la ville nouvelle furent enfin terminés. Le saint pape avait le souci d'œuvrer en sorte que la cité léonine-du nom de son fondateur-demeurât à perpétuité forte et solide. Il décida donc dans un élan de dévotion et la joie au cœur d'organiser la cérémonie qui suit. Entouré de tous les évêques, des prêtres, de tout le clergé et de tous les ordres religieux de la sainte, catholique et apostolique Église de Rome, il fît le tour des murs en chantant hymnes et cantiques, pieds nus et de la cendre sur la tête. Il décida entre autres choses, que de l'eau fût bénite par les cardinaux-évêques qui s'appliquèrent en parcourant les murs pendant l'office à les en asperger copieusement afin de les sanctifier. Ils accomplirent avec humilité l'ordre qui leur avait été donné. Ensuite, le vénérable pape donna lui-même par trois fois la bénédiction à ces murs, avec des larmes et des soupirs. Il supplia et demanda que la cité fût conservée au cours des âges, qu'elle résistât en sécurité et sans crainte, avec le secours des saints et des anges à la menace de tous les ennemis. Voici, du début à la fin, la première prière qu'il récita sur la porte qui se trouve face à Saint-Pèlerin. : "Dieu, qui par ton apôtre Pierre, détenteur des clefs du royaume du ciel, as donné le pouvoir de lier et de délier, accorde que, par son intercession, nous soyons libérés des liens de nos péchés. Fais que cette ville que nous venons de fonder demeure loin de ta colère et qu'elle puisse connaître de nouvelles et multiples victoires sur ses ennemis grâce à cette construction, par le Seigneur..."

Voici le texte de la seconde prière que le pieux pape récita sur la poterne par où l'on voit l'admirable château Saint-Ange : "Dieu qui as daigné par ta sortie de ce monde, garder et conserver face à ses ennemis, cette sainte, catholique et apostolique Église de Rome, efface par ta clémence la trace de notre iniquité et permets que cette cité que nous dédicaçons à ton saint nom, par les suffrages des apôtres Pierre et Paul, demeure toujours sans crainte à l'abri des embûches de tes ennemis, par le Seigneur…" Il chanta une troisième oraison sur l'autre poterne qui ouvre sur le quartier des Saxons, précisément dite porte des Saxons. En voici le texte : "Accorde, nous t'en prions, Dieu éternel et miséricordieux, l'indulgence de ta bonté, afin que nous puissions te proclamer de tout cœur par l'intercession de l'apôtre Pierre. Ordonne que cette cité appelée léonine, d'après mon nom et dont moi, Léon IV, ton serviteur ai fait la dédicace, demeure

toujours indemne et en sécurité, nous t'en prions, par la clémence de ta majesté, par le Seigneur ..." [1].

Dans cette cité, il tint la promesse faite à Dieu et distribua en ce jour de grande solennité, une importante quantité d'argent aux Romains, mais aussi à d'autres. Ensuite, avec les prêtres et les notables de la ville, il se rendit à l'église Saint-Pierre. Il y chanta la messe pour le salut du peuple, la stabilité et la protection de la ville. Après l'office, il honora et enrichit les nobles romains, non seulement d'or et d'argent, mais aussi de tissus de soie. Ce 27 juin fut un jour de joie, c'était la veille des vigiles des saints Pierre et Paul. Dans toute la ville, on célébra cela dans de belles réjouissances. C'est pourquoi il est juste que nous implorions la puissance de Dieu pour ce si grand pasteur qui a accompli une œuvre si admirable et si vite pour le salut des chrétiens. Qu'il reste ici-bas très longtemps grâce à nos prières[2] et que, quittant cette terre, il mérite de posséder les récompenses éternelles avec tous les saints, en raison de ses innombrables combats et travaux [...]

---

Le grand pontife ayant accompli des œuvres dignes de plaire à Dieu ne cessait de s'appliquer à sa lourde tâche. Il commença pour la ville de Porto une très lourde entreprise. Il s'agissait pour aujourd'hui et pour les temps futurs de trouver le moyen de la maintenir libre et en sécurité face aux ennemis et aux fils de Satan. Le pontife délibéra longtemps dans le silence de son cœur à ce sujet. Le Père tout-puissant qui ne refuse jamais d'aider les fidèles dans leurs justes et pieuses pensées inspira alors l'esprit des Corses. Ceux-ci étaient terrorisés par les Sarrasins : ils étaient privés de leur propre pays et, ne possédant plus rien à eux, ils erraient tantôt ici, tantôt là. Dieu leur suggéra donc qu'ils devraient venir se réfugier près du siège romain, ce qu'ils firent. Ils arrivèrent au très saint seuil – *ad limina*– du prince des apôtres et se présentèrent au trois fois saint pape Léon. Celui-ci et ses dignitaires demandèrent prudemment la raison pressante de leur venue. Ils leur exposèrent leurs besoins, leurs malheurs, leurs

[1] La dédicace le la cité léonine se déroula ainsi avec trois stations, chacune à ses trois portes : Saint-Ange, Saint-Pèlerin et des Saxons.

[2] Ce détail prouve que la biographie a été rédigée du vivant de Léon IV.

privations et déclarèrent vouloir habiter ici et se mettre pour toujours au service des pontifes. A cette nouvelle, le prélat fut transporté de joie et rendit grâce à Dieu de lui avoir envoyé de tels hommes qui pourraient habiter la dite cité de Porto. Après avoir écouté toutes leurs promesses, le pape et ses dignitaires leur firent cette claire réponse : "Si vous vous appliquez à réaliser ce que vous venez de dire, nous avons un endroit qui convient bien où vous pourrez vous installer si vous demeurez parfaitement fidèles à nous-mêmes et à nos successeurs. Nous vous concéderons cette cité, elle est forte et bien défendue. C'est nous qui, avec l'aide de notre rédempteur l'avons restaurée avec de nouvelles portes et des fortifications aux endroits les plus exposés. Si vous souhaitez y demeurer, nous vous concéderons des vignes, des terres et des prés afin que vous ne manquiez de rien. Nous vous donnerons ce qu'il faut jusqu'à ce que vous puissiez vivre pleinement de votre travail, vous, vos épouses et vos enfants. Nous vous donnerons aussi des bovins, des chevaux et d'autres animaux si vous accomplissez toutes choses avec bon esprit."

Les Corses, entendant de telles promesses en furent heureux et envoyèrent au pontife des représentants officiels pour qu'il leur indiquât précisément quel était le lieu et la ville en question. Ce qui fut fait. Tout cela leur plut et ils répondirent : "Si notre pape et seigneur daignait nous concéder les lieux dont nous avons fait le tour, alors nous nous mettons avec empressement, nous, notre *familia* et tout ce que nous possédons au service de saint Pierre, de son successeur et de tous ceux qui lui succéderont." Après la visite de la ville et de toutes ses dépendances, les mêmes envoyés revinrent vers le pape. Ils lui dirent qu'ils étaient heureux et que le peuple corse avait décidé de vivre et de mourir en ce lieu. Ils se réunirent tous et approuvèrent à l'unanimité les déclarations de leurs représentants. Le pape rédigea pour eux une charte – *praeceptum*– spécifiant ce qui avait été promis afin d'en assurer les perpétuelles clauses. Elles émanaient de la volonté des grands et sérénissimes empereurs Lothaire et Louis et aussi de sa propre négociation. Il était stipulé que tant que les Corses demeureraient en tout point fidèles et obéissants aux prélats du siège romain et aussi au peuple de Rome, son contenu resterait ferme et sans changement. Si au contraire, à ce que Dieu ne plaise, ils ne respectaient pas toutes les dispositions du texte de la charte, la sanction serait qu'elle deviendrait d'elle-même nulle et non-avenue.

Les lieux qui leur avaient été concédés furent enregistrés par des délégués pontificaux, en relation avec les propriétaires ecclésiastiques, les vénérables monastères et surtout les propriétaires privés dont ils étaient les riverains. On peut lire cela dans la concession pontificale rédigée à cet effet. La miséricorde du pontife resplendissait et il prouvait son attachement aux nobles romains en défendant leur ville. Il invitait aussi les hommes partout où ils pourraient se trouver à venir à leur aide. Il aimait à défendre la patrie et la sécurité du peuple, beaucoup plus que les profits temporels pour lesquels beaucoup ont perdu la vie en même temps que ces biens dans lesquels ils se complaisaient

Après ce que nous venons de raconter, il ne faut pas laisser ignorer une autre chose du même genre qu'accomplit ce saint pape. Dans les villes antiques d'Orte et d' Amelia, les murs et les portes étaient tombés au sol et gisaient ainsi. Cela permettait aux voleurs et aux brigands d'entrer facilement et sans la résistance d'aucune garde. Le très prévoyant prélat apprit l'incurie des citoyens qui sévissait dans ces villes. Sur son intervention, les murs furent réparés et des portes tout à fait identiques à celles qui existaient auparavant furent posées. De cette façon, les citoyens de ces villes habitent désormais à l'abri des incursions ennemies et les voleurs et les bandits, une fois les portes fermées, ne peuvent plus commettre aucun dommage, ni le jour ni la nuit [...] .

---

[...] Pendant que s'accomplissait tout ce que nous venons de dire, le saint prélat entreprit d'avoir une spéciale sollicitude envers chacun des responsables – *rectoribus*– des Églises : évêques, prêtres, diacres, ainsi que pour toute l'armée – m*ilitia*– des chrétiens et ce qu'il désirait fut réalisé.

Avec l'aide du Christ, il proposa une nouvelle règle, inspirée des autorités antérieures[1] de façon que chacun pût mener une vie chaste, sobre, complaire à Dieu en toutes choses et se conduire toujours comme ses serviteurs.

Ainsi donc, une grâce du Saint-Esprit lui ayant été accordée, il réunit un concile saint et vénérable dans l'église Saint-Pierre.

[1] Allusion au concile de 826, tenu sous le pontificat d'Eugène II, cf. Mansi, XIV, 999-1050.

La décision en fut prise de concert avec les sérénissimes empereurs Lothaire et Louis, la 5e et la 30e année de leur *imperium,* la 7e année de son pontificat, le 8 décembre, indiction 2[1]. L'homme apostolique réunit autour de lui 67 évêques dont quatre d'entre eux étaient désignés par l'empereur : Joseph d'Ivrea, Nottingus de Brescia, Pierre de Spolète et Pierre d'Arezzo. Il y avait aussi le diacre Paul de l'Église de Ravenne, remplaçant son archevêque Jean, sans compter les prêtres, diacres et clercs de la sainte mère Église. Devant tous, il fit lire par les diacres de l'universel siège apostolique, 42 chapitres qui contenaient parfaitement ce qui convient au salut et à l'intérêt de tous les chrétiens. Il ordonna que fussent inscrits dans les saints canons, après les autres décrets pontificaux ces chapitres afin qu'ils fussent conservés intacts pour les générations futures et que tous les évêques eussent sous les yeux un exemplaire de ce texte faisant autorité. Ils pourraient de cette façon mieux instruire et éduquer ceux qui leur sont soumis

Après cela, lors de ce concile, Anastase[2], cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcel fut canoniquement déposé. Il avait en effet déserté sa paroisse depuis cinq ans, contrairement aux canons et s'était installé ailleurs depuis lors. Il avait refusé de venir par deux fois à une réunion qui le concernait. Ni les lettres pontificales, ni les convocations que les trois évêques , Nicolas, Petronatius et Jean lui avaient fait parvenir ne l'avait touché. C'est donc à bon droit et unanimement que le concile le déposa, selon les saints canons. Il fut privé de sa charge, année, mois et jour déjà mentionnés … [*Suit une liste de dons et restauration diverses*]

---

[...] Une fois que le pontife eut donné des présents admirables aux diverses églises de Dieu, on le vit se préoccuper des habitants

[1] Le 8 décembre 853 ; le C. R. de de concile reproduit à peu près celui de 826.

[2] Anastase, dit le Bibliothécaire, défraya la chronique au milieu du IXe siècle. Après s'être opposé à Léon IV, il tentera comme nous le verrons de l'emparer du pontificat lors de l'élection suivante, celle de Benoît III qui le réduisit une nouvelle fois à l'état laïc. Sous les papes suivants, Nicolas Ier, Hadrien II et Jean VIII, il rentra en grâce en raison, en particulier de sa bonne connaissance du grec et devint l'homme indispensable. Cf. A. Lapotre, *De Anastasio bibliothecario*, Patis, 1885 : capital. Bon résumé dans l'art. *Anastase* de G. Hocquard, dans "Catholicisme" : "Un ambitieux aux fidélités successives et un intriguant retors."

du *castrum* de *Centumcellensis*[1] car il redoutait sa disparition. Les gens étaient ruinés, comme cela arrive souvent depuis quarante ans, leurs murailles étaient détruites et ils avaient quitté leur domicile de peur des Sarrasins. Ceux qui leur avaient échappé s'étaient réfugiés, à la façon des bêtes sauvages , dans la profondeur des forêts et des montagnes inconnues. Ils étaient terrorisés et n'accordaient ni jour ni nuit de repos à leurs yeux contrairement à l'humaine coutume et ne se permettaient aucun répit, même passager. Le pieux prélat compatissait à la gravité de leur état et à leur intolérable misère qui dépassait ce que l'on peut imaginer. Il versa beaucoup de larmes et fit monter vers le Seigneur des prières afin qu'il daignât lui montrer, par un don de sa grâce, un endroit où la ville de *Centumcellensis* pourrait être rapidement transférée pour le salut et la liberté de ses habitants. Il se rendit sur place et repéra un site à proximité qui convenait à la fondation d'une ville, mais où il n'y avait pas d'eau. , indispensable aux hommes. Après avoir visité beaucoup d'autres endroits, il parvint enfin en un lieu parfait et très bien protégé. Il s'en réjouit au plus haut point, car il y avait de l'eau en abondance, bienfaitrice pour l'homme et pour d'autres usages, comme pour les moulins, notamment. Il est bon de montrer de quelle manière la clémence divine lui indiqua cet endroit. La mémoire du pontife en sera louée et le peuple croira vraiment que cette entreprise, depuis longtemps projetée, avait pour origine une intervention divine.

Une nuit que l'illustre évêque était étendu sur son lit et réfléchissait à de petits ouvrages divins – *de divinis opusculis*–, comme à l'accoutumée, il fut conduit dans son sommeil en un lieu qui se trouve à douze milles de *Centumcellensis*. Il le montra à un certain Pierre, maître de la milice, comme s'il était physiquement présent à cette révélation. Il lui indiqua successivement où il devait construire les églises et les portes avec son aide. En raison du peu d'étendue du site, on ne pouvait en effet construire plus de deux portes à l'endroit qu'il lui désigna de la main, selon sa révélation secrète. Le matin, en se réveillant, il comprit qu'il avait une grande affaire à réaliser. Il ordonna que le dit Pierre se pré-

[1] Selon D., il s'agit de Civita Vecchia que les habitants repeuplèrent dès que la sécurité fut revenue, abandonnant la construction de Léon IV.

sentât vite à lui et il lui rapporta ce qu'il avait vu en songe. Il lui donna beaucoup de *mancosos* en pièces d'argent[1] afin de construire avec le peuple, la ville qui allait rapidement remplacer *Centumcellensis*.

L'ensemble fut réalisé sous l'égide de Dieu, selon les directives que le pape avait données de ses propres mains. Il lui imposa un nom tiré du sien : Léopolim. Une fois les travaux commencés, il vint visiter le chantier avec la foule admiratrice de ses fidèles. Ils virent les portes et les églises à l'endroit exact qu'il avait indiqué. Le pape rendit des grâces infinies à Dieu pour avoir exaucé son désir. Il lui avait indiqué ce lieu où ce peuple pourrait vivre en paix, un lieu où il y avait en abondance de l'eau, des pierres et du sable à extraire sur place de sorte qu'ils pourraient achever ce chantier sans l'aide de maîtres d'ouvrage – *sine labore operariorum*[2]. Le pontife, heureux de tout cela fit le tour à pied de Léopolim, récita litanies et prières et la consacra à perpétuité par trois bénédictions en l'honneur de la sainte Trinité. Il dit la messe et accomplit les rites ordinaires en aspergeant d'eau bénite les murailles. Il recommanda la ville et le peuple au Seigneur afin qu'ils ne fussent jamais ni pris ni envahis. Tout cela terminé, il rentra vers le siège tout heureux et enthousiaste, c'était le 15 août et, avec l'aide de Dieu, les murs furent terminés la 8e année de son pontificat, 2e indiction […]

---

[…] C'est à cette époque qu'un certain Daniel, maître de la milice, aveuglé par la méchanceté et la sottise, s'en vint trouver dans sa demeure le seigneur empereur Louis[3]. Il n'hésita pas à lui tenir des propos vains, faux et impossibles à croire, concernant Gratien, maître de la milice et *superista* éminent du palais de Rome et aussi *consiliarius*. Il l'accusa avec insistance poussé par une jalousie mensongère et dit à l'empereur : "Vous croyez que Gratien, responsable en chef du palais de Rome vous est fidèle, mais voici ce qu'il m'a murmuré chez lui en tête à tête au sujet des Francs :

[1] *Mancosus* , monnaie de compte, évaluée en or et fournie en deniers d'argent, monnaie réelle.

[2] On comprend mal ces constructions sans ouvriers maçons ; peut-être s'agit-il de contremaîtres ou de maîtres d'ouvrages chargés d'acheminer les matériaux.

[3] Il avait été sacré empereur dès 850, succédant à son père Lothaire, mort le 29 septembre 855 au monastère de Prüm où il s'était retiré.

ils ne nous font aucun bien, ne nous prêtent aucun secours ; bien plus, ils s'emparent par la violence de ce que nous avons. Pourquoi ne ferions-nous pas appel aux Grecs et ne signerions-nous pas un traité avec eux afin de chasser le roi des Francs et son peuple de notre royaume occupé ?" A ces mots, l'empereur entra dans une grande colère et, sans prévenir le pape par lettre, pas plus que le sénat, décida de partir en toute hâte pour Rome. Le pape le reçut avec honneur selon l'usage du haut des grandes marches de Saint-Pierre et commença à le calmer par de douces paroles.

Quelques jours après, le très saint empereur tint une réunion au sujet de l'accusation en question en présence du pape Léon, tous les dignitaires romains et les nobles francs siégeant à cette occasion dans l'édifice que Léon III avait fait construire près de l'église Saint-Pierre. Daniel fit front avec l'arme de l'iniquité. Plein de pensées mensongères, il dit devant cette assistance : "Gratien a eu avec moi une conversation sur la question d'éliminer votre pouvoir du territoire romain et de le donner aux Grecs." Gratien, mais aussi tous les Romains dirent devant l'empereur : "Tu mens, il n'y a rien de vrai dans ce que tu dis." L'empereur mais aussi la noblesse romaine et franque, reconnurent que Daniel avait dit cela par jalousie. Le prince très clément, ne voulant pas aller à l'encontre des anciens empereurs romains, décida de juger selon la loi romaine. Dans le procès qui suivit, Daniel, contredit par beaucoup de personnes, avoua que ce qu'il avait dit au sujet de Gratien était faux. Il fut alors livré à Gratien qui aurait le pouvoir de le traiter comme il le voudrait. L'empereur le supplia alors de lui donner Daniel qu'il reçut aussitôt en lui accordant le pardon complet et c'est ainsi qu'il fut libéré du péril de la mort[1].

Après ces événements, l'empereur partit et, peu de jours après, le pape Léon s'endormit dans le Seigneur, le 16 des calendes d'août (17 juillet). Il fut inhumé dans l'église Saint-Pierre. Il fit deux ordinations, l'une en décembre, l'autre en mars : 19 prêtres, 8 diacres et 63 évêques pour divers lieux.

[1] Le législateur romain était en effet intervenu très tôt afin de limiter les accusations téméraires et fausses – *calumniae*– et réduire ainsi "l'esprit processif", cf. Gaius, IV, 172-176 ; voir J. Gaudemet, *Institutions de l'antiquité,* 1982, p. 800, note 3 et L. Charvet, *Les serments contre la calomnie..., dans* "Revue des études byzantines", 1951, pp. 129-143 ;

Benoît III (855-858) était Romain, son père s'appelait Pierre. Il siégea 2 ans, 6 mois et 10 jours. Le très saint homme était le produit d'entrailles très aimées et il se fortifia de la rosée sidérale – *sidero pollens rore.* Il grandit vite dans l'étude des magnificences divines, entraîné en cela par son père. De même que l'éponge s'empare rapidement de l'eau, il étudia ainsi les lettres des livres sacrés et en assimila les connaissances. Il les prit, les mit à la base de son esprit et les y fit pénétrer par d'invisibles racines. L'immense renommée qui l'entourait le conduisit au patriarcat du Latran et le fit entrer dans la cléricature. Il était sage dans ses paroles, clair dans sa doctrine, brillant dans son enseignement, sobre dans son comportement, pacifique dans sa conversation, compatissant pour tous, obéissant à tous et enfin très bon. Le saint pontife Grégoire, constatant qu'il était habile et utile pour la doctrine le fit sous-diacre. A ce poste, il mena plusieurs combats en rapport avec l'œuvre sainte. Il vainquit la chair et le prince du monde avec toutes ses plus dangereuses séductions. Le pape Grégoire partit rejoindre le Seigneur et Serge reçut alors le gouvernement épiscopal de l'Église et à sa mort, Léon obtint le siège apostolique. Il l'aimait beaucoup pour son activité très heureuse, aussi, sur un signe du ciel, il le consacra dans la charge très honorable de prêtre de Saint-Calixte. Sa sainteté rayonnait et fleurissait de toutes parts et il était aux yeux de tous, saint dans ses paroles et dans ses actes. D'évidence, la divine sagesse demeurait en lui car il réchauffait tous ceux qui l'entouraient d'une affection débordante et pure et les illuminait d'une claire lumière. Il détestait les délices du monde caduc et transitoire et fournissait tout ce qui est utile aux indigents et aux déshérités. Il était rigoureux dans les jeûnes, assidu aux prières et très attentif à louer Dieu chaque jour.

Le pape Léon fut soustrait à la lumière et mourut. Tous les clercs du siège romain protégé par Dieu, les nobles, le sénat et le peuple se réunirent pour supplier la clémence du Seigneur de daigner leur désigner un pasteur bienfaisant pour eux tous, un pasteur apostolique qui pût tranquillement gouverner. C'est alors qu'enflammés d'une lumière éthérée, d'un accord unanime et d'un seul élan, ils décidèrent d'élire Benoît pape en raison de sa grande et sainte activité. Aussitôt une multitude joyeuse et l'assemblée du peuple se dirigèrent vers le titre de Saint-Calixte où ils le trouvèrent selon son habitude, confondu en prières. Il se

leva soudain et, voyant un si grand rassemblement, comprit et réalisa dans son esprit ce qui arrivait. Au milieu de beaucoup de larmes, et, fléchissant le genou, il s'adressa à tous par ces mots : "Je vous prie de ne point m'arracher de mon église, car je ne suis pas capable de soutenir ni de supporter le poids d'une si lourde charge." Ils n'acquiescèrent nullement et, après l'avoir sorti par la force à son titre, ils le menèrent au patriarcat au milieu d'un grand enthousiasme et d'une joie indicible. Selon une vénérable habitude, ils le déposèrent sur le siège pontifical – *pontificali solio*. La ville se réjouit, l'Église exulte, les vieillards sont dans la joie, les vierges chantent dans l'allégresse les divines louanges, les pauvres se croient riches, les déshérités sont dans l'abondance, les captifs sont consolés, les faibles se redressent, les malades sont guéris et courent d'un pied léger, car toute la tristesse qui était en eux s'est évanouie et la paix, épanouie, semble fleurir.

---

Pendant ce temps, le clergé et tous les nobles rédigèrent un décret certifié de leur propre main et, comme l'ordonne la coutume, ils l'envoyèrent aux invincibles augustes Lothaire et Louis. Le décret en question devait être acheminé par Nicolas, évêque d'Anagni et Mercure, maître de la milice. Ils rencontrèrent à Gubbio l'évêque Arsène[1] et ils commencèrent à parler entre eux. Il les flatta de douces paroles : le doute commença à s'installer dans leur cœur et ils s'éloignèrent de la fidélité qu'ils avaient pour le saint élu. Arsène s'employa à les convaincre d'élever Anastase au pontificat, lui qui était déposé et anathème, promotion que la clémence divine ne pouvait permettre en aucun cas. Ils se rendirent cependant auprès du très bon césar Louis, lui donnèrent le décret et revinrent à Rome avec dans l'esprit leur fourbe intention. Ils annoncèrent l'arrivée de *missi* impériaux porteurs d'une lettre pour l'illustre élu contenant la réponse de l'empereur. Ils avaient malgré tout décidé de réaliser ce qu'ils avaient comploté à Gubbio avec Arsène, par de sinistres machinations. A tout le clergé et aux assemblées de la république, ils déclarèrent : "Que tous se portent ensemble avec nous au devant des légats afin de recevoir les ordres de l'empereur."

[1] Arsène est le père d'Anastase le bibliothécaire.

Quelques jours après, les *missi* qui avaient été annoncés arrivèrent à Orte, à quarante milles de Rome. Parmi eux se trouvaient les comtes Aldevert et Bernard qui, poussés par l 'évêque Arsène s'étaient ligués avec le prêtre Anastase, déposé et enchaîné par l'anathème et excommunié selon les saints canons par le pape Léon. Ils n'avaient pas Dieu devant les yeux et souhaitaient abroger les décisions comme si elles venaient d'un tyran cruel. Ils réfléchissaient sur la façon dont ils pourraient élever Anastase, rejeté et anathème, jusqu'au sommet apostolique au mépris de la tradition et des sanctions de tous les saints prélats. Les envoyés qui avaient porté le décret de l'élection de Benoît, l'évêque Nicolas et le maître de la milice Mercure, avaient quant à eux leur projet en tête. Ils quittèrent Rome avec plusieurs autres personnes de la noblesse dont Grégoire et Christophore, maître de la milice et se portèrent à la rencontre des *missi* impériaux. Ils parvinrent à Orte, oubliant le serment de fidélité fait à Benoît, l'évêque élu et se joignirent au prêtre déposé et damné. Beaucoup d'autres, profitant de l'occasion, quittèrent également Rome en pensant, selon la parole du prophète "ne pouvoir arrêter la conspiration"[1]. Ils sortirent d'Orte et parvinrent près de la basilique du martyr saint Leuce, en bravant et en insultant les armes et le courage des hommes. Se joignirent à eux l'évêque de Porto, Raduald et l'évêque de Todi, Agathon. Ils avaient quitté Rome clandestinement et aveuglés dans leurs sentiments, leur esprit et leur âme, ils se rangèrent, quatre fois enchaînés dans les mêmes ténèbres que celui qui était frappé d'anathème.

Le familier de Dieu, l'élu Benoît apprit cela et envisagea d'envoyer Georges et Maïon, deux évêques vénérables, prudents et remplis de science, vers les représentants impériaux, munis d'une lettre. Anastase intervint pour les faire appréhender, enchaîner et mettre en prison, ce que l'on n'a jamais vu se pratiquer à l'égard de légats, même chez les barbares. Après cela, le ministre du Christ Benoît leur envoya Hadrien, insigne secondicier du siège apostolique ainsi que le duc Grégoire.

Le lendemain, les traîtres mirent leur projet à exécution. Ils demandèrent au clergé, au sénat et au peuple de se rendre par le pont *Milvius* au devant de ceux qui apportaient les ordres de

[1] Ps. 20, 12 : *Cogitaverunt consilia quae non potuerunt stabilire.*

l'empereur. Les Romains, ignorannt la supercherie, se rendirent tous hors de la ville et traversèrent le pont.

Les légats dont nous avons déjà parlé, se hâtèrent vers la basilique du martyr déjà nommé, accompagnés du prêtre anathème et se dirigèrent vers les évêques, le peuple romain et les nobles. Ils partirent ensemble pour le camp de Néron vers les murs de la ville en conduisant sous bonne garde par les fossés, l'insigne secondicier Hadrien déjà nommé. Ils s'emparèrent aussi de Gratien, responsable du sacré patriarcat et de l'archiviste Théodore. Lances baissées, ils les retinrent strictement afin de ne pas les voir s'interposer aux ordres de l'empereur ni imposer leur volonté. Une initiative malheureuse fut alors prise par le prêtre déposé : profitant de l'audace des légats impériaux, il entra dans la cité léonine et s'empara avec insolence et au mépris du jugement de Dieu, de la basilique du prince des apôtres où il lui était interdit d'entrer. Il y fit tant et de si grands dégâts que même les mains sarrasines ne firent rien de tel. Il brisa les images et les détruisit par le feu. Il détruisit aussi l'image du concile que le pape Léon avait fait peindre sur les portes du sanctuaire[1] et jeta à terre à l'aide d'une hache l'image du Seigneur Jésus et celle de sa mère toujours vierge. Devant ces actes abominables, tous les fidèles de l'orthodoxie fondirent en larmes, remplis de tristesse et d'un immense chagrin.

A la suite de cela, le prêtre déposé, animé d'un courage funeste entra à Rome et se dirigea vers le patriarcat suivi d'iniques personnages. Le cruel agresseur en attaqua les portes avec l'aide de la puissance séculière – *potentia seculari*– qui fit lancer toutes sortes de projectiles. Il entra enfin par une porte et vint pour s'asseoir sur le siège qu'il n'aurait jamais dû toucher de ses mains. Il y avait là un certain évêque, celui de Balmaregio dont l'esprit était enténébré par l'instinct des bêtes sauvages. Cet individu se nommait Romain, bien à tort car, romain par le nom, il ne l'était pas par ses actes. Anastase lui donna l'ordre de jeter hors du siège où il était assis le bienheureux Benoît que le peuple romain avait élu. Comme un barbare qu'il était, ce Romain lui arracha les vêtements pontificaux et l'accabla d'injures et de coups. Le prêtre déposé imagina alors de le livrer à des gardes qui le retien-

[1] Le concile où précisément il a été condamné.

draient sévèrement. Il s'agissait d'ancien prêtres, Jean et Hadrien qui avaient été condamnés par le pape Léon pour leurs crimes et suspendus de tout office sacerdotal.

La ville entière retentit alors de cris et de pleurs et fut comme anéantie en de profonds gémissements. Tous les évêques, le clergé et le peuple de Dieu envahirent alors le saint des saints[1]. Chacun se frappant la poitrine, et versant des larmes, se tenait prosterné sur le sol "entre le vestibule et l'autel[2]" et suppliait la majesté divine de les libérer par sa droite victorieuse de la noirceur d'une si grande faute. On était alors un samedi.

Le lendemain, les évêques déjà nommés, le clergé et le peuple se réunirent au titre d'Émilienne où les légats de l'empereur étaient arrivés, rugissants et gonflés d'orgueil. Il se produisit alors un grand désordre et, tels des lions furieux, ils se dirigèrent vers les évêques et le peuple sacerdotal qui psalmodiait dans l'abside. Ils essayèrent de les intimider en levant sur eux des bâtons et menacèrent de les punir par l'épée : "Donnez-nous votre accord et qu'avec votre consentement Anastase soit nommé au pontificat suprême."

Ils leur répondirent, remplis de l'Esprit-Saint : "Nous ne consentirons jamais à admettre quelqu'un qui a été déposé et frappé d'anathème par un pape et un concile, nous le repoussons par tous les moyens et l'excluons des assemblées de Dieu." Ces furieux répondirent qu'ils seraient punis par des coups et des tortures. Les évêques du Dieu tout-puissant et ceux qui étaient avec eux, méprisant leurs menaces persistèrent dans leur attitude. Les Francs, remplis de colère, constatant leur détermination, se retirèrent pour se réunir dans une salle de la basilique où ils examinèrent différents projets. Ils firent venir devant eux les évêques d'Ostie et d'Albano[3], décidés qu'ils étaient à les circonvenir par de douces paroles et des flatteries caressantes dans le but de les tenir ensuite par des promesses contraignantes. Puis, d'une voix tranchante, ils leur dirent : "Votre vie n'est nullement assurée et vous risquez la mort si vous n'accordez pas la grâce de la consécration à Anastase." Ils répondirent qu'ils se laisseraient

[1] A prendre dans un sens figuré , D.
[2] Joël, 2, 17.
[3] Ce sont, avec l'évêque de Porto déjà acquis à Anastase, les trois évêques qui, selon la coutume, consacrent le pape.

conduire à la mort plutôt que de donner la bénédiction de la consécration à un homme déposé et frappé d'anathème. Ils prouvèrent avec évidence à ces *missi* et leur démontrèrent par les saintes Écritures qu'ils ne pouvaient réaliser envers ce prêtre déposé ce qu'ils demandaient. Très vite ensuite, après avoir discuté en secret dans leur propre langue, on vit la fureur qui les habitait diminuer et comme disparaître de leur esprit.

Le mardi matin, tous les évêques, le clergé et le peuple se réunirent dans la basilique du Sauveur dite constantinienne. Le peuple sacerdotal et la multitude des gens se mirent à crier : "Nous voulons le bienheureux Benoit pour pape et c'est lui que nous désirons ! !"Les *missi* furent frappés de stupeur en entendant cela et constatèrent que l'unité du Christ et un accord harmonieux ne se réaliserait pas autour de la personne d'Anastase. Ils convoquèrent alors les évêques dans une salle du patriarcat, ainsi que les prêtres et le clergé et imaginèrent d'avoir avec eux une discussion plus approfondie.

Par des mots sans appel et le recours à la saine doctrine, les clercs l'emportèrent sur l'audace des *missi* à tel point qu'ils en devinrent malheureux et pleins de confusion. Ils dirent aux vénérables évêques : "Prenez donc votre élu et menez-le dans la basilique que vous voudrez et Anastase que vous dites déposé, nous allons le chasser sur l'heure du patriarcat. Nous consacrerons trois jours aux jeûnes et aux prières et ensuite, que s'accomplisse ce que la divine clémence en a décidé."

Les bons évêques s'écrièrent alors : "Qu'il disparaisse de notre présence, cet Anastase usurpateur et déposé, qu'il soit expulsé du patriarcat et nous ferons ce que vous avez décidé". Tous les fidèles en la foi de Jésus-Christ manifestèrent de multiples façons leur reconnaissance. Les évêques et les prêtres accueillirent l'élu Benoît dans la basilique où Anastase l'avait fait enfermer sous bonne garde et où le clergé était réuni. Au milieu de la joie générale, ils partirent avec lui. Sortant de là, ils le mirent sur le cheval que le pape Léon avait l'habitude de monter. Précédé d'une grande foule, ils le conduisirent dans la basilique de la mère de Dieu *ad praesepe* et là, pendant trois jours et trois nuits, ils implorèrent la majesté divine par des jeûnes et des prières au milieu de beaucoup de larmes.

Le jeûne terminé, tous ceux qui s'étaient joints au prêtre déposé, touchés par un signe divin et poussés par l'intérêt arrivèrent

dans la basilique où se tenait Benoît et se mirent à se prosterner." Nous nous sommes trompés, disaient-ils, nous t'avons quitté d'un pied glissant, mais, comme un bon berger, reçois les brebis qui ont erré dans les bois, rassemble tes agneaux fatigués en ton sein et mets-nous à l'abri de tes ailes." Aussitôt alors Benoît, l'esprit pur et le cœur miséricordieux ouvrit les bras, souhaita les étreindre tous et les honorer de ses embrassements.

"Réjouissez-vous, dit le pape, et soyez dans l'allégresse car l'Église qui avait été coupée en deux vient d'être réunifiée par la puissance du Christ". Les *missi* impériaux qui étaient eux aussi présents se mirent alors à converser secrètement avec l'élu en de salutaires et aimables propos. Aussitôt après, les évêques et la multitude des Romains le firent sortir de cette basilique au milieu des hymnes et des cantiques, le firent rentrer au Latran et le placèrent sur le siège apostolique d'où l'intrus avait été chassé. Ensuite, l'Église universelle se réjouit et tout le peuple exulta en de grandes clameurs.

Le dimanche matin, il fut conduit à la basilique Saint-Pierre et, à la vue de tous, y compris des *missi*, il fut consacré pontife sur le siège apostolique comme le veut la tradition. L'évêque de Porto qui avait été chassé de l'Église ne récita pas l'oraison qu'il aurait dû prononcer, car il s'était solidarisé avec l'anathème, était tombé dans le gouffre du parjure et y demeurait. Une fois la messe dite, le pontife ordonné rentra au Latran environné de la gloire pontificale.

---

C'était un homme très doux, orné de toutes les saintes activités, le visage agréable et l'esprit très clair. Sa parole était calme et sa doctrine miséricordieuse. Mais, comme nous ne pouvons raconter tout cela, employons maintenant notre plume à décrire tout ce qu'il fit pour les divers lieux voués aux saints.... [*Suit alors l'énumération habituelle de toutes les donations et restaurations dues au pontife dans les églises de Rome ; en voici quelques exemples.*]

Ce pape était un bon serviteur de l'Église du Christ et il veillait constamment sur elle, attentif à tout avertissement du ciel. Il remarqua que la reliure – *tectum*– du volume qui contient les lettres de la prédication de l'apôtre Paul et aussi les lettres des autres apôtres, ainsi que les textes des prophètes, rangés en ordre, avait été ou volée ou bien perdue. Ce sont les lectures qui sont lues par le sous-diacre dans toutes les stations des églises, selon

la coutume, du haut de l'ambon. Il s'employa avec une enthousiaste sollicitude à restaurer dignement ce volume selon son ancien état. Il ordonna qu'y fussent ajoutées les lectures en grec et en latin que le sous-diacre a coutume de lire le samedi saint et aussi le samedi, veille de la Pentecôte. L'ouvrage fut orné convenablement avec des plaques d'argent admirablement travaillées et il offrit avec plaisir ce livre à la sainte Église de Rome....

A cette époque, le roi des Saxons, nommé... [1], abandonnant toutes choses et son propre royaume vint à Rome pour y prier au seuil des apôtres, accompagné de nombreuses personnes. Il offrit à l'apôtre saint Pierre une couronne en or très pure pesant 4 livres, deux coupes – *baucas*– en or pesant ... livres, une large épée avec une attache en or fin , deux petites images en or, 4 vases saxons en argent doré, une tunique en soie de pourpre dorée, une chemise – *camisa*– blanche en soie bordée de pourpre dorée et 2 grands voiles à fond d'or. Ce même roi reçut une demande du pape Benoît pour qu'il fît une distribution publique d'or et d'argent dans l'église Saint-Pierre. Il donna de l'or pour les évêques, les prêtres, les diacres et l'ensemble du clergé ainsi qu'aux notables et au peuple seulement de la menue monnaie d'argent. Après cela, ses dévotions et autres prières terminées, il rentra dans son royaume. Quelques jours après, il acheva sa vie et s'en alla vers le Seigneur.

Ce pape prit un grand soin des églises, se réjouissant toujours avec un esprit plein de zèle et de piété quand il les restaurait. Dans la basilique du portier du royaume des cieux, son nourricier, il offrit un chandelier d'argent reposant sur quatre pieds qui avait autrefois été volé par les Sarrasins. C'est sur ce chandelier, placé à côté du lutrin que, pour embellir la basilique les jours de fête et les dimanches, une lampe et des cierges sont disposés

Il était toujours animé de l'amour du culte divin. Ami de la paix, il s'employait avec modestie à toutes les activités religieuses. Il décida qu'à la mort d'un évêque, d'un prêtre, d'un diacre, le pape et le clergé s'assembleraient pour la sépulture de son corps et la recommandation de son âme. Cela fut appliqué quand il

[1] Il s'agit du roi Ethelwolf. Il épousa Judith, fille de Charles le Chauve, le 1er octobre 856, selon les *Annales* de Prudence de Troyes, P. L. 115, 1411, C ;

quitta cette lumière. Il n'avait pas seulement enseigné ce cérémonial, mais il l'avait pratiqué. Son successeur a suivi son exemple en raison du pieux attachement qu'il lui portait.

Il fit une ordination en décembre : 6 prêtres, un diacre et 66 évêques pour divers lieux. Il fut inhumé à Saint-Pierre, devant la porte.

NICOLAS (Ier) (858-867) était Romain et son père qui était régionnaire se nommait Théodore. Il siégea 9 ans, 2 mois et 20 jours[1]. Depuis sa première enfance, les actes de cet insigne bienheureux brillèrent aux yeux de tous et se trouvaient illuminés de mœurs irréprochables. Il était orné d'une telle beauté par son saint comportement que, ni le jeu, ni rien de ce que les enfants pratiquent couramment sans honnêteté ne lui plaisait. Il s'adonnait à la patience, à la sobriété et brillait d'humilité et d'une remarquable pureté. Son père qui aimait les arts libéraux contribua beaucoup à embraser ce très noble foyer. Il l'imprégnait de chastes nourritures, d'usages vénérables et l'ornait de l'étude des excellents esprits des Lettres. C'est ainsi que ne demeurait aucune des saintes disciplines qu'il n'eut intégrée au plus profond de ses entrailles et traduite dans sa pensée. Il grandit en taille et en sagesse, brillant, plein de modestie et orné de savoir. S'il voyait quelqu'un, en quelque lieu que ce fût, de conduite estimable, il s'employait à le fréquenter et se félicitait de sa compagnie. Avec son très sage père, il se rendit près d'un saint homme qui annonçait aux fidèles beaucoup de choses, grâce à l'inspiration – *per illustrationem*– du Saint-Esprit. Il lui prédit qu'il monterait au sommet, car il avait deviné sa beauté intérieure et la douceur rayonnante de son esprit. Sur ses exhortations, il fut conduit vers l'ordre de la cléricature afin de remplir pour l'avenir ce qui avait été deviné à la suite d'un signe divin. Quand l'évêque Serge apprit qu'il gravirait les degrés jusqu'au faîte, il le retira de la maison de ses parents, le plaça dans le patriarcat et lui conféra, par la grâce de la bénédiction, le grade de sous-diacre. Avec une application céleste, il se livra dans cette fonction à d'admirables observances.

Le pape Serge fut soustrait à la vie corruptible et le prélat Léon reçut le gouvernement de l'Église romaine. Ayant eu à constater bien souvent le fruit de son action persévérante, il le consacra diacre avec une grande affection. Tant de grâces lui avaient été concédées d'en-Haut dans l'exercice des fonctions de cet ordre qu'on le regardait briller de toutes les perfections des activités

[1] Des extraits de cette biographie ont été traduits par F. BOUGARD, *Christianisme en Occident...* , Paris, 1997, pp. 225-230.

suprêmes. Il était aimé du clergé, loué par les nobles et vanté par le peuple.

Le pape Léon mourut et Benoît, homme d'une sainteté admirable, protégé du ciel, une fois placé sur le siège romain, l'associa à son gouvernement. Il l'aimait en effet plus que ceux qui lui étaient proches par le sang et se délectait de ne jamais être privé de sa présence. Tout ce qu'il pensait relever des affaires de l'Église était traité et promulgué avec lui. Il remarquait la très grande puissance de son jugement, la force rayonnante de son intelligence et faisait que l'une et l'autre de ses qualités fussent toujours utiles. Arrivé à la fin de sa vie, il assuma le calice de la précieuse mort. Nicolas qui était encore diacre le porta sur ses épaules avec les autres diacres jusqu' à la basilique de l'apôtre Pierre et le mit de ses propres mains dans le tombeau, exprimant ainsi le poids de son attachement et de sa plus entière affection.

A cette époque, le toujours invaincu césar Louis avait quitté Rome. Dès qu'il eut appris le trépas du pape, il revint, affligé et bouleversé. Les Romains, quant à eux, devant la perte d'un pasteur si grand, versaient des larmes au milieu de tristes gémissements. Le clergé, les nobles et les grands se réunirent et se livrèrent à des jeûnes, des prières et des veilles. Ils suppliaient le Seigneur par d'incessantes demandes de daigner leur indiquer un homme comme celui qu'ils avaient perdu afin de l'élever au pontificat suprême. Ils se réunirent dans la basilique du pontife et confesseur Denis avec tout le peuple[1].

A la lueur des astres, ils discutèrent là, pendant quelques heures et décidèrent à l'unanimité de le désigner comme prélat du siège apostolique. Ils se portèrent aussitôt d'un pas rapide vers l'entrée de la basilique Saint-Pierre où il s'était enfui pour se cacher. Il se disait indigne d'accepter le gouvernement d'une si grande institution, mais ceux qui étaient venus firent irruption, le sortirent par la force, le firent entrer sous les acclamations au Latran et le déposèrent sur le siège apostolique[2]. Il fut ensuite reconduit à Saint-Pierre par la cohorte des plus nobles et de tout

[1] Il s'agit du pape Denis et non de Denis, évêque de Paris, cf. Loenertz, "Anal. boll., 54, 1948.

[2] Selon Prudence de Troyes, P. L. 115, 1415, B, l'élection fut due "plus à la faveur du roi Louis et de ses nobles qu'à un choix du clergé."

le peuple et consacré en la présence de l'empereur. Il célébra ensuite la messe au dessus du corps de l'apôtre et ensuite reconduit au patriarcat. La ville est couronnée de guirlandes, le clergé exulte, le sénat se réjouit et le peuple manifeste une joie de grande reconnaissance.

---

Trois jours après, il prit un repas avec l'empereur et brilla en un dialogue soigné. Il était rempli de lumière comme s'il avait banqueté en présence du Christ. Quand l'apparat du banquet fut terminé, il se leva et, embrassant l'empereur comme son fils spirituel et très cher, il l'étreignit en un geste d'immense affection.

Après cela, le sérénissime empereur quitta la ville et s'établit en un lieu appelé *Quintus*. A cette nouvelle, le saint prélat, animé d'une grande amitié, se rendit à ses côtés avec les nobles et les plus illustres des Romains. Quand l'empereur le vit arriver, il s'avança à sa rencontre et, prenant de ses propres mains la bride du cheval pontifical, le conduisit sur la distance du jet d'une flèche. Ils pénétrèrent ensemble sous la tente impériale et eurent des entretiens très utiles. Une fois que les tables eurent été ornées, ils mangèrent au milieu d'une joie toute spirituelle. Après qu'ils se furent repus, les tables relevées, le sérénissime césar offrit au prélat plusieurs cadeaux. Ensuite, le pape monta à cheval et s'en retourna. L'empereur, plein d'affection à son égard, monta sur son cheval et le suivit avec la volonté de lui faire honneur. Quand ils furent arrivés en un endroit bien dégagé de l'itinéraire, l'empereur descendit de cheval et prit à nouveau la bride du cheval pontifical et le conduisit. Ils se congratulèrent ensuite en des embrassades appuyées et César rentra dans sa tente avant de prendre le chemin du retour. Le prélat rentra à Rome avec la cohorte qui l'avait accompagné : il sortit grandi de cette bénéfique visite.

---

Il avait un bel aspect, une agréable stature, savant en ses paroles et s'exprimant modestement, clair dans ses agissements et appliqué dans les jeûnes et le culte divin. Large envers les pauvres, il était le protecteur des veuves et des orphelins ainsi que le défenseur de tout le peuple. Puisque nous ne pouvons décrire tout ce qu'il fit, venons-en à ce qu'il réalisa pour les lieux saints.

Ce saint prélat, plein d'une divine inspiration, offrit dans la diaconie de la sainte mère de Dieu, notre Dame, appelée *Cosmedin*, un ornement de soie pourpre représentant deux grands lions. Il fit aussi pour ce lieu fabriquer un voile blanc orné de roses et de franges au point de Tyr, d'une grandeur admirable. Il offrit aussi pour cette diaconie, une coupelle – *gabata* – saxonne d'un argent très pur et doré pesant 2 livres et 4 onces. Pour la basilique du Sauveur, qui tient son nom de celui d'un empereur, il donna des croix en très pur argent qui sont suspendues devant la représentation de la substance charnelle de notre Seigneur. Les jours de fêtes ordinaires, elles portent une figure de cire pesant 4 livres et demi. De même aussi, dans la basilique de sainte Marie *ad prarsepe*, il fit fabriquer un chandelier peu élevé en argent pesant 8 livres et 4 onces. Ce même pontife offrit à la basilique de l'apôtre saint Pierre, une coupelle en or ornée de pierres précieuses, pesant 3 livres et 8 onces et aussi pour cette même basilique un petit joug – *jugulum*– en or pesant 2 livres[1]. De même, dans la dite église, 11 croix d'argent pesant ensemble 13 livres et 5 onces. Et, de la même facture, pour l'église de saint Paul, l'apôtre des gentils, 2 croix en argent pesant ensemble 4 livres. Dans la basilique Saint-Laurent qui est hors les murs, 2 croix d'argent pesant 4 livres.

La première année de son pontificat, fut offerte à sa Sainteté, une couronne en or ornée de pierres précieuses pesant 8 livres 4 onces. Avec une grande dévotion, il la fit suspendre pour la gloire de cette basilique au dessus de l'autel avec de petites chaînes en or. Et aussi, dans l'église Saint-Pierre, 8 coupelles en argent pesant ensemble 12 livres et demi. Pour le monastère des Saints-Étienne-et-Silvestre, récemment fondé par le seigneur Paul, dans l'église dite majeure, dite aussi de saint Denis, 4 voiles de soie pour l'honneur et la gloire du saint autel [...] [*Deux crues du Tibre en octobre et en janvier, décrites de la même façon que les précédentes…*]

[…] Le très saint Père fit confectionner pour le monastère Saint-Valentin, territoire de Narni, près de Terni, un ornement sur fond d'or représentant des lions, avec une bordure de lin fin

[1] D'après Du Cange qui ne se prononce pas, allusion à Matth. 11, 30 ;

–*mizinum*[1]-. Le même restaura depuis ses fondations l'aqueduc appelé *Iocia* qui, construit depuis des années, était en ruine. (*Suivent diverses autres donations semblables).....*

C'est à cette époque aussi que Michel III, le fils de l'empereur Théophile, empereur de la ville de Constantinople, pour l'amour qu'il portait aux apôtres, envoya des cadeaux à saint Pierre, par l'intermédiaire du métropolite Méthode, de l'évêque Samuel et de deux autres qui étaient privés de la charge épiscopale, Zacharie et un autre Théophile, accompagnés d'un laïc de la cour impériale, le protospathaire nommé Arsavir. Il s'agissait d'une patène en or très pur, ornée de diverses pierres précieuses, perles, prases et hyacinthes, d'un calice orné d'un cercle de pierres suspendues à un fil d'or et deux *repida*[2] en forme de paon avec un *scutum*[3] et diverses pierres, pesant ensemble... livres. Ils offrirent aussi un ornement avec des franges de pourpre dorée et des perles. 0n y voyait l'histoire du Sauveur, des apôtres Pierre et Paul, avec des arbres et des roses des deux côtés de l'autel où l'on pouvait lire le nom de l'empereur. C'était un décor imposant et d'une grande beauté. Ils étaient encore porteurs de beaucoup d'autres cadeaux et c'est ensuite qu'ils exprimèrent le message de la légation qui leur avait été confié.

---

L'empereur des Grecs, saisissant l'occasion de ceux qui déposaient ces présents, demanda, par l'intermédiaire de ces envoyés déjà cités, que le pape voulut bien envoyer des légats du siège apostolique à Constantinople afin de leur soumettre la cause du patriarche Ignace et de Photius, envahisseur du siège. Ils souhaitaient par là, jouant sur la jalousie, soumettre le saint homme Ignace à la juridiction du siège apostolique afin de le faire condamner comme cela se vérifia par la suite de toute évidence. Ils pourraient ainsi placer le néophyte Photius à la tête de l'Église. Le souverain pontife, ignorant les sinistres combinaisons de l'empereur, envoya deux évêques, Raduald et Zacharie. Il les chargeait de décider en concile de toutes les questions relatives aux saintes

[1] Du Cange : *byssinum ;* Quichert , vêtement de lin, cf. Tertul. *Cult. fem. ,* 13, éd." Sources chrétiennes, n[e] 173, p. 170 ;
[2] Cité sans explication par Du Cange.
[3] Sorte de vêtement ecclésiastique selon Du Cange, qui en ignore la forme.

images, d'enquêter solennellement sur la cause – et sur elle seule – du patriarche Ignace et du néophyte Photius et de lui rendre compte. Ils firent peu de cas des directives pontificales, corrompus sur les lieux par de l'argent, comme l'avaient été en leur temps Vitalis et Mésène[1]. Je parlerai bientôt de leur attitude insensée.

---

Pendant ce temps, beaucoup de Ravennates subissaient les avanies que Jean, l'archevêque de la ville, faisait endurer à leurs biens et à la propriété de leurs droits. Ils vinrent près du saint pape afin qu'il les délivrât de ces oppressions si grandes. Celui-ci entendit avec bienveillance leurs plaintes et envoya à plusieurs reprises légats et lettres à l'archevêque afin qu'il arrêtât au plus vite de tels agissements. Dans la confusion de son esprit, ce dernier méprisa ces avertissements et ne craignit pas d'ajouter des méfaits pires encore que ceux qu'il avait commis. Plus l'indulgente enquête du pontife l'avertissait de se corriger, plus il se portait vers des actes plus graves et n'hésitait pas à ajouter iniquité à iniquité. Il en excommuniait certains à la légère, en détournait d'autres de la visite à l'Église romaine, méprisait ses légats et mettait la main sur des propriétés lui appartenant. Il réduisait autant qu'il le pouvait le prestige de l'apôtre Pierre et, s'il trouvait auprès de qui que ce fût des titres faisant état de ses droits, il les détruisait et les transférait aux droits de saint Apollinaire[2]. Il déposait sans décision canonique des prêtres et des diacres, non seulement ceux de sa juridiction, mais aussi ceux qui relevaient en Émilie du siège apostolique. Il en faisait retenir certains dans des prisons, d'autres dans de fétides cachots. Il en forçait d'autres enfin à avouer des crimes qu'ils n'avaient pas commis. En plus, il annulait des constitutions de l'Église sans avis du saint siège et, bien que convoqué à Rome par le pontife pour un concile, il se vantait qu'il n'avait pas à s'y rendre. Qu'il ait fait cela par la suite n'a rien d'étonnant, puisque dès sa consécration, comme l'avait d'ailleurs déjà fait son prédécesseur Félix, il falsifia des engagements écrits que les archevêques de Ravenne ont l'habitude de

[1] Ces légats, envoyés en 483 par Félix III avaient eu pour mission de protester contre l'édit d'union (hénotique) de Zénon qui, sous couvert d'impartialité, faisait le jeu des monophysites, cf. p. 252.

[2] Le premier évêque de Ravenne.

faire aménager dans leurs archives ; en outre, il en fit écrire de façon barbare, certains entièrement faux.

Le pape l'avait convoqué déjà trois fois à venir assister à une réunion à Rome et comme il méprisait toujours de s'y rendre, il fut excommunié par l'assemblée. Il se rendit alors à Pavie, exposa ses ennuis aux oreilles de l'empereur Louis et trouva un apaisement auprès du pouvoir séculier. L'empereur le renvoya accompagné d'importants délégués si bien qu'il arriva à Rome avec eux tout gonflé d'orgueil. Le pontife, fort de ce que ces délégués – *missi*– étaient entrés en relation avec un excommunié à l'encontre des saints canons, les tança avec bonté et ils pleurèrent sur ce qu'ils avaient commis. Le pape – que Dieu le garde– fit savoir au dit archevêque qu'il avait à se rendre pour le premier novembre devant le concile qui l'avait condamné. Il y ferait repentance et mettrait ainsi fin à de si graves prévarications. Mais il refusa et resta chez lui, obstinément.

Des gens de l'Émilie, les sénateurs de Ravenne et une foule immense partirent alors en pleurant aux pieds du pontife. Ils le prièrent de se rendre, à l'imitation de Notre Seigneur à Ravenne afin de les sauver et de leur rendre, après avoir tout examiné, leur entière liberté. Le très saint pape se rendit donc à Ravenne. L'archevêque Jean, apprenant son arrivée, partit précipitamment pour Pavie afin d'importuner une nouvelle fois les oreilles impériales. Le glorieux prélat rendit toutefois à tous les habitants de Ravenne, de l'Émilie et de la Pentapole la totalité de ce que l'archevêque Jean et son frère Grégoire avaient spolié. Il confirma ensuite, par un décret de son autorité ce qu'il avait ainsi restitué.

L'archevêque, comme nous l'avons dit, se rendit à Pavie. Les citoyens de la ville, ainsi que leur évêque Liutard qui avait été sacré par le pontife romain, apprirent que l'archevêque avait été excommunié. Ils se prévinrent d'une si grande circonspection à son endroit qu'il ne le reçurent pas chez eux. Ils refusèrent aussi de lui vendre ce qui était du plus évident nécessaire de peur d'être considérés aussitôt comme ayant eu à ce sujet des conversations avec lui et de tomber par là sous le coup de l'excommunication. Bien plus, quand ils voyaient les gens de l'archevêque sur les places, ils s'écriaient : "Voilà les excommuniés, il ne nous est pas permis de nous mêler à eux !" L'archevêque, voyant qu'il ne pouvait réussir ses projets, chercha à plusieurs reprises le soutien de l'empereur. Celui-ci lui fit alors parvenir par un messager l'ordre suivant selon

lequel il fallait qu'il dépose tout de l'extérieur de l'orgueil, qu'il s'humilie devant le pontife en face de qui, nous et toute l'Église devons nous incliner. Il ajoutait qu'il lui fallait courber l'échine dans l'obéissance et la soumission et qu'il sache enfin qu'il ne pouvait parvenir en aucune façon à ce qu'il désirait.

Apprenant cela, l'archevêque commença à s'inquiéter. Après avoir demandé à nouveau des légats impériaux, il arriva à Rome.

Le saint Père était au courant de tout cela et méprisait l'arrogance de l'archevêque à l'égal de toiles d'araignées. Il maintint son premier jugement et resta impassible. Usant toutefois d'une grande mansuétude, il s'adressa aux *missi* impériaux : "Si notre cher fils, le seigneur empereur, connaissait bien le comportement et les agissements de cet archevêque Jean, non seulement il ne solliciterait rien pour lui, mais il nous l'enverrait de force, afin qu'il fût corrigé."

Comme ce grand pape l'avait décidé, les évêques des provinces se réunirent. Il demanda à l'archevêque de se présenter devant eux, de montrer son entière repentance et de réparer entièrement ses prévarications antérieures. L'archevêque, apprenant cela en fut terrorisé et voyant que personne ne voulait l'aider, se réfugia dans des lamentations secrètes. Il implorait aussi tous ceux qu'il pouvait : "Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, sollicitez la clémence pontificale afin qu'elle prenne pitié de moi car je suis prêt à faire tout ce qu'elle m'ordonnera !" Les témoins de cette attitude rapportèrent cela au prélat et lui exposèrent nettement les promesses formulées d'une voix si lamentable.

Le pape, très compatissant, qui ne veut pas la mort du pécheur, ému par un sentiment de miséricorde, décida de recevoir l'archevêque qui était enfin sur le chemin de l'humilité. Aussitôt, Jean s'empara d'un parchemin et écrivit de sa propre main, selon la coutume de ses prédécesseurs, les promesses et serments du temps de sa consécration qu'il avait si mal tenus comme chacun le savait. Il se rendit à la maison léonine où le prélat se tenait en compagnie des évêques, des prêtres, des nobles et de nombreux dignitaires. Il déposa l'écrit qu'il avait rédigé sur la croix vivifiante du Seigneur, sur sa sandale[1] et sur le livre des quatre évan-

[1] Une relique qui, selon Jean Diacre se trouvait au Latran, dans la chapelle *Sancta sanctorum*, P. L. 194, 1536, D.

giles. Puis, prenant son texte à la main, il jura devant l'assistance d'une voix claire que, tous les jours de sa vie, il observerait intégralement toutes les promesses écrites qui furent lues par lui devant tous et dont il donna le texte au pontife.

Après cela, celui-ci descendit le lendemain dans la basilique du Sauveur avec tous les évêques et le clergé. L'archevêque y fut reçu par le pontife et il se purifia de tous les crimes d'hérésie d'où il sortait. Le pape le rendit à la communion et lui donna le droit de célébrer la messe. Le jour suivant, la réunion se tint selon la coutume, en la maison léonine sous la présidence du pape. Arriva l'archevêque Jean qui, sur un ordre du pontife, prit un siège. Les évêques d'Émilie se levèrent alors et produisirent un texte qui contenait leur différend avec l'archevêque. Ils disaient qu'ils avaient subi de nombreux préjudices et impositions arbitraires de sa part. Beaucoup de Ravennates et de gens de l'Émilie dirent la même chose, comme chacun peut le vérifier dans les comptes-rendus des séances qui sont conservés dans les archives. Le saint pontife, apprenant cela, affirma, en accord avec le concile, que le comportement de Jean était contraire à la règle ecclésiastique. Il statua en un discours et à la demande de l'assemblée en sorte que ces transgressions fussent corrigées. Il ne laissait pas le troupeau du maître qui lui avait été confié, déchiré par la morsure des loups." Assurément, archevêque Jean, s'écria le remarquable pontife, afin que puissent être corrigées plus facilement et tout de suite les affaires dont on parle, nous t'ordonnons de t'appliquer, toutes excuses levées, à venir tous les ans au siège apostolique, sauf grave ennui de santé qui t'en empêcherait tout à fait et sur accord du siège romain. Nous t'interdisons de consacrer aucun évêque de l'Émilie avant d'en avoir reçu l'autorisation du siège apostolique, après désignation de l'élu par le duc, le clergé et le peuple. Tu n'auras jamais le droit d'interdire à quelque évêque que ce soit de se rendre auprès du siège romain si c'est sa volonté. Enfin tu n'exigeras jamais d'eux des cadeaux que les canons ne prescrivent pas. Nous t'ordonnons de n'essayer d'aucune façon d'exiger d'eux qu'ils viennent officier dans l'Église de Ravenne selon une mauvaise coutume que certains appellent "coutume mensuelle" – *tricesimalis*–. N'essaie d'aucune façon d'exiger d'eux quelque usage que ce soit qui aille à l'encontre des privilèges épiscopaux. Nous t'interdisons aussi d'acquérir une propriété quelconque par quelque moyen que ce soit. Nous t'interdisons aussi d'occuper, même si cette occupation est ancien-

ne, ni d'officialiser par un titre la possession de quoi que ce soit, jusqu' à ce que tu en aies reçu l'autorisation légale par une décision exprimée en notre présence ou à Ravenne, par notre *missus* ou le *vestiarius* pontifical.

Après que ces dispositions eurent été signifiées à l'archevêque Jean afin qu'elles fussent observées, le saint concile se leva et, par trois fois, proclama : "C'est un jugement droit du pontife suprême, une juste détermination du pasteur de toute l'Église et ces salutaires dispositions plaisent à tous les disciples du Christ. Nous disons tous la même chose, apprécions et jugeons de même."

Chacun alors, aussi bien l'archevêque que les autres membres du concile, réconforté par la nourriture de la sainte parole et rassasié de très doux nectar auprès du saint pontife, s'en retourna chez soi, après en avoir reçu la permission.

---

Pendant ce temps, ce pape éminent et protégé de Dieu , fit fabriquer pour l'église de la sainte mère de Dieu , dite *Cosmedin*, un vase en argent très pur pesant 5 livres et 2 onces et aussi pour le titre de Vestine, une image représentant le martyr Vitale , pesant 4 livres et demi. Il fit aussi faire pour la basilique du martyr du Christ Anastase 4 voiles de pourpre pour entourer le saint autel. Dans la basilique Saint-Pierre, pour l'oratoire Saint-Grégoire, il offrit 4 tentures sur fond d'or ornées de soie sur les franges. Ce saint pontife fit confectionner pour l'église Saint-Paul un ornement d'autel tissé d'or avec tout autour des pierres de hyacinthe, des perles, des prases et aussi des escarboucles.

Le seigneur pape Léon IV avait construit une église consacrée à la mère de Dieu, appelée d'abord la Vieille, puis de nos jours la Nouvelle, mais il ne l'avait pas du tout décorée de peintures. Le pape Nicolas la fit peindre de couleurs variées et belles. Pour augmenter encore sa beauté, il l'orna de plusieurs sortes de décors.

---

Comme je l'ai dit un peu plus haut, un certain schisme sévissait dans l'Église de Constantinople[1] : le très révérend Ignace avait été chassé de son siège. Ils avaient tonsuré Photius, issu du monde laïc et militaire et, en violation des statuts canoniques, l'avaient nommé évêque. L'empereur des Grecs Michel envoya

[1] Sur le schisme de Photius, voir F. M, VI, p. 465 et H. C. , IV, pp. 167-186.

humblement un légat, le spathaire Arsbir, muni d'un message écrit, pour consulter le siège romain et demander que le pape envoyât des légats sur place pour enquêter sur l'information selon laquelle le patriarche Ignace, loué et promu au temps de Léon IV , était désormais vilipendé et l'intrus Photius hautement glorifié. Le pape désirait que le pouvoir ecclésiastique demeurât intact, c'est pourquoi, il ne repoussa pas cet appel, désirant supprimer jusqu'à la racine la totalité de la discorde de peur que, par négligence en cette affaire, l'Église de Dieu tout entière n'en fût affectée. Il envoya donc deux légats de son entourage – *a latere suo*–, les évêques déjà nommés Raduald de Porto et Zacharie d'Anagni qu'il pensait être capables de traiter cette affaire. Il leur recommanda de s'informer uniquement de la cause de l'éviction d'Ignace et de son remplacement par Photius, ensuite de lui rendre compte. Entre temps, ils auraient à éviter la communion avec le néophyte Photius jusqu'à ce qu'ils fussent revenus et qu'ils eussent étudié la réponse certaine à donner au sujet de cette affaire.

Ils partirent donc et méprisèrent tous les ordres qu'ils avaient reçu. Non seulement ils entrèrent en relation avec le néophyte, mais, corrompus par des cadeaux, ils se montrèrent favorables à sa consécration. Après avoir réuni un synode général, ils déposèrent à nouveau Ignace, comme il est facile de le retrouver dans les comptes-rendus conservés à Constantinople et aussi grâce au témoignage des autres légats-dont le secrétaire Léon– ainsi que dans une lettre de l'empereur. Les légats revinrent et firent l'éloge de Photius, selon ce qu'ils avaient constaté. En revanche, ils se plaignirent de multiples façons de la mauvaise impression que leur avait laissée Ignace.

Le recteur et prince de toute l'Église, l'évêque discret et éminent du siège apostolique, médita tout cela dans son cœur. Il apprit tout ce qui s'était passé contrairement à ses directives et ne crut rien jusqu'à ce que tout fût examiné selon la mystique compréhension de la sagesse. Entre temps, il envoya à l'empereur des Grecs et aussi à Photius des lettres émanant de sa sainte autorité dont le double est conservé dans les archives du siège. Il les confia à ce même secrétaire Léon, lui demandant de ne se prononcer, ni pour la déposition d'Ignace, ni pour la confirmation de Photius jusqu'à ce que, la vérité étant rapportée, une fin conforme à la loi fût trouvée. Certains disaient que c'était là une

décision en la matière, d'autres clamaient qu'Ignace avait été injustement déposé. Le grand prélat, suppliait le suprême arbitre de manifester dans sa clémence, sa volonté : rien en effet ne lui demeurait caché.

Animé alors d'un divin zèle, le pape convoqua un concile d'évêques devant lequel il fut nettement patent qu'il n'avait pas du tout consenti à la déposition d'Ignace et que les légats apostoliques étaient sortis de la voie droite à ce sujet. Le pieux pontife et l'assemblée avisèrent alors la présence de l'évêque Zacharie. De la même façon que le pape Félix avait autrefois privé les évêques Vitalien et Mésène qui s'étaient accordés avec Pierre d'Alexandrie, déterminés par l'ordure salissante de l'hérésie, il lui retira le grade du sacerdoce. Plus encore, il le priva de la communion ecclésiastique parce qu'il était prouvé qu'il avait enfreint en plusieurs points les interdits. Quant à la cause de Raduald, elle fut reportée, mais, par la suite, le pieux pape ainsi que le concile le condamnèrent d'autant plus qu'en Gaule, il transgressa, méprisa l'excommunication et détourna par un subterfuge un jugement canonique[1].

---

Cet illustre et zélé pontife ordonna que fût rendue sa charge à un certain diacre Pepone déposé injustement par l'évêque Landulfe et qui avait fait appel au siège apostolique. Comme on ne comptait pas un nombre suffisant d'évêques accusateurs dans cette affaire[2], qu'il n'y avait pas eu d'aveu et que le diacre avait été jugé sans accusation directe, le pape cassa la sentence et restaura, par sa bienveillance apostolique, la rectitude du droit.

---

Ce très clément pontife était attentif à veiller sur le troupeau du Seigneur et il le devenait encore plus si un scandale naissait dans la sainte Église. Il ne laissait alors point de repos à son corps ni de sommeil à ses membres jusqu'à ce que, par l'envoi de légats et de lettres, la paix fût rétablie et que le peuple fidèle eût reçu le bienfait de la tranquillité.

[1] A l'occasion du divorce de Lothaire II, cf. Devisse, *Hincmar* , p. 367 et suiv.
[2] Il en fallait trois selon D.

Le roi Lothaire, après avoir renvoyé la reine Theutberge, contracta mariage avec Waldrade, sa concubine. Bien qu'il eût sur ce sujet charnel consulté le siège apostolique et le pieux pontife, il se vautrait dans la pourriture de la luxure et la pétulance de la chair. Le suprême pontife voulait éloigner ce mal de l'Église de Dieu de peur que le roi ne contaminât les autres de cette maladie. Il y songeait depuis bien longtemps et commença à s'affliger, à souffrir dans son cœur et à gémir sur ces erreurs. Il avait en outre appris que les archevêques Theutgaud de Trèves et Gunthar de Cologne ainsi que Haganon de Bergame et d'autres évêques encore avaient donné à ce roi une autorisation telle qu'il pouvait s'unir en mariage légitime à Waldrade et répudier librement Theutberge. Le saint prélat s'aperçut que ceux qui auraient dû être ses aides dans le Seigneur et ses guides, en accordant cette autorisation au roi, l'avait entraîné dans le feu éternel.

Il envoya sans retard ses légats en Francie et leur demanda de réunir un concile à Metz afin de se renseigner sur les raisons du renvoi de Theutberge par le roi et de son mariage avec Waldrade. Une fois l'enquête terminée et acquises les conclusions, ils auraient à imposer une fin à l'affaire selon la loi. Arrivés sur les lieux, les envoyés du siège apostolique commencèrent à s'informer. Ils entendirent ceci entre autres choses, de la part de Lothaire : "Tout ce que j'ai fait", leur répondit-il, "je l'ai fait sur les conseils de ces évêques." Il s'agissait des archevêques Theutgaud et Gunthar que le saint Père avait déjà découverts mêlés à ce grave forfait. Ils soutenaient avec des arguments que le roi Lothaire avait contracté un légitime mariage avec sa concubine Waldrade et ajoutaient qu'ils pourraient venir défendre ce qu'ils disaient devant le seigneur pape. Les légats du siège apostolique, séduits sur de nombreux points, reprirent le chemin de Rome et rapportèrent au pontife ce qu'ils avaient appris du roi et aussi de Theutgaud et de Gunhar. Le très pieux prélat attendit alors l'arrivée des archevêques.

Guidés par la divine clémence, ils arrivèrent à Rome et demandèrent à se présenter aux pieds du saint prélat. Ils furent reçus avec bonté par le pape, lui présentèrent un compte-rendu en affirmant qu'ils n'avaient fait ni plus ni moins que ce que ce document contenait. Il fut étudié avec le plus grand soin et l'on y découvrit une turpitude issue de propos profanes et jamais

entendus par un grand nombre[1], ce qui avait conduit les archevêques, tels des fous, en dehors de leur office épiscopal.

Un concile fut alors convoqué au palais du Latran, dans la salle dite "Sous les apôtres". Les archevêques y encoururent la sanction de condamnation, surtout depuis qu'ils avaient affirmé qu'ils étaient à l'origine de ce retentissant divorce. Ils ne nièrent pas non plus avoir réduit à néant la sentence qui avait frappé Ingiltrude, l'épouse de Boson[2] qu'elle avait quitté pendant sept années. Elle n'avait pas alors eu cure de l'excommunication ni de l'anathème décidés par le pape, afin qu'elle revint à son époux. Ils avaient communiqué et même conversé avec elle et avaient en outre falsifié à leur gré une lettre du pape comme il est prouvé par des documents rédigés par eux, malignement composés et qui sont conservés dans les archives du siège.

Après le jugement prononcé par le pontife et le concile, ils furent privés de l'ordre sacerdotal et encoururent la sanction méritée de la déposition. Lors de ce concile, le pape frappa de nullité les décisions de celui de Metz qui étaient contraires à la volonté de Dieu et à la sienne. Il promulgua aussi quelques autres chapitres nécessaires à la sainte Église.

A la suite de cela, l'évêque Haganon et d'autres évêques écrivirent au pape angélique au sujet des propos déplacés – *sermones imperitos*– tenus par Theutgaud et Gunthor, selon un comportement profane qui fut le leur et déjà évoqué. Ce même Haganon se surnommait Helin parce qu'il était le principal auteur de cet écrit rédigé avec ces archevêques en des termes inconvenants et mensongers[3].

---

Il faut revenir à Jean, l'archevêque de Ravenne dont on a déjà parlé. Lui et son frère Grégoire commirent de nombreuses prévarications et, oubliant leur serment, se comportèrent comme des enragés. Déposés, ils ne se souciaient pas des lamentations de la pénitence et ne se souciaient pas du grand dommage qu'ils avaient causé à l'épouse du roi Lothaire. Haganon, Jean de

[1] Admirons la discrétion.

[2] F. Bougard, En marge du divorce de Lothaire II, "Francia", 27, 2000.

[3] Job, 38, 2 : *Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis*. D'où le surnom d'Helin (Elihu) qu'il se donne, les autres évêques représentant les autres amis de Job et le pape, Job lui-même. Job, 32-37.

Ravenne et son frère Grégoire commencèrent à s'en prendre au siège romain, spécialement à son pontife et au peuple qui lui était soumis et qui lui avait été confié par le Seigneur par l'intermédiaire de saint Pierre, le portier des cieux. Ils se livrèrent à beaucoup d'actes défendus, contraires à la morale et sacrilèges, incompatibles avec les principes chrétiens, aussi bien en public qu'en secret, avec impudence et fourberie. On connut leurs méfaits au delà des monts et des océans et ils dressèrent sans peur leur visages contre le ciel, dispersèrent avec cruauté le peuple du Seigneur, abusant les âmes innocentes par leurs ruses de serpent. Ne se contentant pas de leurs mauvaises actions passées, et, sur l'instigation du diable, ils ne reculèrent pas pour en pratiquer de nouvelles, inouïes et pires que les anciennes. Ce qui avait été prohibé en particulier pour l'un et l'autre et avait été interdit par le concile pour tel crime particulier, ils n'hésitaient pas à l'accomplir avec audace, ô douleur, et, méprisant Dieu, ils commettaient des forfaits dont je me souviens bien maintenant.

---

Cet ami du Christ avait auprès de lui la liste des boiteux, aveugles et infirmes de toutes sortes qui séjournaient à Rome et il veillait avec soin afin que de la nourriture leur fût distribuée tous les jours. Quant aux autres pauvres qui pouvaient se déplacer et qui étaient en bonne santé, il trouva le sage moyen de les nourrir à tour de rôle. Il ordonna de fabriquer de petits jetons portant son nom et il leur fit distribuer. En consultant la marque de ces médailles, il était facile de savoir ceux qui devaient manger le dimanche, le lundi, le mardi et les autres jours. Sur ces jetons ainsi distribués, ceux qui devaient être nourris le dimanche trouvaient deux petites bosses et ainsi de suite jusqu'au samedi. Il y avait autant de jours qu'il y avait de signes sur ces médailles, y compris les agrafes où ils étaient marqués. De cette façon, aucun pauvre de la ville n'était privé d'un repas par semaine, grâce aux aumônes du pontife.

---

C'est à cette époque que le roi Charles[1] offrit au saint apôtre un ornement d'autel d'un or très pur, avec des pierres précieuses, des prases, des hyacinthes et des perles.

[1] Charles le Chauve.

Le très saint et illustre pontife souffrait de l'oppression qui pesait sur le peuple et implorait Dieu en d'innombrables prières. Il ne délaissait pas pour autant les églises, s'en préoccupait au contraire davantage en ces temps de tribulation et de tentations temporelles. Il restaura le *secretarium* de la basilique de Marie, mère de Dieu, dite *Cosmedin*, y fit construire un *triclinium* d'une grande beauté avec des cheminées – *cum caminatas-*. De la même façon, près de ce *secretarium*, il fit restaurer le portique et construisit en cet endroit un oratoire en l'honneur de saint Nicolas, martyr du Christ et y offrit plusieurs dons

Ce bon pasteur restaura le cimetière de saint Félix, martyr et confesseur sur la *via Partuensis* et aussi un autre cimetière sur cette même route, *ad Ursum Pileatum* où les corps des saints martyrs Abdon et Senn reposent ; il était en ruine et il le restaura avec beaucoup de goût. Sur la *via Appia*, il restaura le cimetière Saint-Sébastien, martyr du Christ, dans les catacombes où les corps des apôtres ont reposé[1] et qui était en ruine depuis longtemps. Il y fonda un monastère et y agrégea des moines venus d'où il put les trouver sous la direction d'un abbé. Il ordonna que leur fût fourni le nécessaire pour vivre et pour les autres dépenses aussi.

Sous son pontificat, beaucoup de gens accouraient vers la sainteté de son nom. Quelques Angles vinrent à Rome et déposèrent dans l'oratoire de saint Grégoire, construit à l'intérieur de Saint-Pierre, une *tabula* en argent pesant ... livres.

Ce pontife fit confectionner pour l'église Saint-Pierre, portier du ciel, cinq tentures sur fond d'or qui sont suspendues, pour la décoration, aux poutres, à l'intérieur du vestibule. Il fit tout cela en vue d'obtenir la palme de la vie éternelle.

A l'époque de ce saint pontife, des consultations doctrinales en nombre et d'importance étaient adressées des diverses provinces au siège apostolique, car ses connaissances dogmatiques étaient plus claires que la lumière. On ne se souvient pas qu'il y en eût jamais autant dans les anciens temps qui parvinrent à ce siège.

[1] Erudits et archéologues semblent avoir ruiné définitivement l'existence d'un transfert provisoire des reliques des apôtres en ce cimetière lors des persécutions de 258. Notre texte – comme les tenants du transfert (Duchesne, Carcopino ,... ) – ont pris à la lettre une inscription *in situ* qui doit s'entendre dans un sens général : "En cette ville..." et non "En ce lieu...". Dernière mise au point par A. G. Martimort, *Vingt-cinq ans de travaux... sur la mort de saint Pierre... et sur sa sépulture, B. L. E. ,* 1972, pp. 73-101.

Ce pape prophétique, grâce à la nourriture de sa sainte parole réconfortait chacun, fournissait les principes et les définitions des mystères, rassasiait les saintes institutions, enseignait et renvoyait chez eux les gens savants et instruits. Quand il apprenait par tel ou tel que quelque chose avait été accompli de travers, il préférait le corriger sous le regard de Dieu. Par de profonds gémissements et d'infinies prières, il implorait la clémence divine de transformer par de bons et remarquables exemples cette mauvaise affaire comme si elle n'avait jamais existé.

---

De Sardaigne arriva la nouvelle suivante : elle lui était parvenue par des gens de son entourage qui étaient Sardes. Les dirigeants – *judices*– de cette île et la population qui leur était soumise contractaient des mariages illicites et incestueux avec leurs proches qui étaient de leur sang ; cela remontait à l'époque de Grégoire IV. Inspiré par le Saint-Esprit, il rédigea de douces lettres qui avaient l'autorité de ses prédications, rayonnaient aussi sur l'ensemble du monde, tout en étant terribles envers les prévaricateurs. Il envoya aussi des *missi* très fermes, l'évêque Paul de Populania et Saxu l'abbé du vénérable monastère des Saints-Jean-et– Paul afin de soustraire le peuple sarde d'une si grave erreur. Ils partirent donc et trouvèrent des adversaires de la discipline fort résolus qui refusèrent de recevoir leurs avertissements. Suivant l'ordre du pontife, ils excommunièrent les sourds et anathématisèrent ceux qui les écoutaient en attendant qu'ils aient fui le mal de l'inceste et reçu le remède de la pénitence. Ces légats agirent selon les lettres qu'ils avaient apportées en Sardaigne et qui sont conservées dans les registres des papes. Après avoir ainsi donné les enseignements substantiels en question, ils revinrent à Rome.

---

Un certain Hincmar – *Quidam Hincmarus*-[1], archevêque de Reims, avait déposé, contrairement aux dispositions du concile

[1] Duchesne ne manque pas de souligner – à juste raison– et avec une pointe de son chauvinisme latent, le mépris du biographe envers un illustre personnage de l'histoire "française". Sur cette affaire, cf. Devisse, *op. cit.* , pp. 585-600. Le concile de Sardique de l'an 343, permet ce recours à Rome dans le cas d'une déposition par une autorité provinciale, can. 3 et 3 bis, argument qui sera repris par Hincmar de Laon, M.G.H., *Concilia, IV, suppl.* II, 2003.

de Sardique, l'évêque de Soissons, Rothade qu'il fit aussi enfermer dans une stricte prison. Rothade fit appel de la décision à la juridiction du siège apostolique. Quand le très saint Père eut reçu la requête de l'évêque déposé traitant de son innocence, il avertit l'archevêque par lettre et lui demanda de lui envoyer l'évêque déposé pour l'entendre ainsi que ses envoyés à lui. Rothade vint en effet à Rome selon l'ordre du pape et y séjourna environ neuf mois, mais jamais personne ne se présenta du côté des accusateurs pour le conduire devant le pape

La veille de la nativité de notre Seigneur, selon l'antique usage, le prélat du siège, le clergé et le peuple avaient l'habitude de célébrer la messe dans la basilique de la mère de Dieu *ad praesepe* et Rothade se trouva présent au milieu des autres. Le pape fit un sermon à l'ambon public à son sujet. Il rappela dans quelle condition l'appelant au siège apostolique avait été déposé et que, depuis tant de mois, personne parmi ses accusateurs n'était venu le voir à ce propos. Ensuite, en accord avec les évêques, les prêtres, les diacres et toute l'assemblée, il décida que Rothade était digne de revêtir les habits sacerdotaux puisque personne ne l'accusait depuis tant de mois , ni ne le convoquait devant le tribunal apostolique afin de le priver de sa charge. Rothade revêtit les insignes de l'épiscopat et se tint prêt à répondre à ses détracteurs. Quelques jours passèrent ainsi, jusqu'à la fête de sainte Agnès, le 12 des calendes de février[1]. Personne ne se présentant pour s'opposer à Rothade, il fut réintégré dans ses fonctions d'évêque. Se tint ensuite, en présence du prélat, une réunion dans la basilique de cette vierge, située hors les murs, sur la *via Numentana*. Rothade remit au pape un texte de justification et d'allégeance par lequel il répondait à ses accusateurs de toujours. Il fut lu sur la demande du pape devant l'assemblée. Dès que la formule de réintégration eut été lue et après son approbation unanime, Rothade, redevenu évêque célébra la messe sur l'ordre du pape dans l'église Sainte-Constance qui se trouve à côté de Sainte-Agnès.

Le lendemain, une réunion eut lieu à nouveau à la maison léonine. Rothade y fut disculpé de documents connus de lui, contenant les accusations envoyées à diverses reprises et oubliées. L'ensemble du dossier est conservé dans les archives du siège afin

[1] Le 21 janvier.

que les prêtres ou d'autres appelants au siège ne souffrissent plus à l'avenir de difficultés comme celles que l'on vient de rapporter. Rothade reprit son grade antérieur, revint sur son siège, fut absout par décisions apostoliques et revêtu des insignes épiscopaux. Il pourrait répondre directement à d'éventuels accusateurs devant le prélat du siège apostolique.

Afin de rétablir Rothade dans sa charge, mettre fin au concubinage du roi Lothaire et aussi conserver la paix et la concorde entre les rois de la Gaule, le saint Père envoya sans tarder l'évêque Arsène, légat et apocrisiaire du siège apostolique. Il avait à les réunir, une fois rétablie et disparue l'opposition dans le sein de l'Église. Il avait aussi à rappeler dans les Gaules, certaines nécessités statutaires qui émanaient des traditions apostoliques.

---

Le pape réinstalla aussi par l'entremise de ses légats, Seufred, évêque de Plaisance, chassé par la perfidie d'un certain diacre Paul qui avait tenté de s'emparer de ce siège du vivant du titulaire. Il l'accusa, lui et ses partisans, de blâmes justifiés, puis, après réflexion, il ordonna que cette présomption funeste et néfaste fût entièrement oubliée. Il ordonna cependant à ce diacre, pour la paix de l'Église de Dieu, de ne jamais plus tenter une chose pareille et, que Seufred fût vivant ou mort, de ne jamais essayer de recevoir ni d'obtenir à nouveau ce siège de Plaisance[1].

---

Cet illustre pontife, à la piété insigne, connaissait les misères et les besoins de tous. A l'imitation de notre Seigneur qui, pour sauver le genre humain est descendu des sublimes hauteurs jusqu'à la plus humble condition, il entreprit de lourdes tâches. Il se rendit compte que les boiteux, les aveugles et encore d'autres qui se trouvaient gisant sous le portique de Saint-Pierre, du côté des berges du Tibre, ne pouvaient se déplacer. Il était aussi plein de sollicitude envers ces gens qui affluaient de toutes parts vers Saint-Pierre en raison de leurs crimes, dans l'attente du secours divin[2]. Il ordonna donc de réparer un aqueduc rompu depuis

[1] Malgré ces dispositions, Paul succéda bien à Seufred. D.

[2] Ce sont ceux qui, profitant du droit d'asile, venaient se réfugier dans l'enclos de la basilique, cf. Timbal, *Le droit d'asile* , Paris, 1939. Il fallait donc prévoir de l'eau pour ceux qui, dans les deux cas, ne pouvaient se déplacer librement.

bien longtemps et qui n'amenait plus d'eau à Saint-Pierre. Il fut restauré et amélioré si bien qu'il fit une œuvre capitale pour les faibles, certes, mais aussi pour tous ceux qui affluaient vers l'église Saint-Pierre. On peut encore de nos jours contempler cet ouvrage dans l'admirable cité léonine.

Le saint pape Grégoire, de divine mémoire, avait autrefois restauré la ville d'Ostie afin que l'inique peuple des Sarrasins ne put ni l'encercler ni la détruire. Tout ceci était alors en ruine si bien que le saint pontife décida de reconstruire la ville plus solidement. Il la munit de portes et de tours fortifiées, y rassembla des hommes prompts à la défense afin qu'aucun peuple étranger ne pût jamais la dominer ni causer de dommages à ses habitants si ce n'est – ce qu'à Dieu ne plaise– en raison de leur paresse. Pendant ce temps, les mérites de ce saint homme se manifestaient au monde, grâce à la puissance de Dieu qui fait tous les jours pour ses serviteurs des manifestations miraculeuses.

---

Le roi des Bulgares, après avoir appris les dogmes de la sainte doctrine chrétienne, mérita d'être baptisé[1]. Lui en qui auparavant dominait la cruauté, courba alors franchement la nuque devant le créateur[2] et commença à vivre fort religieusement et dans des sentiments de grande piété. Au mois d'aoûst, indiction 14 (année 866), il envoya au prélat catholique et orthodoxe des ambassadeurs et offrit de nombreux cadeaux aux saints lieux et au pontife. Il demanda ce qui était le plus opportun de faire envers ce qui restait du peuple bulgare encore sans baptême afin qu'il participât au sacrement de la foi. A cette question, le pape fut rempli d'une grande joie et rendit grâce au Christ pour la tâche qui se trouvait ainsi dévolue à l'Église et témoigna vivement à notre Dieu sa reconnaissance pour ce si grand miracle survenu en notre temps.

Les envoyés de Michel, le roi des Bulgares furent donc reçus par le pape qui les retint avec honneur près de lui. Il décida d'envoyer des missionnaires pour instruire ce peuple : il s'agissait

[1] Selon les documents grecs, auxquels D. semble se rallier, le roi aurait été baptisé par un prêtre grec.

[2] Analogie avec le baptême de Clovis, cf. Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, II, 31 ; trad. Latouche, p. 121.

de Paul de Populonia et de Formose de Porto[1], deux évêques d'une grande sainteté auxquels il fit de saintes et douces recommandations tout en les instruisant des principes de la doctrine.

Le pape avait déjà envoyé une ou deux lettres en Orient dans lesquelles était définie l'attitude à l'égard de l'Église de Constantinople dans cette affaire. Comme la route qui mène au royaume bulgare conduit à cette ville, il envoya avec ces évêques deux légats compétents : il s'agissait de Donat d'Ostie, de Léon, prêtre de l'Église romaine et aussi de Marin, diacre du siège apostolique[2]. Ils avaient à convertir le peuple bulgare mais aussi à faire savoir de toutes les façons possibles, la liberté prise par le saint siège envers Constantinople, ce qui fut réalisé au nom du Seigneur et avec l'aide de saint Pierre.

Le révérend évêque Donat, le prêtre Léon et le fonctionnaire du siège apostolique, voulurent donc continuer leur route alors que Paul et Formose demeurèrent en Bulgarie. Mais voici qu'à la frontière de l'empire grec, ils rencontrèrent un certain Théodore chargé de garder celle-ci – *marcham illam.* Il leur interdit d'aller plus loin, bien plus, il les injuria copieusement, insulta les légats de ce grand siège et frappa sur la tête de leurs chevaux."Vraiment, leur disait-il, notre empereur n'a pas besoin de vous." L'empereur, quant à lui, aurait dit au roi des Bulgares : "Sauf s'ils viennent de Bulgarie, les envoyés du siège apostolique ne verront jamais de leur vie, ni mon visage, ni Rome." Ils restèrent ainsi pendant quarante jours à attendre la décision de l'empereur des Grecs, puis, tournant le dos, ils furent contraints à rentrer à Rome où ils racontèrent leur mésaventure.

[1] La carrière mouvementée du personnage mérite l'attention. Après avoir succédé sur le siège de Porto à Raduald, déposé en 864, cf. *supra*, il fut donc envoyé en mission en Bulgarie où le roi le réclama en vain comme archevêque. Il revint à Rome d'où il dut s'éloigner sous le règne de Jean VIII. Réfugié près de Charles le Chauve, il rentra en grâce deux ans plus tard. En 891, il succéda à Etienne V. Mêlé à la rivalité entre deux empereurs, qu'il dut couronner successivement il mourut en 896 et l'année suivante, une "parodie de justice" s'en prit à son cadavre à la suite de rancunes purement politiciennes. Après ce trop célèbre "concile cadavérique", son corps profané fut jeté dans le Tibre. Récupéré, il sera inhumé avec honneur à Saint-Pierre en 897. Jamais personne n'a mis en doute sa valeur personnelle, cf. P. Viard, art. *Formose*, dans "Catholicisme".

[2] Le futur pape Marin Ier (déc. 882-mai 884). Il fut le premier pape qui, contrairement à l'usage, fut élu alors qu'il était déjà évêque au diocèse de Cère.

Après que les envoyés eurent été reçus par le roi, avec gratitude et une joyeuse ferveur, ils commencèrent à instruire le peuple de prédications salutaires et plongèrent tout le monde dans la sainte fontaine, du plus grand au plus petit. Selon les instructions du pape, ils introduisirent tous les rites de la foi chrétienne dans la coutume des Bulgares. Le glorieux roi commença, éclairé d'une si grande constance dans la foi due à ce pieux père, à forcer tous les étrangers à quitter le royaume, se réservant ainsi l'usage de ces prédicateurs afin d'être rassasié dans le partage de la vie éternelle. Il émit aussi le souhait que l'un d'eux, le digne évêque Formose, lui fût donné comme archevêque. Il envoya donc des ambassades à Rome et demanda au saint pape, parmi d'autres choses aussi, d'envoyer des prêtres pour instruire le peuple. Le pape fut très content de ce qu'il venait d'apprendre et, rendant d'infinies louanges à Dieu, fit examiner devant lui de nombreux prêtres. Ceux qu'il trouva capables de prêcher, il les envoya en Bulgarie en compagnie de deux évêques, Dominique de Trevi et Grimoald de Bomarzo car il ne croyait pas opportun d'enlever plus longtemps Formose à son peuple[1]. Parmi ces prêtres, on trouverait bien quelqu'un qui fût digne d'être promu archevêque. Il serait alors élu et envoyé au siège apostolique pour y être consacré.

Ce très saint pape, celui qui honore Dieu et qui est très attentif à corriger les vices, décida que les évêques qui étaient en Bulgarie, c'est-à-dire Paul de Populonia déjà cité et aussi Grimoald, exerceraient le divin ministère pour l'instruction de peuple. Quant à Formose et Dominique, évêques vénérables, ils se rendraient à Constantinople en raison du schisme né là-bas dont nous avons déjà parlé abondamment.

---

Pendant ce temps et sur un jugement de Dieu, une digne vengeance frappa Michel, l'empereur des Grecs et mit fin à ses jours par une mort horrible. Une fois Basile devenu empereur, le bruit se répandit que le néophyte et l'envahisseur Photius avait été déposé comme un adultère – *ut mechus*– et que, selon le décret du siège apostolique, le patriarche Ignace avait recouvré son siège. Dieu avait ainsi voulu apporter une heureuse fin aux

[1] Les fidèles du diocèse de Porto.

peines que le saint pontife avait subies à cause de l'Église de Constantinople.

Cet exécuteur des œuvres divines, ce très pieux pape ne s'intéressait pas à lui-même, mais d'abord aux affaires de Dieu. Avec l'aide de saint Pierre, il prit soin de gagner par son esprit les batailles du Seigneur avec une grande parcimonie d'interventions. Il modérait comme un père conseille avec beaucoup de prévoyance et veillait à ce que les prélats ne blessassent leurs subordonnés et pour que ceux-ci se soumissent aux prélats, il intervenait en pasteur afin de fixer les privilèges des uns et des autres. Celui qui veut connaître sa sainte application pourra la trouver dans les lettres équilibrées qu'il a envoyées de par le monde. Il tenait son esprit dans ses mains et, ne pensant qu'aux choses célestes, ne laissait aucun repos à son corps, ni à ses membres aucun sommeil à cause de ses veilles, jeûnes et prières, les jours comme les nuits. Si nous voulions coucher sur du parchemin tout ce qu'il fit, grâce au Christ, et aussi ce qu'il enseigna par sa vie et ses mœurs, les peaux manqueraient peut-être avant que leur descriptions ne s'en arrêtent. Avant que nous tournions notre plume vers la fin de sa vie, allons donc vers ce qu'il fit pour les saints.

---

Ce remarquable pape, pour l'amour de l'apôtre Pierre, son nourricier, fit réaliser pour sa basilique des tentures de soie sur fond d'or, avec des croix et des couleurs variées et belles au nombre de... Elles ornent les poutres majeures qui se trouvent en arc de cercle en face du *presbyterium* et contribuent au décor et à l'enrichissement, tout en apportant une grande majesté par leur ampleur. En cet édifice où personne n'avait rien osé entreprendre depuis le saccage commis par les Sarrasins, il fit confectionner un arc en argent pesant ... livres, plus beau que celui qu'il y avait auparavant. Il le fit poser au milieu de la plus haute poutre qui se trouve devant le baldaquin. Il fit aussi réaliser trois images en argent, une du Sauveur et les deux autres représentant des anges. Il les fit dorer avec 9 livres d'or. L'une pesait 80 livres les deux autres 70 livres chacune. Il fit fabriquer une croix en or avec des pierres précieuses pesant ... livres et la fit placer au sommet de l'arc afin d'en augmenter la beauté et de servir de modèle. Il fit aussi suspendre une croix d'or, deux croix d'argent, deux calices d'argent et deux *staupos* d'argent. Il offrit aussi deux croix d'argent

qu'il fit placer à droite et à gauche sur le marbre pourpre qui porte les petites grilles devant le corps de saint Pierre.

Dans le patriarcat du Latran, il fit construire un bel édifice bien décoré[1] ainsi qu'un oratoire dédié à la sainte mère de Dieu. Le saint pontife offrit aussi en ce lieu des ornements nécessaires comme vœu lumineux pour son amour de la vie éternelle. Au baldaquin de la basilique constantinienne, il suspendit quatre belles tentures de pourpre sur fond d'or. Il en offrit aussi au portier du royaume céleste un nombre égal aussi pour le baldaquin. Dans l'église du docteur des peuples, la même chose également. Dans l'église de la mère de Dieu *ad praesepe,* de même afin d'acheter – *pro premiis*– la récompense éternelle. Et dans l'église Saint-Laurent, hors les murs, il donna un baldaquin et quatre belles tentures.

A l'époque de ce saint prélat, il y eut une telle abondance de nourriture qu'elle chassa de la mémoire la famine qui avait sévi sous les pontificats précédents.

Il fit une ordination au mois de mars : 7 prêtres, 4 diacres et 65 évêques pour divers lieux. Il partit de cette lumière pour le Seigneur le jour des ides de novembre (le 13), première indiction après avoir régné victorieusement en véritable athlète catholique de Dieu et en souverain. Que dirai-je de plus sinon que demeurèrent dans une grande tristesse non seulement les nations qui avaient ressenti sa mort avec la conscience de ce qu'elles perdaient, mais aussi les éléments de l'univers qui le pleurèrent longtemps en un grand bouleversement de l'air.

Son corps fut inhumé devant la porte de la basilique Saint-Pierre.

[1] D'après D., sans doute la future basilique *nicolaïtana*.

HADRIEN II (867-872) était Romain, son père Talarus était de la troisième région et fut par la suite évêque. Il siégea 5 ans et comptait dans sa famille les pontifes Étienne IV, de sainte mémoire et Serge le Jeune. Il brillait par son action lorsque Grégoire IV de vénérable mémoire, prélat du siège apostolique, le nomma à la charge du subdiaconat. Il fut ensuite promu parmi les familiers du patriarcat du Latran. D'un comportement louable, il fut ordonné prêtre pour le titre de saint Marc, confesseur du Christ. Il y vécut si bien et administra son titre avec tant d'énergie qu'il était considéré par tous avec respect, non seulement comme prêtre, mais comme futur pontife. Il avait une grande confiance dans le Christ et dans sa mère et vénérait la sainte mangeoire par d'incessantes prières. Il ne cessait de faire le bien, ne redoutait aucune gêne, donnant dans la plus grande discrétion tout ce qu'il pouvait posséder.

Un jour qu'il était parmi ses confrères prêtres, il reçut, selon la coutume, quarante deniers du très saint pape Serge. Il rentra chez lui et, quand il voulut franchir la porte de sa maison, il y trouva une foule de pèlerins qui attendaient là avec confiance, comme devant un grenier public. Devant l'impossibilité d'entrer et mu par la pitié, il confia à son écuyer qu'il n'y avait aucun rapport entre le petit nombre de deniers qu'il avait et ce si grand nombre de frères. Il constata en effet que ces deniers ne pourraient suffire à un tiers de ces pauvres, mais, par la puissance du Christ qui, avec cinq pains et deux poissons a nourri cinq mille personnes, il dit qu'il allait distribuer non pas un denier mais trois par personne[1].

A ces mots, il se mit sur le seuil de sa maison, la porte ouverte et, avec l'aide de son écuyer, distribua à chacun des pèlerins qui se présentait trois deniers. L'écuyer en fut émerveillé car, non seulement on n'avait pas manqué de pièces, mais il en était resté bien davantage. Le prêtre généreux les prit et les donna aux nombreuses personnes de sa maisonnée, chacun recevant trois pièces. Il en resta cependant six : "Tu vois, dit-il à l'écuyer, combien généreux et bon est le très puissant Seigneur qui a distribué quarante pièces de monnaie, trois à chacun de nos frères et qui en a réservé trois pour moi et trois pour toi."

[1] Sur la pièce d'un denier, cf. p. 295, note 1.

Il était à ce point hospitalier et généreux que ce n'est pas sans raison qu'il pouvait être comparé à Job. Depuis son enfance, la charité croissait en lui et grandissait depuis le sein de sa mère. Il ne répugnait pas à se passer de vêtements comme s'il n'en avait pas, ceux de laine en particulier, qui le réchauffaient trop, disait-il. Seul il ne mangeait pas même une petite bouchée, mais il prenait volontiers des repas avec les assistés et les démunis. Il était l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux et, pour bien résumer l'ensemble de ses vertus, il était le cœur des pauvres et le consolateur des veuves. Il ouvrait la porte de sa maison aux voyageurs et cette porte n'était pas fermée non plus à ceux qui réclamaient quelque chose de lui.

Tous les ordres du clergé, l'ensemble unanime des sénateurs et du peuple, tous essayèrent à la mort de Léon IV, comme après celle de Benoît III de le contraindre à accepter le pontificat suprême, mais il usa de subterfuges pour refuser, évoquant divers arguments et excuses que lui inspirait sa modestie.

Quand le très saint pape Nicolas eut quitté les affaires de ce monde, Hadrien en était à la 25e année de sa prêtrise. Tous les citoyens de la ville et ceux de l'extérieur qui s'y trouvaient, pauvres et riches, l'ordre du clergé, le peuple de tout âge, profession et sexe, écartant tous ces prétextes désiraient avoir Hadrien pour pontife[1].

On ne trouvait personne dans la ville, à moins qu'il eût voulu être promu lui-même ou qu'il eût souhaité la promotion de l'un des siens, qui ne désirât du fond de son cœur l'accession d'Hadrien à la première place. Les notables qui, selon l'habitude, se divisaient naturellement en deux groupes, se rangèrent avec enthousiasme à ses côtés avec une égale ardeur. L'attachement affectueux à cet homme était si intense qu'il causa leur division. Tandis qu'une partie manifestait sa préférence pour lui et que l'autre partie le préférait aussi, les premiers se mettaient à douter. Certes, ils n'avaient pas la volonté de s'opposer à l'autre camp, sauf s'ils se mettaient à penser que les autres voulaient un choix différent[2].

[1] Au sujet de cette élection, cf. F. M. VI, p. 395.

[2] Autrement dit, l'hésitation de tous vient de ce qu'ils répugnaient à mêler leurs suffrages à ceux de leurs adversaires.

Beaucoup de moines, de prêtres et de fidèles laïcs ne doutaient pas, en raison de visions venues du ciel et depuis longtemps, qu'Hadrien fût le futur pontife et ils le proclamaient à haute voix. Parmi eux, certains avaient vu Hadrien s'incliner devant le siège apostolique, le pallium sur les épaules. D'autres l'avaient vu célébrer la messe avec les ornements apostoliques, quelques-uns distribuer de l'or dans la basilique du Latran, selon la coutume apostolique. Pour beaucoup d'autres encore, monté sur le cheval que le pape Nicolas prenait pour aller à Saint-Pierre, il était ensuite, revêtu du pallium, entré dans la ville et au patriarcat précédé des dignitaires – *axiomaticis*– et suivi d'une multitude[1].

Dès que les deux parties virent clairement, avec des preuves éclatantes, qu'il était aimé de tous, il se produisit une telle union des corps et des esprits qu'il sembla qu'une seule âme était comme insufflée en eux devant le même prêtre du Seigneur. Il pouvait être ainsi appelé la pierre angulaire, révérence gardée pour le Seigneur, bien entendu. , car par sa présence et surtout par sa promotion, il avait fait disparaître l'inimitié des cœurs et fait de deux groupes, un seul.

Tout le monde se rassembla : les évêques, le clergé, les dignitaires de la ville suivis de la foule de ceux qui leur étaient soumis. Il fut enlevé et sortit de l'église de la mère de Dieu *ad praesepe*, puis mené au patriarcat par la noblesse et la multitude. Quand les représentants du prince eurent appris la nouvelle, ils en furent vexés, non qu'ils ne voulussent pas de ce pape, qu'ils souhaitaient fort d'ailleurs, mais parce que, bien que présents, les citoyens ne les avaient ni invités, ni sollicités pour l'élection.. Ils acceptèrent l'explication selon laquelle, il n'y avait pas là mépris pour l'empereur. Ils demandèrent cependant qu'à l'avenir une telle omission fût strictement interdite. Ils redoutaient en effet qu'une pareille habitude ne s'installât par ce précédent d'exclure les représentants du prince de l'élection de l'évêque de Rome. Toute rancœur fut vite dissipée de leur cœur et c'est humblement qu'ils vinrent saluer le nouvel élu. En montant comme en descendant du patriarcat, ils furent si gênés par le peuple qui réclamait en criant que cet homme si longtemps désiré, fût enfin consacré qu'ils ne purent échanger entre eux aucune parole .... [*lacune dans*

[1] Les visions ont joué un rôle important dans les élections ecclésiastiques.

*le texte*] ... Une telle manifestation d'attachement ne s'était jamais vue et ne se verrait jamais plus en aucun lieu. Devant les légats impériaux, tous essayaient de s'emparer de lui et de le porter vers ce lieu suprême, malgré les quelques conseils de calme donnés par les sénateurs.

Le très chrétien empereur Louis ayant appris leur souhait unanime et sachant comment ils avaient approuvé le décret à lui destiné par l'apposition de leurs signatures, en fut très satisfait. Il se félicita qu'un si grand familier du Seigneur, désiré et désirable pour le peuple chrétien eût la charge de tous les peuples, aussi bien les Romains que les autres. Sans tarder, il envoya une lettre impériale dans laquelle il complimentait les Romains d'avoir choisi un prélat digne d'une si grande charge. Dans cette lettre, il insistait aussi pour que rien ne fût offert par personne pour sa consécration. Il se réjouissait de l'unanimité des Romains qui avaient choisi eux-mêmes et non pas d'après l'avis des siens. Il disait en effet qu'il fallait rendre à l'Église romaine tout ce qui lui avait été enlevé au risque de la voir dépérir et perdre son souffle.

Le samedi, les prières rituelles dites, les vigiles et les aumônes assurées, le vénérable fut mené le lendemain à Saint-Pierre, le 9 des calendes de janvier (24 déc. 867), première indiction, la 19e année du règne de l'empereur. Il fut conduit par les révérendissimes évêques Pierre de Gubbio, Léon de *Silva Candida* et, pour faire le troisième, par Donat d'Ostie, car l'évêque d'Albano était mort. Quant à Formose de Porto, il était absent, envoyé qu'il avait été par le pape Nicolas pour instruire les Bulgares[1]. Il mérita de recevoir la bénédiction du Seigneur, pour la consolation de beaucoup de fils de la sainte Église qui avait supporté différents exils et qui souffrait de difficultés diverses. En effet, des menées factieuses s'étaient produites, plus violentes qu'à l'accoutumée entre le décès du précédent pontife et son remplacement par Hadrien. Il y eut une foule si incroyable lors de sa messe que tous ne purent communier de sa main. Theutgaud de Trèves et Zacharie d' Anagni qui avaient été démis du sacerdoce et privés de la communion par le pape Nicolas, ainsi qu'Anastase qui avait

[1] Les trois évêques consécrateurs auraient dû être selon la coutume, ceux d'Albano, Porto et Ostie.

aussi été privé du sacerdoce par les papes Benoît et Léon et qui avaient l'habitude de communier avec les laïcs retrouvèrent la communion ecclésiastique, sous réserve d'une réparation satisfaisante.

Hadrien rentra aussitôt au patriarcat du Latran et rompit avec la coutume en refusant les cadeaux qui affluaient de tous côtés vers lui. Il ne retint que ceux qui étaient utiles pour le service des tables, tandis qu'il interdit de vendre les autres. "Il n'est pas moral de vendre ce que nous avons reçu gratuitement, disait-il, et de considérer des pièces de monnaie – *nummos*– sans vie ni raison pour plus précieuses que nos frères doués de raison pour lesquels le sang du Christ est précieux. Je vous en conjure, que ce commerce déshonorant des choses de prix soit méprisé et que ce que nous avons reçu gratis soit distribué de même, selon le précepte du Seigneur. Partageons les offrandes du Christ entre ses hôtes et les démunis, car nous savons que cela nous sera rendu par Dieu."

Les évêques Dominique et Grimoald que son prédécesseur Nicolas avait envoyés en Bulgarie étaient revenus vers lui au moment de sa mort. A la suite de cet événement, ils différèrent leur retour, mais Hadrien leur rendit la même mission. Il leur fit parvenir une lettre munie de son titre officiel où étaient exprimés son projet et sa détermination. Ainsi, quelque temps qu'ait duré le temps incertain, le pieux héritier réalisa le souhait de son père.

Quand ces évêques furent partis, il s'empressa de solliciter la mansuétude impériale et il constitua à cet effet un dossier avec de nombreuses lettres à l'appui en faveur de Gauderic, évêque de Velletri, d'Étienne , évêque de Nepi et de Jean, surnommé Hymnonide[1]. Un menteur éhonté les avait accusés devant l'empereur qui les avait bannis loin de chez eux et de leur patrie. Hadrien disait qu'il ne pouvait être un bon pasteur pour l'Église, s'il n'avait récupéré des brebis qu'un perfide avait fait proscrire par friponnerie. L'empereur et son épouse très chrétienne reçurent cette requête avec joie. Il renvoya à Rome avec des honneurs les proscrits à la suite de la demande du pape et il ordonna en

[1] Jean Diacre auquel Jean VIII demandera d'écrire une biographie de Grégoire I^er^, cf. p. 52, note 3.

plus que tous ceux qui avaient été enfermés dans les prisons impériales par vengeance personnelle fussent graciés et libérés.

---

Le pape Hadrien décora de peintures diverses, selon le vœu de son prédécesseur, la basilique nicolaïtaine que celui-ci avait construite et pour laquelle il avait aménagé trois aqueducs. Cette réalisation fastueuse dépassait par sa beauté toutes les autres basiliques du Latran. Il suivait avec application l'exemple de son prédécesseur si bien que les ennemis de Nicolas qui s'efforçaient de détruire dans leurs conversations et leurs écrits, tout ce qu'il avait fait, le nommaient ouvertement "le nicolaïtain"[1]. Il connaissait ceux des ennemis qui avaient l'intention de provoquer l'injustice, source de douleur, mais, il attendait jusqu'au moment de la moisson afin de sépare l'ivraie du grain[2]. Une fausse rumeur courait par ailleurs qu'il voulait annuler tous les actes de son prédécesseur qui, par un zèle divin, les avait réalisés, mais que ses ennemis condamnaient par caprice et par intérêt. C'est la raison pour laquelle tous les évêques des régions occidentales envoyèrent des lettres solennelles au pontife afin qu'il affirmât sans se lasser que la religieuse mémoire de son prédécesseur devait être vénérée, en particulier son orthodoxie et sa véritable philosophie[3].

Quelques Grecs et aussi des serviteurs de Dieu appartenant à d'autres nations et qui séjournaient à Rome à titre privé, se réunirent pendant quelques jours en compagnie du seigneur Hadrien. Selon la coutume, il les invita le vendredi de la septuagésime à une collation en plus grand nombre qu'à l'accoutumée. Il répandit humblement de l'eau sur toutes les mains, apporta les mets et distribua les coupes. Ce qu'aucun pontife n'avait fait avant lui, il se mêla à l'assistance afin de mettre les invités plus à l'aise pour le repas. Avec tous aussi, il prit part aux louanges adressées à Dieu par des hymnes et des cantiques qui jaillissaient continuellement de l'assemblée. Avant de quitter le repas, il se plaça en face d'eux et déclara : "Je vous prie et vous supplie, frères, pères et fils, élevez vos prières pour la sainte Église, priez pour notre fils très

[1] Allusion abusive et puérile – par un jeu de mot forcé– à l'hérésie nicolaïte du I^er^ siècle, cf. Apoc. 2 ; 6, 15.
[2] Matth. 13, 25.
[3] Derrière ces manœuvres tortueuses, Duchesne voit se profiler, d'une manière fourbe, le douteux personnage d'Anastase, le futur bibliothécaire.

chrétien, l'empereur Louis afin qu'il soumette la nation des Sarrasins et instaure une paix perpétuelle. Priez aussi pour moi, fragile et faible que je suis, pour que le Christ me donne la force, dans la sainteté de la justice, de mener la multitude de son Église qu'il confia, après l'avoir sauvée, à l'apôtre Pierre afin qu'il la gouverne. Que je méprise pour cela, la poussière des activités séculières et que je conçoive celles qui sont spirituelles avec moins de mondanité. Que votre incessante prière, qui sera d'autant plus pure qu'elle sera éloignée des préoccupations du siècle, me soient un secours auprès de Dieu." Ils affirmèrent qu'il était plus opportun de prier pour lui que pour eux-mêmes, lui qui était davantage redevable devant Dieu puisqu'il était le seul à peiner dans l'intérêt de tous. Ému de compassion jusqu'aux larmes, il leur déclara : "En priant pour la bonne cause, je vous demande des actions de grâce à Dieu. Très chers, je vous demande aussi d'avoir en mémoire dans nos prières communes, le seigneur et père, le très saint et orthodoxe pape Nicolas, mon prédécesseur. Dieu, dans sa bonté l'avait choisi pour son Église, il l'avait armé du bouclier de sa protection pour éliminer les bruits orgueilleux du monde et fortifié du glaive de sa puissance spirituelle.

A ces mots, les serviteurs de Dieu qui venaient de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople et dont quelques-uns étaient en fonction dans les légations des princes de ce monde, frappés d'une durable frayeur, lui répondirent d'une voix claire et forte : "Grâce à Dieu, qui a fait en sorte que vous soyez en charge de l'Église, vous qui connaissez pour l'avoir vue la haute valeur de votre prédécesseur, gardez le troupeau du Seigneur par la verge et le bâton[1]. Ne détruisez pas le testament des Pères, mais augmentez-le. Dieu, grâce lui soit rendue, n'a pas mis sur le trône apostolique un pape apostat ni posé les fondations de la maison sur du sable, mais sur une pierre dure. Dieu vous a installé pour succéder à Nicolas et non pour abroger ses décisions. Que cesse la jalousie, que l'énorme mensonge recule ! Vive le pape, vive le seigneur Hadrien, nommé par un décret divin pontife suprême et pape universel !" Ceci fut proclamé trois fois. Après avoir imposé le silence d'un geste de la main, le pape prit ainsi la parole : "Mémoire éternelle à l'orthodoxe Nicolas devenu pape

[1] Ps. 23(22), 4.

par décision divine." Ceci fut répété trois fois. "Au nouvel Élie, vie éternelle et gloire inaltérable !" Ceci fut répété trois fois. "Au nouveau Phinchas[1], les ornements du sacerdoce éternel !" Ceci fut répété trois fois. "A ceux qui le suivent, gloire et paix !" Ceci fut enfin répété trois fois.

---

Le duc de Spolète Lambert, fils de Guy, entra selon son habitude à Rome à la manière d'un tyran, à l'époque de ce vénérable prélat. Il distribua à ses subordonnés du butin, comme s'il avait été le vainqueur d'une guerre. Il vendit pour de grosses sommes des maisons de notables, n'épargna ni les monastères, ni les églises. Bien plus, il livra des jeunes filles de très nobles familles, tant à la ville qu'à l'extérieur à ses associés afin qu'elles fussent indifféremment partagées entre eux. Il fut pour cette raison dénoncé aux très pieux empereurs par les Romains, perdit son duché et encourut la colère des princes et la haine de presque tous les Gaulois car il avait aussi été dénoncé par le siège apostolique. Le pontife, dès qu'il fut libéré d'un tel tyran, priva de la communion ecclésiastique Austald, Vualter, Hilpian, Odon, Théopert et beaucoup d'autres ravisseurs et prédateurs jusqu'à ce qu'ils eussent rendu les jeunes filles enlevées et qu'ils eussent donné officiellement preuve de leur repentir et de satisfaction. Théopert s'appliqua à rendre sans difficulté la jeune fille qu'il avait enlevée. Quant à Austald, homme religieux et très courageux à la guerre, il se repentit avec une totale humilité devant le prélat, reçut le pardon et répara sa faute selon le désir des Romains. Il obtint à plusieurs reprises la promesse d'être admis à nouveau à la communion et souhaitait bien la recevoir, mais, conscient qu'il était de participer à conjuration des Lamberts[2], il préféra s'enfuir à Bénévent avec les excommuniés et les rebelles[3].

[1] Nomb. 25, 6-13. Allusion à Pinhas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron.

[2] Ce pluriel s'explique parce qu'un autre Lambert, un aventurier proche du comte de Nantes en Francie, était mêlé à l'affaire. D.

[3] C'est dans ce contexte qu'eut lieu l'assassinat de l'ex-épouse du pape (marié avant son entrée dans le clergé) et de leur fille, par celui-là même – le frère d'Anastase– qui avait enlevé puis épousé cette dernière. Les *Annales* d' Hincmar incriminent directement dans cette affaire, Anastase et les siens, P. L. 125, col. 1238, année 868 ; le silence du biographe s'explique en partie par le retour en grâce d'Anastase.

Pendant ce temps, Michel III, l'empereur des Grecs, supprima le césar Bardas qui, à ce que l'on disait, avait comploté pour le tuer. Bardas était le soutien de Photius. Michel adopta alors son collègue Basile et le fit empereur. Ce nouvel empereur favorisait les catholiques qui le révéraient avec beaucoup de zèle. Michel fut assassiné par ses eunuques, sans doute à l'instigation de son fils, à ce que l'on disait. Mais Basile, une fois responsable des affaires, apaisa tout le monde, comme on le dit, en affirmant qu'il n'était en rien dans l'assassinat de Michel. Selon les décisions de l'Église de Rome, il expulsa l'intrus Photius et restitua avec l'accord du peuple, le patriarcat au patriarche Ignace. Il envoya aussi à Rome en son nom, par l'intermédiaire de son spathaire nommé Basile, des représentants issus à la fois du camp d'Ignace et aussi de celui du néophyte Photius. Ils avaient à se présenter au suprême pontife à tour de rôle en demandant à la justice de justifier Photius ou de le condamner définitivement. La justice divine fit en sorte que les bavards représentants de Photius furent engloutis dans la mer profonde alors qu'elle sauva les très simples défenseurs d'Ignace avec le représentant de l'empereur. De la délégation de Photius, seul le petit moine Méthode en réchappa. Par la suite, interrogé trois fois, il persista trois fois dans sa mauvaise foi, n'acceptant ni de défendre la cause de Photius pour laquelle il avait été envoyé, ni celle d'Ignace contre laquelle il était engagé, et pas davantage les droits de l'Église universelle vers laquelle il était venu. Trois fois cité devant les juges, il fut trois fois convaincu de perfidie et s'en alla, frappé à jamais par l'anathème.

Le légat de l'empereur, Basile et Jean, métropolite de Césarée en Cappadoce[1], avaient été envoyés vers Nicolas. Ils se présentèrent assez humblement au saint pape Hadrien qui se tenait dans le *secretarium* de Sainte-Marie-Majeure, selon l'habitude du siège apostolique, en compagnie d'évêques et de nobles. Ils lui offrirent des cadeaux et une lettre. Ceci fait, ils exprimèrent de grands remerciements à l'Église romaine de laquelle était venu le remède pour sortir l'Église de Constantinople de son schisme. Après une suite d'innombrables éloges, ils affirmèrent d'une seule voix :

[1] En réalité, il était métropolite de Sylacum en Pamphilie. D.

"Votre très dévoué fils, l'empereur Basile et le patriarche Ignace restauré par votre autorité ont chassé l'intrus Photius grâce à votre intervention. Ils ont découvert dans ses archives un livre plein d'énormes mensonges contre la nature de la sainte Église de Rome et contre le saint pape Nicolas. Ce document qui risque d'avoir sur la ville une influence néfaste, telle une maladie contagieuse, nous l'avons apporté puisque vous êtes la tête suprême à laquelle le Christ a donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre comme au ciel. Nous vous en prions, examinez-le avec soin. Il contient des arguments mensongers que notre rusé Photius y a mis alors que les gens de Constantinople en sont tout à fait innocents. Détruisez en entier ce qu'il a finement aiguisé d'une langue audacieuse contre l'Église romaine qui est sans tache ni défaut d'aucune sorte. Promulguez ouvertement devant tous ce que l'Église doit penser de cet acte de brigandage – *de hoc latrocinio*– fabriqué par lui furtivement sous le couvert d'un synode."

Après que le pontife eut fait signe aux deux parties de s'asseoir, on entendit la réponse qu'il fit : "Photius n'a pas le droit et ne peut porter un jugement sur le siège apostolique ni sur son pontife. Il peut formuler une opinion, mais ne peut porter un jugement, car il a par deux fois été jugé par ce siège et deux fois condamné. Il s'est élevé aux plus puissantes places grâce à ses hommes, n'a pas craint de coasser – *garrire*– des mensonges à l'encontre de notre pontife Nicolas. Il a trop tourné son visage vers le ciel et trop utilisé sa langue pour cheminer sur la terre. C'est pourquoi, nous proposons que ce document soit soumis à l'examen de cette petite assemblée pour que son auteur soit condamné pour la troisième fois comme producteur de mensonges et inventeur de dogmes pervers."

Le métropolite se leva alors, montra le livre en question et le jeta à terre en s'écriant : "Toi qui as été maudit à Constantinople, tu dois l'être à nouveau à Rome. Photius, agent du diable, nouveau Simon[1], accumulateur de mensonges, c'est toi que Nicolas, ministre du Christ, nouveau Pierre et ami de la vérité a mis à terre." Le spathaire, frappant le livre de sa chaussure et de son épée dit également : "Je crois que ce livre est habité par le diable qui, ne pouvant parler, vomit ses paroles par la bouche de son

[1] Allusion aux propositions de Simon le Magicien, Act. 8, 9-25.

complice Photius. Certes, il contient la signature de notre empereur Basile, mais c'est un faux éhonté – *falcissime.* Elle fait suite à celle de Michel que Photius avait convaincu de nuit alors qu'il était complètement ivre. Le rétablissement d'Ignace et notre propre satisfaction prouve que Basile n'est pas concerné par ce texte et, si cela vous sied, il l'affirmera par serment. Le nom de Basile, toujours catholique, ne peut se trouver dans ce document que s'il y a été mis par des bêtes sauvages – *feralibus.* Photius a pu changer le caractère des signatures, ajouter au nombre peu élevé de ses complices les très nombreux évêques absents qui sont d'autant plus innocents qu'ils ignoraient la teneur du texte. Ajoutons que pas un habitant de Constantinople ne savait quand ce petit synode s'était réuni, car il n'en était pas réellement un. En outre, on peut remarquer que ces évêques provinciaux étaient venus à la ville impériale pour des affaires diverses et que le très pervers Photius les aveugla par des cadeaux et les fit signer son texte mensonger qu'il avait enveloppé comme un remède dans la vérité, selon ce qu'il avait appris dès l'enfance. Ajoutons enfin qu'à la place de saints évêques, avaient été substitués certains de leurs concitoyens, des traîtres aveuglés par des cadeaux comme la rumeur l'a divulgué par la suite. Des signatures apparaissaient sous différents aspects, certaines tracées d'une plume aiguisée, d'autres avec une plume émoussée, quelques-uns même, simulant la décrépitude, tachaient le parchemin d'une plume plus grossière encore. La fraude des présents s'ajoutant ainsi à l'innocence des absents, tout le monde croirait de cette façon plus facilement à l'authenticité du document car la falsification avait été favorisée par des écritures différentes. Vous verrez tout de suite la différence des signatures en consultant le texte, mais il est vrai que vous ne connaîtrez la supercherie que si vous venez à Constantinople[1].

Le suprême pontife décida que le livre fût examiné en quelques jours par des experts dans les deux langues et que tout ce qu'il contiendrait serait divulgué fidèlement devant un concile.

[1] C'est donc une copie du texte de Photius qui était à Rome ; seul, en effet, la consultation de l'original conservé à Constantinople pouvait témoigner des signatures fantaisistes dont on parle ici.

Après une étude très serrée du texte en question, le vénérable pape convoqua un concile près de l'apôtre Pierre afin de défendre son Église et son prédécesseur, le sénat, l'ensemble du peuple clérical ayant été consultés[1]. Tout d'abord, la vérité sur l'affaire fut entendue de la bouche des légats grecs et l'accusation infamante qui pesait sur son prédécesseur fut levée après que ses lettres sur la question eurent été relues. Ensuite, par un troisième anathème, le pape condamna Photius et ses complices qui avaient été en accord avec le petit concile –*cum conciliabulo*. Enfin, après l'approbation du jugement par tous, il jeta le livre à la doctrine abominable sur les marches et chacun à son tour le poussa à l'extérieur à coups de pieds. Le feu s'en empara comme il le fait de branches sèches et, alors que l'on aurait pu le croire à demi-brûlé, il se consuma avec une odeur nauséabonde en prenant la couleur de la poix. La pluie qui aurait dû éteindre le foyer, ranima les flammes comme s'il était tombé des gouttes d'huile. Ce miracle stupéfiant poussa le cœur des Latins mais aussi celui des Grecs à louer Dieu, le très saint pape Nicolas en même temps que le pontife suprême Hadrien.

A la suite de cela, Hadrien envoya à Constantinople, munis des lettres de son prédécesseur, l'évêque d'Ostie Donat et le diacre Marin lesquels y étaient déjà allés sur la demande de Nicolas[2]. Il leur adjoignit l'évêque de Nepi, Étienne, porteur d'une lettre où figurait son seul nom et le texte contenant ses instructions. Il leur donna pour mission d'apaiser rapidement tout scandale dans l'Église de Constantinople. Ils avaient à rendre à leur Église ceux qui avaient été consacrés par Méthode et Ignace, à charge pour les bénéficiaires de satisfaire au texte extrait des archives. Ceux qui relevaient d'une consécration due à Photius, pourraient revenir à la communion après une stricte résipiscence – *satisfactione*. En ce qui concerne la situation des prêtres, elle serait maintenue ainsi que le jugement du pape Nicolas jusqu'à une nouvelle décision du siège apostolique[3].

[1] Les actes de cette réunion sont dans MANSI, XVI, col. 322 sq.
[2] Cf. *supra* p. 261.
[3] Ceux qui avaient été ordonnés par Photius, même réintégrés, dans la communion étaient exclus de l'ordre sacerdotal.

Après de nombreux et laborieux détours, les légats du siège de Rome arrivèrent enfin, avec le Christ pour guide, à Thessalonique. L'empereur Basile envoya à leur rencontre le spathaire blanc Eustrathius avec pour mission de les saluer. Il les conduisit avec honneur par des chemins directs et ils arrivèrent à Selymbria où ils furent reçus par le protospathaire impérial Sisinnius et aussi par Théognoste, higoumène patriarcal qui avait été auparavant à Rome le diligent intercesseur auprès du pape Nicolas pour la restauration d'Ignace. Ils furent accueillis par une escorte de quarante chevaux des écuries impériales, l'apparat complet d'un service de table en argent, ainsi que des domestiques mis à leur disposition.

Les légats séjournèrent le samedi, par faveur royale, au Château-Rond[1] où se trouvait une église d'une grande beauté dédiée à saint Jean l'évangéliste. Le dimanche 15 septembre, 3e indiction, ils montèrent chacun un cheval harnaché grâce à la prévenance impériale, d'une selle couverte d'or et se rendirent à la Porte d' Or. Ils étaient accompagnés de tous les corps constitués : les spathaires blancs, les *strati,* les *mandati ,* les autres ordres palatins ainsi que tous les membres du clergé revêtus de la chasuble. Ils étaient précédés par Paul, custode des livres, par Joseph, custode de la vaisselle liturgique –*vasorum*– et par le sacellaire Basile. Revêtus des vêtements ecclésiastiques, ils saluèrent avec solennité au nom du patriarche la délégation romaine. Tout le peuple les suivait, portant des cierges et des lanternes. Ils descendirent près du palais d'Irène en un édifice appelé La Magnaure[2] et y furent reçus avec courtoisie par Jean, un fonctionnaire *a secretis* et spathaire blanc et aussi par Stratigus, spathaire blanc qui avaient été députés à cet effet. Ils furent informés fort délicatement, n'en doutons pas, de ne point trouver indélicat de ne pouvoir être reçus le lendemain car c'était le jour anniversaire de l'intronisation de l'empereur – *imperiali natalicio*[3].

Une fois célébré dans la joie cet anniversaire, l'empereur envoya tous les corps palatins vers eux. Précédés de ceux-ci, ils entrèrent

[1] Cérémonie analogue à celle de 519, à l'égard des légats d'Hormisdas.
[2] Vaste salle d'apparat située entre Sainte-Sophie et le palais ; c'est dans cette salle que l'empereur recevait les ambassadeurs, D.
[3] Le 26 septembre 867. D.

pour saluer l'empereur qui venait d'arriver à l'instant dans le *triclinium* doré. Ils lui remirent les lettres pontificales et l'empereur les reçut et les embrassa. Il s'informa officiellement de l'état de l'Église romaine, de la santé du pape Hadrien et de la situation des ordres tant ecclésiastiques que sénatoriaux. Après avoir à nouveau embrassé les légats, il les congédia en leur demandant de présenter l'ordre apostolique au patriarche Ignace. Le lendemain, ils revirent l'empereur qui leur tint ces propos. "L'Église de Constantinople, à cause de l'ambition du pervers Photius a été blessée par différentes attaques schismatiques et l'Église de Rome, mère de toutes les Églises de Dieu, a décidé, grâce à la foi providentielle du pape Nicolas de remettre notre père Ignace, chassé par Photius, sur son siège. L'autorité des lettres du pape en témoigne et peut se comprendre facilement. C'est la raison pour laquelle, avec les patriarches orientaux et les évêques, nous demandons que tous les deux ans, nous nous présentions au contrôle de l'Église romaine afin que l'œuvre de Dieu fût courageusement exécutée. Enfin, que par l'autorité de votre saint collège, les scandales si empestés des manigances de Photius fussent éloignés jusqu'à ce que l'unité et la tranquillité souhaitée depuis longtemps fussent restaurées selon la décision du pape Nicolas."

Les légats du siège apostolique répondirent : "Nous sommes venus pour cela, mais nous ne pouvons soutenir personne parmi vos clercs orientaux devant votre synode si satisfaction ne nous est pas donnée de nous montrer le texte de Photius dont nous possédons une copie – *formam*– à Rome. L'empereur et le patriarche dirent alors : "Si vous affirmez qu'il y a des questions nouvelles et inconnues que ce texte peut révéler, il est nécessaire que nous en consultions la teneur. Sans retard, le document est amené, traduit du latin en grec, (sic) et porté à la connaissance de tous. Certains d'entre eux examinèrent le texte, d'autres refusèrent et, peu glorieux, quittèrent la réunion. Jour après jour cependant, rendus à la raison par l'ardeur du Saint-Esprit, ils rentrèrent dans l'unité et l'on put obtenir satisfaction au sujet du document.

L'usurpateur Photius fut amené devant l'assemblée afin de rendre raison des nombreux crimes qu'il avait commis et toutes les lettres de l'Église romaine dirigées contre lui furent lues. Les sentences de déposition et d'anathème prononcées voici quelque temps déjà furent proclamées à nouveau sans changement. Sous

ses yeux, le volume profanateur de cette haïssable et petite conspiration qui avait aboyé en marmonnant entre ses dents contre le pape Nicolas fut détruit par le feu. La lampe de la vérité et de l'innocence se mit à briller. Photius avait naguère préparé un piège pour un autre afin d'accéder à la gloire et maintenant il y était précipité par la force de la raison et la complète passivité de son mutisme. Il se détourna, tel un aveugle en plein midi, de la porte de la communion qui lui avait été ouverte par l'offre de venir à résipiscence en reniant ses écrits.

Le texte de tous les actes des dix sessions du concile fut rédigé comme il faut[1]. Ensuite les légats de l'Église romaine le confièrent, avant de l'avoir souscrit, au bibliothécaire du siège apostolique, Anastase, pour qu'il l'étudiât soigneusement afin d'éviter que la légèreté des Grecs n'y ajoutât des erreurs[2]. Anastase était alors à Constantinople, arrivé après les légats et grâce à une intervention divine, comme on dit. Notre sérénissime empereur l'avait en effet chargé d'une mission en compagnie de l'archiministre – *archiminister*– Suppo. Le bibliothécaire était savant dans les deux langues et il étudia le dossier très sérieusement. On découvrit que, tout ce que le pape Hadrien, sur l'insistance de l'évêque Arsène avait ajouté aux lettres de son prédécesseur et concernant notre sérénissime empereur avait été retiré. De très violentes protestations en résultèrent à cause de ce document traîtreusement tronqué. Les légats affirmèrent qu'ils ne signeraient en aucune façon les actes du concile si l'intégralité du texte n'était pas jointe aux actes. Les Grecs répondirent avec hauteur aux protestations romaines en disant que le concile ne s'était pas réuni pour louer l'empereur dont, par mépris, ils taisaient le nom, mais pour louer Dieu seul. On en vint à une solution d'ajouter une

[1] Le texte relatif à ce 8e concile œcuménique, à peine entrevu ici, est dans Mansi, XVI, 16-207 et dans P. L. 129. On a fait remarquer avec raison que les débats avaient été d'une telle qualité que leurs C. R. furent utilisés tant lors de la réforme grégorienne qu'au moment du concile de Trente. Sur l'évolution du pouvoir pontifical sous Nicolas I er et Hadrien II, cf. les pages essentielles d'Y. Congar, *op. cit.* pp. 206-232.

[2] L'excommunié et anathème est de retour ! En vérité, ni lui ni son père n'ont jamais renoncé à l'action. Anastase, revenu en grâce près du pape, avait été envoyé à Constantinople au moment du concile par l'empereur Louis II pour négocier les fiançailles de sa fille avec le fils du basileus ; le mariage n'eut pas lieu. On le voit ici, avec son père Arsène, soucieux de maintenir les intérêts des empereurs d'Occident, y compris dans les documents conciliaires.

condition, celle de la ratification apostolique. Le texte fut, de cette façon, moins difficilement signé, en raison des réserves catégoriques que voici : "Moi, un tel, représentant mon très saint et universel pape Hadrien et président de ce saint concile, j'accepte ce texte sous réserve de l'accord de cet éminent prélat et je signe de ma main."

Après cela, quelques Grecs se rendirent près de l'empereur et se plaignirent que, par les textes admis, l'Église de Constantinople était lamentablement retournée sous la dépendance de l'Église romaine. Ils se rendaient compte que, par l'hypothèque qui pesait sur les signatures, toutes les décisions prises par le concile pouvaient être annulées et que tout ce qui concernait les erreurs éliminées pouvait être anéanti. S'ils ne récupéraient pas ces documents, ils ne voyaient pas comment ils pourraient recouvrer la liberté dont ils jouissaient auparavant. Aussitôt donc, certains documents furent dérobés par les gardiens, malgré le soin pris par les légats de les avoir dissimulés parmi d'autres documents de très excellents évêques, car ils redoutaient ce qui allait arriver. Les légats consternés s'en remirent sans trop y croire à l'aide fidèle de Suppo et d'Anastase, le très habile bibliothécaire. Ils intervinrent de diverses façon et, non sans danger, récupérèrent enfin et avec peine les documents, ce qui leur valut la violente colère de l'empereur en raison de la grande vigueur de leur détermination.

Trois jours après, les actes du saint concile rédigés et munis des signatures furent reliés en un livre et déposés avec tout le soin qui convient dans l'église Sainte-Sophie.

---

Les légats reçurent ensuite l'ordre plein de ruses de l'empereur de se rendre où il était déjà assemblé avec les représentants des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. , le patriarche Ignace et quelques autres. On les pria de s'asseoir et ils apprirent que le prince des Bulgares leur avait envoyé une lettre et des cadeaux par l'intermédiaire d'un certain Pierre et de quelques autres. Sur la très forte insistance de l'empereur, ils reçurent cette délégation. Après avoir salué, le *missus* Pierre parla ainsi : "Le seigneur Michel, prince des Bulgares a appris que vous aviez été convoqués de différents pays dans l'intérêt de la sainte Église de Dieu. Il vous en sait gré, à vous surtout qui avez été envoyés par le siège apostolique. Il vous remercie à l'avance de daigner, lors

de votre retour, lui rendre visite munis de vos lettres." Les légats romains répondirent : "Nous avons appris que vous êtes les fils de l'Église romaine. Nous ne devons donc ni ne voulons oublier de vous saluer car le siège apostolique vous entoure d'affection comme étant ses propres membres." Les légats bulgares répondirent : "Jusqu'à aujourd'hui nous avons été païens et nous avons accédé depuis une date récente à la grâce de la chrétienté. C'est pourquoi, de peur de tomber dans l'erreur pour telle ou telle chose, nous désirons connaître, par vous qui représentez les plus hauts patriarches, à quelle Église nous devons être soumis." Les légats romains répondirent : "A la sainte Église romaine à laquelle votre seigneur s'est donné avec tout le royaume de son peuple. Il s'est donné à saint Pierre, prince des apôtres et il a mérité de recevoir de son successeur, le remarquable pape Nicolas, les préceptes de vie, les évêques et les prêtres. Vous avez montré que vous teniez et que vous tenez encore à recevoir des prêtres que vous entourez jusqu' à aujourd'hui de la vénération qui convient." Les légats bulgares répondirent : "Nous affirmons que nous avons demandé et reçu des prêtres de l'Église romaine et nous souhaitons les conserver et leur obéir en toutes choses. Dites-nous cependant nettement, en accord avec les vicaires des patriarches s'il y a des raisons pour que nous soyons soumis à l'Église de Rome ou à celle de Constantinople ?"

Les légats romains répondirent : "Le siège apostolique a demandé qu'une réponse fût donnée sur l'affaire précédente, avec les Orientaux et sur l'ordre du Seigneur, nous l'avons fait. Mais, en ce qui concerne votre situation, nous n'avons reçu mandat en rien et ne définirons ni ne voulons définir rien qui soit un préjudice pour l'Église romaine. Bien plus, puisque votre patrie est remplie de nos prêtres, vous ne devez dépendre de personne, sinon de l'Église romaine : nous l'affirmons de manière définitive dans la mesure où cela relève de notre pouvoir." Les représentants des patriarches orientaux dirent aux Bulgares : "Quand vous avez conquis cette région, à qui était-elle soumise et y avait-il des prêtres grecs ou latins, dites-le nous ?" Les représentants bulgares répondirent : "Nous avons pris cette région par les armes, elle était au pouvoir des Grecs et nous y avons trouvé des prêtres grecs et non latins." Les vicaires orientaux répondirent : "Si vous avez trouvé des prêtres grecs, c'est clair que cette région relevait de Constantinople." Les légats romains répliquèrent :

"Vous ne devez pas tirer argument de la présence des prêtres grecs, car la différence de langue ne se confond pas avec l'ordre ecclésiastique. Le siège apostolique qui est latin a, dans de nombreuses régions, nommé des prêtres grecs en raison de la langue du pays intéressé. Cela s'est toujours fait jusqu'à aujourd'hui et n'a pas dû ni ne doit engendrer un préjudice à ce sujet." Les vicaires orientaux répondirent : "Si vous affirmez que l'ordination des prêtres grecs a été de votre ressort, vous ne pourrez jamais nier que ce pays a été intégré au royaume grec." Les Romains répondirent : "Nous ne mentons pas en effet en affirmant que la Bulgarie relève de plusieurs manières de notre juridiction et nous ne nions pas non plus que la Bulgarie a fait parti du royaume des Grecs. Il est donc bon que vous conveniez qu'ils ne géraient pas les sièges épiscopaux, mais seulement des divisions du royaume. Nous ne nous intéressons pas aux divisions territoriales, nous parlons de la gestion des sièges." Les vicaires orientaux : "Nous voulons que vous appreniez ce qu'il en est pour vous de la Bulgarie." Les Romains répondirent : "Le siège apostolique, comme vous pouvez l'apprendre par les décisions des prélats romains a organisé – et depuis longtemps– les deux Épires, l'ancienne et la nouvelle, la totalité de la Thessalie et de la Dardanie, comme en témoigne la ville de Dardania actuellement[1]. C'est la région que les Bulgares appellent maintenant Bulgarie. Le siège romain n'en a pas obtenu l'organisation, disparue pour lors à cause des Bulgares païens, de l'Église de Constantinople, mais de ceux-ci mêmes quand ils furent devenus chrétiens. En second lieu, les Bulgares ont soumis cette région selon le droit des nations et voyez, combien de temps ils ont retenu ce qu'ils ont pris. Ils proposèrent ensuite spécialement, comme nous l'avons déjà dit, cette région au patronage et à la juridiction du siège apostolique. Ce n'est pas sans mérite pour eux d'y être soumis puisqu'ils ont choisi de leur plein gré que le dit siège leur désignât leurs maîtres – *magistros*. En troisième lieu, le siège apostolique, sur ordre du pape Nicolas a tenu depuis plus de trois ans, tient, ordonne et dispose de ces Bulgares, par nous qui nous trouvons ici, par les nombreuses églises qui ont été dédicacées et aussi par les prêtres qui ont été ordonnés. Le siège

[1] Aujourd'hui Ulpiana ; de préférence à Scupi.

apostolique y est présent par les évêques Paul, Formose, Dominique et Léopard. Ajoutons Grimoald, notre évêque associé que ces Bulgares ont présenté à nos yeux aujourd'hui, accompagné de nombreux prêtres. Ils ont fait passer les Bulgares de différentes erreurs à la foi catholique et, avec leur sueur, ils les ont conduits par la grâce du Christ. Voici les raisons pour lesquelles il n'est pas logique que l'Église romaine soit spoliée, à l'insu du suprême pontife de ce qu'on la voit revêtue aujourd'hui". Les vicaires des patriarches orientaux répondirent : "Dites-nous sur lequel de ces arguments vous voulez discuter ?" Les légats romains répondirent : "Le saint siège apostolique ne vous a pas choisis comme juges dans cette affaire car vous êtes vraiment inférieurs en grade. Il ne vous a pas davantage choisis parce qu'il lui revient – et il revient à lui seul– de juger chaque Église. Il ne nous a pas commis pour prononcer un jugement dans cette affaire. Nous n'acceptons pas de nous prononcer là dessus et nous émettons les plus graves réserves car cette cause peut se prévaloir pour sa défense du contenu de plusieurs livres. Quant à vos affirmations, nous les rejetons dans leur totalité avec d'autant plus de facilité qu'elles ont été émises avec légèreté".

Les vicaires orientaux répondirent : "Il est assez indécent de votre part, vous qui, après vous être détachés de l'empire grec, êtes liés par des traités aux Francs, de vouloir gouverner le royaume de notre prince[1]. Le pays bulgare était autrefois au pouvoir des Grecs et nous y avions des prêtres grecs. C'est à l'Église de Constantinople qui les a fait sortir du paganisme qu'ils doivent être rendus." Les légats romains se récrièrent : "Vous avez émis un jugement avec précipitation, beaucoup plus que vous l'avez étayé, alors que vous n'êtes pour cela ni désignés ni acceptés. Vous avez été entraînés par la peur, poussés par des promesses ou par quelque chose d'autre. Nous récusons entièrement cela par l'autorité du Saint-Esprit, jusqu'à une décision du siège apostolique. En aucun cas votre avis ne peut porter le nom de décision. Et vous, patriarche Ignace, par l'autorité des saints apôtres, devant Dieu, ses anges et tous ceux qui sont ici présents, nous vous accusons. D'après la lettre du pape Hadrien, celui qui vous a

[1] Il faut remarquer avec Duchesne, que les trois patriarcats orientaux n'étaient plus également dépendants de l'empire grec, mais de princes musulmans.

rétabli, et que nous vous avons remise, vous deviez vous garder d'envoyer en Bulgarie aucun des vôtres ni aucune organisation émanant de votre autorité ne devait s'y trouver. Le siège apostolique qui vous a rendu ce qui vous revenait ne devait pas perdre ce qui lui revient à cause de vous. Bien plus, si vous aviez une juste plainte à formuler, ce que nous ne croyons pas, vous devriez ne pas oublier de la soumettre à l'Église romaine qui vous a restauré." Le patriarche Ignace prit la lettre et malgré l'injonction qui lui fut ordonnée de la lire, répondit qu'il en différait la lecture. "Loin de moi", répondit-il, "la pensée d'émettre quelque présomption contre la dignité du siège apostolique. Je ne l'ai point fait dans ma jeunesse, alors que je pouvais être influencé, je ne perdrai pas davantage la tête dans ma vieillesse en admettant ce que je dois blâmer chez les autres." Ainsi se termina la discussion.

La colère de l'empereur commençait à monter, malgré l'espoir qu'il continuait d'afficher. Il invita à déjeuner les légats de l'Église romaine, leur offrit de somptueux cadeaux et confia au spathaire Théodose le soin de les reconduire, ce qui était inconvenant. Ils furent accompagnés par celui-ci jusqu'à Dyrrachium et là, il les congédia avec négligence sans provisions. Après avoir navigué plusieurs jours, ils arrivèrent dans la région occupée par les Slaves et tombèrent, o douleur ! entre les mains de Domagoï[1]. Ils furent délestés de leurs bagages dans lesquels se trouvaient les textes avec toutes les signatures authentiques et ils auraient été massacrés s'il n'avait pas redouté que quelques-uns ne s'en échappent. Ils furent enfin relâchés grâce à des lettres impériales et apostoliques et revinrent à Rome le 11e jour des calendes de janvier, (22 décembre 870), indiction 4[2]. Ils rapportèrent au suprême pontife et aux dignitaires tout ce que l'on vient de raconter. Ils ne purent rien montrer de plus que le livre des actes d'Ignace et aussi de petits livrets qu'ils avaient récupérés des mains des Slaves ainsi que d'autres documents qu'ils avaient alors confiés à Constantinople à l'archiministre Suppo et au bibliothécaire Anastase. C'est grâce à la prévoyante sollicitude de celui-ci

[1] C'était le chef d'un petit état, "vrai nid de forbans". D.
[2] Ils ont été retenus pendant 8 mois par les pirates. D.

que l'Église de Rome reçut un exemplaire des actes perdus du concile qu'il avait pris soin de recopier lui-même.

---

Quelques temps auparavant, les vénérables évêques Formose de Porto et Paul de Populonia étaient revenus après avoir été envoyés avec d'autres pour prêcher chez les Bulgares. Ils rapportèrent au siège apostolique, le récit de leur conversion et de quelle façon ils avaient soumis leur échine – *colla*– à la sainte Église romaine. Ils présentèrent aussi au pontife le légat de Michel, le roi des Bulgares. Il se nommait Pierre. Il offrit des cadeaux royaux et aussi une lettre dans laquelle le roi demandait que l'on renvoyât, une fois consacré archevêque le diacre Marin qu'il connaissait bien. Sinon, qu'il choisisse pour les Bulgares l'un des cardinaux de son Église, un homme de sagesse dont la personne et la vie fût digne de l'archiépiscopat. Après qu'ils en auraient approuvé le choix, ils l'installeraient alors dans la charge en question. Marin, après sa mission à Constantinople bien accomplie, avait eu sa part de pénitence[1], comme on dit. Le pontife envoya donc aux Bulgares un certain sous-diacre nommé Silvestre, afin qu'il fût choisi, mais il revint vite, accompagné de Léopard, évêque d'Ancône et Dominique évêque de Trevi, renvoyés par les Bulgares. Ces derniers firent parvenir une lettre pour demander fort importunément un autre candidat archevêque ou bien Formose, évêque de Porto. On leur répondit fermement que le pontife voulait bien donner un archevêque aux Bulgares, à condition que la piété royale voulût bien en désigner un nommément[2].

Le roi des Bulgares était incapable d'attendre plus longtemps[3]. Il envoya à Constantinople ce même Pierre qui était revenu de Rome sans résultat. Il était accompagné de quelques personnes afin de demander de qui, en définitive, il devait dépendre. Ils furent convaincus par nos légats qui défendaient les droits de Rome, mais, par la suite, ils furent conquis par des cadeaux et

[1] La lecture *penitente sortito* semble préférable à *renitente s.*

[2] A l'exception de Formose, et de Marin bien entendu.

[3] Passage obscur ; D. suggère de voir une allusion aux déboires internes du roi avec ses fils dont les intrigues compromettaient son pouvoir dans la mesure où le basileus qu'il souhaitait comme allié, retardait de donner une réponse favorable.

les promesses des Orientaux et des Grecs alors que précisément l'évêque Grimoald avouait qu'il avait été chassé par eux.

Grimoald était rentré très riche à Rome après avoir quitté la tâche de prédication qui lui avait été confiée et sans avertir le siège apostolique. Pour se justifier, il avait fait parvenir un volumineux courrier rempli d'allégations superficielles selon lesquelles il aurait été contraint au départ par décision des présidents du concile. L'évêque taisait dans sa lettre qu'il avait été expulsé. De leur côtés, les prêtres disaient qu'ils n'avaient été rejetés ni par les Bulgares ni par les Grecs. , mais qu'ils avaient été regroupés pour leur sécurité par l'évêque, on ne sait pourquoi. Chacun cachait quelque chose et l'on soupçonne la présence de la trahison d'une façon ou d'une autre. La complète vérité ne paraîtra pas tant que le Christ qui sonde les reins[1] et les cœurs n'aura pas mis l'affaire en pleine lumière.

[*Le texte s'arrête ici brusquement. Une regrettable lacune nous prive de la biographie des trois papes : Jean VIII , (10 ans de règne) , Marin ( un an et 5 mois) et Hadrien III (4 mois) , soit un total de 13 années. On connaît heureusement bien celui de Jean VIII grâce à son abondante correspondance et aux remarquables travaux d'A. LAPOTRE*]

[1] Il faut lire *renum* au lieu de *rerum*. Sag. 16. Ps. 7, 10 ; Jer. 17, 10 ; Apoc. 2, 23.

Étienne V (885-891) était Romain, son père se nommait Hadrien, du quartier de la *via Lata*. Il siégea 4 ans, 7 mois et 14 jours. Ce très saint pontife était issu de parents nobles et romains. Tandis qu'il grandissait dans la grâce de Dieu, il fut instruit des dogmes par le zèle et la sollicitude du très saint évêque Zacharie[1], son cousin, bibliothécaire du siège apostolique. Dès qu'Hadrien le jeune, de pieuse mémoire l'eut remarqué, brillant par sa bonne conduite et diligent dans l'étude des lettres, il le retira à son noble père et le conduisit, selon la volonté de Dieu, au grade du sous-diaconat. Il le plaça parmi ses autres familiers et le promut dans une fonction du patriarcat du Latran. Après avoir reçu cette charge, il mena une vie admirable. Il était chaste, plein de bonne volonté, joyeux de son visage, prudent dans ses paroles, généreux, d'un esprit disert et consolateur de ceux qui le méritaient. Il était le nourricier des orphelins et des déshérités et, pour tout résumer, il était orné des fleurs de toutes les vertus. C'est la raison pour laquelle cet éminent prélat qui servait la sainte Église et s'adonnait de plus en plus aux études religieuses fut remarqué par le pontife Marin qui l'aimait beaucoup et le plaça avec privilège dans la suite de ses familiers. Ce pape qui avait constaté sa retenue et sa prudence, le désigna comme son homme de confiance – *manipularem*. Sachant sa conduite religieuse, il le consacra prêtre du titre des Quatre-Saints-Couronnés et ne voulut de sa vie en être séparé[2].

Le pape Hadrien III, de bonne mémoire, qui avait succédé à Marin, mourut près de la rivière de Scultina, dans un domaine appelé Vialzachara[3]. Les Romains avaient souffert à cette époque de nombreux malheurs provoqués par une invasion de sauterelles, le manque de pluie et la famine. Tous croyaient que la sainteté de cet homme les délivrerait de leurs malheurs.

Selon la miséricorde de Dieu, la réunion s'organisa, composée d'évêques, de tous les ordres du clergé, des nobles, du sénat et de l'assemblée des dignitaires. Le peuple criait : "Nous voulons

[1] Evêque d'Anagni, il avait été envoyé à Constantinople et avait trahi sa mission. Il fut, comme on l'a vu, réduit à l'état laïc par Nicolas Ier. Rentré en grâce sous Hadrien II, il était proche des intérêts de l'empereur et succéda à Anastase dans la charge de bibliothécaire.

[2] Judicieuse nomination à proximité du Latran.

[3] Près de Modène.

tous le seigneur Étienne, digne prêtre de Dieu. Nous le réclamons et demandons qu'il soit notre pontife car nous croyons que sa sainteté peut nous délivrer des maux qui nous menacent." Le pontife Hadrien avait alors placé à Rome le vénérable Jean, évêque de Pavie et le *missus* de l'excellent empereur Charles[1] pour la garde de la ville. Ils arrivèrent tous, accompagnés de ce légat impérial à la maison où Étienne s'entretenait en une sainte conversation avec son père. Après que l'on eut fracturé les portes, le pontife élu de Dieu fut conduit au titre des Quatre-Saints-Couronnés qui lui avait été confié. Ils résistèrent longtemps, son père et lui, s'exclamant l'un et l'autre qu'ils étaient indignes d'un si grand honneur. Tous les corps – *scolae*– de la sainte Église romaine, réunis dans la joie, entraînèrent l'élu et le conduisirent au palais du Latran avec les honneurs qui lui étaient dus. Avant même qu'il fût parvenu au saint palais, une telle quantité de pluie tomba du ciel qu'elle revivifia la terre aride depuis déjà longtemps. Dieu montrait ainsi par ce clair indice qu'il avait de la pitié envers le peuple, grâce aux mérites de ce si grand protecteur et aux prières de tous. Dès qu'il fut installé dans le palais, les deux ordres de dignitaires se réjouirent et commencèrent à manifester leur devoir de fidélité. Le dimanche suivant, toute l'Église romaine le conduisit au seuil – *ad limina*– de saint Pierre, le prince des apôtres. Une fois sacré pontife, il célébra selon la coutume une messe solennelle. Rentré au palais du Latran, avec les honneurs qui lui étaient dus et ceux qu'il prodiguait aux autres, il commença à remplir sa charge par des activités admirables.

---

Accompagné de vénérables évêques, du légat impérial et de l'honorable sénat, il visita l'ensemble des "vestiaires" qu'il trouva tous dévastés[2]. C'est à peine s'ils trouvèrent quelques coupes que les pontifes avaient l'habitude de disposer sur les tables les jours de fête. Quant au reste, tout avait disparu et quoi d'étonnant s'il ne trouva à peu près rien non plus des trésors qu'il rechercha en vain dans les *sacraria* des églises. La fameuse croix que le

[1] Charles le Gros, empereur depuis 882.
[2] Ces services conservaient, outre les ornements, toute la fortune mobilière du siège apostolique (vaisselle liturgique, etc...).

patrice Bélisaire avait fait installer en l'honneur de saint Pierre[1] et plusieurs dessus d'autel en or et d'autres ornements précieux avaient disparu. Le saint pape prit soin de montrer tout cela à de nombreux témoins afin que chacun sût qu'une telle situation ne s'était pas installée sous son règne. Il fut en plus saisi d'une grande angoisse, car, comme on avait trouvé les vestiaires dévastés, on trouva les greniers et les celliers vides. Que donner aux clercs ? Comment racheter les captifs ? Comment nourrir les veuves et les orphelins par ce temps de si grave pénurie ? Que faire ? Il se tourna alors vers son père et distribua tout ce que ses illustres parents possédaient. De sa large main droite, il fit son possible pour donner aux pauvres afin d'atténuer par son zèle la détresse de la disette.

Il rechercha dans toutes les directions des employés et des gens de sa domesticité pour les incorporer à sa suite. Il les choisit d'une vie sainte, sages quant à la doctrine, parlant bien et se conduisant avec probité. Quand il s'asseyait pour les repas, il conviait tous les jours des orphelins qu'il nourrissait comme ses fils. Il invitait aussi des nobles pour les rassasier des nourritures corporelles et en même temps d'aliments spirituels. Il avait une telle crainte de Dieu au regard de son esprit et privilégiait tant les divines louanges que la sainte lecture – *sacra lectio*– était assurée chaque jour aux repas. Il célébrait tous les jours la messe et s'appliquait jour et nuit à la prière par la récitation des psaumes, sauf quand il souhaitait consacrer son temps aux soins du peuple, pour soutenir les opprimés et soulager les affligés.

---

Il comprit cependant l'inconvenance du peuple et l'aveuglement de son cœur en entendant les vains propos, les paroles oiseuses et les fables impies que l'on pouvait écouter dans les églises. Il apprit, par la rumeur populaire, que des maléfices et des incantations étaient pratiqués. A l'occasion d'une messe qu'il célébrait, il admonesta le peuple en ces termes : "Nous vous avons avertis, frères très chers, de vous employer à vous rendre avec diligence au saint temple de Dieu et vous êtes venus avec empressement. Si vraiment vous croyez que vous êtes venus dans le temple de Dieu, il n'y a aucun doute que vous devez vous y

[1] Sur cette croix, cf. p. 44.

conduire pour plaire à celui à qui ce temple appartient et c'est pour cette raison que vous êtes venus. Certes Dieu est partout, mais il doit être recherché plus particulièrement dans son temple. Il daigne inspirer sans mesure, mais c'est ici surtout que doit lui être demandé ce qui lui plaît. C'est un Dieu de miséricorde qui dispense sa grâce à quiconque, mais il donne à ceux qui le demandent et non aux ingrats. Il attribue d'autant plus largement à la piété de chacun qu'il a été supplié en de profonds gémissements et d'une âme ardente selon sa propre parole : "Beaucoup de fautes lui seront remises parce qu'elle a beaucoup aimé"[1]. Le temple de Dieu est le lieu de la prière, comme il l'a dit ailleurs : "Ma maison est la maison de la prière pour tous les peuples"[2]. Le psalmiste a dit aussi : "Que ta maison soit sainte, Seigneur"[3]. Si donc c'est une maison de prière, il importe de s'y comporter selon sa destination, c'est-à-dire y prier et y chanter. Il faut y confesser ses fautes, les inonder de larmes amères de ses yeux et des gémissements de son esprit, implorer avec confiance le pardon de ses péchés. C'est un lieu où l'on doit par dessus tout révérer Dieu. Les ordres angéliques s'y trouvent et le chœur des saints s'y envole vers les oreilles du Seigneur très haut qui accueille les vœux des fidèles et les prières des prêtres qui prient pour le peuple. Par quelle audace, je vous prie, se tient dans le temple du Dieu très saint, celui qui raconte des fables démunies de sens et des propos sans intérêt ? Car, s'il faut rendre compte au jour du jugement de toute vaine parole, celles surtout dont la punition sera exigée, seront celles qui ont été prononcées avec mépris en ce lieu dédié à Dieu, à la face de tous les saints. Quel espoir de pardon peut-on attendre des fautes passées que l'on a négligé d'effacer et que l'on s'applique à aggraver ? Craignez celui qui, après avoir fabriqué un fouet avec des cordes, chassa les vendeurs et les acheteurs du temple[4], encore qu'il soit plus tolérable de faire utilement du commerce que de bavarder sans suite en propos inutiles. Quand vous êtes assemblés dans ce lieu de prières et quand le silence y règne, priez Dieu d'un cœur insistant afin qu'il accepte les prié-

[1] Luc, 7, 47.
[2] Marc, 11, 17.
[3] Ps. 92, 5.
[4] Jn. 2, 15 ; Luc, 19, 45 ; Marc, 11, 15.

res que les prêtres présentent pour vous dans leurs oraisons. Qu'il exauce ceux qui ont devant les yeux l'avertissement du Seigneur : "Quand vous entrez en prière, pardonnez, si vous avez quelque chose à pardonner, afin que votre Père des cieux vous pardonne aussi."[1] Méditez cela, inspirés par la grâce divine et remplis des pages évangéliques et apostoliques et vous demanderez miséricorde au Dieu tout-puissant. Illuminés par vos œuvres de bien, comme avec des lampes, vous mériterez d'être présentés dans la joie au Christ et d'être couronnés avec les saints.

Et de plus, très chers, nous voulons que vous sachiez que le Seigneur a promulgué sa loi pour le peuple, prenant Moïse pour témoin : "Vous ne permettrez pas à un magicien de vivre"[2]. Dans cette ville, je le dis avec douleur, on trouve des gens qui, non seulement ne s'opposent pas aux magiciens, mais les protègent et les encouragent. Ils n'ont pas horreur de consulter les démons par toutes sortes d'incantations. Ils oublient la loi divine et la doctrine apostolique qui proclame : "Quel rapport entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Belial ?"[3] Dans cette consultation des démons au mépris du Christ, ils prouvent qu'ils ne sont chrétiens d'aucune façon. C'est horrible et profanateur pour un chrétien d'adorer les démons et chacun ressent bien qu'un tel crime doit être considéré comme la plus grande des horreurs. C'est la raison pour laquelle nous décidons que toute personne qui désormais serait contaminée par cette maladie, devra s'éloigner du corps et du sang de notre Seigneur, selon un jugement du Saint-Esprit jusqu'à ce qu'il se repente d'une pareille ignominie. Celui qui mépriserait ces salutaires interdits, persévèrerait dans cette pestilence, négligerait de venir à résipiscence serait anathème pour toujours, au nom de Dieu le Père tout-puissant et de son fils Jésus-Christ."

---

Ce remarquable prélat agissait ainsi et il persista jusqu'au bout dans l'application des règles qui conviennent au culte divin. Une telle grâce lui était donnée qu'avec toute sa fortune, il donnait aux saintes églises, rachetait les prisonniers et se montrait atten-

[1] Marc, 11, 25 ;
[2] Exode, 22, 18.
[3] 2 Cor. 6, 14-15.

tif au salut de tous. La renommée de son nom se répandait en Orient et en Occident et presque tous accouraient vers lui pour recevoir sa bénédiction. Il serait long de décrire tout ce qu'il fit pour les églises si bien que nous prendrons quelques exemples parmi d'autres.

Dans la basilique Saint-Pierre où repose le prince des apôtres, il décida qu'il y aurait un encensement à chaque lecture et répons, car il avait remarqué que l'encens n'était brûlé qu'une fois à peine lors des laudes nocturnes.

Dans la pergola de cette basilique, ce révérend pape, pour l'amour de saint Pierre, son protecteur, offrit un brûle-parfum –*cantra*– en or avec des perles précieuses et une chaîne avec un crochet pour le suspendre. Il offrit aussi dans cette basilique une couronne d'or avec diverses perles, une épée avec son fourreau garni d'or et de pierreries avec le baudrier. Il offrit encore un ornement d'autel avec de l'or et des perles, quatre tentures en soie autour de l'autel et aussi les quarante homélies de saint Grégoire.

C'est dans cette basilique que le saint pape, ennemi très courageux des vices, trouva la mauvaise coutume suivante : chaque année, les prêtres qui avaient l'habitude d'y offrir tous les jours le sacrifice au Seigneur devaient donner, selon la coutume, une sorte de tribut – *wittam*[1]. Son prédécesseur, le seigneur Marin, de sainte mémoire avait bien mis fin à cette pratique, mais sous Hadrien III, elle réapparut en raison des subterfuges de certains. Il ordonna d'une manière catégorique que personne ne pût jamais percevoir une telle taxe ni aucun autre tribut, mais que, comme il convient aux prêtres, ils pussent vaquer en tout honneur à leur office.

Ce très saint prélat remarqua que, lors des vigiles nocturnes, dans l'église majeure dite de la mère de Dieu *ad praesepe*, des lampes manquaient au *consuetudinarium*. Afin de s'assurer une mémoire éternelle, il offrit des coupelles –*gabatae*– d'argent avec des lampes et ordonna de les allumer sans discontinuer pendant les vigiles. Ce très doux pontife fit aussi fabriquer pour cette basilique quatre tentures autour du maître-autel, deux rehaussées de soie, la troisième, couleur queue de paon et la quatrième au point d'Alexandrie, l'ensemble étant embelli de soie sur les franges.

[1] *Witta*, mot saxon ayant le sens de *mulcta*, tribut, selon D. Versé à qui ?

Pour le rachat de son âme, le saint pape fit confectionner pour l'église Saint-Paul, docteur des gentils, une couronne d'un or très pur avec différentes pierres, perles, prases, hyacinthes et au milieu de cette couronne, une petite croix d'or suspendue à de petites chaînes. Il offrit aussi un dessus d'autel en soie pour le maître-autel, orné d'or et de pierreries. Ajoutons qu'il fit faire pour ce grand docteur quatre tentures dont une était tissée d'or.

Pour l'église du Sauveur, ce vénérable prélat fit confectionner pour le maître-autel, un ornement tissé d'or avec des perles. De la même façon, le prélat donna quatre tentures en soie pourpre au point de Byzance pour mettre autour de l'autel majeur. Deux étaient ornées d'aigles et deux de basilics. Il donna aussi 90 tentures décorées de lions pour les arcs du *presbyterium*. Pour le remède à venir de son âme, il donna aussi en ce lieu une navette – *cantrella*– en or, un "livre-compagnon" –*librum comitem*[1]–, un livre des prophètes et deux livres de *gestae*[2].

Il se préoccupait des églises de Dieu et veillait à ce qu'elles ne tombassent pas en ruine[3]. Il restaura depuis les fondations l'église des apôtres Jacques et Philippe, ruinée par une trop grande antiquité. Il fit graver à son nom, en lettres latines et grecques un calice et une patène qu'il offrit à cette église à laquelle il fit don, en plus, d'une courtine de lin et de trois tentures en soie pour mettre autour de l'autel. Pour l'oratoire Saint-Thomas situé dans le monastère Saint-André, près de la basilique des apôtres, il fit confectionner un ornement d'autel.

Ce remarquable pape savait que la basilique des Quatre-Saints-Couronnés dans laquelle il avait exercé le sacerdoce était modestement décorée. Par révérence et dévotion pour ces saints, il offrit une croix d'or avec des pierreries et de l'émail. Elle fut placée au dessus de l'autel, ainsi qu'un collier – *sugulum*– à suspendre à la couronne et deux paires de chandeliers revêtus d'argent. Animé d'un si grand amour pour ces saints, ce bienfaisant pape offrit à cette église un brûle-parfum doré, un livre de Salomon[4], une

[1] Selon D., c'est le livre qui contient les lectures de tous les dimanches et fêtes, d'où son nom, ou plutôt son surnom.
[2] *Gestae martyrum*, recueils où sont relatées la vie et la passion des martyrs.
[3] 2 Cor. 11, 28. Saint Paul ne fait pas allusion, pour sa part, aux églises de pierres.
[4] Le livre de la Sagesse, attribué à Salomon.

couronne d'or avec des pierreries, un livre de sermons, un livre de *gestae* et un évangéliaire avec les épîtres. Pour leur basilique, il fit fabriquer quinze candélabres – *canistra*– en argent très pur et magnifiquement travaillés pesant ensemble trente livres. Il offrit aussi un livre de saint Jean Chrysostome.

Ce bon pape fit faire pour le titre de Saint-Marcel un candélabre d'argent pesant trois livres, une croix d'or, 26 voiles de lin, un livre d'histoire et vingt (sic) homélies de saint Grégoire.

Pour l'église de la sainte mère de Dieu, située à Monterano, il envoya un livre des Rois et un dessus d'autel en soie. Ce bon pape fit fabriquer pour le monastère *Clivus Scauri,* une croix en or et donna pour le monastère de Saint-Silvestre, sur le Mont-Socrate, un encensoir en argent et une navette du même métal.

Au titre de Sainte-Pudencienne, il offrit un livre de sermons, au titre de Sainte-Anastasie, un livre de sermons et d'épîtres. Pour l'église dite de Jérusalem *in Susurrio,* un livre des Rois et un de Salomon. Il conservait toujours au fond de son cœur une grande révérence pour son prédécesseur saint Grégoire, c'est pourquoi il fit don à l'hôpital de ce même Grégoire, situé devant Saint-Pierre, d'un livre de saints sermons et, pour la *scola cantorum*, appelée l'Orphelinat, le livre des Septante.

Ce distingué prélat et ce vaillant prédicateur offrit à l'église de Ravenne, pour le repos de son âme, 12 livres d'or et ... d'argent qui lui avait été volées par des malhonnêtes. Il restitua également à l'Église d'Imola 7 livres d'or et ... livres d'argent qui lui avaient été soustraites. Il rendit également à l'Église de Bologne une patène en argent, car il agissait sous le regard de Dieu. Et aussi, pour l'Église de [...] [*lacune*].

Il était généreux envers les divers titres cardinalices et aussi envers différents monastères où resplendissaient de nombreux miracles, mais il réserva la plus grande partie de ses dons à l'église des apôtres qu'il tenait à honorer : il la releva de ses ruines et lui fit de nombreuses donations afin que cela fût toujours agréable à Dieu.

---

Du temps de son prédécesseur Hadrien, la presque totalité du pays avait déjà été dévastée par une invasion de sauterelles qui se multiplièrent comme une mauvaise semence qui germe et se répand partout. Devant l'affliction du peuple, ce pape très compatissant décida d'abord que si quelqu'un en ramassait un plein

setier et le lui apportait, il lui donnerait 5 ou 6 deniers[1]. Quand les gens apprirent cela, ils se mirent à chercher partout, à les ramasser et à les apporter au pape pour les lui vendre. Mais il ne put les détruire de cette façon, se confia en la miséricorde de Dieu et s'enferma dans l'oratoire Saint-Grégoire où il avait son lit, près du prince des apôtres et là, il se consacra à la prière et aux larmes. Après avoir prié assez longtemps, il se leva, bénit de l'eau de ses propres mains et s'adressa ainsi aux *mansionariis*[2] : "Prenez cette eau et distribuez-la à chacun ; qu'ils fassent le tour de leurs champs en invoquant le nom du Seigneur et aspergent de cette eau les terres ensemencées et les vignes en demandant l'aide divine." Ceci fait, la miséricorde de Dieu se manifesta partout où l'on avait répandu l'eau et il ne survécu plus aucune sauterelle. Les voisins, entendant parler de cela, affluèrent en ville en demandant aussi du secours. Ils répétaient en criant que toutes leurs terres avaient été transformées en poussière par les sauterelles. Le saint pontife les avertit qu'ils devaient demander un secours au ciel devant le fléau qui menaçait [...]

[*Le texte s'arrête ici définitivement*][3].

[1] Géraud d'Aurillac, mort en 918, donne à une pauvre veuve autant de deniers qu'il faudra de journées de travail à un ouvrier agricole, afin de l'aider dans un rude labeur, *Vita Geraldi*, P. L. 133, col. 656. A. Quant au setier, on peut avancer l'équivalence de 10 litres environ.

[2] On nommait ainsi les laïcs chargés de l'entretien des églises.

[3] Ainsi se termine la biographie d'Etienne V et le *Liber pontificalis* proprement dit. Suivront de brèves notices chronologiques, bien utiles pour dater les événements, mais qui laissent l'historien privé de narrations étendues.

# GLOSSARIUM

APOCRISIAIRE : représentant du pape à Constantinople, plus particulièrement.

ARIANISME : hérésie niant la divinité de Jésus.

BASILIQUE : église construite sur le tombeau d'un martyr ou sur le lieu de son supplice.

*CAMERA :* chambre d'honneur ou chambre forte et voûtée ; service administratif installé en ce lieu.

CARTOPHYLAX : chef de la chancellerie d'une Église, le plus souvent orientale.

CHARTULAIRE : à l'origine, responsable des chartes ; on lui confiait par la suite diverses autres fonctions.

CONFESSION : lieu où le martyr a "confessé" sa foi, puis, crypte où sont vénérées ses reliques au dessus desquelles se trouve l'autel.

CONSUL : à Rome et dans des villes importantes, survivance le la prestigieuse institution antique ; ils conservent des pouvoirs municipaux avant que le titre ne soit plus ou moins qu'une appellation de courtoisie.

CUBICULAIRE : titre de la cour byzantine et aussi dignitaire du siège apostolique.

DIACONIE : office confié à des monastères chargés d'aider les pauvres et les pèlerins

*DEFENSOR :* personnage chargé de défendre les biens de l'Église et ceux qu'elle assiste.

DENIER : pièce d'argent correspondant à peu près au salaire journalier d'un travailleur agricole.

EXARQUE : représentant de l'empereur grec en Italie.

*FAMILIA* : communauté de ruraux dépendant d'un domaine ; plus généralement, communauté de fidèles.

*GABATA :* sens varié ; le plus souvent coupelle suspendue où l'on disposait les cierges et répartie parfois autour d'un lustre.

GASTALD : équivalent lombard du comte carolingien.

*ILLUSTRIS :* titre important de la cour byzantine.

IMAGE : toute représentation figurée d'un personnage biblique ou d'un saint.

INDICTION : période de quinze ans au début de laquelle on révisait le cadastre. Dans notre texte, le chiffre indiqué correspond à la place de l'année à l'intérieur de cette période dont on ne connaît pas la situation chronologique, si bien que cette datation ne nous est d'aucune utilité.

*JUDEX, JUDICES :* difficile à traduire : plutôt haut fonctionnaire ou conseiller d'un souverain ; mal rendu par magistrat, guère mieux par juge.

LIVRE, unité de poids qui vaut 327 gr. 45 ou 12 onces (27 gr. 2).

*MAGISTERIANUS :* haut fonctionnaire de la maison pontificale.

MAÎTRE DE LA MILICE : officier supérieur.

MANICHÉISME : système philosophique qui explique le monde à partir de deux principes créateurs opposés (dualisme), le bien et le mal, lequel comprend tout ce qui relève du "monde" et de la "chair".

MÉTAUX PRÉCIEUX : le rapport or / argent est de 1 à 15 environ.

MILLE : unité de longueur : 1 km. 48.

*MISSUS* : représentant, ambassadeur.

MONOPHYSISME : voir p. 25, note 4 et p. 31, note 1.

MONOTHÉLISME : voir p. 59, note 2.

NESTORIANISME : voir p. 73, note 1.

ORDINATIONS : elles ont lieu souvent en décembre, mais aussi en février (première semaine de carême), plus rarement en mars ou en juillet. Toujours un samedi (quatre-temps), la veille du dimanche de la Passion ou le samedi-saint ; et toujours à Rome, même si les évêques sont destinés "à d'autres lieux".

PALLIUM : bande de laine blanche ornée de croix noires et bénite le jour de la Sainte-Agnès, le 21 janvier. Ornement réservé aux archevêques et au pape.

PATRICE : haut dignitaire de la cour byzantine.

PATRIMOINE : ensemble de propriétés pour une région donnée relevant du siège apostolique.

PIED : unité de mesure ; le pied romain vaut 30 cm (296 mm).

*POPULUS* : le plus souvent, le peuple ecclésiastique de Rome.

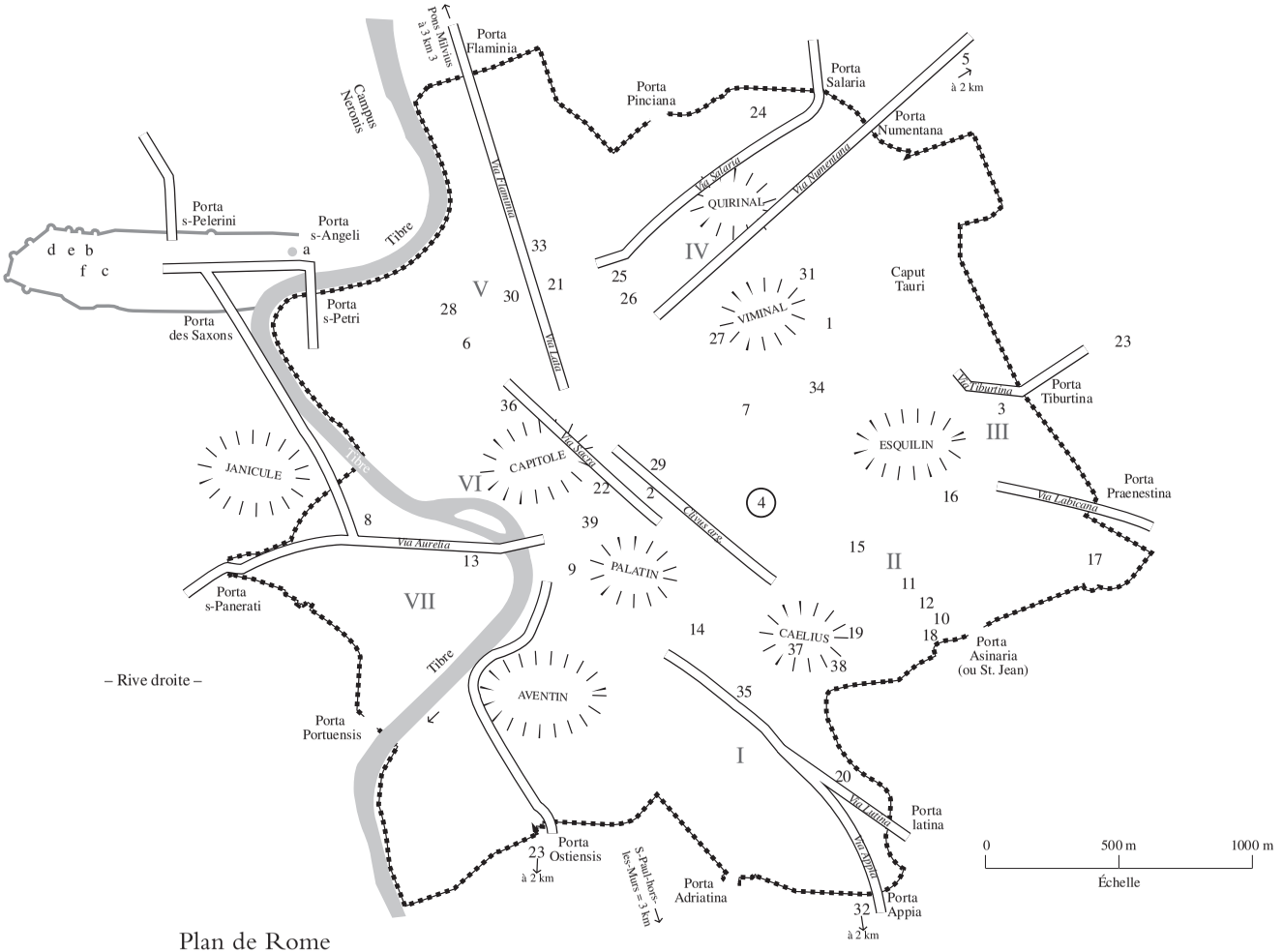
*PRAESEPE :* la mangeoire ou crèche, relique provenant de Bethléem, vénérée à Sainte-Marie-Majeure.

PRIMICIER : chef du secrétariat pontifical.

PROTOSPATHAIRE : chef porte-épée.

QUATRE-SAINTS-COURONNES : sans doute des sculpteurs martyrisés en l'an 306 ; furent inhumés dans l'église Sainte-Emilienne.
RÉGIONNAIRE : sous-diacre chargé de l'administration d'une "région" de la ville de Rome.
RÉPUBLIQUE : d'abord la république impériale de Constantinople et l'une de ses provinces, l'exarchat de Ravenne ; enfin les Etats de l'Église.
SACELLAIRE : trésorier-payeur du siège apostolique.
*SACRARIUM :* sacristie et dépendances diverses.
*SCOLA :* selon le contexte, garnison, escorte, quartier ou corporation.
*SCRIBO :* à l'origine recruteur de la garde impériale grecque, puis, homme de confiance des hommes au pouvoir.
*SCRINIARIUS* : archiviste.
SECONDICIER : chef en second du secrétariat pontifical.
*SECRETARIUM :* secrétariat, lieu privé incorporé à une église.
SILENCIAIRE : recruté dans la noblesse orientale, chargé d'imposer le silence dans les assemblées présidées par l'empereur ; il est en plus, assez souvent proche du pouvoir.
SPATHAIRE : porte-épée ; dignitaire de la cour grecque.
*STAURACIS :* étoffe de soie ornée de croix.
STRATÈGE : gouverneur de province avec pouvoirs militaires et civiles. ; ils ont souvent le titre honorifique de patrice.
*SUPERISTA :* chef de la maison pontificale.
*SYNODICUM :* lettre synodale par laquelle le pape informait le patriarche de Constantinople de son élection et réciproquement.
*TABULA* : plaque, le plus souvent en argent, parfois dorée, que l'on pose sur les reliques déposées sous l'autel.
TITRE : nom donné aux paroisses de Rome.
*TRICLINIUM :* salle d'apparat.
VESTIAIRE : office du Latran chargé de conserver et de gérer les ornements et vases liturgiques ; et aussi chargé d'administrer la fortune mobilière du siège apostolique.
VIDAME : chargé des affaires matérielles du Latran.
VIGILES : la veille de la fête du saint ; office liturgique correspondant.

Italie VII^e^-IX^e^ siècle


Pons Milvius à 3 km 3
Porta Flaminia
Porta Pinciana
Porta Salaria
Porta Numentana
5 à 2 km
Campus Neronis
Via Flaminia
Via Salaria
Via Nomentana
QUIRINAL
IV
24
25
26
31
Caput Tauri
Porta s-Pelerini
Porta s-Angeli
Tibre
d e b
f c
a
33
V
30
21
28
6
VIMINAL
27
1
Porta s-Petri
Porta des Saxons
Via Lata
34
23
Via Tiburtina
Porta Tiburtina
36
7
3
III
JANICULE
Tibre
CAPITOLE
VI
Via Nova
22
29
2
Clivus Arae
4
ESQUILIN
16
Via Labicana
Porta Praenestina
8
39
15
II
Via Aurelia
13
9
PALATIN
11
17
Porta s-Panerati
VII
12
10
14
CAELIUS
19
37
38
18
Porta Asinaria (ou St. Jean)
– Rive droite –
Tibre
AVENTIN
35
I
Porta Portuensis
20
Via Latina
Porta latina
Porta Ostiensis
23
à 2 km
S.-Paul hors-les-Murs à 3 km
Porta Adriatina
Via Appia
Porta Appia
32
à 2 km
0
500 m
1000 m
Échelle

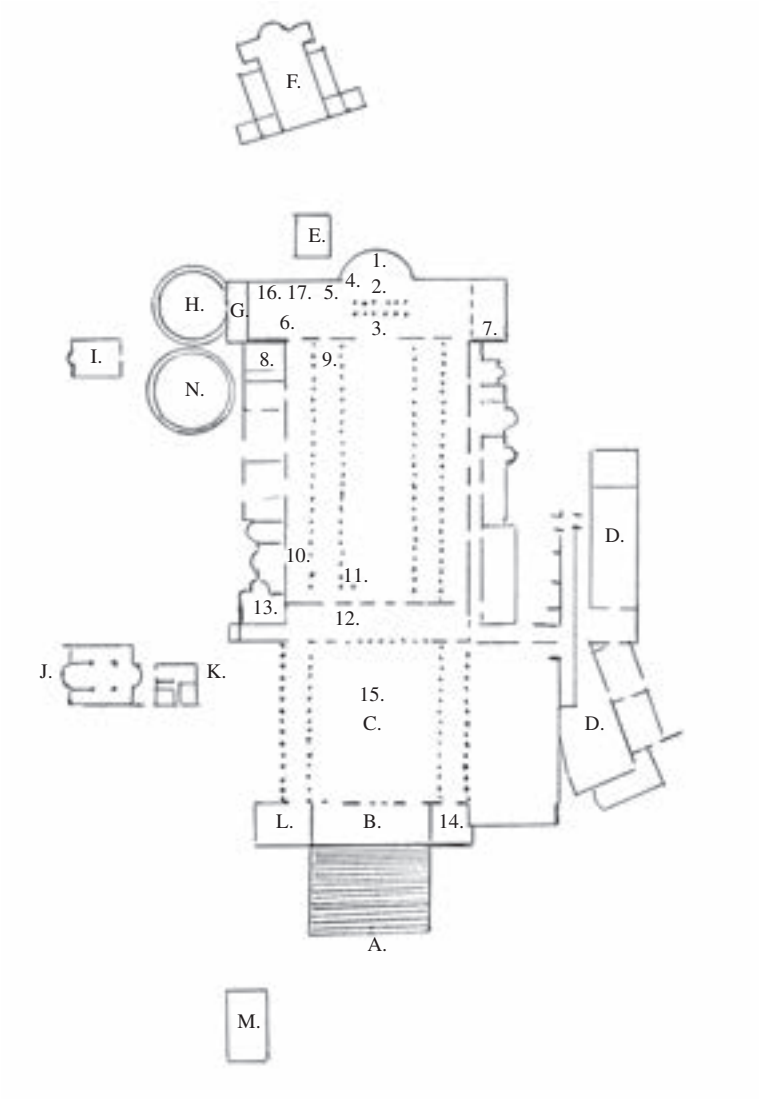
Plan de Rome

Plan de Rome

1.: Ste.-Marie *ad praesepe*, dite Majeure.
2.: SS. Côme et Damien
3.: Ste.-Viviane
4.: Colisée
5.: Ste.-Agnès. hors-les-murs.
6.: St.-Eustache
7.: St.-Pierre-ès-Liens
8.: Ste.-Marie Transtiberim
9.: Ste.-Marie in Cosmedin
10.: St.-Jean-du-Latran
11.: Monastère d'Honorius
12.: Baptistère de Constantin
13.: Ste.-Cécile
14.: Monastère S. André in Clivus Scauri
15.: Les Quatre SS. Couronnés
16.: SS. Marcelin et Pierre
17.: Ste.-Croix de Jérusalem
18.: St.-Sauveur; la constantinienne
19.: MonastèreSt.-Erasme
20.: St.-Jean-Porte-Latine
21.: Hôpital de Bélisaire
22.: Ste.-Marie-Antique
23.: St.-Laurent-hors-les-murs
24.: Palais *Pincianus*
25.: MonastèreSt.-Marcel
26.: SS. Philippe et Jacques
27.: Ste.-Agathe
28.: Ste.-Marie *Rotonda*
29.: St.-Hadrien
30. :St.-Laurent *in Lucina*
31.: Ste.-Pudencienne
32.: St.-Sébastien; les catacombes
33.: MonastèreSt.-Silvestre
34.: Ste.-Lucie *in Orphea*
35.: Monastère *ad Corsas*
36.: St.-Laurent *Pallacinus*
37.: St.-Etienne-le-Rond
38.: St.-Georges
39.: St.-Marc

Note: Les chiffres romains correspondent aux *régions* de la ville.

a.: Château Saint-Ange
b.: Basilique Saint-Pierre
c.: SS. Apollinaire et André
d.: St.-Etienne-Majeur
e.: St.-Martin
f.: Ste.-Pétronille



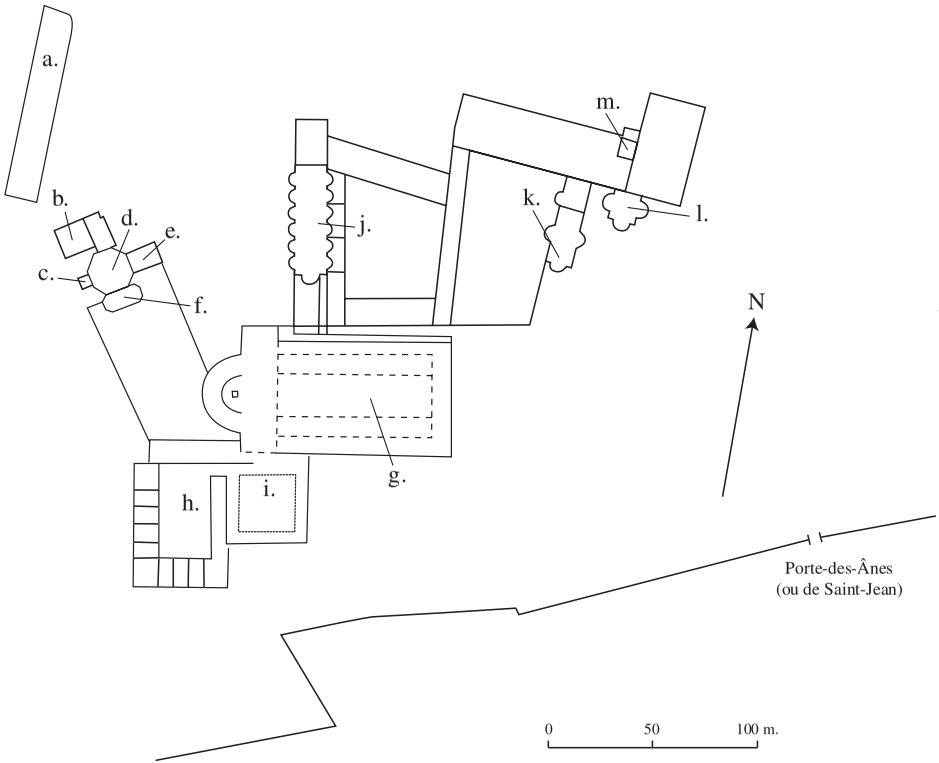

Basilique Saint-Pierre

## Plan simplifié de la Basilique Saint-Pierre et des édifices annexes

A. Escalier de 35 marches
B. Endroit où le pontife a l'habitude de recevoir l'empereur
C. Quadriportique
D. Palais apostolique édifié par Léon III
E. Monastère Saint-Martin
F. Monastère Saint-Etienne-le-Grand
G. Monastère Saint-André
H. Chapelle Sainte-Pétronille
I. Monastère Saint-Etienne-le-Petit
J. Eglise du Sauveur
K. Hôtellerie où 30 pèlerins sont nourris chaque jour
L. Eglise Saint-Apollinaire
M. Eglise Saint-Grégoire; les chantres y sont logés
N. Eglise du Sauveur

1. Autel majeur
2. Confession de saint Pierre, juste sous l'autel
3. Douze "élégantes" colonnes
4. Sépultures de pontifes, dont celle de Jean 1er
5. Sépultures des papes Léon 1er, II, III, et IV
6. Chapelle Saint-Maurice où sont bénis empereurs et impératrices.
7. Chapelle Saint-Jean
8. Bibliothèque
9. Autel Sainte-Marie
10. Autel Saint-Grégoire
11. Sépulture d'Honorius 1er
12. Sépulture de Nicolas 1er
13. Sépulture de Benoît 1er
14 Tour campanaire
15. Fontaine pour les pèlerins
16. Sépulture de Paul 1er
17. Sépulture d'Hadrien 1er

(a). D' après Duchesne; ne sont indiqués que les lieux concernés par le *Liber pontificalis*




a. Hôpital Saint-André
b. Oratoire Ste.-Croix
c. Oratoire St.-Jean-Baptiste
d. Baptistère de Constantin
e. Oratoire St.-Jean l'évangéliste
f. Portique St.-Venance
g. église du Sauveur dite Constantinienne aujourd'hui Saint-Jean
h. monastère
i. cloître
j. Salle du concile
k. *Triclinium* de Léon III
l. *Triclinium* de Grégoire IV
m. Chapelle St.-Laurent ou *sancta sanctorum*.

Plan du palais de Latran, simplifié, d'apres Ph. Lauer et D.A.C.L.

## Chronologie en relation avec le texte

| *Papes* | *Evénements en Occident* | *Evénements en Orient* | *Empereurs grecs* | *Rois ostrogoths, lombards,carolingiens* |
|---|---|---|---|---|
| | | 431, 3e concile oecum. Ephèse: condamn. du nestorianisme | | |
| | | 440: « brigandage d'Ephèse » en faveur d'Eutychès (monophysisme) | | *Ostrogoths* |
| | | 451: 4e concile oecum. Chalcédoine (condamn. du monophysisme) | | |
| Félix III (482–492) | Félix III condamne en 482 l'hénotique de Zénon et le patriarche Acace | | Zénon | Théodoric (474–526) |
| Gélase (492–496) | | | Anastase | |
| Anastase (496–498) | | | | |
| Symmaque (498-514) | | | | |
| Hormisdas **(** 514–523) | | | | |
| Jean 1er **(** 523–526) | Mort de Boëce | | Justin | |
| Félix IV **(** 526–530) | | | Justinien (527–565) | |
| Boniface II (530-532) | Campagne de Bélisaire et de Narsès en Italie | | | Athalaric |
| Jean II **(533–535)** | | | | |

| *Papes* | *Evénements en Occident* | *Evénements en Orient* | *Empereurs grecs* | *Rois ostrogoths, lombards,carolingiens* |
|---|---|---|---|---|
| Agapit **(535–536)** | | | | |
| Silvère **(536–537)** | | | | |
| Vigile (537–555) | | 553: 5° concile oecum. condamn. des "Trois Chapitres" (ps. nestoriens) | | Théodat |
| | | 554:"Pragmatique sanction": réorganisation administr. de l'Italie par Justinien | | Vitigès |
| Pélage **(**556–561) | Début du schisme d'Aquilée | | | Badua, dit Totila |
| Jean III (561-574) | Invasion de l'Italie par les Lombards; disparition du royaume ostrogoth, v. 568 | | Justin II (565-78) | |
| Benoît I[er] (575-579) | | | | |
| Pélage II (579–590) | | | | *Lombards* |
| Grégoire I[er] (590–604) | | | | |
| Savinien (604–606) | | | | |
| Boniface III (607) | | | | |
| Boniface IV (608–615) | | | Phocas | Aripert 1[er] |
| Dieudonné (615–618) | | | | |

| *Papes* | *Evénements en Occident* | *Evénements en Orient* | *Empereurs grecs* | *Rois ostrogoths, lombards,carolingiens* |
|---|---|---|---|---|
| Boniface V (619–638) | | 638: "Ekthesis' d'Heraclius, favorable au monophysisme | Heraclius (610–640) | |
| Séverin (640) | Pillage du Latran par l'exarque Isace | | | |
| Jean IV (640-642) | | | | |
| Theodore (642–649) | | 648: "Typus" essai d'apaisement doctrinal | | |
| Martin I$^{er}$ (649–53; †655) | 649:concile du Latran: condamne les deux textes orientaux précédents | Martin I$^{er}$ meurt exilé en Grèce, 655 | Constant II (641-668) | |
| Eugène I (654-57) | | | | |
| Vitalien (657–672) | Visite de l'empereur Constant à Rome | | | |
| Dieudonné II (672–676) | Les Sarrasins débarquent en Sicile | | | |
| Donus (676-678) | | | | Grimoald (662-671) |
| Agathon (678–81) | | (678-681) 6° concile oecum. Condamn. du monothélisme | | |
| Léon II (682–683) | | | | |
| Benoît II (684–685) | | | | |

| *Papes* | *Evénements en Occident* | *Evénements en Orient* | *Empereurs grecs* | *Rois ostrogoths, lombards,carolingiens* |
|---|---|---|---|---|
| Jean V (685–686) | | | | |
| Conon I (686-687) | | | | |
| Serge I[er] (687–701) | | 692: concile «in Trullo» ou quinisexte | Justinien II (685-95) | |
| Jean VI (701–705) | Fin du schisme d'Aquilée | | | |
| Jean VII (705-707) | | | | |
| Sisinius (708) | | | | Aripert II |
| Constantin (708–715) | | Visite du pape Constantin à Constantinople | Tibère | |
| Grégoire II (715–731) | Visite de saint Boniface à Rome | | Phi1ippicus (711–713) Anastase | Liutprand (713–744) |
| | | 726: Léon III interdit les images | Théodose III | |
| Grégoire III (731-741) | Appel à Charles Martel | | Léon III (717-740) | |
| Zacharie (741–752) | 742: paix de Terni avec les Lombards | | Constantin V (741-775) | Ratchis (744–49) |
| Etienne II (752–757) | 754: voyage d'Etienne II en Francie | 753 concile iconoclaste de Hieria | | Astolphe † 756 |
| Paul I[er] (757–767) | | | | Didier (763-774) |

| *Papes* | *Evénements en Occident* | *Evénements en Orient* | *Empereurs grecs* | *Rois ostrogoths, lombards,carolingiens* |
|---|---|---|---|---|
| Etienne III (768–772) | Campagne de Pépin le Bref en Italie; conquête de l'exarchat de Ravenne, 751 | | | *Carolingiens :* Pépin le Bref (751-768) |
| Hadrien I[er] (772–95) | 774: première visite de Charlemagne à Rome; prise de Pavie ; le royaume lombard conquis par Ch. [querelle théologique du *filioque*] | 786: 7° concile oecum. (Nicée II): rétablissement des images ; | Constantin VI (780-97)-Irène (797-802) | Charlemagne (768-814) |
| Léon III(795–8l6) | Fuite de Léon III à Paderborn ; 800: Charlemagne couronné empereur | | | |
| Etienne IV 816–817) | | 815:Reprise du mouvement iconoclaste | | |
| Pascal I[er] (817–824) | | | | |
| Eugène II (824–827) | 824: "Constitution" imposée par Lothaire: le pape et ses états sous tutelle carolingienne | | Théophile (829-842) | |
| Valentin (827) | | | | |
| Grégoire IV (828–844) | | 842: fin de la crise iconoclaste | Théodora veuve de Théophile | Louis-le-Pieux (814-840) |

| *Papes* | *Evénements en Occident* | *Evénements en Orient* | *Empereurs grecs* | *Rois ostrogoths, lombards,carolingiens* |
|---|---|---|---|---|
| Serge II (844–847) | Pillage de Saint–Pierre par les Sarrasins | | Michel III (842-867) | |
| Leon IV (847–855) | | | | Lothaire I, † 855 |
| Benoît III (855–858) | | | | |
| Nicolas I[er] (858–867) | Divorce de Lothaire II | Mission romaine en Bulgarie | Basile I[er] (867–886) | |
| Hadrien II (867–872) | | 869–70: 8° concile oecuménique: déposition de Photius | | Lothaire II, † 867 |
| [ Jean VIII (872–82) | | | | Louis II, † 875<br>Charles le Chauve, † 877 |
| Marin (883–84) | | | | |
| Hadrien III (884–85) ] | | | | |
| Etienne V (885–891) | | | | Char1es le Gros déposé en 887 |
| Formose (891–896) | | | | |

# INDEX DES NOMS DE PERSONNES[1]


Acace, patriarche monophysite de Constantinople (= C.), 25, 26, 27, 31, 32.
Adelgis, fils du roi Didier, 167, 169, 170.
Ado, év. d' Orte, 152.
Adon, archev. de Lyon, 151.
Agapit, pape, 39-40.42, 44.
Agathon, pape, 74-78, 83,
Agathon, év. de Sutri, 152.
Agathon, év. de Todi, 234.
Agiprand, duc des Cluses, 119.
Albinus, fidèle de Léon III, 182.
Alcuin, 168, 184.
Aldevert, marquis de Corse, 212.
Amalasunte, fille de Théodoric, 39-41.
Ambroise, saint, 26.
Amingus, duc des Francs, 45.
Ampliatus, vidame, 45.
Anastase, pape, 27.
Anastase, empereur des Grecs, 28, 31, 32.
Anastase II, empereur des Grecs, 100, 102.
Anastase, patriarche iconoclaste de C., 108, 111.
Anastase le Bibliothécaire, 228, 233-237, 268, 270, 272, 279, 280, 284.
André, év. de Penestre, 157, 167.
André, év. d'Ostie, 80.
Angilbert, archev. de Milan, 207.
Angles, peuple, 52, 191, 256.
Ansald, év. de Narni, 152.A
Anthème, patriarche monophysite de C., 39, 40, 42, 44, 46.
Antonin, év. de Cesena, 152.
Antonina, épouse de Bélisaire, 43.
Arsène, père d'Anastase le Bibliothécaire, 233, 234.
Ariens, Arius, 26, 34.
Aripert, roi des Lombards, 94, 102.
Arno, archev;de Salsbourg, 183, 184
Artabasde, usurpateur grec, 123.
Astolphe, roi des Lombards, 127, 129, 134, 139, 192.
Athalaric, 36-37.
Augustin, apôtre des Angles, 52.
Aurianos, év. de Toscanella, 152.
Autchair, duc franc, 131, 132, 161, 167, 168, 169, 170.


[1] Cet index et les suivants ne portent que sur le texte à l'exclusion de l'introduction. Les personnages secondaires n'ont pas été retenus.

Badua, dit Totila, roi des Ostrogoths, 46.
Bardas, 273.
Barthélemy, archev. de Narbonne, 208.
Basile, év. de Crête, 37.
Basile II, empereur des Grecs, 262, 273, 275, 277.
Bélisaire, 41-44.
Benoît Ier, pape, 50.
Benoît II, ¨pape, 232-240, 242, 269.
Benoît, archev. de Milan, 99;
Benoît, frère de Serge II, 210-211.
Berohelpos, év. de Würtzburg, 152.
Berthoald, archev. de "Bretagne", 92.
Boèce, 31, 35.
Bon, év. de Monterano, 152.

Boniface II, pape37, 39.
Boniface III, pape54.
Boniface, saint, apôttre de la Germanie, 101.
Boniface, év. de Priverno, 151.
Boson, 254.

Campulus, 180, 184, 186.
Carloman, fils de Charles Martel, 123, 134, 151, 156, 172.
Carloman, frère de Charlemagne, 160, 161, 167, 169.
Charlemagne, 133, 151, 155, 156, 162, 166, 168, 171, 172, 182.
Charles, fils ainé de Carlemagne, 185.
Charles le Chauve, 255.
Charles le Gros, 288.
Charles Martel, 115, 130.
Christophore, primicier, 147, 148, 149, 151, 156, 160, 163.
Chrodegang, év. de Metz, 131, 132, 141.
Citonat, archev. de Cagliari, 83.
Citonat, év. de Porto, 147, 152.
Citonat, év. de Velletri, 152.
Clément, archev. des Frisons, 92.
Clovis, roi des Francs, 33.
Colomban, saint, 55.
Conon, pape, 85-86.
Constantin, pape, 97-100.
Constantin Ier, empereur, 34.
Constantin (Constant II), empereur des Grecs, 70-71.
Constantin V, empereur des Grecs, 123, 142, 143, 164.
Constantin, usurpateur, 146-153.
Corses, peuple, 225-227.
Cyrus, patriarche de Constantinople, 98.

Damien, archev. de Ravenne, 92.
Daniel, év. de Narbonne, 151.
Daniel, maître de la milice, 230.
Dativus, év. de Milan, 42.
Didier, roi des Lombards, 140, 147, 155-167, 173.
Dieudonné Ier, pape, 56.
Dieudonné II, pape, 72, 87.
Dioclétien, empereur romain, 39, 46.
Dioscore, 37, 39.
Domagoï, chef slave, 284.
Dominique, év. de Trevi, 262, 269, 283, 285.
Donat, év. d'Ostie, 261, 268, 276.

Donus, maître de la milice, 63.
Donus, pape, 73-74.
Drogon, archev.-év. de Metz, 205-207.
Droctegang, abbé de Jumièges, 131.

Ebbon, archev.de Reims, 208.
Eleuthère, cubiculaire, 56, 57.
Erlolfos, év. de Langres, 152.
Ermenberg, év; de Worms, 151.
Ernodius, év.de Pavie, 31.
Ethelwolf, roi Saxon, 239.
Etienne ler, pape, 144.
Etienne II, pape, 127-141, L42, 159, 172.
Etienne III, pape, 146-158, 162.
Etienne IV, pape, 187-188, 265.
Etienne V, pape, 287-295.
Etienne, pape élu, 127.
Etienne, év. de *Centumcellae*, 152.
Etienne, év. de Nepi, 269, 276.
Eudes, duc des Francs, 104.
Eugène, pape, 69.
Eugène II, pape, 194.
Eusttrate, év. d'Albano, 147, 152, 154, 167.
Eutychès, hérétique monophysite, 26, 31.
Eutychius, exarque, 106-108, 120.
Exhilaratus, duc, 106.

Faustus, 29.
Félix III, pape, 252.
Félix IV, pape, 36.
Félix, archev. de Ravenne, 97, 99, 246.
Festus, 28.
Formose, év. de Porto, puis pape, 261-262, 268, 285.
Fortunat, év. de Catane, 31.
Fotinus, diacre monophysite, 27.
Francs, peuple, 49, 104, 182, 185, 201, 205, 230, 236, 283.
Frisons, peuple, 212, 213.
Fulrad, abbé de Saint-Denis, 133, 139, 140.

Gangen, év. de Tours, 151.
Gauderic, év. de Velletri, 269.
Gélase, pape, 25.
Georges, saint, 124.
Georges, év. de Penestre, 146.
Georges, patriarche de C., 75-77.
Georges, év.de Porto, 97.
Georges, év. d'Ostie, 132.
Georges, év. d'Amiens, 151, 168.
Georges, év. de Sinigallia, 152.
Georges, archev. de Ravenne, 2
Germain, patriarche de C., 108
Gislabert, év. de Noyon, 152.
Gisulphe, duc de Bénévent, 93.
Gracilis, partisan de l'usurpateur Constantin, 150.
Gratien, *superista*, 230, 235.
Gratiosus, duc, 148-150.
Grégoire ler, pape, 52, 126, 292, 294.
Grégoire II, pape, 97, 100-109, 142.
Grégoire III, pape, 110-116, 117, 130.
Grégoire IV, pape, 198-202.
Grégoire, év. de Silva Candida, 152, 154.
Grimoald, év. de Bomarzo, 262, 269, 283, 286;
Gulfard, abbé de Saint-Martin de Tours, 168.

Gunthar, archev.de Cologne, 253, 254.

Hadrien ler, pape, 159-175.
Hadrien II, pape, 265-286.
Hadrien III, 287-288, 292, 295.
Haganon, év.de Bergame, 253-254.
Heraclius, empereur des Grecs, 58, 60.
Hermenemarius, archev. de Bourges, 151.
Herules, peuple envahisseur de l'Italie, 49.
Hildebald, archev.de Cologne, 182, 183.
Hildegarde, épouse de Charlemagne, 170.
Hilprand, neveu du roi Liutprand, 122.
Hildiprand, duc de Spolète, 170.
Hincmar, archev.de Reims, 257.
Honesta, mère de Grégoire II, 104.
Honorius, pape, 58-59, 79.
Hormisdas, pape, 31-32, 49.
Hunaud, duc d'Aquitaine, 127.

Isace, exarque, 60, 63.
Ignace, patriarche de C., 245, 250, 251, 262, 275, 278, 284.
Ingiltrude, épouse de Boson, 254.
Itier, notaire de Charlemagne, abbé de Saint-Martin de Tours, 173.

Jean Ier, pape, 34.
Jean II, pape, 38.
Jean III, pape, 49-50.
Jean IV, 62
Jean V, 83-84.
Jean VI, 93.
Jean VII, 94-95.
Jean, patriarche d'Alexandrie, 26.
Jean le Sanguinaire, 44.
Jean, év. de Pérouse, 48.
Jean de Conza, 56.
Jean Chrysostome, saint, 294.
Jean, patriarche monophysite de C., 67.
Jean, év. de Reggio, 74;
Jean, év. de Porto, 74, 89.
Jean, dit Platyn, exarque, 88, 97.
Jean Rizocopus, exarque, 97.
Jean, frère d'Etienne III, 162, 163.
Jean, archev.de Ravenne, 111.
Jean, silenciaire, 131, 138.
Jean, év. de Faïenza, 152.
Jean Diacre, dit l'Hymnonide, 52, 269.
Jean, archev. de Ravenne, 246, 254.
Jean, métropolite de Sylacum, 273.
Jérôme, frère de Pépin le Bref, 136.
Jérôme, év. de Pavie, 152.
Jessé, év. d'Amiens, 184.
Jordan, év. de Segni, 152, 157.
Joseph, év. de Tortone, 152.
Julien, év. de Cagli, 152.
Justin, empereur des Grecs, 32, 34, 36, 39.
Justin II, empereur des Grecs, 49, 50.
Justinien I[er], empereur des Grecs, 38, 39, 40, 46.

Justinien II, 85, 88, 89, 94-98, 99.

Lambert, duc de Spolète, 272.
Lanfred, év.de Castrum, 152.
Laurent, rival du pape Symmaque, 28.
Léon II, pape, 78-80.
Léon III, pape, 176-186, 203, 222, 231.
Léon IV, pape, 214-231, 250, 269.
Léon, usurpateur à C., 94.
Léon III, empereur des Grecs, 104, 110, 142, 143, 164.
Léon, archev. de Ravenne, 152, 162, 163-165.
Léonin, év. d'Alatri, 152.
Léopard, év. d'Ancone, 285.
Liutard, év. de Pavie, 247.
Liutprand, roi des Lombard, 105, 114, 122.
Lombards, peuple, 49-50, 128, 207, 217.
Lothaire, empereur, 205, 208, 222, 226, 233.
Lothaire II, empereur, 253-254, 259.
Louis le Pieux, 187.
Louis, roi puis empereur, 205, 207, 208, 226, 230, 233, 242-243, 247, 268, 271.
Lull, év. de Mayence, 151.

Manichéens, 25, 29, 32.
Macaire, patriarche d'Antioche, 75, 76, 79.
Marin, pape, 261, 276, 285, 287.
Marin, év.d'Urbino, 152.
Martin ler, pape, 66-68, 83.
Maur, archev.de Ravenne, 80.
Maur, év. de Fano, 152.
Maur, év. de Bomarzo, 152.
Maurice, chartulaire, 60, 63.
Maurice, duc, 155, 156.
Maurice, duc de Venise, 164.
Mellitus, apôtre des Angles, 52.
Ménas, patriarche de C., 40, 42, 75.
Mercure, maître de la milice, 233.
Mesenius, patriarche de C., 25.
Mesesius, général rebelle, 72.
Michel, archiviste, 154, 155.
Michel III, empereur des Grecs, 245, 250, 262, 273, 285.
Michel, roi des Bulgares, 260, 280.

Narsès, cubiculaire, 46-49.
Nestorius, hérétique, 26.
Nicet, év. de Silva Candida, 97-98.
Nicolas, év. d'Anagni, 233.
Nicolas ler, pape, 241-264, 269, 270-271.
Nigrotius, év. d'Anagni, 152.

Olympe, cubiculaire et exarque, 67-68.

Pardus, higoumène, 166.
Pascal ler, pape, 186-193
Pascal, archidiacre, 87-88.
Pascal, frère de l'usurpateur Constantin, 180, 184, 186.
Pascal, primicier, 146, 148, 149.
Paul Ier, pape, 128, 129, 142-145.
Paul, patriarche de C., 66.
Paul Afiarta, cubiculaire, 156, 157, 160, 161, 162.

Paul, exarque, 105.
Paul, év. de Populonia, 257, 261, 262, 285.
Pélage, pape, 48.
Pépin le Bref, roi des Francs, 131, 134, 135, 141, 151, 166, 172.
Pépin, fils de Charlemagne, 182.
Pépone, diacre, 252.
Peregrinus, év. de Misène, 31.
Philippe, moine, 149.
Philippicus, empereur des Grecs, 99, 100, 102.
Phocas, empereur des Grecs, 54, 55.
Photius, 245-262, 273, 274, 278, 279.
Pierre, patriarche monophysite d'Alexandrie, 25, 26, 31, 252.
Pierre, duc de Rome, 100, 106.
Pierre, év. d'Udine, 28.
Pierre, patriarche monophysyte de C., 69.
Pierre, év. de Populonia, 152.
Pierre, légat de Michel de Bulgarie, 280, 285.
Placentin, év. de Velletri, 80.
Polychronius, hérétique monothélite, 79.
Poto, év. de Nepi, 152.
Probatus, abbé de Farfa, 165.
Probinus, 28.
Pyrrhus, patriarche de C., 64.

Radouin, év. de Bergame, 152.
Raduald, év. de Porto, 234., 245, 251, 252.
Ratchis, roi des Lombards, 122, 124, 140.
Rotard, duc franc, 133
Reparatus, archev. de Ravenne, 73.
Romain, év. de Balmaregio, 235.
Rothade, év. de Soissons, 258-259.

Savinien, pape, 53.
Sarrasins, peuple, 68, 72, 81, 102, 104, 123, 200, 212-215, 219, 220, 271.
Saxons, peuple, 99, 212, 213, 217, 224, 239.
Saxu, abbé de Saint-Jean, 257.
Serge Ier, pape, 82-92, 101.
Serge II, pape, 203, 213, 265.
Serge, secondicier, 147, 148, 156, 160, 163.
Serge, év. de Ferentino, 152.
Serge, év. de Ficulce, 152.
Seufred, év. de Plaisance, 259.
Séverin, pape, 61.
Siconolf, duc de Bénévent, 208.
Silvère, pape, 41-43, 44.
Silvestre Ier, pape, 34, 144
Sindual, roi des Hérules, 49.
Sisinius, pape, 96.
Slaves, peuple, 284.
Sophie, épouse de Justin II, 49.
Stabilis, év. de Pesaro, 152.
Suppo, légat de Louis II à C., 279, 280, 284.
Symmaque, pape, 28-30.
Symmaque, sénateur, 35.

Terbet, khan des Bulgares, 94.
Théodat, roi des Ostrogoths, 39, 41.
Théodice, duc de Spolète, 160.
Théodo, duc des Bavarois, 102.
Théodora, impératrice, 44.
Théodore, pape, 63-65.

Théodore, archev. de Ravenne, 74.
Théodoric, roi des Ostrogoths, 25, 27, 28, 31, 32, 34, 36.
Théodose III, empereur des Grecs, 102.
Théodose, év. de Tivoli, 152, 154, 167.
Théodote, duc et primicier, 159.
Théognoste, higoumène, 277.
Theuteberge, épouse de Lothaire II, 253.
Theutgaud, archev. de Trèves, 253, 254, 268.
Tibert, usurpateur à C., 94.
Tibert, dit Pétase, comploteur, 108.
Tibert, empereur des Grecs, 98.
Tilpin, archev. de Reims, 152.
Toto, duc toscan, 146, 148.
Trasimont, duc de Spolète, 115, 117.
Tunnon, duc d'Eboli, 160.

Valentin, pape, 195-197.
Valentin, év.de Saintes Rufine et Seconde, 45.
Valentin, notaire, 48.
Valérien, év. de Trebi, 152.
Vandales, peuple, 44.
Venètes, 106, 124.
Vigile, pape, 37, 42-47, 75.
Vitalien, pape, 70-71.
Vulchard, archev.de Sens, 151.
Vulfran, év. de Meaux, 151.

Waldipert, prêtre, 149, 151.
Waldrade, 253.
Wilchar, archev. de Vienne, 116.
Willibrord, voir Clément.
Winichis, duc de Spolète, 182.
Wintarit, roi des Vandales, 44.
Witigès, roi des Ostrogoths, 41, 44..

Zacharie, pape, 117-126, 130, 142.
Zacharie, év. d'Anagni et légat, 245, 251, 252, 268, 287.
Zacharie, protospataire, 89.
Zénon, empereur des Grecs, 25.

# INDEX DES NOMS DE LIEUX[1]


Afrique, 29, 33, 37, 44, 64, 70, 83, 124, 215.
Alatri, 90.
Albano, 31, 210.
Alexandrie, 26, 72, 88, 102, 271, 280.
Alpes cottiennes, 94, 102.
Amalfi, 220.
Amelia, 220, 227.
Anagni, 162.
Ancône, 119.
Antioche, 79, 87, 88, 271, 280.
Aquilée, 47, 92.
Aquitaine, 104, 127.
Arsevia, 139.

Bagnacavallo, 140.
Bénévent, 117, 173, 208, 272.
Berceto, 173.
Blera, 117, 119, 165.
Bologne, 205, 294.
Bomarzo, 117, 119.
Bulgarie, 94, 260, 269, 280-284.
Busseto, 106.

Cagliari, 83.
Campanie, 41, 81.
Carthage, 37.
Catane, 45.
Ceccano, 131.
*Centumcellensis*, 115, 229-230.
Cesena, 120, 121, 139.
Cherson, 68.
Chio, 98.
Classe, place forte, 105.
Comacchio, 139, 161.
Conca, 139.
Constantinople, 32, 34, 39, 40, 44, 45, 54, 66, 72, 79, 86, 88, 97, 98, 104, 106, 108, 163, 250, 261, 271, 275, 276-281.
Corse, 96, 173, 212, 225-227.
Cortone, 98.
Cumes, 103.

Dalmatie, 62.
Dyrrachium, 284

Egypte, 50.
Emilie, région, 120, 247, 249.
Espagne, 104, 190.

Faënza, 140, 161.
Fano, 139.
Ferrare, duché, 140, 161.
Forli, 139.
Forlimpoppli, 139.
Francie, 132-135, 187, 253.


[1] Rome, ses églises et ses cimetières ne sont pas répertoriés, voir la carte p. 302 et l'index analytique, "églises".

Fregnano, 106.
Frosinone, 31.
Gaëte, 99, 220, 230.
Gallese, 115.
Gallipoli, 98.
Gazarie, 94.
Germanie, 101.
Gubbio, 139, 165, 233.
Gypsos, prov.de Grèce., 47.

Iesi, 139, 165.
Imola, 120, 294.
Istrie, 62, 173..
Italie, royaume ostrogoth d', 34.

Jérusalem, 271, 280.

Latran, palais du, 60, 62, 87-88, 122, 127, 146.
Ligurie, 29.
Lucanie, 85.
Luciole, 52, 139.
Luni, 173.

Mantoue, 173.
Marseille, 138.
Metz, concile de, 253, 254.
Milanais, 30.
Mont-Cassin, abbaye, 124, 128, 134.
Montefeltre, 139.
Montelucati, 139.
Mont-Gargan, 25.
Monterano, 108, 294.
Monteveglio, 106.
Monticelli, 173.

Naples, 41, 42, 56, 70, 97, 152, 220.
Narni, 105, 118, 119, 137, 139.
Nepi, 146.
Nicée, 98, 102
Nicomédie, 98.
Nocera, 28.

Orte, 44, 52, 117, 118, 119, 227, 234.
Ortisci, 165.
Ostie, 83, 91, 200, 212, 220, 260.

Padoue, 121, 166.
Palerme, 87.
Paris, région de, 134.
Parme, 173.
Pavie, 99, 121, 132, 136, 170, 173, 208, 247.
Pentapole, région, 120, 124, 167, 247.
Pérouse, 52, 124, 165, 167.
Pesaro, 139.
Pinna, 117.
Polymarti, 52.
Ponthion, résidence royale des rois francs, 133.
Ponza, île du golfe de Gaëte, 43.
Porto, 83, 212, 219, 225.
Porto -Torre, 83.
Proconèse, province grecque, 47.

Quierzy, villa royale des Francs, 134, 172.

Ravenne, 28, 32, 35, 41, 56, 63, 73, 80, 97, 120, 121, 130, 134, 139, 152, 154, 161, 162, 163, 164, 167, 247, 294.
Reggio, 70, 98, 173.
Rhône, fleuve, 104.
Rimini, 139, 155, 162.

Saint-Denis, abbaye, 134.
Saint-Jean de Maurienne, abbaye, 136.
Saint-Marin, *castrum*, 139.
Saint-Maurice d'Agaune, abbaye, 133.
Saint-Vincent, abbaye, 128.
Sardaigne, 29, 70, 220, 258.
Sardique, concile de, 257.
Sarzana, 173.
Serra, 139.
Sicile, 68, 70, 72, 85, 86, 87, 97, 110.
Singaglia, 139, 165.
Spolète, 105, 108, 115, 117, 173.
Sussubio, 139.
Sutri, 52, 107, 119.
Syracuse, 47, 70, 72, 86.
Terni, ll8, 244.
Tessin, région, 173.
Thessalonique, 27, 277.
Tivoli, 26, 58.
Todi, 52, 66.

Udine, 28.
Umata, 119.
Urbino, 139, 165.

Valva, 117.
Velletri, 83.
Venise, 124, 164, 173.
*Verabulum*, 106..
Vérone, 169, 170.
Vésuve, 81.
Viterbe, 119, 168.
Vobia, 139.

# INDEX ANALYTIQUE


Asile, droit d', 57, 259.
Astres (étoiles, lune, soleil, comètes ), 73, 74, 80, 81, 102, 107, 120, 132.
Aumônes, 125, 174, 191, 255, 265, 289.

Baptême, 57, 260, 262.
Basilic, serpent imaginaire, 217.

Cadastre, 70.
Cardinal, 155, 224, 285.
Chaux, 96, 101, 115.
Cheveux, 81, 114, 115, 169, 170.
Concile oecuménique
( 5°), 47, 92.
(6°), 75, 79, 83, 85, 100, 102.
(8°), 279.
Concile dit "quinisexte", 88-89.
Concile romain, 28, 31, 37, 54, 66, 111, 152-154, 227-228, 249-250, 254, 276.
Couronnement, 34, 185, 207.
Croix d'or offerte par Bélisaire, 44, 288.
Croix reliquaire, 90.
Crues du Tibre, 102, 175, 209.

Divorce, 253-254
Domaines agricoles, 72, 113, 122, 123, 124, 125, 144, 174, 187, 193.

Eglises, constructions, restaurations; trésor des églises; cimetières, 33, 35, 36, 38, 44, 51, 52, 53, 55, 58, 59, 62, 64, 70, 72, 73, 81, 88, 90, 91, 94, 101, 105, 109, 111-115, 122, 124, 126, 140, 141, 143, 144, 155, 167, 176-180, 185, 186, 188, 191, 193, 200, 209, 216, 239, 244-249, 250, 256, 263-264, 292-294.
Election pontificale, 28, 37, 41, 48, 54, 78, 81, 83, 85, 86, 87-88, 142, 147, 149, 153-155, 197, 204, 233-237, 242, 266-267.
Esclaves, 124.
Exil, 25, 29, 32, 40, 43, 46, 66, 77, 97, 164, 186, 188, 190, 194.

Famine, 25, 37, 42, 46, 50, 53, 55, 72, 264.

*Gloria in excelsis*, hymne, 29, 155, 183.

Hôpital, 127, 193.
Hospice pour les vieillards, 51, 102.

Images et iconoclasme, 105, 108, 110-111, 143, 154, 245.

Impôts, 70, 83, 85.
Incendies, 190, 217.
Intempéries, 72.
Invention de reliques, 64, 124, 143, 191-192, 200.

Loi romaine, 231;

Magie, magicien, 88, 289, 291.
*Mansionarii*, 8, 109, 295.
*Mappula*, housse blanche, 86, 98
Mariage, 253-254, 257.
Messe, 69, 77, 87, 98, 99, 104, 112, 115, 121, 147, 155, 172, 183, 214, 221, 230, 268, 289, 295.
Métaux précieux et pièces de monnaie, 78, 82, 84, 88, 91, 94, 103, 104, 105, 109, 113, 168, 223, 230, 265, 285.
Mines, travaux forcés dans les, 46.
Moines, 72, 73, 101, 102, 104, 105, 112, 113, 124, 137, 144, 146, 157, 192, 199, 214, 218, 219, 256.
Moniales, 29, 41, 218.
Moulin à eau, 59, 229.

Office liturgique, 137.
Onction royale, 134, 162, 167, 185, 207.
Ordination des évêques, 83, 99, 119, 153.

Pallium, 43, 77, 80, 116, 141, 150, 208.
Pauvres, 60, 69, 107, 125, 127, 142, 174, 176, 255, 289.
Prêteurs, usuriers, 130, 142.
Prison, 35, 46, 66, 79, 88, 111, 142, 162, 163, 181, 258, 270.
Prisonniers, 29, 93, 103, 105, 110, 119, 190, 222.
Prix, 83.
Processions, 58, 72, 92, 103, 119, 129, 130, 180, 185.

Rachat des prisonniers, 60, 62, 93, 190, 291.
Rachat des esclaves, 124.
Reliques, 57, 58, 64, 112, 124, 125, 137, 143, 192, 200, 248.

Sauterelles, invasion de, 287, 294-295.
Simonie, 48, 211.
Synode romain, voir concile romain.

Testament, 57.
Tremblement de terre, 56.
Trésors, voir église.

Usuriers, v. prêteurs.

Vestiaire apostolique, 60, 176, 288.
Vigiles des fêtes, 112, 115, 121, 191, 218.
Visiteur, 28.

# TABLE DES MATIÈRES

Introduction: . . . . . 5

Bibliographie:. . . . . 17

*Liber Pontificalis*: . . . . . 25

Glossarium: . . . . . 297

Cartes:
- Italie VII^e^-IX^e^ siècle: . . . . . 301
- Plan de Rome: . . . . . 302
- Plan de la basilique Saint-Pierre: . . . . . 304
- Plan du palais de Latran: . . . . . 306

Chronologie en relation avec le texte: . . . . . 307

Index:
- Noms de personnes: . . . . . 313
- Noms de lieux: . . . . . 321
- Index analytique: . . . . . 325